
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01305077 8

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE

DES HAUTES ÉTUDES

SCIENCES RELIGIEUSES

TRENTE-DEUXIÈME VOLUME

ÉTUDES D'HAGIOGRAPHIE MUSULMANE

LES SAINTS DES DERVICHES TOURNEURS

RÉCITS TRADUITS DU PERSAN

TOME I

ÉTUDES D'HAGIOGRAPHIE MUSULMANE

LES

SAINTS DES DERVICHES TOURNEURS

RÉCITS TRADUITS DU PERSAN ET ANNOTÉS

PAR

ement Imbault-

CL. HUART

DIRECTEUR D'ÉTUDES A L'ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES ÉTUDES

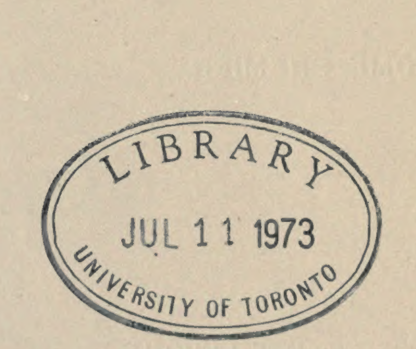
TOME PREMIER

PARIS

ÉDITIONS ERNEST LEROUX

28, RUE BONAPARTE (VIe)

1918



PRÉFACE

Chems-ed-dîn Aḥmed, surnommé Aflâkî, a écrit en persan la biographie des fondateurs de l'ordre religieux des derviches Maulawî, plus connus en Europe sous le nom de « derviches tourneurs » que lui ont donné les voyageurs qui ont décrit leurs danses rituelles. Son ouvrage porte le titre de *Mênâqib-el-ʿArifîn* « biographies des mystiques » [1]. Celui de *Kàchef el-asrâr wa-maṭlaʿ el-anwâr* « le découvreur des mystères, point où se lèvent les lumières », lui est attribué par le manuscrit qui a servi de base à la présente traduction. Il a été commencé en 718 de l'hégire [2] (1318), à la demande du Grand Maître de l'ordre, le Tchélébi Djélâl-ed-dîn Amîr ʿÂrif, petit-fils de Djélâl-ed-dîn Roûmî, fondateur de cette confrérie de derviches, et terminé en 754 (1353) [3]. Il a été rédigé d'après des renseignements oraux provenant des personnages notables composant cette confrérie. Il est divisé en dix chapitres consacrés aux biographies

1. C'est sous ce titre, avec l'adjonction du sous-titre *Mérâtib el-Kâchifîn*, qu'il est cité par Ḥadji-Khalfa, *Lexicon bibliographicum*, t. VI, p. 154, nº 13037.

2. Il n'a pu être terminé en 770, comme le porte Ḥadji-Khalfa, *ibid*. La date en toutes lettres dans la préface du manuscrit. Le chapitre x donnant la date de 734 comme celle de la mort d'Amîr Zâhid, l'un des fils de Béhâ-ed-dîn Wéled, l'ouvrage n'a pu être terminé que postérieurement à cete dernière date.

3. Cf. Rieu, *Catalogue of the Persian Mss.* (British Museum), p. 344. Cette dernière date pourrait être celle de la mort de l'auteur, et dans ce cas l'achèvement de l'ouvrage pourrait remonter à quelques années plus haut.

de Béhâ-ed-dîn Wéled, père de Djélâl-ed-dîn Roûmî, de Borhân-ed-dîn et-Tirmidhî, de Djélâl-ed-dîn Roûmî, de Chems-ed-dîn Tébrîzî, de Çalâh-ed-dîn Férîdoûn surnommé Zer-Koûb « le batteur d'or », de Ḥosâm-ed-dîn ben Akhî Turk, de Béhâ-ed-dîn Wéled, fils de Djélâl-ed-dîn Roûmî, de Djélâl-ed-dîn ʿArif, fils du précédent, et de son frère Chems-ed-dîn Amîr ʿÂbid ; le dixième chapitre donne les noms des descendants et des successeurs de ces derniers.

Le texte dont je me suis servi pour ces études est tiré d'un manuscrit de ma collection, de 301 feuillets, copié dans le dernier tiers du mois de rébîʿ Ier 1017 (début de juillet 1608), par le derviche tourneur ʿOthmân; il mesure 0m195 de haut sur 0m115 de large ; il compte 21 lignes d'écriture par page; un encadrement doré court tout autour. La Bibliothèque Nationale possède sept manuscrits du même ouvrage [1]; le plus ancien (ancien fonds persan 84) a été copié en 964 (1556). Deux exemplaires se trouvent au British Museum, un à la bibliothèque de Vienne.

Le contenu en a été analysé par J. de Hammer, Jahrbücher, vol. 74, Anzeigeblatt, p. 5; Stewart, *Catalogue*, p. 28; G. Flügel, Catalogue de Vienne, t. II, p. 371 (n° 1206, copié en 1041-1632); *Mélanges asiatiques*, t. V, p. 250 (B. Dorn, collection Khanikof, aujourd'hui à la Bibliothèque impériale de Petrograd) [2].

Dans les pages qui suivent, les paragraphes sont numérotés, tandis qu'ils ne le sont point dans l'original. On n'a eu en vue que la commodité des recherches et des références.

1. E. Blochet, *Catalogue des Manuscrits persans*, t. Ier, p. 264 et suivantes, nos 409 à 415. Le texte de mon manuscrit a été surtout comparé avec le n° 411 (ancien fonds persan 114, copié en 1013 [1604]).

2. Consulter encore J.-W. Redhouse, *The Mesnevi*, book I, Londres, 1881 ; E. H. Whinfield, *The Mesnevi*, translated and abridged, Londres, 1887 ; Georges Rosen, *Mesnewi*, Leipzig, 1849 ; C. E. Wilson, *The Masnavî*, book II, Londres, 1910.

Cette traduction n'est point destinée à éclairer des points historiques obscurs; le côté historique est même laissé complètement de côté; il s'agit bien plutôt de faire connaître le milieu intellectuel et moral dans lequel a pris naissance et s'est développé un des grands ordres religieux musulmans. J'espère que ces études intéresseront surtout les chercheurs qui s'occupent de psychose et d'hypnose. Les phénomènes dont l'ouvrage d'el-Aflâkî nous présente le récit peuvent se ranger sous les rubriques suivantes :

Songes : 3, 4, 14, 38, 50, 51, 158, 187, 250, 268, 269, 298, 335.

Prévision de l'avenir : 11, 33, 36, 62, 159; événements connus à distance, 61.

Double vue : 151 ; divination de choses cachées, 128.

Communication de pensée : 120, 128, 153, 164.

Lumières entourant le corps humain, ou un monument, 53, 55, 56, 99, 203.

Ouverture automatique de portes fermées : 23, 83.

Ubiquité : 130, 131, 162, 163, 220, 262, 293, 332, 334, 363.

Anesthésie : insensibilité au froid, 140, 171 ; à la chaleur, 74, 167, 317, 329; immunité contre l'empoisonnement, 110.

Action à distance : démolition de constructions, 73; animaux immobilisés, 194, 219; individus suspendus en l'air, 87, 267 ; allongement de poutres trop courtes, 210; extinction et rallumage de lumières, 136.

Production d'argent et d'or : 144, 165, 221, 299, 330.

Capacité de digestion : 143, 277; dans les rapports sexuels, 323 ; force corporelle, 52; gonflement du corps, 174, 202, 203.

Instabilité des traits du visage : 296.

Récits d'apparitions : 186, 189, 236, 311, 343; fantôme

ÉTUDES D'HAGIOGRAPHIE MUSULMANE

LES SAINTS DES DERVICHES TOURNEURS

CHAPITRE PREMIER

Biographie de notre grand maitre Béha-ed-din Mohammed, fils d'el-Hoséin, fils d'Ahmed, el-Khatibi, el-Balkhi, el-Bekri.

(Que Dieu soit satisfait de lui et de ses prédécesseurs; quelle belle lignée !)

1. A l'égard des motifs qui l'ont obligé à quitter son pays, à abandonner le territoire de Balkh et du Khorasan, ainsi que des désastres qui ont atteint ces contrées et des pertes qu'ont subies les audacieux de ces régions, les historiens et les annalistes ont rapporté que le souverain du Khorasan, 'Alâ-ed-dîn Moḥammed Khârezm-chàh, oncle paternel de Djélâl-ed-dîn Khârezm-châh [Mango-birti] [1], était un roi très

1. 'Alâ-ed-dîn Moḥammed ben Takach, sixième sultan de la dynastie des Khârezm-chàh, était le père, non l'oncle, du valeureux et infortuné Djélâl-ed-dîn Mango-birti; il avait singulièrement agrandi ses Etats héréditaires. Voir En-Nesawi, *Histoire du sultan Djélâl-ed-din Mankobirti*, trad. Houdas, pp. 5-7, 35-81; Ibn-el-Athîr, t. XII, p. 242; Ibn-Khaldoûn, *Ta'rikh*, t. V, p. 116; Mirkhond, *Rauzat eç-Çafâ*, t. IV, p. 113 et suivantes; Khondémir, *Habîb es-Siyar*, t. II, 4me partie, p. 177 et suiv.; Hamdollah Mostaoufî, *Târîkh-i Gozîdè*, éd. et trad. J. Gantin, t. I, p. 395; éd. Edw. G. Browne, t. I, p. 500.

grand et que l'on considérait avec respect et crainte. Les grands princes de ces régions étaient ses esclaves et ses subordonnés. Il avait une fille qui ne connaissait pas de pareille à elle dans les divers climats du monde habitable par sa beauté, l'harmonie de ses formes, la perfection de son corps. On n'avait pas trouvé de prince qui égalât la hauteur de ses pensées, pour la lui donner en mariage et se délivrer des préoccupations qu'elle pouvait causer. Cependant cette jeune fille, née sous une bonne étoile, avait atteint l'âge de raison [1]. Un soir, le roi consulta son ministre en ces termes : « Puisque notre reine n'a pas d'équivalent dans tout le monde existant, que faut-il faire, et comment résoudre cette difficulté ? »

2. Le ministre, qui était un homme savant et raisonnable, répondit : « Comme équivalant aux souverains de l'islamisme, il y aurait les grands et illustres savants, car le proverbe dit : Les rois sont les gouverneurs des hommes, et les savants sont les gouverneurs des rois. » — « Où y a-t-il un pareil savant qui soit en même temps pratiquant? » reprit le roi. — « Dans votre capitale de Balkh, dit le ministre, il y a Djélâl-ed-dîn Ḥoséïn Khaṭîbî [2], qui est un descendant d'[Abou-Bekr] le Véridique ; la conquête du Khorasan [par les Musulmans], dès le début, est due à la bénédiction de la guerre sainte et des victoires de ses ancêtres ; il est l'objet de l'admiration, dans toutes les sciences, des savants du monde entier et des grands hommes qui honorent le genre humain. C'est encore un tout jeune homme d'une trentaine d'années ; par ses mortifications et ses efforts, il enlève la balle de la piété [au jeu du mail] aux anges de l'assemblée suprême. On dit que Djélâl-ed-din Ḥoséïn est perpétuellement dans l'hésitation au sujet de son célibat, et qu'il est préoccupé par le proverbe qui affirme que « les pires des

1. *Morâhiq*, terme de droit, désigne l'enfant qui a atteint l'âge de la puberté. Cf. Djordjânî, *Definitiones*, éd. Flügel, p. 211 ; éd. du Caire 1283, p. 140.

2. Djâmî, *Nafaḥât el-Ons*, Calcutta 1859, p. 528, qui reproduit en les résumant les indications d'Aflâkî.

hommes sont les célibataires. » Il dit lui-même que dans tous les dogmes religieux et dans l'étude de la coutume du prophète, aucune minutie ne lui a échappé, et qu'il n'a jamais montré dans cet ordre d'idées de paresse et de négligence. Par la puissance de la grandeur divine, il est affranchi de tout péché mortel, et n'a jamais posé le pied hors de la route de l'imitation du prophète (sur lui soient la meilleure bénédiction et la salutation la plus parfaite !), à l'exception de ce qui concerne le mariage, qu'il n'a pas eu le désir de rechercher. »

3. Cette même nuit, ce saint vit en songe le roi des prophètes, l'ami du Seigneur des mondes (que Dieu le bénisse et le salue !) qui lui dit : « Epouse la fille du roi du Khorasan ». Cette même nuit également, par l'effet de la prédestination divine, le roi, le ministre, et la princesse virent également en rêve le prophète qui leur dit : « Donnez en mariage la princesse à Ḥoséïn Khaṭîbî, car nous la lui avons réservée ; dorénavant, elle lui appartient ». (Quel beau gendre, et quelle belle mariée !)

« Que soient bénies dans le monde nos belles noces ! Cette direction vers le mariage, c'est Dieu qui l'a décidée par dessus nous ! »

Au matin, le ministre se leva très joyeux et vint présenter ses hommages au roi ; il lui raconta son rêve. Le roi et la princesse avaient vu la même chose que le ministre à l'œil ouvert. Tous restèrent confondus de la grandeur et de la volonté divines. Le ministre, autorisé par le roi, vint rendre visite à Djélāl[ed-din] Khaṭîbî pour le mettre au courant de cette aventure ; mais le saint homme [sans attendre son récit], la lui narra toute entière ; de sorte que sa sincérité éclata au centuple aux yeux du ministre [1]. Ces jours-là, on fit une assemblée pompeuse et de grandes fêtes ; on donna, à ceux qui le méritaient, ce qui leur revenait [2].

1. Littéralement : Sa sincérité fut une pour mille.
2. C'est-à-dire qu'on fit de nombreuses largesses aux pauvres.

On rapporte également que Ḥoséïn Khaṭîbî, encore tout jeune, était si profondément versé dans les sciences que des savants célèbres tels que Raẓi-ed-dîn Nîchâpouri, Bedr Ro'oûs et Chéref 'Âqilî se comptaient parmi ses disciples ; il eut deux à trois mille élèves, parmi les docteurs de la loi (*mufti*) et les ascètes qui firent des miracles (*çâḥib-kérâmèt*).

4. On dit qu'au bout du neuvième mois Béhâ-ed-dîn Wéled vint au monde. Après qu'il eut atteint l'âge de deux ans, le grand ascète, [son père], mourut. Lorsqu'il fut devenu grand et atteignit l'âge de la puberté, il devint exceptionnel et éminent dans toutes les sciences. Cependant ses parents du côté maternel tombèrent d'accord et voulurent le faire monter sur le trône royal, afin que tous fussent sous sa domination ; mais il ne l'accepta pas et n'y donna point son consentement. Un jour, il entra dans la bibliothèque de son père et se mit à lire les livres qu'elle contenait ; sa mère, la princesse, lui dit : « C'est pour le motif de ces sciences et de cette sagesse qu'on m'a donnée à ton père ». Béhâ-ed-dîn Wéled s'occupa, avec un zèle parfait, à acquérir les sciences religieuses, et cessa totalement de songer aux royaumes de ce monde. On dit que dans la région de Balkh trois cents muftis craignant Dieu et capables virent tous en songe, dans la nuit qui précéda le vendredi, le prophète élu qui s'était installé dans une fort grande tente, au milieu du désert ; il avait dressé un siège et étendu un matelas mince par terre ; le prophète était accoudé sur ce siège ; à sa droite était assis Béhâ-ed-dîn Wéled ; les autres savants et muftis de la religion étaient accroupis sur leurs genoux, loin de lui, avec respect. « A partir de ce jour, dit le prophète, donnez à Béhâ-ed-dîn le titre de sultan des savants et adressez lui la parole en employant ces termes ». Au matin, d'un commun accord, tous les savants et les muftis de Balkh devinrent ses disciples et ses serviteurs. Ce noble personnage, avant qu'ils le fissent eux-mêmes, leur expliqua le rêve qu'ils avaient fait. En effet,

dans le Khorasan, on appelle Béhâ-ed-dîn le Sultan des Savants ; il y est célèbre sous ce titre.

5. Lorsque le caractère de sa sainteté et ses miracles infinis firent leur apparition, la renommée du Sultan des Savants se répandit dans la région du Khorasan et dans la capitale elle-même; ses efforts personnels, ses mortifications, sa crainte de Dieu, sa religiosité, sa piété, sa chasteté, ses progrès dans la [connaissance de la] voie mystique et de la loi du prophète, sa droiture, sa proclamation de la vérité, sa direction des fidèles, son prosélytisme, les conseils [qu'il donnait aux musulmans], dépassèrent tout effort pénétrant et toute limite de modération ; il fut agréé d'une manière incomparable par les petits et les grands; il soumit à son pouvoir l'esprit des tyrans et des grands de l'époque. Les savants et les sages, chefs de leur époque et hommes illustres du siècle, tels que l'imam Fakhr-[ed-dîn] Râzî [1], le qâzi Zéïn[ed-dîn ?] Fézârî, Djémâl-ed-dîn Haçîrî, Tâdj[ed-dîn] Zéïd, 'Amîd-[ed-dîn] Marwazî, Ibn-Qâzî-i Çiddîq, Chems-ed-dîn Khânî, Réchîd Qobâ'î, le Qâzî de Wakhch [2] (que Dieu ait pitié d'eux !), l'esprit voilé par leur profonde science et désireux d'atteindre à l'honneur périssable, commencèrent à l'attaquer et agirent bassement, à la façon des jurisconsultes; ils prononcèrent des paroles envieuses et s'efforcèrent d'altérer sa pensée chère, comme c'est la coutume des savants de l'époque (que Dieu leur pardonne !). Cela eut lieu en l'année 605 (1208-09).

6. Béhâ-ed-dîn Wéled, quand il montait en chaire, commençait toujours son sermon par parler de Fakhr-ed-dîn Râzî et de Moḥammed Khârezm-châh ; il montrait, comme en un miroir, tel qu'il était, l'état de chacun d'eux. Ceux-ci se fâchaient extrêmement de ses attaques et de ses vérités ; ils n'avaient absolument pas la possibilité de prononcer un

1. Né à Réï en 544 (1150), mort à Hérat en 606 (1210). Cf. Ibn-Khallikân, trad. M.-G. de Slane, t. II, p. 652.

2. District du pays de Balkh. Cf. Barbier de Meynard, *Dictionnaire de la Perse*, p. 586 ; Içtakhri, p. 276 . Abou'l-Féda, *Géographie*, p. 461.

discours et de répondre à ses questions, jusqu'à ce qu'un jour, au milieu d'un sermon, il s'échauffa au dernier point et s'écria :

« O Fakhr[ed-dîn] Râzi, ô Moḥammed Khârezm-châh, ô vous les autres innovateurs, sachez et soyez informés que vous avez délivré cent mille cœurs tranquilles, fait des découvertes et procuré des bonheurs ; vous vous êtes enfuis dans ces deux ou trois obscurités; vous vous êtes abstenus devant tant de miracles et de preuves convaincantes; vous avez eu recours à deux ou trois imaginations ; ces deux ou trois obscurités du monde vous obscurcissent tant de ces clartés. Cette prédominance provient de ce que la passion l'emporte chez vous ; elle vous empêche de faire des œuvres ; vous faites des efforts vers le mal, et comme vous ne pratiquez pas les œuvres, tous les maux se commettent ; l'obscurité, la suggestion diabolique, les fantômes, les ambitions perverses, les égarements, apparaissent, parce que la raison vous est étrangère ; la passion est [chez vous] dans son propre royaume, et ce royaume est la propriété des démons » ; etc.

7. Feu le Khârezm-châh devint son disciple ; la plupart du temps il assistait aux séances tenues par le Sultan des Savants en compagnie de son maître l'imam Fakhr-ed-dîn Râzi qui avait des secrets [1] avec lui. Il n'y avait pas de séance sans que des danses [2] fussent exécutées par ceux qui avaient l'âme embrasée [par l'amour divin] et que des cris ne s'élevassent de la nature des hommes, ni qu'un cortège funèbre n'en sortît [3]. Il réprouvait constamment la méthode des sages, des philosophes et autres ; il excitait ses auditeurs à suivre la voie du maître de la loi musulmane et de la religion de Moḥammed. Lorsque ses paroles, sur ce sujet, dépassaient la mesure, les auditeurs en étaient naturellement attristés et pleins de dépit. Cependant, s'étant mis hypocritement d'accord, ils insistèrent avec excès auprès du

1. Jeu de mots sur *râzî* « un secret ».
2. *Bâzî*.
3. Il y mourait chaque fois un mystique.

Khârezm-châh en lui rompant la tête de leurs plaintes, et s'occupèrent à lui faire connaître des méchancetés telles que celle-ci : « Béhâ-ed-dîn Wéled a attiré vers lui la totalité des habitants de Balkh qui n'accordent plus ni considération ni autorité, pas plus à vous qu'à nous; il n'accepte pas les ouvrages que nous avons composés; il considère les sciences exotériques comme une branche des sciences ésotériques ; il s'est rendu fameux par sa bienfaisance, et il paraît que dans quelques jours il veut s'attaquer au trône du Sultan. L'ensemble de la populace et des débauchés est d'accord avec lui. Il est indispensable actuellement de réfléchir à ces circonstances et de prendre les mesures nécessaires pour supprimer cet état de choses ».

8. Le Khârezm-châh, perdu dans ses réflexions, ne réussissait pas à trouver la manière de faire connaître cette idée au saint et de la lui faire parvenir à l'oreille. Un certain nombre de ses amis portèrent la situation à la connaissance du chéïkh. Le lendemain, le roi envoya au sultan des savants un messager choisi parmi ses courtisans intimes pour lui tenir ce langage : « Si notre chéïkh consent à accepter le gouvernement des provinces de Balkh, pour en être dorénavant le souverain, la royauté, le pays et l'armée deviendront sa propriété ; il me donnera la permission de me retirer dans une autre contrée et d'y fixer mon séjour, car il ne convient pas qu'il y ait deux monarques dans un seul Etat. Louange à Dieu ! Le chéïkh possède deux royautés, celle de ce monde et celle de la vie future. Si donc de même qu'on nous attribue la souveraineté de ce monde d'ici-bas, il renonce à l'ambition de cette autre vie, ce sera une faveur ample et une grâce considérable ».

9. Lorsque le messager du Sultan lui eut communiqué le message sous cette forme, Bèhâ-ed-dîn Wéled (que Dieu sanctifie son illustre mystère!) répliqua en ces termes : « Faites parvenir mes salutations au sultan de l'islamisme et dites-lui que les royaumes de ce monde périssable, les armées, les trésors patents et latents, le trône et la fortune

d'ici-bas conviennent aux monarques ; quant à nous, nous sommes de pauvres derviches : en quoi l'empire et la royauté pouvaient-ils convenir à notre état ? »

« Une personne dont l'âme fait battre à sa musique l'aubade de cette parole du prophète : La pauvreté est ma gloire,
« Comment pourrait-elle faire attention à la couronne, au trône, au drapeau? »

« C'est nous qui, en tout contentement de cœur, nous mettrons en voyage, afin que le sultan puisse être indépendant avec ses amis et ses serviteurs. »

Quand le messager eut rapporté cette réponse juste, Béhâ-ed-dîn Wéled dit à ses compagnons : « O mes amis, voyagez, vous serez bien portants et vous profiterez. Il faut vous préparer et décider le départ ». On dit qu'ils disposèrent de près de trois cents chameaux de charge pour porter la précieuse bibliothèque, les meubles et les provisions, et pour leur servir à tous de monture. Quarante muftis parfaits et ascètes agissants marchaient à côté de son étrier ; c'est ainsi que le prophète, pour fuir les hypocrites et le mal causé par les envieux, émigra de la Mecque bénie à Médine.

10. Des cris, un tumulte s'élevèrent des habitants de Balkh ; des gémissements furent poussés par ceux qui étaient ses disciples et ses amis ; on dépassa les bornes et une sédition s'en suivît. Le Khârezm-châh, préoccupé, envoya de nouveau des messagers respectables auprès du Sultan des Savants pour lui présenter ses excuses et adopta des procédés suppliants pour qu'il apaisât le peuple. Après la dernière prière du soir, le souverain, accompagné de son ministre, se rendit lui-même auprès de Béhâ-ed-dîn Wéled, s'inclina devant lui et le supplia de renoncer à son départ et d'abandonner ses idées de voyage ; mais celui-ci n'y consentit pas. Après une longue discussion, le monarque lui demanda qu'au moins il disparût de manière que le peuple n'en eût pas connaissance, sinon des séditions allaient se produire et des désastres considérables seraient à prévoir. Béhâ-ed-

dîn Wéled accepta ces conditions ; il ordonna, pour le vendredi, une grande séance de *dhikr* [1] ; la séance fut très animée, et les gémissements et les plaintes des créatures dépassèrent toute mesure ; en place de larmes, il coula plein des outres de sang des yeux de ses amis.

11. Au milieu du discours qu'il prononça, le saint interpella le monarque en ces termes : « O roi du monde périssable, sache et sois bien informé (bien que tu ne le saches pas et que tu l'ignores), que nous sommes tous les deux sultans ; on t'appelle sultan du commandement, et moi on me nomme sultan des savants. Cependant, tu es mon disciple ; ton pouvoir, ton autorité ne dureront qu'un souffle, comme les miens. Lorsque ta respiration cessera par rapport à ton souffle vital, il ne restera rien de toi, ni de ton bonheur, ni de ton trône, ni de ton empire ; il restera tes successeurs et ta lignée ; eux aussi iront totalement dans le néant « comme s'il n'y avait rien eu la veille [2] » ; mais lorsque moi j'aurai rendu le dernier soupir, ma lignée et mes enfants, qui sont les piliers de la terre, existeront jusqu'au jour du jugement dernier; car il a été dit : « Tout lien de parenté, toute généalogie seront interrompus, sauf les miens. »

« Maintenant je pars ; mais sache qu'après moi, l'armée bien équipée des Mongols, troupes de Dieu pareilles à des sauterelles répandues sur la terre, dont il a été dit : « Je les ai créées de ma puissance et de ma colère », arriveront ; elles dévasteront la contrée du Khorasan ; elles feront goûter la potion amère de la mort aux habitants de Balkh. Elles feront du monde un abîme de poussière et de dévastation ; elles arracheront l'empire à son roi au milieu de cent mille douleurs et lamentations ; finalement tu périras par la main du sultan de Roûm (l'Asie-Mineure) ».

On rapporte qu'au milieu de ce discours, il fut pris tout à

1. *Tedhkir*, pratiquer un *dhikr*, une séance de contorsions à la façon des derviches ; pour les Maulawîs, c'est une danse.

2. *Qor*. X, 25.

coup d'un tel sanglot que la plus grande partie de l'assemblée s'évanouit; la chaire à prêcher se mit en marche depuis le côté du *miḥrâb* jusqu'au milieu de la mosquée, beaucoup d'hommes rendirent l'âme de l'effroi que Dieu leur causa.

Le mardi, ainsi que Dieu l'avait choisi, il quitta le territoire de Balkh et partit pour Baghdad, surnommée *Dâr-es-Sélâm*.

12. Béhâ-ed-dîn Wéled avait une nourrice, nommée Naçb-Khâtoûn, qui était très savante et jurisconsulte; elle possédait une part abondante dans l'étude des sciences. Certains même disent qu'elle était sa sœur. Cette femme, accompagnée de son époux, abandonna également ce pays.

On dit que notre maître Djélâl-ed-dîn [Roûmî] était alors âgé de cinq ans; son frère [aîné] Tchélébi 'Alâ-ed-dîn Moḥammed, en avait sept.

13. Un de mes chers amis m'a raconté qu'un jour, au milieu d'un hiver rigoureux, il y eut une grande séance de concert dans le local du Djonéïd de son époque, Tchélébi Ḥosâm-ed-dîn. Ce jour là, notre maître se sentit fort troublé par le son de la flûte; puis il dilata sa poitrine et en exhala des soupirs amoureux. Ses amis furent extrêmement émus. Puis il dit : « Il y a longtemps que le cœur d'un mystique est plongé dans la douleur; le malheureux Khorasan en supporte encore la vengeance; il est en ruines, et la restauration n'en est point possible ». Et il se mit à réciter ces nobles vers :

« Tant que le cœur de l'homme de Dieu n'entre pas en souffrance, Dieu n'a couvert d'opprobre aucun peuple.

« La colère des hommes dessèche les nuages; celles des cœurs ruine les mondes ».

Après le concert, Tchélébi Ḥosâm-ed-dîn (que Dieu sanctifie son cher mystère!) s'informa de la situation [qui avait donné lieu à ces allusions]. Le grand maître [Djélâl-ed-dîn Roûmî] lui raconta cette même histoire de l'expulsion de son père depuis le commencement jusqu'à la fin.

14. Lorsque les compagnons furent sortis de la ville de Balkh et se mirent en marche, tous les habitants des localités et des forteresses qui se trouvaient sur leur chemin aperçurent en songe, la nuit précédant leur passage, le prophète lui-même, leur annonçant l'arrivée du sultan des savants, Béhâ-ed-dîn Wéled de Balkh. [Le prophète leur dit :] « Allez à la rencontre de ce personnage avec un plein désir et une confiance parfaite, et recevez-le avec les plus grands honneurs ». Avant même que le saint fût arrivé à cet endroit, les habitants de cette station et de cette localité allaient à sa rencontre à la distance d'une journée de marche, et pratiquaient à son endroit une hospitalité généreuse. Après de nombreuses étapes, quand on arriva aux environs de Baghdad, les gardes de la ville coururent à sa rencontre en demandant : « Qui êtes-vous et d'où venez-vous »? Béhâ-ed-dîn Wéled mit la tête hors du palanquin et répondit : « Nous allons de Dieu à Dieu ; il n'y a de force et de puissance qu'en lui ; nous venons des régions où il n'y a point acception de lieu, et nous allons à des régions semblables ». Les gardes arabes stupéfaits, remplis d'étonnement, dépêchèrent quelqu'un auprès du Khalife et l'informèrent de ce qui se passait, en ces mots : « Une compagnie nombreuse est arrivée ; elle se compose en grande partie de gens de science et de mérite. Elle vient du côté du Khorasan ». Le khalife, étonné en entendant parler de cette société, envoya quelqu'un chez le grand chéïkh de l'époque, Chihâb-ed-dîn Sohrawerdî[1] (que la miséricorde de Dieu soit sur lui !) afin qu'il se présentât lui-même au palais. Lorsque le chéïkh entendit l'histoire que lui racontait le khalife, il s'écria : « Ce ne peut être que Béhâ-ed-dîn Wéled de Balkh ; car un tel discours, de pareilles expressions, une conduite de ce genre, à notre époque, personne autre que lui ne peut les avoir prononcés ou tenus ».

15. Accompagné par la totalité des grands et des petits

1. Né à Sohrawerd près de Zendjân en 539 (1145), mort à Baghdad en 632 (1234). Cf. Ibn-Khallikân, t. II, p. 382.

de Baghdad, pénétrés d'amour intense et en toute sincérité, il se porta à la rencontre de l'étranger. Quand ils furent en présence, le chéïkh Chihâb-ed-dîn descendit de la mule qu'il montait et baisa poliment le genou du chéïkh Béhâ-ed-dîn; il lui rendit hommage et l'invita à se rendre à son couvent. « Pour les imams [chefs d'école], répondit le Sultan des Savants, une école est un lieu plus convenable. » En conséquence, il alla s'installer dans la *madrasa* Mostançiriyya [1]; le chéïkh en personne lui ayant retiré des jambes les tiges de ses bottes, lui rendit des services hors de toute comparaison. « Nous aurions voulu, dit Béhâ [ed-dîn] Wéled, jeter l'ancre [2] dans cette localité, et nous avions formé le projet d'y séjourner; mais nos préférences se sont fixées grâce aux services du chéïkh, et s'il plaît à Dieu, revêtus de l'*iḥrâm* [3], nous irons visiter la sainte maison de Dieu ».

16. On dit qu'à cette même heure le khalife, ayant fait mettre dans un plat d'or trois mille dînars égyptiens, les envoya au saint à titre de souhait de bienvenue [4], accompagnés de diverses sortes de *nouzoul* [5]; mais Béhâ-ed-dîn Wéled ne les accepta pas, parce que l'argent de ce khalife était immonde et douteux, et parce qu'il ne convenait pas de voir le visage ni de séjourner dans l'habitation d'un souverain qui était adonné à l'ivrognerie et à l'audition des instruments à cordes, des voix des chanteurs et des flûtes.

17. Quand le khalife apprit que le saint avait prononcé

1. Bâtie en 630 (1232), par le khalife Mostançir-billah, sur la rive gauche du Tigre; ce sont actuellement les bâtiments de la douane. Cf. G. Salmon, l'*Introduction topographique à l'histoire de Baghdâd*, p. 65, 68; Cl. Huart, *Histoire de Bagdad dans les temps modernes*, p. X.

2. *Lenger endâzîm* : expression empruntée par les derviches aux navigateurs; de là l'expression de *lenger* signifiant un monastère de derviches.

3. Proprement « consécration », état dans lequel se trouve le pèlerin quand il franchit les limites du territoire sacré; ensuite cette expression est passée au vêtement même qui indique cet état: on sait qu'il se compose de deux pagnes sans couture; c'est la coutume païenne des tournées rituelles à l'état de nudité, conservé par l'islamisme et mitigé par une concession à la décence. Cf. Hughes, *Dictionary of Islam*, p. 156, 196.

4. *Haqq el-qodoûm*.

5. Gâteaux, fruits secs offerts au voyageur.

ces paroles, il en conçut un dépit et un ennui extrêmes; on dit que jamais, parmi les khalifes purs, il n'y eut de tyran, d'éhonté et d'injuste pareil à lui. Il manda le chéïkh [Sohrawerdî] en sa présence en disant : « Il faut absolument que je voie le visage de cet homme ». Le chéïkh répondit : « O khalife de la terre entière, il ne consentira jamais à une entrevue avec vous; quant à moi, je reste éperdu entre la crainte respectueuse que me cause la sainteté de ce grand personnage et les châtiments du khalife ». — « Il faut, dit le khalife, trouver un moyen pour que je puisse apercevoir son visage béni ». — « Peut-être, répliqua le chéïkh [Sohrawerdî], pourrons-nous le voir à la mosquée, le vendredi ».

18. Le chéïkh se leva et se rendit auprès du Sultan des Savants, en lui demandant la célébration d'un *dhikr* : « Tous les habitants de Baghdad, lui dit-il, en toute sincérité et par désir amoureux, ont soif d'assister à une séance tenue par vous. En vertu de ce passage du Qorân : « Mentionne, car la mention est utile aux croyants[1] », veuillez y consentir ; il faut espérer qu'ils ne s'en retourneront pas désespérés ». Le Sultan des Savants y consentit. Cependant le bruit se répandait dans la ville de Baghdad que le vendredi, Béhâ-ed-dîn Wéled comptait prononcer un sermon ; tous les habitants se rassemblèrent dans la mosquée cathédrale ; des *ḥâfizh* à la parole mélodieuse récitèrent, de tous côtés, les versets du Qorân et des poésies. Le prédicateur mêla à son sermon tant de pensées subtiles et transcendantes, tant d'idées curieuses et approfondies dans leur minutie que les assistants en furent enivrés et hors d'eux-mêmes ; le khalife versa tant de larmes qu'on ne saurait le décrire. Le prédicateur, à la péroraison de son sermon, ayant enlevé son turban béni, se tourna dans la direction du khalife en disant ces paroles :

« O khalife, descendant de la famille d'ʿAbbâs! par malheur, tu n'es point un de leurs descendants intègres. Fal-

1. *Qor.*, LI, 55.

lait-il mener une telle vie, et pratiquer l'injustice dans la religion de la justice? Aurais-tu par hasard lu cet argument dans le livre de Dieu, aurais-tu trouvé ce *fetwa* dans la collection des traditions du prophète? Ou bien aurais-tu lu cette preuve dans les paroles des [quatre] khalifes orthodoxes et dans les actes des imams de la religion [1]? Ou bien l'aurais-tu vue dans la doctrine des Chéïkhs mystiques? Finalement ne t'en vas pas dire pour quels et quels motifs tu admets ces actions comme licites, et pourquoi tu te les permets à toi-même, et pourquoi tu marches en dehors de la voie de la loi religieuse. Ne crains-tu pas la vengeance du Très Haut, et n'es-tu pas honteux devant l'Élu de Dieu?

« Tout paré et ivre, tu viens au marché : à dater de ce jour ne crains-tu pas d'être répréhensible? »

« Maintenant nous t'annonçons la bonne nouvelle : Grâce à Dieu, les gens aux yeux étroits, à la colère enflammée, arrivent! C'est ainsi qu'est l'armée mongole, par la prédestination divine; elle fera de toi un martyr de la foi musulmane; elle te mettra à mort dans les gémissements; elle tirera de toi vengeance pour la religion de Moḥammed. Sois prêt pour ce moment-là : enlève de ton cœur le voile de l'insouciance; ouvre l'oreille de l'intelligence; occupe-toi de repentance, de résipiscence et de recherche du pardon divin ».

19. Cependant le khalife poussait des gémissements et pleurait amèrement; ce jour-là, on fit la prière pour les morts sur sept convois funèbres des assistants. Le khalife envoya au saint des effets, des chevaux, de l'argent monnayé; mais Béhâ-ed-dîn Wéled ne voulut rien accepter et dit : « [Recevoir] l'aumône ne convient pas à un riche, ni à l'homme fort aux membres sains [2]. Nous avons des chevaux

1. Les chefs des écoles de jurisprudence.

2. Expression ambiguë qui se rencontre dans le Qorân, LIII, 6. On peut voir les deux explications entre lesquelles hésitent les anciennes écoles

et des biens en quantité suffisante ; il ne faut pas que, si nous acceptions des dons, nous entravions l'exécution de l'arrêt divin, car rien ne saurait repousser sa décision, rien ne saurait empêcher l'exécution de ses jugements. Dieu fait ce qu'il veut, et juge comme il l'entend [1]. »

20. Il n'était pas encore parti de Baghdad que la nouvelle parvint au khalife de l'arrivée de l'armée de Tchinggîz-Khan, près de cinq cent mille [hommes], devant la ville de Balkh. Les gens de Balkh se défendirent vigoureusement ; Djaghatâï, fils de Toulouï-Khan, fils lui-même de Tchinggîz, fut tué [2]. Ce malheur fut extrêmement pénible à l'empereur mongol ; il donna l'ordre de mettre à mort les petits, les grands, les enfants, de fendre le ventre des femmes enceintes, et de sacrifier en entier les animaux qui se trouveraient dans la ville ; ensuite, de raser complètement celle-ci.

21. On rapporte qu'on mit le feu à douze mille mosquées de quartier, et qu'au milieu de cet incendie quatorze mille textes entiers du Qorân furent brûlés ; qu'on mit à mort près de cinquante mille savants, étudiants et *ḥâfizh*, en dehors du commun du peuple qui fut enregistré. On dit qu'on fit périr deux cent mille hommes. Ce qui fut enlevé dans le pillage n'a pas de limites. Après avoir détruit la province entière, les Mongols se mirent à la poursuite de Moḥammed Khârezm-Châh jusqu'à ce qu'ils le firent périr. Pendant que l'armée mongole était occupée à piller, il y avait un des élèves de Béhâ-ed-dîn Wéled qui possédait la connaissance de l'au-delà et faisait des miracles ; tous les grands personnages de Balkh s'assemblèrent en lui disant : « Demande à Dieu qu'il nous pardonne nos

d'exégèse, dans Ṭabari, *Tafsir*, t. XXVII, p. 23, ligne 9 et suivantes. Quant au *ḥadith* lui-même, il est cité au même endroit, à la ligne 20 ; *Lisân el-'Arab*, t. VII, p. 15.

1. Formules coraniques.

2. Il y a ici une confusion. Ce n'est pas Djaghatâï, mais un de ses fils, nommé Moutougan, qui fut tué d'une flèche, non devant Balkh, mais à l'attaque de Bâmyân. Cf. C. d'Ohsson, *Histoire des Mongols*, t. I, p. 294 ; 'Aṭâ-Mélik Djowéïni, *Ta'rikhi Djihân-Gochâï*, éd. Mirzâ Moḥammed, t. I, p. 105.

péchés, et sois notre intercesseur, à nous autres pécheurs, afin que cessent les ténèbres de cet arrêt ». Le derviche veilla cette nuit-là jusqu'au matin, se livra à des supplications et à des invocations. Au jour, une voix mystérieuse venue de l'au-delà, se mit à crier : « O incrédules, tuez les pervers ! » Après avoir entendu cela, le troisième jour, on mit à mort cette troupe de gens, en même temps que ce cher derviche. (Puissent-ils être heureux au paradis !)[1]

On dit que le khalife de Baghdad, à l'audition de cette nouvelle effroyable, fut extrêmement attristé; la tranquillité disparut pour lui ; il vit en lui-même l'effet du déclin de l'empire et du transfert du pouvoir [à d'autres].

22. On rapporte que Béhâ-ed-dîn Wéled (que Dieu sanctifie son mystère !) partit le troisième jour par la route de Koûfa pour la Kaʿba; au retour de son pèlerinage, il arriva à Damas. C'était le temps d'el-Mélik el-Achraf[2]. Les Damasquins lui témoignèrent beaucoup de faveur et désiraient le voir s'y établir; mais il n'y consentit pas, disant que l'indication divine lui désignait l'Asie-Mineure pour y demeurer, et que la ville capitale de Qonya était réservée pour son tombeau. Quand il arriva à Malaṭya, c'était en l'année 624[3], date de la mort de Tchinggiz-Khan. Son fils Ogotaï-Khan succéda à son père ; le sultan ʿAlâ-ed-dîn était monté sur le trône de l'Asie-Mineure, dans la ville de Sîwâs, en 616 (1219)[4]. On annonça que Djélâl-ed-dîn Khârezm-Châh, fuyant devant

1. La destruction de Balkh fait l'objet d'un chapitre du *Ta'rîkh-î Djihân-gochâï* d'ʿAṭâ-Mélik Djowéïnî ; cf. Schefer, *Chrestomathie persane*, t. II, texte, p. 141.

2. Lire el-Mélik el-Moʿazhzham, ʿIsâ ben ʿAdil ben Abî-Bekr ben Eyyoûb, qui mourut en 624 ; ce n'est qu'en 626 qu'el-Mélik el-Achraf Moûsâ, son frère, s'empara de Damas. Cf. Munedjdjim-bâchy, t. II, p. 616, 617, 625; Ibn-el-Athîr, XII, p. 315.

3. Les manuscrits portent par erreur 614, mais il ne peut y avoir de doute sur la date, le conquérant mongol étant mort le 18 août 1227, ce qui correspond à l'année 624 de l'ère islamique. Cf. C. d'Ohsson, *op. laud.*, t. I, p. 381.

4. Sur cette date, ainsi que sur les circonstances qui entourèrent l'intronisation d'ʿAlâ-ed-dîn Kaï-Qobâd Ier, voir mon *Épigraphie arabe d'Asie-Mineure* (dans la *Revue Sémitique* de 1895), p. 37 du tirage à part.

les Mongols, s'était emparé, à la suite d'un siège, de la ville d'Akhlâṭ [1]; qu'il cherchait à en faire sa capitale, et qu'il avait en vue l'Asie-Mineure; qu'il faisait montre d'un désir violent. Cependant le sultan 'Alâ ed-dîn Kaï-Qobâd, avec l'aide d'el-Mélik el-Achraf, avait battu l'armée du Khârezm à Yasi-Djoumèn [2], au-dessus d'Erzindjân; le Khârezm-châh, s'étant enfui du côté de Kharpout [3], avait été fait prisonnier et mis à mort [4]. « Le peuple injuste fut anéanti jusqu'au dernier; louange à Dieu, seigneur des mondes [5]! »

« Le tyran a été tué; tout un monde est rendu à la vie; tout homme de nouveau devient le serviteur de Dieu.

« Il est tombé dans le puits qu'il avait creusé lui-même; c'est sa propre tyrannie qui lui est retombée sur la tête.

Cet événement eut lieu en 628 (1231) [6].

23. *Anecdote*. On rapporte que, pendant que Béhâ-ed-dîn Wéled recevait, à Baghdad, l'hospitalité de l'école Mostançiriyya [7], à chaque heure de minuit, quand il demandait de l'eau [pour procéder aux ablutions], son fils, notre maître Djèlâl-ed-din Moḥammed, se levait dans ses vêtements de nuit et allait en chercher. Arrivé à la porte de l'école, cette porte s'ouvrait toute seule, sans clef, sur l'ordre de Dieu, celui qui ouvre par excellence, comme pour Joseph le très véridique; après avoir rempli la cruche au Tigre, il l'ap-

1. A la fin de l'année 626 (1229). Sur cet événement, voir Mohammed en-Nesawi, *Histoire du Sultan Djelal-ed-din Mohkobirti*, trad. Houdas, p. 330 et suivantes; Ibn-el-Athir, t. XII, p. 318.

2. Yâsdjomân dans l'ouvrage précité, p. 344, l. 24 (un appel de note n'y correspond à rien : l'index de J. Gantin, p. 475, reproduit le nom sans commentaire) : Yâsi-Tchèmen dans Ibn-Bîbi, p. 168. Corriger ainsi Ibn-el-Athîr, t. XII, p. 320.

3. Écrit *Kharpèrt*, pour Khartapert, nom arménien de la ville de Kharpout, en Asie-Mineure, Ḥiçn-Ziyâd des géographes arabes.

4. Il fut assassiné par un Kurde tandis qu'il était dans la montagne. En-Nesawi, *op. laud.*, p. 410 : Abou'l-Féda, *Ta'rikh*, éd. de Constantinople, t. III, p. 158.

5. *Qor.*, ch. VI, v. 45.

6. Mss. par erreur, 620. Cf. En-Nesawi, *op. cit.*, p. 413.

7. Voir ci-dessus, p. 11, note 2.

portait à la chambre de son père. De nouveau la porte de l'école se refermait comme auparavant. Le portier, qui était un homme sincère, initié et à l'esprit éclairé, s'aperçut de ce phénomène, mais il n'en dit rien ; toutefois, lorsque cette situation dépassa toute mesure, il commença à en parler aux chéïkhs de Baghdad. Bèhâ-ed-dîn Wéled fut plein de dépit à l'occasion de cette démarche; il en blâma le gardien : « Pourquoi as-tu fait cela? » L'infortuné portier devint son serviteur et son disciple.

24. Lorsqu'ils sortirent de Malaṭya, dit-on, et passaient par Erzindjan, les amis illustres du chéïkh théologien, Kehwârègèr (fabricant de berceaux) Khwâdjègî, le chéïkh Ḥadjdjâdj et autres, qui tous étaient ses disciples particuliers, lui proposèrent d'entrer dans cette ville ; le saint répondit : « Nous ne sommes pas autorisés à entrer en troupe dans cette ville, car les hommes méchants y sont nombreux. »

25. On raconte que le roi Fakhr-ed-dîn d'Erzindjân [1] (que la miséricorde de Dieu soit sur lui !) appartenait à la catégorie des adeptes éclairés, et croyait aux saints ; son épouse chaste et réservée, 'Içmèti Khâtoûn, dont la sainteté était célèbre, sut, par une communication de l'au-delà, que le saint Pôle passait dans les environs de la ville ; immédiatement, elle monta à cheval et marcha sur les traces de Béhâ-ed-dîn Wéled. Lorsque les esclaves particuliers informèrent le roi Fakhr-ed-dîn de ce qui se passait, il partit, accompagné de quelques cavaliers, sur les traces d''Içmèti-Khâtoûn; ils atteignirent le saint dans le voisinage d'Aqchèhir [près] d'Erzindjân [2]; ayant mis pied à terre, ils se prosternèrent

1. Aboû'l-Mozhaffar Behrâm-Châh, prince de la dynastie des Mengoûdjèkides, fils de Dâoud et petit-fils de l'émir Mengoûdjek ; il mourut en 622 (1225). C'est à lui que Nizhâmî dédia son *Makhzen el-Asrâr* (Rieu, Catalogue des mss. persans du British Museum, t. II, p. 565; Huart, *Epigraphie*, p. 59). Cf. M. Th. Houtsma, *Keleti Szemle*, t. V (1904), p. 277 ; Munedjdjîm-bâchy, t. II, p. 578 ; Aḥmed Tewhîd, *Catalogue du Musée impérial ottoman*, t. IV, p. 76 et suiv.; Ibn-Bîbî, *Recueil*, t. III, p. 389 ; t. IV, p. 150.

2. Citée deux fois par Ibn-Bîbî, t. IV, p. 168 et 238.

devant lui. Béhâ-ed-din Wéled les reçut affectueusement et les admit tous les deux en qualité de disciples.

26. Le roi Fakhr-ed-dîn, avec tous ses efforts, fit des supplications sans fin pour que le saint revînt à Erzindjân ; ce ne fut pas possible. Il dit : « Si vous êtes mes disciples et mes amis, construisez une *madrasa* pour moi dans cette bourgade, afin que je puisse y séjourner quelque temps ». Ils bâtirent un collège pour lui dans cette bourgade d'Aqchèhir d'Erzindjân ; pendant quatre ans entiers le saint y professa publiquement ; la reine du monde était assidue à son service. Lorsque par suite de la prédestination du déterminateur des choses et du déchireur de l'assemblée [Dieu], le roi Fakhr-ed-dîn et 'Içmèti-Khâtoûn moururent (que Dieu ait pitié d'eux !), Béhâ-ed-din Wéled partit de cet endroit et de relais en relais, parvint à Larenda [1], qui est une dépendance de Qonya. Là, il y avait un des lieutenants du sultan de l'Islamisme, 'Alâ-ed-dîn Kaï-Qobâd, nommé Emir Moûsâ, qui était le préfet et le gouverneur de cette province ; c'était un Turc, au cœur simple, brave et sincère. Il apprit qu'un tel personnage arrivait du Khorasan, et comprit qu'un tel mangeur facile [2] ne descendrait pas en n'importe quel lieu ; suivi de la totalité des citadins et des soldats, il se porta à pied à sa rencontre. Lorsqu'ils se trouvèrent en sa présence, ils devinrent tous ses disciples. Malgré son invitation à descendre dans son palais, le saint n'accepta pas l'offre du gouverneur, et il demanda qu'on lui indiquât un collège. L'Emir Moûsâ

1. Larenda est aujourd'hui le chef-lieu du Caza du même nom (appelé aussi Qaramân, du nom de la dynastie qui y a régné au xve siècle, entre les Seldjouqides de Roûm et les Ottomans), dépendant du vilayet et du sandjak de Qonya. D'après le *Sâl-nâmè* de l'Empire Ottoman de 1325 hég, p. 779, il comprend 39 villages, ce qui, avec les deux nahiyés d'Ala-Dagh (43 villages) et Khadem (10 villages) forme un total de 92 villages pour le Caza entier. Voir également 'Ali Djévâd, *Djoghrâfiyâ Loghâti*, p. 606 ; Texier, *Asie Mineure*, p. 659 ; Ḥadji-Khalfa, *Djihân-numâ*, p, 616. Le nom de Larenda, ancienne Laranda (Diodore de Sicile, XVIII, 22), ne figure pas dans la *Turquie d'Asie* de Vital Cuinet ; on trouve seulement, t. I, p. 818, la mention, sans autre indication, du caza de Karaman.

2. Jeu de mots sur le nom de la province décomposé en *Khour-âsân*.

ordonna de construire pour lui, au milieu de la ville, un collège où l'on dit que le saint résida pendant près de sept ans ou davantage. Lorsque notre maître Djélâl-ed-dîn Moḥammed eut atteint l'âge de puberté, on lui fit épouser la fille du Khâdjè Chéref-ed-dîn Lâlâ de Samarqand. C'était un homme respectable, de noble origine, le chérif des négociants ; il avait une fille extrêmement belle et gracieuse, sans pareille dans la beauté et la perfection ; on l'appelait Gauher-Khâtoûn.

On fit des noces magnifiques. C'était en 623 (1226) ; Sultan Wéled et 'Alâ-ed-dîn Tchèlèbî [fils de Djélâl-ed-dîn] naquirent de ce mariage. On dit que quand Sultan Wéled (que Dieu sanctifie son tombeau !) se rendait avec son père à une réunion, la plupart des assistants s'imaginaient qu'ils étaient frères : d'ailleurs, au moment de son mariage, notre maître [Djélâl-ed-dîn] était âgé de dix-huit ans ; et continuellement Sultan Wéled, dans toutes les séances où il assistait, s'asseyait à côté de son père.

27. Après un long séjour dans la ville de Larenda, un groupe d'envieux dénonciateurs firent concevoir des soupçons au sujet de la fidélité due par l'Emir Moûsà au Sultan 'Alâ-eddin : « Notre maître Béhâ-ed-dîn Wéled, dirent-ils, est venu de Balkh en Asie-Mineure, et a illuminé cette région de la lumière de sa sainteté ; mais le souverain de l'époque n'a pas été informé de sa venue ; l'émir Moûsà, qui est un des serviteurs et des officiers du Sultan, est devenu soumis à son influence ; il lui a fait construire un collège dans la ville de Larenda, et a fait montre de bonne volonté à son endroit ; telle est l'audace qu'il a eue, sans aucune crainte du souverain ».

La colère du sultan se produisit ; il fut extrêmement affecté de cette information ; mais son ministre, poussé par son désir, apaisa cette colère par cent mille prévenances et moyens subtils et lui dit : « Tout d'abord, faisons une enquête sur les circonstances qui entourent cette situation ; ensuite nous fixerons le châtiment que mérite l'Emir Moûsà. » Le sultan

ordonna d'écrire à l'Emir Moûsà une lettre royale contenant diverses menaces, en lui demandant pourquoi il avait poussé à l'extrême cette insouciance, et pourquoi il n'avait pas porté à la connaissance du souverain la moindre parcelle d'information relative à l'état de ce grand personnage.

L'ordre du sultan parvint à l'Emir Moûsà ; terrifié, il vint tout tremblant trouver Béhâ-ed-dìn Wéled, lui raconta ce qui venait de se passer et lui montra la lettre. Le saint lui répondit : « Le roi 'Alâ-ed-dìn se livre à la boisson, il aime à écouter le son de la harpe ; comment pourrais-je voir son visage ? ». En effet, précédemment, l'Emir Moûsà avait demandé fréquemment la permission d'informer le sultan de la présence du saint, ainsi que de la grandeur atteinte par sa sainteté ; mais Béhâ-ed-dìn Wéled ne lui en donna pas la possibilité. « Lève-toi, lui dit le chéïkh ; va trouver le sultan sans crainte, et expose-lui comme il convient ce que tu as vu et entendu ».

28. Cependant l'Emir Moûsà se mit en route pour répondre à l'ordre du souverain ; quand il fut admis en sa présence, il se prosterna humblement et baisa, selon l'étiquette, la marche de l'escabeau du trône. Le Sultan s'informa de ce qui concernait l'arrivée de Béhâ-ed-dìn Wéled ; l'Emir lui rapporta la chose comme elle était. Le sultan fut extrêmement satisfait de la sincérité de cette information ; il pleura beaucoup, et fit [au ciel] des remerciements sans nombre, de ce qu'un pareil savant théologien, un mystique en rapport avec l'au-delà, eût honoré l'Asie-Mineure par sa venue bénie, et eût, par ses intentions, accordé à cette région un bonheur complet. Il dit : « Si le chéïkh veut bien se donner la peine de venir jusqu'à ma capitale, et faire de la ville de Qonya le séjour [1] de ses enfants, moi, de toute ma vie, je n'écouterai plus le son des chansons et des harpes, et moi qui n'ai jamais montré de bonne volonté à l'égard de personne, je deviendrai son disciple. »

1. *Momtèdd-i aulâd*, le lieu d'accroissement de ses enfants, l'endroit où sa famille croîtra.

29. Il revêtit d'honneurs l'Emir Moûsà et le renvoya au chéïkh avec [plusieurs de] ses courtisans. Lorsque les messagers se furent acquittés de leur mission complètement et entièrement, Béhâ-ed-dîn Wéled prit avec lui ses enfants et ses compagnons, et se mit en route dans la direction de la capitale, Qonya. Dès que son approche lui fut annoncée, le sultan, accompagné de tous les hommes de plume, de tous les savants, ainsi que des habitants de la ville, se porta à sa rencontre ; de loin il descendit de cheval, [l'attendit à pied] et baisa le genou du Chéïkh ; il voulait lui donner une poignée de main, mais notre maître, au lieu de sa main, lui tendit son bâton. Le sultan, à la vue de sa majesté et de son regard, se prit à trembler.

« C'est la crainte révérentielle de Dieu, non celle de la créature ;
« Ce n'est point celle que l'on ressent devant cet homme habillé d'un froc.
« Celle que ressent la perdrix timide devant le faucon ;
« Le taon n'a point de part à cette pusillanimité ».

30. Le Sultan avait l'intention de l'inviter à descendre dans le pavillon de sa vaisselle de cuivre [1] ; mais notre maître déclina cette invitation et répondit que les imams se logeaient dans les collèges, et que les couvents convenaient aux derviches, les palais aux émirs, les caravansérails aux marchands, les coins des chambres aux débauchés, les estrades aux étrangers. Le fait est qu'il descendit dans le collège d'Altoun-Pâ ; on dit qu'il n'y en avait pas encore d'autre à Qonya, et que le mur de la ville n'avait pas encore été bâti [2]. Comme c'était l'usage des sultans et des grands de cette époque, on lui envoya toutes sortes de présents de bonne arrivée (*nozol*) ;

1. *Tacht-khânè*. C'était un vestiaire, comme on le voit par l'*Histoire des Mamlouks* de Maqrîzî traduite par Quatremère, t. I, 1, 162 ; t. II, 1, 115.

2. La date de 618 (1221) a été relevée par moi-même sur les murs d'enceinte de Qonya ; cf. *Épigraphie arabe d'Asie-Mineure*, nº 48, p. 75 ; Ibn-Bîbî, t. III, p. 251 ; t. IV, p. 104. Les traditions des derviches ne doivent point avoir conservé des souvenirs très exacts des premiers temps de leur établissement en Asie-Mineure.

mais il n'accepta rien de personne, disant : « Vos biens sont truqués et douteux ; j'ai suffisamment d'effets : j'ai encore quelque chose de l'héritage de mon père et de mes ancêtres, provenant des dépouilles opimes des incursions sur le territoire des infidèles [1] ». Tout le monde s'émerveilla de sa piété parfaite et de son détachement ; mettant en avant leur bonne volonté avec cent mille démonstrations de loyauté et de sincérité, hommes et femmes devinrent ses disciples. Le sultan de l'islamisme en resta abasourdi, avec ses ministres et ses courtisans.

31. On dit qu'à ce moment-là deux jeunes gens, poussés par leur bonne fortune [2], devinrent ses disciples ; l'un était boucher, l'autre boulanger. On avait donné à chacun mille dînars afin qu'ils tinssent prêts les approvisionnements de la cuisine des derviches, et qu'ils vécussent au moyen de cette libéralité.

32. Un jour, le sultan 'Alâ-ed-dîn (que la miséricorde de Dieu soit sur lui !) tint une séance immense ; il y invita le Chéïkh et son fils, car tous les savants, les mystiques, les sages, les grands chéïkhs, les ermites [3] de la ville s'y trouvaient. Quand Béhâ-ed-dîn Wéled entra par la porte, le sultan de l'islamisme se porta à sa rencontre et le supplia de s'asseoir sur le trône ; il lui dit : « O souverain de la religion, je suis votre serviteur ; dorénavant, je veux être votre lieutenant ; notre maître fera fonctions de sultan, car depuis les temps les plus anciens le gouvernement de l'extérieur et de l'intérieur est le vôtre ».

Il accorda à Béhâ-ed-dîn Wéled des faveurs extraordinaires ; celui-ci embrassa le Sultan sur les yeux, pendant que les assistants prononçaient des bénédictions, approuvant les honneurs équitables rendus par le souverain. Le chéïkh émit ensuite ces paroles : « O roi dont les mœurs sont celles des anges, sois certain que tu t'es approprié l'empire

1. *Ghanâ'im-i ghazâ.*
2. *Moqbil.*
3. *Goûchè-nichîn.*

de ce monde et celui de la vie future ». Le roi, plein d'un désir entier et d'une certitude parfaite, se leva et devint son disciple, ainsi que tous les courtisans et l'armée, à l'imitation du souverain. On procéda à des distributions d'or; on versa des aumônes aux nécessiteux. A ce moment, l'idée vint au roi de demander au chéïkh de prononcer quelques paroles, afin que les assistants en profitassent. « O roi du monde, dit le chéïkh, on vous a dit que le Sultan des Savants arrivait : on ne vous a pas dit que c'était un panégyriste pour vous composer des dithyrambes. En effet, si vous observez avec la sincérité et la tranquillité du cœur, et si vous étudiez la politesse intime, ce qui est le désir de ton cœur te sera facilité sans que la langue ait besoin de parler.

« Quiconque a le pan de sa robe droit et préparé [pour le recevoir], ce don [1] du cœur parvient à cette personne.

« Le pan de ta robe, c'est ton désir et ta tranquillité : ne va pas y mettre la [lourde] pierre du libertinage ».

33. *Anecdote*. Des narrateurs dignes de confiance [2] rapportent qu'à cette époque il y avait un juge très grand que l'on appelait Béhâ-ed-dîn Ṭabarî ; c'était un homme plein de science et d'orgueil. Un jour, poussé par l'envie et les mauvaises intentions qu'il avait, il commit une indélicatesse à l'égard des derviches. Par hasard, Béhâ-ed-dîn Wéled s'étant présenté ce même jour à l'audience du sultan, dit : « O juge du Ṭabaristan, raccourcis ta langue à notre endroit, et ne prends pas de peine de nous ; car bien que tu sois vivant, tu mourras dans quelques jours, et il ne te restera pas de successeurs. Le jugement de Dieu est que vous mourrez tous, et la peine de subvenir à tes dépenses par des épices disparaîtra du milieu des affligés ; mais nos successeurs et nos compagnons resteront debout jusqu'à la résurrection ». On dit en effet qu'au bout de quelques jours la peste s'abattit

1. *Nithâr*, petites pièces de monnaies lancées à la volée, lors des mariages et autres cérémonies.
2. *'Odoûl*, littéralement des témoins instrumentaires.

[sur la région] ; le cadi Béhâ-ed-dîn Ṭabarî mourut, ainsi que la totalité de sa famille. On dit que pendant sept jours un saignement de nez l'emporta, et il partit pour l'autre monde. On affirme aussi que c'est à cette même date que l'on construisit les tours et les murailles de Qonya.

34. Lorsque la fin de sa vie approcha, Béhâ-ed-din Wéled s'alita. Le Sultan vint le visiter, pleura beaucoup et lui dit : « Je désire que le Sultan des Savants s'asseye sur le trône avec une pompe complète ; je serai son général pour faire des conquêtes et amasser des victoires ». Notre maître répondit : « Ton intention est droite, mais il est bien certain que je vais faire un voyage du monde du témoignage au monde de la félicité ; à toi aussi il te reste peu de temps avant de rejoindre le palais des âmes ». Au bout du troisième jour, dans la matinée du vendredi, 18 rébî' II, 628 (23 février 1231)[1] il alla habiter dans le voisinage de la miséricorde divine sur un siège de sincérité, auprès d'un roi puissant.

[*Vers arabe*]. « Il partit pour le paradis, devant y habiter éternellement dans un séjour de sincérité, dans le voisinage de Dieu ».

[*Vers persan*]. « Ce paon du trône [de Dieu] est parti vers le trône, lorsque les voix mystérieuses lui en apportèrent l'odeur.

35. Le sultan de l'islamisme fut douloureusement affecté ; pendant sept jours, il ne sortit pas de son palais : pendant quarante, il ne monta pas à cheval : quittant son trône, il s'assit sur une natte ; il pratiqua le rite des condoléances ; pendant quarante jours, il fit faire des lectures du Qorân entier dans la mosquée cathédrale de la citadelle ; on institua des repas publics[2] pour le peuple, on distribua des aumônes aux pauvres ; il ordonna d'entourer le mausolée du chéïkh d'une enceinte[3] et d'inscrire sur le marbre la date

1. La date est inexacte, la férie ne concordant pas ; le 18 de ce mois était un dimanche, non un vendredi.

2. *Khwân-hâ.*

3. *Haramî.*

de sa mort. Quelques années plus tard le Sultan également trépassa.

« C'était une rose qui est restée un peu de temps devant toi ;
« Elle aussi est partie, en te donnant sa vie ».

36. *Anecdote*. Le saint théologien, voilé dans les coupoles du Très-Haut, le chéïkh Ḥadjdjâdj Nessâdj (que la miséricorde de Dieu soit sur lui!) faisait partie des élèves agréés par Béhâ-ed-dîn Wéled. Il rapporte que le cadi de Wakhch, un savant considéré, voulait effacer le surnom de Sultan des Savants donné à Béhâ-ed-dîn Wéled, de la préface des livres de science et de jurisprudence. Notre maître fut informé de cette situation ; il dit : « Bientôt le nom et la *konya* de ce grand personnage seront effacés du registre de ce monde ». Cinq jours après, bien comptés, le cadi partit pour l'autre monde.

37. Cependant, continuellement il parlait aux esprits des créatures et les informait des événements du monde de l'au-delà. Il y ajoutait encore d'autres avertissements profitables dont tout le peuple restait stupéfait. Les détracteurs de ce saint, après avoir été témoins de ses miracles, arrivaient en foule en le reconnaissant [comme maître] et devenaient ses disciples. [Néanmoins], que de détracteurs impénitents moururent sans foi, par suite du mauvais augure de leur mauvaise action !

38. On dit que la cause de la conversion du Séyyid Borhân-ed-dîn Moḥaqqiq Tirmidhî fut qu'il vit le même songe que les savants de Balkh, lorsque le prophète élu leur indiqua que Béhâ-ed-dîn Wéled devait être appelé Sultan des Savants, et qu'ils eussent à le reconnaître comme plus grand et meilleur qu'eux-mêmes.

39. *Anecdote*. Un jour, pendant l'instruction générale, au milieu de la discussion, Djémâl-ed-dîn Ḥaçîrî soutenait une controverse. Béhâ-ed-dîn Wéled prit son bâton et se précipita sur lui en criant : « Misérable, mon texte, c'est le bâton sur celui qui désobéit !

« Quelle différence entre la perle et le gravier! En effet, s'il ne doit rien rester de ces pages dont tu te vantes et dont la force te fait courir partout, si elles doivent être totalement anéanties et effacées et s'il ne reste plus dans ce monde ni collège ni chaire magistrale, que feras-tu? Sur quel texte enseigneras-tu et donneras-tu des leçons?

« Continue de faire des efforts pour apprendre par cœur une page de la feuille subtile du cœur, et conserve dans ton esprit cette pensée jusqu'à l'éternité future : qu'elle ne quitte pas ta mémoire! C'est là la science de l'amour qui sera ton soutien après la mort; c'est ainsi qu'on a dit :

« O jurisconsulte, pour Dieu, apprends la science de l'amour, car, après la mort, où seront le licite, l'interdit, l'obligatoire? »

40. Le grand seigneur [Djélâl-ed-dîn Roûmî] (que Dieu nous sanctifie par son mystère!), dans une réunion d'amis pieux, appréciait la grandeur de son père en ces termes : « Béhâ-ed-dîn Wéled, le vendredi, à Balkh, disait, dans une séance de *dhikr* : Au jour de la résurrection, le très Haut récompensera les bonnes œuvres et les bonnes mœurs, les bienfaits des croyants au moyen des houris et des pavillons [du paradis]. Tout à coup un vieillard tout courbé se leva d'un coin de la mosquée et s'écria : O imâm des musulmans! aujourd'hui, dans ce monde, occupons-nous des traditions relatives à leur état; demain il suffira de contempler les visages des houris. Comment sera l'affaire de les voir? Il répondit : Mon cher, si j'ai parlé de houris et de pavillons, c'est à cause de l'imperfection de l'intelligence du commun des hommes; sinon, le principe, c'est de voir l'ami, et cette vue a toutes sortes de noms. On peut voir le Créateur dans chaque objet créé; on peut contempler le soleil des vérités dans chaque atome ».

41. *Anecdote*. Le flambeau qui éclaire la réunion des amis, le Chéïkh Maḥmoûd Çâḥib-Qirân (que la miséricorde de Dieu soit sur lui!) qui était un des amis et des disciples confidents du grand seigneur [Djélâl-ed-dîn] a raconté que,

du temps de celui-ci, dans le bain du bazar des fourreurs, il y avait Akhî[1] Nâṭoûrî; il avait atteint l'âge de cent dix ans; il était un des disciples de Béhâ-ed-din Wéled; mais à cette époque nous étions des enfants. Un jour, les compagnons parlaient de la biographie de Béhâ-ed-dîn Wéled; Akhî Nâṭoûrî raconta que, un jour, un délateur[2] était tombé en face de Béhâ-ed-dîn Wéled; celui-ci le vit maltraiter l'opprimé, et en vertu de ce passage du Qorân : « Moïse lui porta un coup, et il le tua[3], » il le frappa de son bâton; immédiatement cet homme livra son âme à l'enfer; on l'enleva, et on le porta au tombeau.

Le sultan de l'islamisme fut plein d'hésitation au sujet de cette affaire, se demandant comment le chéïkh avait pu tuer cet individu sans motif, et quelle devait en être la cause. Notre maître répondit : « N'hésite pas, car même une feuille ne se sépare pas d'un arbre sans l'ordre de Dieu. »

« Aucune feuille ne tombe de l'arbre sans la décision du jugement du Maître de la fortune.

« En réalité, j'ai tué un chien et j'ai délivré un opprimé de sa tyrannie ». Le sultan ordonna d'ouvrir le tombeau de ce délateur; on y trouva un chien noir couché. Le sultan s'occupa d'offrir ses excuses. Il dit : « Dans cette personne, le caractère du chien était prédominant; il se traduisait par des morsures. Finalement, elle produisait l'impression d'un chien, et tout pareillement elle sera ressuscitée [au jugement dernier] sous la forme d'un chien.

« La conduite qui prédomine dans ton existence, c'est sous la figure qui l'incarne que tu seras ressuscité ».

Le sultan baisa la main et le pied du chéïkh en pleurant,

1. *Akhi* (arabe : « mon frère »), pl. *akhiya*, était le nom que se donnaient les derviches de l'Asie-Mineure; Ibn-Batoûṭa, *Voyages*, t. II, p. 260 et suiv., nous a laissé une description fort intéressante de leurs coutumes et de leur hospitalité.

2. *'Awân*, Cf. Dozy, *Supplément*, au mot *'awâni*.

3. *Qor.*, XXVIII, 14.

lui demanda pardon et s'abstint [dorénavant] des choses interdites.

42. On dit, également d'après Akhî Nâṭoûrî, qu'un jour le sultan demanda à Béhâ-ed-dîn Wéled, en insistant fortement, de prononcer un sermon; le chéïkh ordonna de porter la chaire à prêcher dans le cimetière de Qâni'î. Tous les citadins, hommes et femmes, s'y rassemblèrent. Des récitants à l'élocution élégante [1] lurent, dans chaque chapitre du Qorân, des dizaines de versets ou des paroles destinées à détourner le mal [2]. Notre maître, en chaire, parla avec tant de preuves convaincantes de la résurrection, de la revue des âmes au jour du jugement, de la rétribution des actes, des terreurs de ce jour-là, des questions et des réponses, de la balance, du pont Çirât, de la discrimination des élus et des réprouvés, des visages blanchis et noircis, que la raison des gens raisonnables en fut toute troublée, et que des soupirs de regrets s'élevèrent de leurs âmes; ils pleurèrent tellement qu'ils en devinrent éperdus. Tout à coup un tombeau se fendit : un mort enveloppé d'un linceul se dressa et dit : « Je témoigne qu'il n'y a de dieu que Dieu, je témoigne que Moḥammed est son envoyé ». Puis il se recoucha.

Des milliers de créatures s'évanouirent à la vue de ce spectacle effroyable; beaucoup rendirent l'âme. Ce même derviche, en proférant des serments formidables, rappelait qu'il avait été témoin de cette scène de ses propres yeux. Tant d'hommes et de femmes devinrent disciples ce jour là qu'il est impossible de les dénombrer. Après cet événement, il ne se passa pas un mois avant que le roi partît pour l'autre monde.

43. On rapporte que les disciples de Béhâ-ed-dîn Wéled étaient très passionnés, gens de piété et de mortifications. Certaines fois, ils accompagnaient le chéïkh au cimetière et y lisaient le Qorân à voix basse. Lorsque notre maître faisait une invocation, les habitants du cimetière sortaient visi-

1. *Hoffâzh-i tèdjwîd-èlfâzh.*
2. *Qawârî'.*

blement les mains hors du tombeau et répondaient *Amen* à sa prière.

44. Sultan Wéled [fils de Djélâl-ed-dîn Roûmî] (que Dieu sanctifie son mystère!) raconte ceci : Un jour mon père s'était assis en contemplation au mausolée de notre grand maître ; plusieurs fois il avait prononcé la formule : Il n'y a de force et de puissance qu'en Dieu ! Je lui demandai pourquoi. Il me répondit : On fait caracoler un cheval dans la campagne de Fîloûbâd[1]. Qu'est-ce que cela fait? répliquai-je. Il me dit : Ne craignent-ils donc pas Béhâ-ed-dîn Wéled qui y repose?

45. De même un derviche a raconté ceci : Un jour le grand seigneur [Djélâl-ed-dîn] était venu visiter le tombeau de Béhâ-ed-dîn Wéled ; or il avait l'habitude, quand il se produisait un événement ou une difficulté, de se rendre au mausolée de son père ; en contemplation, il dénouait ce nœud, et entendait une réponse juste sortir du tombeau. Tout à coup un cavalier passa comme l'éclair à côté du mausolée ; on l'appelait Wéled-i Fakhr- ed-dîn Châhid ; c'était un des courtisans du sultan. Le grand seigneur fut dépité [de ce manque de convenance] : il sortit de son état de tranquillité et s'écria : Cette personne ne sait donc pas que les veines de Béhâ-ed-dîn Wéled entourent complètement le mausolée, alors que son corps béni est enterré dans ce sépulcre ! Immédiatement ce cavalier tomba de cheval ; il fut tellement traîné [par sa monture] que son corps fut mis en morceaux, afin que les gens impolis et présomptueux en aient connaissance, craignent le zèle des saints, et ne soient pas imprudents par présomption.

« L'impudence de la pleine lune, c'est d'éclipser le soleil ; un ʿAzâzîl[2], pour son extrême audace, fut jeté hors de la porte.

1. La campagne ou désert (*Çaḥrâ*) de Fîloûbâd est mentionnée dans l'abrégé d'Ibn-Bîbî, t. IV, p. 324 et 328. C'est visiblement un nom grec : φιλοπεδίον (plaine des amis).

2. Nom du bouc émissaire chez les Hébreux, devenu chez les rabbins le nom d'un démon.

46. La conduite de Béhâ-ed-dîn Wéled à l'égard de ses disciples était à un tel degré que, lorsqu'ils entraient dans la chambre du Chéïkh, il leur disait : Vous regardez mon visage avec des yeux souillés ; lavez-les avec les gouttes de vos larmes, et alors regardez le visage des hommes de Dieu ; vous pourrez peut-être voir les rayons de ces lumières mystérieuses. Il leur adressait également la parole en ces termes : O un tel, sur la route tu as jeté les yeux sur une belle personne, de sorte que tu as commis la fornication des yeux ; disparais de notre société. A un autre, il disait : Tu as contemplé un enfant ; purifie-toi, car Dieu est saint et pur ; il aime les purifiés, car il a été dit : « Certes, Dieu aime ceux qui se repentent et ceux qui se purifient [1] ».

« Ne souille pas tes yeux par la contemplation d'une joue et d'un grain de beauté : car le souverain de l'éternité arrive.

« S'ils l'ont été, lave-les avec tes larmes ; le remède te viendra de ces pleurs ».

47. Les savants compagnons ont raconté qu'un jour Sultan Wéled dit : Le roi des maîtres de l'amour-propre [2], le jurisconsulte Aḥmed (que la miséricorde de Dieu soit sur lui !) était occupé auprès de Béhâ-ed-dîn Wéled à apprendre la jurisprudence ; c'était un Turc naïf, devenu condisciple ; d'un seul regard, mon grand-père avait fait de lui l'incomparable du monde. Il se produisit en lui une extase telle qu'il jeta le livre qu'il tenait à la main, et prit le chemin de la montagne. Noyé dans la mer de la stupéfaction, pendant de nombreuses années il parcourut les montagnes en pratiquant les mortifications. Finalement le mystère d'Owéïs Qaranî [3] (que la miséricorde de Dieu soit sur lui !) s'étant représenté au jurisconsulte averti, celui-ci devint totalement fou. Un groupe d'initiés interrogea Béhâ-ed-dîn Wéled au sujet de la situa-

1. Qor., II, 222.
2. *Mélik al-Motéʿallihîn.*
3. Contemporain des khalifes ʿOmar et ʿAlî, périt, dit-on, à la bataille de Çiffîn. Cf. El-Hodjwîrî, *Kechf el-Maḥdjoûb*, trad. Nicholson, p. 83 ; Férid-ed-dîn ʿAṭṭâr, *Tedhkiret el-Aaliyâ*, part I, p. 15 et suiv.

tion de ce jurisconsulte; le maître répondit : « De ces poids pesants nôtres que le Séyyid connaisseur de mystères supportait, ce n'est qu'une goutte qui a atteint cet homme ».

« De même, mon père un jour me dit : L'ivresse du jurisconsulte Aḥmed n'aura été qu'une odeur émanée de la mer d'ivresse où était plongé notre maître Chems-ed-dîn Tébrizî. »

« Tu es ivre de vin, moi je le suis de parfums ; ceux-ci ne sont pas en petit nombre dans ce festin digne de Kaï-Qobâd. »

48. La tradition rapporte que le chéïkh Hadjdjâdj Nessâdj, après la mort de Béhâ-ed-dîn Wéled, s'occupait de tisser des vêtements, qu'il achetait et faisait macérer dans l'eau le pain moisi des pauvres, et en rompait le jeûne pendant la nuit; l'argent qu'il gagnait dans l'exercice de sa profession, il le mettait en réserve jusqu'au moment où la somme amassée se montait à deux ou trois cents [pièces d'argent] : alors il les apportait, et les versait dans les souliers bénis du grand maître. Tant qu'il vécut, il pratiqua assidûment cette règle qu'il s'était imposée.

Cependant, quand il quitta ce monde, on fit venir le laveur des morts ; lorsque celui-ci étendit la main pour enlever la partie des vêtements qui cachait les parties honteuses et procéder aux ablutions rituelles de purification, Hadjdjâdj saisit si durement sa main que le laveur s'évanouit en poussant des cris. Malgré les efforts des compagnons, on ne put pas délivrer la main du laveur du poing du mort. On en informa le grand maître. Celui-ci vint et, procédant par intercession, il dit à l'oreille de Hadjdjâdj : Tiens-le pour excusable, il ne te connaissait pas : donne-moi son péché [1]. Immédiatement la main bénie du saint relâcha celle du laveur. Au bout du troisième jour, celui-ci aussi trépassa.

49. On rapporte également qu'un jour Sultan Wéled (que Dieu sanctifie son tombeau unique !) dit : Mon grand-père, Béhâ-ed-dîn Wéled, mourut à l'âge de quatre-vingt-cinq ans.

1. Permets-moi de le prendre à ma charge.

On dit qu'il se promenait continuellement autour des cimetières et y prononçait des invocations en ces termes : « O mon Dieu! rends-nous satisfaits et disposés à supporter les fardeaux. Tu nous a ordonné, pendant le jour, de visiter les tombeaux, et pendant la nuit, de contempler les étoiles brillantes du ciel ; car c'était la coutume et la recommandation du prophète (bénédiction et salut!), afin de voir des merveilles. »

50. On raconte aussi que, par suite des mortifications et des efforts de Béhâ-ed-dîn Wéled, il ne lui était resté qu'un nombre restreint de dents ; un seul instant il ne cessait, pendant la nuit, de veiller et de procéder à des efforts personnels pendant le jour. Quand ses compagnons l'interrogèrent sur cette situation, il leur répondit : C'est pour mes enfants et mes amis. Or, une nuit, un initié vit en songe Béhâ-ed-dîn Wéled qui avait frotté le sommet de sa tête contre l'un des pieds du trône de Dieu et s'était élevé très haut; il l'interrogea : Comment as-tu obtenu ce que tu as obtenu [1]? Ce degré [de faveur], par quel motif l'as-tu atteint? Il répondit : Par la bénédiction de la vie subtile et de la conduite grandiose de mon fils Djélâl-ed-dîn Moḥammed, dont la totalité des esprits des prophètes et des êtres lumineux du trône désirent la beauté, et dont tous les saints parfaits applaudissent la marche dans la voie mystique ; mon âme se vante de la joie de cette situation; et ainsi il croît et grandit ; car, si le trône immense et noble ne nous en empêchait pas, la hauteur de ma taille dépasserait la limite du vide et atteindrait des lieux tels que, par suite de l'effroi ressenti, ils deviendraient des absences de lieu.

« Ce destin en soi est la leçon de nos élèves. Jusqu'où vont nos attaques et nos fuites, et tous nos combats?

« Jusqu'où? jusqu'à cet endroit où la notion de lieu ne peut s'introduire, là où il n'y a que la splendeur de l'éclair de la lune de Dieu.

1. En arabe dans le texte.

« Un lieu éloigné de toutes les hypothèses, de toutes les imaginations, où il n'y a que lumière, lumière, lumière ! »

Anecdote [1]. L'émir Bedr-ed-dîn Gauher-Tâch [2], connu sous le surnom de Diz-dâr (gouverneur de forteresse), avait été le précepteur du sultan 'Alâ-ed-dîn Kaï-Qobâd Ier ; c'était un homme de grande taille, d'abord princier, riche et bienfaisant ; il avait été le majordome particulier du roi. Voici quelle fut la cause de sa conversion, Un jour, Béhâ-ed-dîn Wéled tenait une séance de *dhikr* dans la mosquée du Sultan ; tous les savants, les derviches, les émirs, le sultan lui-même étaient présents. Béhâ-ed-dîn commentait et expliquait le motif de la révélation de chaque verset du Qorân, l'approfondissait, et indiquait les mystères contenus dans chaque mot. La réflexion suivante passa dans l'esprit de Bedr-ed-dîn Gauher-Tâch : Bravo ! intelligence pure, mémoire merveilleuse, réflexions nombreuses, qui expose tant d'opinions et d'exemples ! Cela n'est au pouvoir d'aucun commentateur, d'aucun prédicateur. Immédiatement, du haut de la chaire, l'ordre suivant fut donné : Lis un dixième du Qorân. Effrayé, terrifié, le Sultan commença à réciter le chapitre commençant par ces mots : « Les vrais croyants ont eu le bonheur.... [3] » Le chéïkh reprit : « Maintenant, sans faire appel à la mémoire et sans se livrer à de nombreuses réflexions, écoute, afin que je puisse, durant plusieurs vendredis, expliquer et approfondir le mot *qad* par lequel débute ce verset ». Une clameur s'éleva des assistants. Immédiatement Bedr-ed-dîn Gauher-Tâch fit connaitre au Sultan la réflexion qu'il avait faite à part lui ; il descendit et baisa la marche de la chaire, puis se déclara disciple du chéïkh. « En remerciement de cette situation, lui dit Béhâ-ed-dîn, bâtis

1. Tirée du ms. 114. Elle y est précédée par deux modèles de lettres qui n'ont pas d'intérêt pour notre sujet.

2. Cité par Ibn-Bîbî, IV, 299, comme l'un des partisans d''Izz-ed-dîn Kaï-Kâoûs II qui furent arrêtés et exécutés lors de l'intronisation de Rokn-ed-dîn Qylijdj-Arslân IV.

3. *Qor.*, XXIII, 1.

un collège pour mes enfants ». Telle fut l'origine de la construction du collège du Maître. Il lui attribua des fondations pieuses; pendant la durée de sa vie, il se constitua lui-même comme attaché à la famille du chéïkh.

51. On rapporte que le khalife de Baghdad envoya en ambassade le chéïkh Chihâb-ed-dîn Sohrawerdî (que la miséricorde de Dieu soit sur lui!) au sultan ʿAlâ-ed-dîn [1]. Quand le chéïkh arriva à Qonya, le sultan était parti pour examiner la forteresse de Kawâla [2], emmenant avec lui notre grand maître. Le sultan ordonna que l'on amenât également le chéïkh à cette forteresse. Après la remise du message du khalife, Béhâ-ed-dîn Wéled fit des honneurs considérables au chéïkh, car à Baghdad, il lui avait rendu des services hors de toute mesure; il disait : « Les gens de Sohrawerd sont anciens, et parents proches ». Cette même nuit, le Sultan ayant vu un songe étonnant, se leva et raconta à Béhâ-ed-dîn Wéled et au Chéïkh ce qu'il avait vu. Il dit : « Je vois en songe que ma tête est en or, que ma poitrine est en argent natif, et le reste de mon corps, à partir du nombril, est de bronze; mes deux cuisses sont de plomb, et mes deux pieds sont d'étain ».

Tous les interprètes des songes restèrent impuissants à expliquer ce rêve; toutefois le chéïkh Chihâb-ed-dîn ayant remis à Béhâ-ed-dîn Wéled le soin de donner une explication, le Sultan des savants dit : « Autant que tu seras dans le monde, les mortels, sous ton règne, seront aussi purs et précieux que l'or; après toi, lorsque ton fils te succèdera, ils seront au degré de l'argent par rapport à ton époque : après le fils de ton fils, leur valeur ne sera que de bronze, et les créatures aux pensées basses seront les maîtres; lorsque le pouvoir arrivera à la troisième génération, le monde sera en désordre; il ne restera plus ni sincérité, ni fidélité, ni compassion parmi les hommes; à la quatrième génération, à la

1. Sur cette ambassade, voir Ibn-Bîbî, IV, 94 ; Cl. Huart, *Épigraphie*, p. 38. Ce khalife était en-Nâcir-li-dîn-illah.

2. Kâwala dans Ibn-Bîbî, III, 73, IV. 28, 217, 322.

cinquième, le territoire de l'Asie Mineure sera complètement ravagé et ruiné : des fauteurs de désordre s'empareront du pays; ce sera le déclin des Seldjouqides, et il ne restera plus d'organisation dans le monde; des enfants sans famille deviendront grands, les affaires les plus considérables tomberont entre les mains de gens vils, comme l'a dit notre roi [le prophète] (que Dieu le bénisse et le salue!) : « Lorsque le commandement est confié à celui qui n'en est pas digne, attends-toi à l'arrivée de l'heure [de la résurrection] ». De tous côtés des rebelles se révolteront; la conquête mongole ruinera le pays : il ne restera plus de traces des savants de la religion et des respectables chéïkhs; les bénédictions disparaîtront de la surface de la terre; les infortunées créatures chercheront avec des flambeaux la grande résurrection ».

Cependant le sultan et les assistants fondirent en larmes, et le premier donna des marques d'honneur précieuses à Béhâ-ed-dîn Wéled et au chéïkh, et distribua des gratifications aux autres savants et aux pauvres, faisant des vœux et demandant qu'on en fît. [Malgré cela], les changements de situation furent exactement ceux dont on avait trouvé l'indication dans le songe.

« Tout ce que le jeune homme voit dans un miroir, le vieillard en voit bien plus dans une brique ».

52. De même, un jour, Sultan Wéled raconta ceci : Mon grand-père, Béhâ-ed-dîn Wéled, était vigoureux et d'une apparence corporelle gigantesque : « Il l'augmenta en force dans la science et dans son corps [1] ». Il avait de gros os. Il suffira de dire que, sur la route de Baghdad, il renversa en trois coups trois chameliers robustes, et les mit à l'article de la mort; [toutefois] ceux-ci se repentirent et devinrent obéissants. Quand il montait à cheval pour une incursion, il semblait le lion de Dieu ['Ali] chargeant l'ennemi.

53. Le même raconte encore : Un jour, au service de mon

1. *Qor.*, II, 248.

père, on vint lui dire qu'un tel médisait du Qorân. Il parle mal, dit mon père, et cela ne convient pas; car s'il est le disciple de mon père Béhâ-ed-dîn Wéled, [qu'il sache que] celui-ci, jusqu'à ses derniers moments, est resté occupé de la lecture du Qorân et de ses commentaires, et qu'il faisait des prières pleines de supplications; il en répétait chaque mot cinq ou six fois; par exemple, il disait : Louange à Dieu, louange à Dieu, louange à Dieu! Pendant qu'il prononçait ces mots, une lumière se montrait sortant de son corps et montait jusqu'à l'empyrée [1] ».

54. On rapporte, d'après Sultan Wéled, qu'un jour notre grand maître dit : « Je désire voir la beauté de Seth (que le salut soit sur lui!); je vais donc maintenant en présence de Dieu où tous [les prophètes] doivent être réunis; j'y contemplerai la beauté de Seth et de tous les [autres] prophètes (que la bénédiction et le salut soient sur eux!)

55. Il dit encore : Lorsque je jette un regard sur les mausolées de mon grand-père et de mon père, je vois deux lumières gigantesques qui s'élèvent de l'extrémité des deux monuments; elles vont en tournant jusqu'aux régions du ciel. Au bout d'un moment, les deux se réunissent en une. C'est une indication que nous tous ne sommes qu'un et ne formons qu'une seule lumière.

« Lorsque tu vois réunis deux amis d'entre eux, ils sont en même temps un et six cent mille ».

56. Sultan Wéled a raconté ce qui suit : Mon père, au moment de sa mort, prononça les paroles suivantes : O Béhâ-ed-dîn, sache et sois avisé que nous et tous nos disciples, au jour de la résurrection, serons sous l'ombre de notre grand maître, et qu'également, grâce à lui, nous parviendrons jusqu'à Dieu, qui fera miséricorde à tous, pour la grâce de notre grand maître.

On nous a raconté [2] que le mystique théologien, le con-

1. *Mala'i a'là*, expression coranique (*Qor.* XXVIII, 69) qui désigne l'assemblée des anges. Cf. Ṭabarî. *Tafsîr*, t. XXIII, p. 105.
2. Ms. 114, f° 17, v°.

naisseur des pensées secrètes, Khwâdjégî Kehwâréger, un des disciples du Grand Maître parvenu au stade de l'amour parfait, demanda un jour au chéïkh : « Celui qui boit du vin, que deviendra-t-il ? » — « Il deviendra, répondit le chéïkh, chien, porc, ou singe ». Il fit part de cette réponse au Séyyid Borhân-ed-dîn, qui répondit : « Mon chéïkh a donné une décision juridique ; quiconque deviendra cela, sera immonde pour lui ; donc, si tu dois devenir cela, n'en bois pas ; et si tu ne dois pas le devenir, tu ne le seras pas ».

« Les bouchées, les minuties sont licites pour l'homme parfait ; si tu n'es pas parfait, ne mange pas des unes, continue d'être muet pour les autres ».

Lorsque Béhâ-ed-dîn Wéled quitta le monde d'ici-bas pour le ciel, le Maître [Djélâl-ed-dîn Roûmi] était dans sa vingt-quatrième année, il s'était marié à l'âge de dix-sept ans. A plusieurs reprises, dans les réunions des compagnons, il disait : Notre grand Maître est resté quelques années sur cette terre; moi, j'avais besoin de Chems-ed-dîn Tébrîzi, car tout prophète ne saurait se passer d'un Abou-Bekr, ni Jésus d'apôtres.

« Chaque prophète, dans cette voie droite, a fait des miracles et cherché des compagnons ».

Anecdote. On dit qu'après la mort de Béhâ-ed-dîn Wéled, il se passa peu de temps lorsque la nouvelle de l'arrivée de Djélâl-ed-dîn [Mango-birti] le Khârezm-Châh, parvint à 'Alâ-ed-dîn [Kaï-Qobâd Ier]. Celui-ci alla visiter le mausolée du Chéïkh, l'embrassa et gémit, en lui demandant son secours et sa bénédiction, tout en achevant ses préparatifs et en se proposant de marcher à la rencontre de l'ennemi. Lorsque l'armée du Khârezm atteignit les limites d'Erzeroum, les espions du roi l'informèrent de la marche victorieuse de ces troupes ; d'intenses préoccupations assaillirent l'armée d'Asie-Mineure. Le Sultan réfléchit qu'il fallait s'informer de la situation de l'adversaire et de sa conduite, de manière à être préparé. Une nuit, après avoir changé de vêtements, il

choisit quelques chevaux rapides qui n'avaient pas été marqués au fer rouge et, accompagné de quelques Turcs, il rejoignit l'armée du Khârezm par des chemins de montagne. Les chefs du Khârezm examinèrent la situation de ces gens ; ceux-ci leur répondirent : « Nous sommes des Turcs de ce pays ; nous habitons dans les régions montagneuses d'Erzeroum, nos ancêtres sont venus des bords de l'Oxus ; dans ces dernières années, le sultan Kaï-Qobâd a détourné de nous les rênes de ses faveurs, et nous a réduits à la gêne ; nous attendons continuellement l'avance des troupes victorieuses du Khârezm, dans l'espoir d'être délivrés de sa tyrannie. » Lorsqu'on fit rapport de ce récit au sultan [Djélâl-ed-dîn], il en fut extrêmement satisfait et le jugea de bon présage ; il ordonna de dresser un banquet spécial où prirent place, chacun selon son rang, les émirs, les ministres, les courtisans, les sommités de l'empire ; après l'avoir disposé selon l'étiquette royale, on fit venir ces hommes, qui baisèrent la terre devant le roi, et purent contempler à la perfection les dispositions prises. Ils présentèrent les chevaux ; le Sultan les flatta et les fit revêtir de robes d'honneur, en leur donnant de belles promesses ; il leur désigna une tente, et leur affecta des rations de fourrage.

Au milieu de la nuit, le Khârezm-Châh réfléchit à ceci : Dans les états d' 'Alâ-ed-dîn, partout où nous sommes passés, tous les sujets se répandaient en louanges à son égard ; que veulent dire ces plaintes de ces Turcs ? Nous avons en effet entendu dire que le sultan 'Alâ-ed-dîn est arrivé dans notre voisinage, et qu'il est passé maître dans l'astuce et la marche nocturne ; Dieu garde que ces Turcs ne soient ses espions ; il faut les examiner plus attentivement, car « la prudence consiste à avoir des soupçons » [1]. Immédiatement, il manda devant lui le prince Moghîth-ed-dîn, roi d'Erzeroum, et tint conseil avec lui : « Demain, lui dit-il, nous poursuivrons l'enquête ». Or, cette même nuit, le sultan 'Alâ-ed-dîn vit en

1. Proverbe arabe. Cf. Méïdâni, *Amthâl-el-'Arab*, t. I, p. 183.

songe Béhâ-ed-dîn Wéled qui venait à lui et lui disait : « Lève-toi, et monte à cheval ; est-ce le temps de dormir » ? Réveillé, il réfléchit et se dit : « Demain, je continuerai mon inspection, puis je partirai. » De nouveau [il s'endormit et] aperçut en songe le Grand Maître qui jeta son bâton sur le trône du Sultan ; ce bâton, après être tombé sur le trône, le frappa à la poitrine tandis que le Maître disait : « Qu'as-tu à dormir » ? Dans sa terreur le Sultan s'éveilla et sentit un immense tremblement gagner tout son corps ; il réveilla ses compagnons ; au milieu de la nuit, ils sellèrent leurs chevaux ; lui-même sella le sien, puis ils partirent. A la fin de la nuit le Khârezm-Châh ordonna que plusieurs émirs considérés se tinssent en observation dans les environs de la tente où se trouvaient ces étrangers, dont on devait examiner la situation; au matin, quand on les chercha, on n'en trouva plus trace, car ils étaient partis. On en informa le Khârezm-Châh, qui envoya à leur poursuite deux à trois mille braves cavaliers ; lui-même les suivit à cheval. Lorsque le sultan ʿAlâ-ed-dîn aperçut derrière lui la poussière d'une armée en marche, il lâcha la bride et sa monture et rejoignit ses troupes, de sorte que les gens du Khârezm revinrent frustrés de leur poursuite.

Le sultan ʿAlâ-ed-dîn, appuyé sur ses troupes, chercha à se les concilier et leur distribua de nombreux trésors, en leur disant : « Nous sommes aidés par la faveur de Dieu et la bénédiction de Béhâ-ed-dîn Wéled ; nous serons vainqueurs. » Il installa son armée dans la localité de Yâsi-Djoumen [1] d'Erzindjân : la bataille dura quelques jours ; le cinquième, le vent du bonheur et de la victoire, provoqué par les souffles des Saints de Dieu, se mit à souffler ; une poussière, venant du côté de l'armée de l'Asie-Mineure, couvrit l'armée du Khârezm ; le Sultan, se conformant à l'ordre donné par le Qorân : « Tu n'as pas frappé lorsque tu as frappé ; c'est Dieu qui a frappé » [2], se mit à dire : « Que ces visages sont laids » !

1. Voir ci-dessus, p. 17, n. 2.
2. *Qor.*, VIII, 17.

La crainte exprimée par ces mots : « Fuir devant ce qu'on ne peut empêcher, c'est une des coutumes des prophètes » fit impression sur le cœur de l'ennemi; les drapeaux du Sultan furent dressés et victorieux par l'effet des signes du Très Haut; ses nombreuses troupes obtinrent la victoire et le bonheur. C'est afin que les mortels sachent avec certitude qu'une armée si effroyable et si bien équipée fut arrêtée et contrainte par le bon augure de la bénédiction du Pôle de l'époque. Il est vrai que les faveurs des saints sont, dans la religion et dans le monde, un motif de félicité éternelle et de salut durable. Constamment, le Sultan 'Alâ-ed-dîn, pour toute affaire importante qui se présentait, demandait secours au mausolée de son Chéïkh, et en revenait triomphant et réconforté.

57. On rapporte que Béhâ-ed-dîn Wéled a dit : Tant que je serai vivant et que je courrai dans la lice de l'idée [1], personne de pareil à moi ne se montrera ; attendez jusqu'à ce que je passe et que vous voyiez que mon fils, Djélâl el-Ḥaqq wéd-dîn Moḥammed, me remplacera et deviendra plus haut que moi.

58. Un jour, le Séyyid (que Dieu soit satisfait de lui !) dit : Cette nuit, j'ai vu en songe qu'une porte du mausolée de mon maître Béhâ-ed-dîn Wéled s'était ouverte et qu'une lumière considérable en sortait et atteignait notre maison : elle y entrait, car sur le chemin il n'y avait aucun mur pour servir d'obstacle ; d'ailleurs aucune muraille n'aurait pu l'intercepter. Quand elle fut entrée dans notre maison, je me réveillai en sursaut. Par la crainte et le plaisir que me causait cette lumière, je m'écriai : Il n'y a de divinité que Dieu ! Cette lumière s'accroissait jusqu'à ce qu'elle embrassa toute la ville et entoura le monde entier. Je m'évanouis ; je ne sus pas ce que je devins. L'explication

1. *Ma'nâ*, sens, signification, est chez les mystiques opposé à *çoûrèt* « forme extérieure des êtres, leur apparence » et désigne « la véritable nature de ces êtres, dissimulée sous les apparences, l'idée qui existe en eux. « *Khallâq el-ma'âni*, surnom qui a été donné à certains poètes persans, signifie « créateur d'idées ».

de ce songe, c'est que les mystères des lumières de cette famille embrasseront le monde entier et feront des disciples et des amis de tous les mortels.

« La lumière des hommes s'est emparée de l'Orient et de l'Occident ; dans leur étonnement, les cieux se sont prosternés ».

59. Un jour, dit-on, à Balkh, un savant se tenait debout pour la prière dans la mosquée cathédrale; il avait mis sur l'épaule son manteau, et pratiquait les rites de la prière canonique sans avoir retiré les mains des manches. Béhâ-ed-dîn Wéled lui dit : « Mets la main dans la manche et continue ta prière, afin d'obtenir la tranquillité [de l'extase] ». Dans sa sottise, le savant lui répliqua : « Qu'est-ce qu'il en résultera ? » — « C'est, lui dit le cheïkh, afin que la passion que tu as héritée de tes ancêtres, meure, et obéisse à l'ordre ». Immédiatement cet homme tomba et rendit l'âme; un cri s'éleva de la foule. On dit que tant de milliers d'hommes, savants, pauvres, chefs militaires, devinrent disciples avec une sincérité parfaite, crurent aux miracles des saints, conséquences de ceux des prophètes, et que beaucoup d'individus se repentirent.

Avant la construction des murs de Qonya, l'endroit du tombeau où devait reposer Béhâ-ed-dîn Wéled s'était trouvé quelque peu en retard. Un jour, celui-ci enfourcha sa mule, se rendit à cet endroit, et s'y arrêta un bon temps ; puis, il dit : Mon tombeau et celui de mes enfants, de mes successeurs et de mes petits-fils sera ce même endroit.

Lorsque le sultan 'Alâ-ed-dîn eut achevé la construction du mur d'enceinte de la ville, il supplia Béhâ-ed-dîn Wéled d'en faire une fois le tour et de contempler son ouvrage. Notre maître aurait dit : « Tu as élevé une belle construction pour fermer les routes et mettre obstacle à la cavalerie; tu as construit une forteresse solide ; mais que peux-tu faire contre la flèche des prières des opprimés, qui traverse cent mille tours et courtines et ruine tout un monde ? O Dieu ! fais des efforts, pratique le bon combat pour élever la cita-

delle du bienfait et de la justice, et te procurer l'armée des bonnes prières; cela vaudra mieux pour toi que mille forteresses inexpugnables; de là dépend la sécurité du monde et la sauvegarde du peuple. » Le sultan en toute sincérité considéra comme un instrument et une arme les indications du chéïkh ; jusqu'à sa mort il s'efforça de répandre la justice et le bien; il put jouir du résultat.

« Qâroûn est mort, qui possédait quarante trésors: Nouchirwân vit toujours, qui a laissé une bonne renommée [1]. »

60. On rapporte qu'un jour Kaï-Qobâd était venu rendre visite à notre maître, qui lui présenta son bâton au lieu de sa main. Le sultan fit sa visite et baisa le bâton ; mais il pensa ceci : « Bravo ! savant orgueilleux ! » Immédiatement notre maître dit : « Ces flatteries, ces marques d'humilité, ce sont les savants pauvres qui les pratiquent, non les sultans de la religion, parce que c'est ceux-ci qui ont saisi le principe et le contemplent ».

1. Vers de Sa'di, *Gulistân*, liv. I, hist. XVIII. Qâroûn est le personnage cité dans le Qorân, XXVIII, 76 ; XXIX, 38 ; XL, 24, 25. Nouchirwân (proprement Anôchê-Rawân « à l'âme immortelle ») est le surnom de Chosroès I[er].

CHAPITRE II

BIOGRAPHIE DU SEIGNEUR CONNAISSEUR DES MYSTÈRES, BORHÂN-EL-ḤAQQ WÈD-DIN EL-ḤOSÉÏN ET-TIRMIDÎ (QUE DIEU SANCTIFIE SON ILLUSTRE TOMBEAU!).

61. Les informateurs de traditions, qui sont les meilleurs rapporteurs (que Dieu illumine leur sépulcre!), nous ont appris que ledit Séyyid était appelé, dans le Khorasan, à Tirmid, à Bokhara et autres lieux, le Seigneur connaisseur des mystères; il parlait constamment des pensées secrètes et des idées du monde inférieur et du monde supérieur. A l'époque où Béhâ-ed-dîn Wéled quitta le pays de Balkh, le Séyyid s'était dirigé du côté de Tirmid et s'y était retiré du monde. Après que de nombreux jours se furent passés, un jour il était occupé à parler de la gnose. Dans la matinée du vendredi 18 rébî' II 628 (23 février 1231)[1], il poussa un grand cri et pleura abondamment en s'écriant : « Hélas! mon chéïkh a quitté ce monde terrestre pour le monde de la pureté! » Un groupe de personnes qui étaient présentes inscrivirent immédiatement la date du jour et de l'année, et après qu'il fut arrivé en Asie-Mineure, il trouva l'événement tout pareil à ce qu'il avait dit. Il fit la prière des funérailles, mit en pratique les conditions des condoléances, et les grands gardèrent le deuil pendant quarante jours. Au bout des quarante jours, il dit : « Le fils de mon chéïkh, Djélâl-ed-dîn Moḥammed est seul; il me regarde; il est de mon strict devoir[2] de me rendre en Asie-Mineure, de frotter

1. L'indication de la férie est inexacte.
2. *Farzi-i 'aïn*, devoir individuel. Cf. Ostrorog, *Aḥkâm Soulthâniya*, t. I, p. 98, note 3, et t. II, 1, 2, note.

mon front avec la poussière de ses pieds, de rester assidu à son service, et de lui remettre le dépôt que mon chéïkh m'avait confié ». Les grands de Tirmid gémirent en se voyant abandonnés par le Séyyid, qui, accompagné de quelques amis fidèles, se mit en route, traversa les relais, et arriva à Qonya. Une année s'était écoulée depuis la date [de la mort] du chéïkh. A ce moment-là, notre grand maître était parti du côté de Larenda. Le Séyyid resta en retraite dans la mosquée Sandjarî pendant quelques mois ; il envoya, par le moyen de deux derviches de service, une lettre, comportant diverses maximes, adressée à notre maître, lui demandant instamment de venir; il trouverait l'étranger dans le mausolée de son père, car la ville de Larenda n'est pas un endroit où l'on puisse séjourner; un incendie, venant de cette montagne, atteindra Qonya. Lorsque notre maître eut lu la lettre du Séyyid, il fut pris d'une immense commisération; tout joyeux, il frotta la lettre sur ses yeux et l'embrassa, en disant :

« Il faut mille ans pour que, dans le jardin de la certitude, une fleur pareille à toi donne un fruit sur la branche de ton bonheur.
« Il n'y a point, à chaque conjonction des astres, à chaque siècle, une personne comme toi : c'est au jour du combat qu'une personne comme toi se manifeste ».

Il revint [à Qonya] en toute hâte. Quand il arriva à la ville, il alla promptement rendre visite au Séyyid, qui sortit de la mosquée en courant et se porta à la rencontre du grand maître. Ils s'embrassèrent étroitement :

« Tous deux avaient appris à nager dans la mer ; les deux âmes étaient reliées intimement, sans qu'il y eût de couture ».

Ils s'évanouirent tous les deux. Les compagnons poussèrent un cri. Ensuite le Séyyid l'interrogea sur différentes matières de science, auxquelles il répondit de diverses façons. Le Séyyid l'applaudit beaucoup [1] et dit : « Dans

1. *Âfèrîn*, bénédiction, plus tard applaudissements.

toutes les sciences de la religion et de la certitude, tu as dépassé ton père de cent degrés; mais ton père possédait aussi parfaitement la science du *qâl* [parole] que celle du *ḥâl* [extase]; dorénavant je veux que tu marches dans la voie de la science du *ḥâl*, qui est celle des prophètes et des saints, qu'on appelle la science transcendante [1], attendu que le Qorân a dit : Nous lui avons enseigné une science venue *d'auprès de nous* [2] ». Cette science m'est venue de mon Chéïkh; apprends-la de moi, afin que tu sois l'héritier de ton père dans tout état, extérieurement et intérieurement, que tu deviennes un autre lui-même [3] ».

Notre maître obéit à toutes les prescriptions du Séyyid; il conduisit celui-ci dans son propre collège; pendant neuf ans il fut le serviteur du Séyyid. Certains disent même que, durant cette période il devint son disciple, tandis que d'autres affirment que ce fut à Balkh, du vivant de son père, Béhâ-ed-dîn Wéled, qu'il l'avait pris comme élève. Le Séyyid, à la façon d'un précepteur [4], portait notre grand maître sur l'épaule et le menait à la promenade.

62. La lumière de la vérité, Tchélébi Ḥosâm-ed-dîn, a raconté, dit-on, d'après le grand maître : Le Séyyid, dans le Khorasan, parvint à une ville nommée Biyâbânèk. Tous les grands de la localité vinrent à sa rencontre et l'honorèrent. Dans cette bourgade, il y avait un personnage nommé le Chéïkh-el-islâm, plein de science, qui par orgueil n'alla pas le recevoir et ne fit pas attention à lui. Le Séyyid, sans y prendre garde, alla lui rendre visite. On informa le Chéïkh-el-islâm que le Séyyid était arrivé à la porte; le Chéïkh-el-islâm, quittant pieds nus le tapis de prière, courut jusqu'à la porte du couvent, et baisant

1. *Ladonî.*
2. *Qor.* XVIII, 64
3. *'Aïn-i ou gardî.*
4. *Ala-beg*, en turc oriental, signifie la même chose que *lâlâ* en persan (emprunté par l'osmanli), c'est-à-dire un domestique chargé des fonctions de bonne d'enfants auprès des enfants du seigneur en bas âge.

la main du Séyyid, il le pria de l'excuser. Celui-ci lui dit : « Le 10 ramazan, tu auras besoin d'aller au bain; sur le chemin, les hérétiques [1] te tueront : je t'en informe pour que tu ne sois pas insouciant ». C'était dans le dernier tiers du mois de chaʿbân que cela se passait. Le Chéïkh-el-islâm poussa des cris et des lamentations, et tomba tête nue [2] aux pieds du Séyyid, qui lui dit : Non, non, « la chose est décidée, et c'est à Dieu qu'elles reviennent toutes [3] »; oui, mais à cause de la prière que tu as faite, tu mourras en état de grâce [4] et tu ne resteras pas privé de la vue du Créateur ». Comme le Séyyid l'avait dit, le 10 ramazân, les hérétiques assassinèrent le Chéïkh-el-islâm.

63. Les frères de la pureté [5], amis fidèles, rapportent que, après lui avoir tenu longtemps compagnie, le Séyyid demanda au grand maître la permission de partir dans la direction de Césarée et d'y séjourner un certain temps. Le grand maître ne voulait pas que le Séyyid quittât Qonya ; à chaque instant cette pensée passait dans l'esprit du Séyyid, mais il ne trouvait pas l'occasion de s'absenter. Toutefois, un jour, un groupe de compagnons fit monter le Séyyid sur une mule et le fit partir dans la direction des jardins. A ce moment, l'imagination de Césarée prit forme dans le miroir de la pensée du Séyyid, qui devint toute dépouillée [6]. Immédiatement la mule se dressa et renversa par terre le Séyyid. Son pied béni se brisa dans la tige de la botte. Il poussa un soupir et s'évanouit. Les amis prirent la mule et ayant mis le Séyyid sur elle l'emmenèrent au jardin de Houmâm-ed-Dîn le Sipèh-sâlâr. Le Séyyid ne dit

1. Les Ismaéliens de Perse ou Assassins.

2. En signe de désespoir.

3. *Qor.*, II, 206. Cette idée est fréquemment exprimée dans le Qorân, notamment VIII, 46; XXII, 73; XXXV, 4 ; LVII, 5.

4. *Imân borden.*

5. Il ne s'agit pas ici de l'école philosophique de ce nom, mais simplement des derviches Maulawîs.

6. *Monsalikh.* Je pense que l'auteur veut dire « dépouillée de toute acception des contingences ».

rien des circonstances de l'accident. On retira la botte ; les orteils étaient cassés en petits morceaux. Le grand maître et les compagnons fondirent en larmes et furent douloureusement émus : « Brave élève, dit le Séyyid, qui brise le pied du chéïkh ! » Cependant notre maître ayant posé sa main bénie sur cet endroit, il souffla quelque peu ; immédiatement la blessure fut cicatrisée et guérie, et le Séyyid put se rendre à Césarée avec la permission du maître, car il aimait beaucoup cette ville : il se rendait sur la montagne d''Alî et y invoquait Dieu jour et nuit.

A cette époque, le grand ministre, le *çâḥib* Chems-ed-dîn Içfahânî [1] était le gouverneur de cette ville ; plein de bonne volonté pour le Séyyid, il lui rendit beaucoup de services ; finalement, il devint son disciple et son serviteur, et fut l'objet de ses attentions et de ses faveurs.

64. On dit qu'on lui confia, dans cette dernière ville, les fonctions d'imam dans une mosquée. Il était tellement noyé dans la contemplation [2] qu'il passait un jour entier à se tenir debout dans la prière, et de même pour les génuflexions et les prosternations. Certains groupes n'eurent pas la force de le suivre dans ces exagérations. Le Séyyid s'excusa en disant : « Une folie s'empare de moi à chaque moment ; je ne suis pas fait pour le métier d'imam ; veuillez m'excuser, et cherchez un imam raisonnable ». Le peuple s'écria : « Une *rak'a* de la prière faite à ta suite en vaut mille, et nous consentons à cette folie ». En fin de compte, il résigna ces fonctions.

65. On dit encore que le Séyyid, après être devenu l'élève de Béhâ-ed-dîn Wéled, avait été comme un fou habiter le désert ; il était agité par la prédominance des illuminations [internes]. Les mortifications auxquelles il se livrait étaient poussées à tel point qu'il se promenait, tête et pieds nus,

1. Ce ministre avait débuté par être secrétaire particulier du sultan : chargé d'une mission diplomatique en Syrie, il devint ensuite le premier ministre d'Izz-ed-dîn Kaï-Kâoûs II. Cf. Ibn-Bîbî, IV, p. 83, 262.

2. *Istighrâq*.

dans les forêts et les montagnes pendant douze ans; il avait une petite outre pleine de farine d'orge ; il en avait fait des grains; dans l'espace de dix jours, il faisait un *boghrâq* [1] avec trois de ces grains et déjeunait avec cela. Ce fut poussé à tel point que l'excès de la faim lui fit tomber les dents. Un matin, à l'aube, une voix mystérieuse venue de l'au-delà lui cria : « A partir de ce jour, laisse de côté les mortifications, et ne te donne plus de peine ». — « O Dieu, s'écria le Séyyid, qui as envoyé notre prophète Moḥammed aux hommes noirs et rouges, tant que je n'aurai pas contemplé ce qui a été déterminé, je ne renoncerai pas à mes efforts ». Tout ce qu'il demandait, lui était facilité par Dieu. Après avoir atteint le summum de la sainteté, il fut occupé de sa tranquillité intérieure jusqu'à la fin de sa vie.

Anecdote. Après la prise de Baghdad et la mise à mort du khalife, un grand personnage, fils de chéïkh, était venu en ambassade auprès du sultan Ghiyâth-ed-dîn Kaï-Khosrau, fils d'ʿAlâ-ed-dîn [Kaï-Qobâd], pour réclamer les impositions et le tribut de l'Asie-Mineure, en l'an 636 (1238-1239) [2]. Lorsque le fils du chéïkh arriva à Césarée, le *çâḥib* Içfahânî, ministre du sultan, se porta à sa rencontre et le fit descendre dans un couvent. « Je désire voir le Séyyid, lui dit l'ambassadeur ». Le *çâḥib* Chems-ed-dîn se rendit en hâte auprès du Séyyid, et le vit tranquillement assis dans son ermitage [3], les deux pieds en dehors de la porte, car sa cellule était si étroite qu'elle ne pouvait contenir son corps tout entier. Le *çâḥib* s'inclina de loin et dit : « Un grand personnage, un souverain, fils d'un chéïkh de Baghdad, vient vous voir ». Le Séyyid poussa un cri : « C'est moi le souverain, et lui serait un autre souverain ? S'il y a un souverain, amène-le, pour que je lui coupe la tête. » Le *çâḥib* fut

1. Sorte de potage, le même que le *boghrâ*, sur lequel on peut voir Abou-Isḥaq Ḥallâdj, *Diwân-i Atʿimè*, p. 175.

2. Cette date est antérieure à la prise de Baghdad par les Mongols, et par conséquent fausse.

3. *Kâzè*.

tout troublé de peur. Cependant le chéïkh s'avança, s'inclina, baisa la main du Séyyid et la porta à son front. « Dis que c'est un pauvre sincère qui arrive, s'écria le Séyyid, pour obtenir les faveurs des hommes de Dieu ; il s'en est fallu de peu que ce cher derviche ne fût attristé ». Le chéïkh versa des pièces d'or aux pieds du Séyyid et dit : « Les pauvres de la ville m'ont pillé ».

66. Le grand-maître a raconté ceci : Le Séyyid se tenait à la porte de notre cellule ; pendant la nuit, le Créateur se manifesta à lui soixante-dix fois ; en présence de la terreur que lui causait cette manifestation, le Séyyid poussait des rugissements et articulait des invocations. Un jour, étant sorti du collège, il allait en courant dans un trouble extrême et découvrait ses parties honteuses ; moi, j'allais derrière lui pour voir où il se rendait. Tout à coup, un homme à la tête saine ayant atteint la hauteur du Séyyid, lui dit : « Hé ! derviche, arrange le bord du vêtement qui couvre tes parties naturelles ». — « Je ne m'en soucie pas, répondit le derviche ; toi, redresse ta bouche ». Immédiatement la bouche de cet individu facétieux devint tordue ; poussant des cris, il tomba aux pieds du Séyyid. A ce même moment sa bouche se redressa.

Lorsqu'il désirait des conserves au vinaigre pour les séances des amis, il disait : « La conserve de navets est utile ; c'est la meilleure des conserves au vinaigre ; manger du navet cru éclaircit la vue ». En effet, le Séyyid se distinguait dans la médecine et la sagesse divine ; tout ce qu'il disait, il le trouvait immédiatement dans le monde de l'au-delà.

Le *çâḥib* Içfahânî était venu un jour rendre visite au Séyyid ; le domestique annonça son arrivée en ces termes : « Le ministre est venu visiter le chéïkh ». Celui-ci sortit et s'assit sur la terre à la porte de sa cellule : le ministre et les émirs qui l'accompagnaient s'assirent également sur la terre. Il coula tant de gnose et de mystères que le ministre s'évanouit, et qu'une grande foule s'assembla auprès de la chambre du Séyyid. Quand ses explications furent achevées,

celui-ci dit : « Aujourd'hui Dieu vous pardonnera ; il est le plus grand des miséricordieux »[1]. Il se leva et entra dans sa maison, en fermant soigneusement la porte. Le *çâḥib* Chems-ed-dîn, en remerciement du plaisir qu'il avait éprouvé, fit des aumônes de pièces d'or aux pauvres et partit en pleurant et en soupirant.

67. On dit que le plus illustre des compagnons de notre maître raconte ceci : Un jour, mon maître m'a dit : Le Séyyid racontait qu'il y avait près de sept à huit ans qu'une bouchée était restée dans son estomac sans être digérée[2]; je m'étonnais de cette situation et j'en restais stupéfait. Dieu sait que maintenant il y a près de trente ans qu'une bouchée n'est pas restée une nuit dans mon estomac, à cause des opinions des créatures et de l'attachement aux formes extérieures de l'humanité. En vertu de l'adage : « Il urina et procéda aux ablutions », il versait une petite quantité et se levait. Décrire la grandeur du mystère renfermé dans l'expression coranique : « Il m'a été révélé[3] » est en dehors de la compréhension et de l'imagination humaines.

68. On dit qu'un vieillard, dans le bain public, lançait des coups d'œil[4] au Séyyid et lui rendait des services. Ceci ayant plu au Séyyid, il voulait lui accorder une faveur. Cependant ce vieillard s'occupa d'une autre personne et lui réserva aussi ses flatteries. « Ce misérable, dit le Séyyid, n'est que le *lîf*[5] du bain et le balai de la *siqâya* (aqueduc) ! » Il lui mit un dirhem dans la main et sortit.

Anecdote. Les illustres compagnons ont raconté qu'une grande dame était devenue l'élève du Séyyid. Un jour, en manière de plaisanterie, elle lui demanda : « Dans votre jeunesse, vous avez poussé à la perfection vos efforts et vos

1. *Qor.* XII, 92.
2. *Na-kardè èst.*
3. *Qor. passim.*
4. *Moghammizî* : cf. Dozy, *Supplément.*
5. Fibres de palmier dont on forme un petit balai avec lequel on fait mousser le savon dans les grands bols de cuivre. Cf. Lane, *Modern Egyptians*, t. II, p. 48, 181 ; Dozy, *Supplément aux dictionnaires arabes*, s. h. v°.

mortifications; quelle est la signification que comporte ceci, qu'à la fin de votre vie vous n'observiez pas le jeûne et que vous laissiez échapper le moment de la plupart des prières? » Il répondit : Mon enfant, nous portons notre fardeau comme le font les chameaux. J'ai porté des fardeaux pesants, j'ai goûté les calamités de la fortune, j'ai piétiné des routes longues et lointaines, j'ai franchi bien des relais. Nous avons vu tomber les poils et les cheveux de notre existence; nous sommes devenus maigres, nous n'avons pas atteint notre but, nous marchons sous le poids pesant, et nous mangeons peu. Maintenant, on nous a mis pour quelques jours au régime de l'orge afin que nous nous engraissions et que l'on nous sacrifie au jour de la fête de la réunion avec le souverain (Dieu), car dans la cuisine du sultan, on ne sacrifie pas les animaux maigres, c'est toujours le gras que l'on emploie.

« Sache, ô veau de Moïse, que tu m'as donné l'âme; les parcelles de mes parcelles sont la résurrection de tout homme noble.
« Si le bœuf dort et s'il mange quelque chose, il le nourrit pour la fête et pour l'égorgement ».

La dame se mit à pleurer, se jeta aux pieds du Séyyid et se repentit.

70. On rapporte également que le chéïkh Çalâḥ-ed-dìn (que Dieu illumine son sépulcre!) était un des disciples du Séyyid. Au début de la situation, il rapporta que continuellement le Séyyid faisait à ses amis des recommandations en ces termes : Si vous ne pouvez pratiquer aucun acte de dévotion, au nom de Dieu! ne négligez pas le jeûne, car c'en est la base. Soyez toujours avides de faim et de souffrances, car il n'y a pas de meilleure dévotion que le jeûne; le vide du ventre est la pioche des sources de la sagesse; car, dans le for intérieur des prophètes et des saints, les sources de la sagesse se sont mises à bouillonner par suite de l'influence de la faim et du jeûne; mais il faut que ce soit par degrés : il n'y a rien qui fasse mieux parvenir l'ascète au but qu'il

se propose, que le jeûne pris pour monture ; ses invocations sont exaucées et agréées ; il acquiert ainsi de grands mérites auprès de Dieu ; c'est la clef des trésors de la sagesse.

71. Tchélébi Emìr ʿArif (que Dieu sanctifie son mystère !) raconte qu'un jour le Séyyid, sur le bord du fossé de Césarée, tout enivré, s'était plongé dans l'extase divine. L'armée mongole pillait la ville. Tout à coup un terrible Mongol, ayant tiré son sabre, arriva à la cellule du Séyyid, poussa un cri : « Hé! qui es-tu ? » Le Séyyid répondit : « Ne dis pas : Hé ! car, si tu as revêtu la forme extérieure d'un Mongol, tu n'en es pas revêtu pour nous. Je sais qui tu es ». Immédiatement le soldat descendit de cheval et présenta ses hommages; il s'assit un instant, puis il partit. Les compagnons interrogèrent le chéïkh, qui répondit : « C'est un de ceux qui sont voilés dans les coupoles de Dieu, qui s'est caché dans ce manteau. » Au bout de quelque temps il revint, versa quelques pièces d'or dans le soulier du Séyyid, se découvrit la tête, devint son disciple et partit.

72. La sainte de Dieu sur la terre, Fâṭima-Khâtoûn, fille du chéïkh Çalâḥ-ed-dîn (que la miséricorde de Dieu soit sur elle, son père et son mari !) raconte ceci : Un jour, le Séyyid dit, dans notre maison : J'ai fait cadeau de mon *ḥâl* (extase) au chéïkh Çalâḥ-ed-dîn, j'ai gratifié de mon *qâl* (paroles) notre maître. Pareillement, un jour le Séyyid dit : L'homme a trois situations extérieures ; chercher davantage est de la vantardise ; premièrement, en fait de nourriture, la quantité qui paraît agréable; deuxièmement, en fait de vêtements, la quantité suffisante pour protéger contre le froid et le chaud ; en fait de situation sociale, celle qui soustrait à la corvée suffit.

73. *Anecdote.* Le plus intime des compagnons raconte ceci : Quand la vie du Séyyid toucha à sa fin, il fit signe à son domestique de préparer une cruche d'eau chaude. Le domestique raconte ce qui suivit en ces termes : Quand j'eus fait chauffer l'eau, le maître me dit : Va à la porte et ferme-la solidement; puis il ajouta : Crie à haute voix ceci : Le

Séyyid étranger a quitté ce monde. Arrivé à la porte de la maison, continua le domestique, je prêtai l'oreille pour savoir ce que le maître allait faire ; je le vis se lever et procéder aux ablutions rituelles ainsi qu'à la lotion complète. Il revêtit ses vêtements et but dans un coin de la chambre la coupe du terme fixé [1] ; il cria : « Les cieux sont purs : les êtres célestes sont tous prêts, purs et à l'âme pure ; ô inspecteur toujours présent qui m'avais confié un dépôt, fais-moi la grâce de venir et de le reprendre : « Tu me trouveras, s'il plaît à Dieu, du nombre des patients [2] ». Il se disposa à partir et dit ces vers :

« O ami, reçois-moi, prends mon âme ; enivre-moi et enlève-moi aux deux mondes [3] » !

« Malgré toute la tranquillité de mon âme en ton absence, mets le feu en moi et prends ce que je possède ».

Ayant achevé ces paroles, il rendit l'âme à Dieu. Le domestique poussa un cri et déchira ses vêtements [4]. Dès que la nouvelle de la mort du Séyyid parvint au Çâḥib Chems-ed-dîn et aux grands personnages, ils poussèrent des gémissements et l'enterrèrent dans son enclos béni, comme c'est la coutume des fidèles. Le Çâḥib Chems-ed-dîn dépensa des sommes considérables pour faire recouvrir [d'une coupole] le haut du mausolée du Séyyid. Au bout de quelques jours la coupole s'écroula. On recommença à la reconstruire, elle s'écroula de nouveau. Une nuit, il vit en songe le Séyyid qui lui disait : « Ne placez pas de constructions sur notre tête ».

Au bout du quarantième jour, Chems-ed-dîn fit adresser à notre maître une lettre relatant ce qui s'était passé. Celui-ci, dans sa générosité, accompagné de sa suite, partit pour Césarée, visita le tombeau du Séyyid, sur lequel on cons-

1. Il s'apprêta à rendre l'âme.
2. *Qor.*, XXXVII, 102.
3. La vie d'ici-bas et la vie future.
4. En signe de deuil.

truisit de nouveau une coupole [1]. Il fit présent à ce monument, à titre de souvenir et de bénédiction, de tous ses livres et de quelques fascicules, puis il rentra à Qonya.

74. Les disciples de Béhâ-ed-din Wéled nous ont fait connaître que, par moments, le Séyyid, en écoutant les instructions du chéïkh et en découvrant les mystères, devenait tellement enflammé qu'il plaçait ses deux pieds sur le foyer du brasier et tirait avec la main les morceaux de charbon allumés, jusqu'à ce que Béhâ-ed-dîn Wéled lui criât : « Retirez-le de l'assemblée, pour ne pas troubler notre tranquillité ». Lorsque le rugissement du chéïkh parvenait à l'oreille du Séyyid, immédiatement il s'apaisait.

75. Tchélébî ʿÂrif (que Dieu magnifie son rang!) rapporte, d'après notre maître, que celui-ci lui raconta une fois que les mortifications du Séyyid étaient poussées à un tel point qu'il ne mangeait rien pendant dix à quinze jours. Quand l'âme vitale l'exigeait et qu'il sentait le besoin, il se levait, se rendait à la boutique d'un tripier, vendeur de têtes de mouton, et dans un pot [2] où l'on versait, pour la donner aux chiens, l'eau qui avait servi à laver la tête [3], il s'efforçait de boire ce qui était resté. Il disait : Misérable âme ! Ce que j'ai obtenu, c'est cette même quantité. Excuse-moi, et cesse de m'importuner ! Si tu as l'idée de boire, bois ! Et il récitait ces vers :

« O Vérité suprême ! Le pain d'orge est illicite pour toi ; place devant ton âme le pain de son.

« Laisse ta passion pleurer amèrement ; emprunte-lui et paie la dette de l'âme » !

D'après Sulṭan-Wéled, on rapporte qu'un jour une assemblée demanda au Séyyid : « La voie de Dieu a-t-elle une limite? — « La voie, répondit le Séyyid, a une limite, mais le relais n'en a pas, car la marche est de deux sortes : la

1. *Ez nau ʿarsî bonyâd kerdend* (ms. 114, fº 23 vº).
2. *Taghâr.*
3. *Ab-i-ser.*

marche vers Dieu, et la marche en Dieu : la première a une limite, car c'est passer au-delà de l'existence et de ce vil monde d'ici-bas : c'est être délivré de sa personnalité ; tout cela a une fin et une limite : mais quand vous avez atteint Dieu, c'est marcher dans la science et la connaissance de l'Être suprême, et celles-ci sont sans bornes :

« Jusqu'au bord de la mer, il y a des traces de pas : mais ensuite les marques des pas se perdent dans l'océan du néant.

« Les stations de la terre ferme, par précaution, ce sont les villages, les pays, les caravansérails.

« Les stations de la mer sont en suspens au moment des vagues ; elles sont emprisonnées dans un espace sans toit.

« Le gibbosité de ces relais n'est pas visible ; ces stations n'ont ni marque, ni nom ».

Le Séyyid Borhân-ed-dîn, a dit Sulṭan-Wéled, dans l'ardeur de la jeunesse, resta quarante jours entiers assidu auprès de notre grand maître ; ce qu'il a acquis de sainteté et de découvertes, c'est dans cette période de quarante jours que cela a eu lieu.

La tradition rapporte qu'en apprenant la mort de Béhâ-ed-dîn Wéled, le Séyyid, pendant un an entier, resta en deuil sur les cendres du chagrin et brûla des regrets de la séparation. Une nuit, il vit en songe le chéïkh qui le regardait en colère et lui dit : O Borhân-ed-dîn, comment se fait-il que tu gardes le deuil du maître et que tu le laisses seul ? Ce ne sont point là les fonctions d'un précepteur. Que répondras-tu pour excuser cette faute ? S'éveillant d'effroi, il partit en toute hâte pour l'Asie-Mineure, rejoignit notre maître et s'occupa de lui rendre toutes sortes de services.

76. On raconte, d'après le *çâḥib* Içfahânî, que désireux de rendre service, il supplia le Séyyid de le laisser laver ses vêtements bénis : mais ce fut impossible ; ces vêtements étaient restés près de douze ans sans être lavés. Il dit : « S'ils se salissent de nouveau, que ferai-je » ? » — « Je

les laverai encore, dit le *çâḥib* ». — « Donc nous sommes venus au monde pour nous livrer au métier de blanchisseur! Cesse de m'importuner, et ne me fâche pas! Il vaut mieux laver l'âme que les vêtements ».

77. Le *Çâḥib* Chems-ed-dîn a rapporté l'anecdote suivante : Lorsque le chéïkh Chihâb-ed-dîn 'Omar Sohrawerdi (que la miséricorde de Dieu soit sur lui!) vint de Baghdad, siège du khalifat, au service du sultan d'Asie-Mineure, il voulut rendre visite au Séyyid. Quand il entra chez lui, il vit le Séyyid, assis sur le sol, qui ne fit aucun mouvement. Le chéïkh s'inclina de loin et s'assit; aucune espèce de parole ne fut prononcée. Le chéïkh se leva et partit. Les disciples s'écrièrent : Entre vous, il n'a pas été échangé un seul mot! Qu'est-ce que cela veut dire ? Le chéïkh répondit : Entre gens d'extase (*ḥâl*), ce qu'il faut, c'est le langage qu'exprime la situation (*ḥâl*), non celui de la parole (*qâl*).

« En présence du voyant, ton avantage c'est le silence; c'est pour cela que le mot de *ançitoû* ! [1] (Taisez-vous !) a été prononcé.
« Donc va, et par obéissance garde le silence, sous l'ombre de l'ordre du chéïkh qui est ton professeur ».

En effet, la parole seule, sans l'extase, ne suffit pas à résoudre les difficultés du cœur.

Le çâḥib Chems-ed-dîn et ses compagnons l'interrogèrent : « Comment l'as-tu jugé? » Il répondit : C'est une mer écumante, à raison des perles des pensées et des vérités des mystères mahométans : il est extrêmement clair, et encore plus extrêmement caché ; et je ne m'imagine pas que dans le monde entier, à l'exception de Djélâl-ed-dîn (que Dieu sanctifie son tombeau éclatant !), personne ait jamais atteint la profondeur de son examen, ni le comprenne (que la miséricorde de Dieu soit sur eux tous)!

1. *Qor.*, LXVI, 28; cf. VII, 203.

CHAPITRE III

SUR CERTAINS DÉTAILS DE LA BIOGRAPHIE DE NOTRE MAÎTRE DJÉLAL-ED-DÎN.

(Que Dieu nous sanctifie par son mystère magnifique !)

78. Les raconteurs d'histoires, les récolteurs de mystères qui sont les docteurs de la vérité, rapportent que notre maître, à l'âge de cinq ans, tressautait parfois hors de sa place et se montrait tout agité, à tel point que les disciples du Sultan des Savants le prenaient au milieu d'eux ; [cela arrivait] parce que à ses yeux les formes spirituelles et les apparences mystérieuses se cristallisaient, c'est-à-dire les envoyés d'entre les anges, les *djinns* pieux et les hommes distingués, qui forment [ce qu'on appelle] « les voilés des coupoles de Dieu ». Cela se passait pour lui comme les apparitions des archanges au prophète, au début de sa mission, de Gabriel à Marie, des quatre anges à Loth et à Abraham, ainsi qu'aux autres envoyés. Béhâ-ed-dîn Wéled sentait de la propension et disait : « Eux, ce sont des êtres du monde mystérieux ; ils se présentent eux-mêmes à vous ; ils apportent des présents venus de l'au-delà ; cette sorte de situation leur vient à eux par tradition ». L'emploi du mot *Khodâwendgâr* (maître) est dû à Béhâ-ed-dîn Wéled.

Naissance de notre Maître. Cet événement eut lieu à Balkh, le 6 rébi' 1er 604 (30 septembre 1207).

79. *Anecdote*. Le chéïkh Maulawî Bedr-ed-dîn Yawâch Naqqâch a raconté ceci : J'ai moi-même entendu Sultan Wéled dire qu'il avait trouvé écrit, de l'écriture bénie de Béhâ-ed-dîn Wéled, sur une feuille, cette indication : Mon [fils] Djélâl-ed-dîn Moḥammed avait six ans, à Balkh, et se promenait, le vendredi, sur la terrasse de nos maisons ; il lisait le texte

du Qorân; les fils de grands personnages de Balkh, chaque vendredi, se présentaient devant lui et restaient ensemble jusqu'à l'heure de la prière. Un petit garçon d'entre eux aurait dit à un autre : « Viens, je vais sauter de cette terrasse sur cet autre toit, et je parie tant ». Notre maître, souriant discrètement, leur répondit : « Mes frères, une action de cette sorte ne peut provenir que d'un chat, d'un chien ou d'un animal semblable ; n'est-ce pas dommage que l'homme, être honoré [par le Qorân], s'occupe de ces choses-là? Si, dans votre âme, il y a de la force spirituelle, venez et nous nous envolerons jusqu'au ciel ; nous y visiterons les demeures éternelles ».

80. A ce moment, il disparut aux yeux de cette assemblée. Dans leur incertitude extrême, les enfants se mirent à pousser des cris, de sorte que les hommes eurent connaissance de ce qui s'était passé. Ils virent qu'au bout d'un clin d'œil il revint ; ses couleurs avaient disparu, et un changement était devenu visible dans son corps béni. Les enfants, la tête découverte, se prosternant à ses pieds, devinrent ses disciples. Il dit : « A ce même instant où je causais avec vous, un groupe de personnages vêtus de manteaux verts m'a enlevé du milieu de vous et m'a fait tourner autour des étages des cieux et des constellations célestes; ils m'ont montré les merveilles du monde spirituel. Lorsque vos gémissements parvinrent à mes oreilles, ils me ramenèrent à cette place ».

On dit qu'à cet âge, la plupart du temps, il ne rompait le jeûne qu'une fois tous les trois ou quatre jours, ou [même] une fois tous les sept jours.

81. On tient du Séyyid Borhân-ed-dîn que Behâ-ed-din Wéled disait continuellement : Mon [fils] le grand maître est d'une illustre origine, il est un souverain de race, et sa sainteté vient de sa noblesse, car sa grand'mère est [fille] de Chems-el-a'immé Sarakhsî. On dit, [en effet], que Chems-el-a'immé était chérif, et que, du côté de sa mère, son origine remontait au commandeur des croyants 'Alî [que Dieu

ennoblisse son visage !]. Ma mère est la fille du Khârezm-châh, souverain de Balkh ; et la mère d'Aḥmed Khaṭîbî, mon grand-père, est aussi fille du roi de Balkh. L'intention qu'on a eue en citant cette généalogie n'est pas de louer leur origine pure; c'est pour que les généalogistes et les disputeurs ignorants sachent que leurs ancêtres nobles étaient de la race de tels rois du monde des apparences et de celui des réalités spirituelles. En vertu de l'adage du prophète : « La race est trompeuse [1] », qu'ils considèrent leur race pure et l'honorent davantage.

« Cette généalogie, en soi, est pour son extérieur, car il descend des souverains grands et purifiés.

« Son amande est proprement éloignée de toute généalogie, personne n'est de son genre, depuis le poisson [qui soutient la terre] jusqu'à l'étoile Arcturus.

« [En remontant] jusqu'au dos d'Adam [2], tous ses prédécesseurs ont été les grands des festins, des combats et des luttes.

82. On dit qu'un jour notre maître, à l'âge de sept ans, lisait assidûment, pendant la prière du matin, le chapitre du Qorân commençant par ces mots : « Certes, nous t'avons donné le Kauther [3] ». Je pleurais, dit le narrateur, lorsque tout à coup Dieu, dans sa miséricorde infinie, se révéla à moi, de sorte que je tombai évanoui. Quand je revins à moi, j'entendis une voix mystérieuse qui disait : « O Djélâl-ed-dîn ! Par les droits de notre splendeur, je t'ordonne de ne plus, dorénavant, faire d'efforts, car nous avons fait de toi un lieu de contemplation [4] ». En remerciement de cette faveur, je rends des services jusqu'à l'extrême, et je m'efforce [d'accomplir] cette parole [du Qorân] [5] : « Ne serai-je donc point un serviteur reconnaissant ? » dans l'espoir de pouvoir

1. Hadith, cité dans le *Konoûz ed-daqâ'iq* d' 'Abd-er-Ra'oûf el-Monâwî, p. 94.

2. Tous les hommes étaient contenus dans les reins d'Adam.

3. Chapitre CVIII, composé de trois versets, appelé aussi *sourate du Kauther*.

4. Jeu de mots entre *modjâhèdè* et *mochâhèdè*.

5. Allusion à *Qor.* XVII, 3.

faire atteindre à mes compagnons la perfection de l'extase. C'est ainsi que lui-même a dit :

« Mon cœur et mon âme, dans le monde du témoignage, sont devenus comme un fil, afin que l'extrémité du fil se manifestât pour moi.

« Nous avons parcouru jusqu'au bout des chemins difficiles, nous avons facilité la route à nos gens ».

83. *Anecdote.* Les grands compagnons rapportent que, à la mort de Béhâ-ed-dîn Wéled, notre maître, la seconde année, partit dans la direction de la Syrie, afin d'y pratiquer les sciences exotériques et d'y perfectionner sa supériorité. On dit que c'était son premier voyage. Quand il arriva à Alep, il descendit dans le collège Ḥalâwiyya. Parmi les disciples de son père, quelques amis étaient assidus à son service, et séjournèrent dans cet endroit quelque temps. Le prince d'Alep, Mélik Kémâl-ed-dîn ben 'Adîm [1], était un homme de mérite, très savant, au cœur éclairé et croyant. Il lui rendait des services nombreux et était assidu auprès de lui parce qu'il était le fils du Sultan des savants; il s'occupait de lui donner des leçons. Lorsqu'il eut constaté, chez notre maître, une intelligence immense, il employa des efforts sans limites pour l'instruire; le prince lui donnait des leçons plus nombreuses et plus avancées qu'à tout autre. Certains de ses courtisans et de ses élèves, par réprobation et envie, étaient ennuyés de cette assiduité et de ce zèle. Le portier du collège, cependant, se plaignait aux lieutenants du prince et disait : « Notre maître s'absente de sa cellule à chaque heure de minuit; je ne sais pas où il va. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que je trouve la porte du collège fermée; je ne sais rien de plus ». Le prince était hésitant à la suite du bruit fait par ces gens à l'esprit imparfait. Une nuit, s'étant caché dans la cellule du portier, il voulut comprendre l'apparence de la situation. A minuit, il vit notre maître sortir de sa

1. C'est le nom de l'historien bien connu de la ville d'Alep, sur lequel on peut voir notre *Littérature arabe*, p. 199.

cellule et se mettre en marche ; arrivé à la porte du collège, la porte s'ouvrit et il sortit. Le prince marcha tout doucement derrière lui. Arrivé à la porte de la ville, celle-ci s'ouvrit et le chéïkh sortit. Ils marchèrent ainsi jusqu'à la mosquée de Khalîl er-Raḥman. Le prince, ayant jeté un regard, vit une coupole blanche pleine de gens de l'au-delà, vêtus de vert; jamais il n'avait vu d'êtres lumineux de ce genre. Tous allèrent à la rencontre de notre maître et inclinèrent la tête. Le prince, rempli de terreur, s'évanouit et resta endormi jusqu'au moment où le soleil parut.

84. Quand il s'éveilla, il regarda : il ne vit ni coupole, ni personne dans ces environs. Il se leva : tout gémissant, et repentant de son audace, il partit à travers la campagne sans limites. Ce jour-là, jusqu'au lever du soleil et jusqu'au moment où il prit la couleur jaune, il marcha en versant des larmes ; il n'arriva à aucun relais ni endroit cultivé ; ses pieds, très délicats, étaient couverts de pustules, car de toute sa vie il n'avait jamais marché à pied. Toute la nuit, jusqu'au matin, il gémit et demanda pardon à Dieu. De l'autre côté, lorsque ses courtisans ne virent pas le prince pendant deux jours et deux nuits, ils en devinrent affolés ; le bruit se répandit en ville que le prince avait disparu. Les chambellans comprirent, d'après les paroles du portier, ce qui était arrivé. Au matin, un groupe de soldats, étant sorti par la porte de la ville, se dispersèrent dans la campagne à sa recherche. Tout à coup ils se rencontrèrent avec notre maître, ils s'inclinèrent humblement et se mirent à pleurer. Comme celui-ci savait quelle était la cause de leurs pleurs, il leur dit : « Allez sur la route de la mosquée de Khalîl, vous trouverez celui qui est égaré ». Ce jour-là tout entier, le *rikâb-dâr* du prince poussa son cheval ; il trouva le prince abandonné dans un désert, désespéré par suite de sa faim extrême. Il descendit de cheval et pleura beaucoup; il lui présenta l'eau et les mets qu'il avait emportés avec lui. « Comment m'as-tu trouvé? » dit le prince. Il répondit : « Nous étions sortis

avec l'armée à la recherche du prince : de loin j'ai atteint notre maître [Djélâl-ed-dîn] et je lui ai raconté l'aventure. Il m'a indiqué cette direction. Louange à Dieu ! j'ai atteint mon but ». Le roi ne dit rien et monta à cheval.

85. Quand il fut revenu à la ville, il tint une séance solennelle, et devint un disciple sincère. Les envieux furent honteux et couverts d'opprobre : les Alépins, hommes et femmes, devinrent des adeptes. Lorsque l'exaltation générale dépassa toute limite, par suite de la calamité de la célébrité, [Djélâl-ed-dîn] partit le troisième jour dans la direction de Damas. Au bout de quelques mois, le sultan ʿIzz-ed-dîn de Roûm [1] envoya Bedr-ed-dîn Yaḥya, le prince des lettrés, en ambassade au prince d'Alep afin que notre maître revînt à son siège glorieux. Kémâl-ed-dîn lui raconta toute cette aventure. De même, Bedr-ed-dîn Yaḥya, ayant fait montre de bonne volonté, la raconta également au sultan et à ses courtisans lors de son retour. Tous devinrent amis et croyants.

86. On rapporte qu'un jour le chéïkh Çalâḥ-ed-dîn [que Dieu sanctifie son tombeau !] raconta ceci : J'étais assis, pour le contempler, au service du Séyyid Borhân-ed-din Moḥaqqiq (que Dieu illumine son sépulcre!), en tranquillité parfaite. Il me parlait de la grandeur de la situation de notre maître, et dit : Dans ma première jeunesse, j'étais son *atabek* ; dans les moments où je montais au ciel, vingt fois, ou plus souvent encore, je le pris sur ma nuque et je le portai jusqu'au trône [de Dieu], jusqu'à ce qu'il attînt ce degré [que vous savez]. J'ai beaucoup de droits sur lui, et il en a sur moi plusieurs fois autant, et même des milliers. Lorsque je répétai cette anecdote à notre maître, il me dit : « C'est exact, et cent mille fois autant. Les bienfaits de cette famille sont sans limites ; » et il récita ce vers [arabe] :

1. 'Izz-eddîn Kaïkâoûs II, fils de Ghiyâth-ed-din Kaï-Khosrau II et petit-fils d'ʿAlâ-ed-dîn Kaï-Qobâd Ier, régna à partir de 614, tantôt seul, tantôt conjointement avec ses deux frères. Voir, sur son règne, mon *Epigraphie arabe d'Asie-Mineure*, p. 22 et suivantes.

« Sois généreux envers le peuple pour te faire des esclaves de leurs cœurs ; combien longtemps un bienfait enchaîne l'homme ! »

87. *Anecdote.* Le chéïkh Sinân ed-dîn Aq-Chèhrî, l'un des grands compagnons de la découverte du monde mystérieux [1], a raconté ceci : Lorsque notre maître partit pour Damas, la caravane de Syrie, arrivée dans la province de Sîs [2], parvint à une caverne et y descendit. Il y avait là quarante moines qui avaient poussé les austérités si loin qu'ils se livraient à la poursuite des mystères du monde des êtres supérieurs, connaissaient quelque chose des secrets du monde inférieur, lisaient dans la pensée secrète des hommes et recevaient de toutes parts des présents et des *ex-voto* [3]. Dès qu'ils virent notre maître, un jeune garçon auquel ils avaient fait signe de se préparer à s'élancer dans l'air, se tint entre ciel et terre. Notre maître, ayant baissé sa tête bénie, observait cette scène. Tout à coup ce jeune garçon poussa des cris : « Venez à mon aide, sinon je suis attaché, et je mourrai ici même, par la terreur que me cause cette personne qui m'observe ». On lui dit : « Descends ». — « Je ne puis pas, répondit-il, on dirait qu'on m'a cloué ici ». Malgré les efforts qu'il fit, il ne put pas descendre. Tous, s'étant rendus aux pieds de notre maître, le supplièrent en disant : « Ne nous déshonore pas ». Il répondit : « Le seul moyen, c'est de prononcer la formule de l'unité de Dieu ». Immédiatement le jeune garçon mit sur ses lèvres la profession de foi musulmane, et descendit avec facilité ; tous d'un commun accord devinrent vrais croyants et voulurent partir avec le maître ; mais celui-ci ne le leur permit pas ; il leur dit : « Occupez-vous ici de servir Dieu, et ne nous oubliez pas dans vos prières ». Alors, continuant leurs occupations de piété et de mortification, ils possédèrent les secrets des mondes supérieur et inférieur ; ils construisirent un couvent dans cet endroit, et rendirent service aux voyageurs.

1. *Kechf.*
2. Capitale de la Petite-Arménie, aujourd'hui ville de la province d'Adana.
3. *Èz aṭrâf toḥaf wè nudhoûr mî bordend.*

88. On raconte également que, lorsque notre maître arriva à Damas, tous les savants et les grands personnages allèrent le recevoir et l'amenèrent dans le collège Moqaddamiyya [1]; ils se mirent à son service. On dit qu'il séjourna dans cette ville près de sept ans, mais on dit aussi quatre ans. La première fois, le Séyyid était parti avec lui de Qonya et resta à Césarée auprès du Çâḥib Içfahâni. Au retour de notre maître, il revint lui aussi à Qonya.

89. Un jour, dit-on, il se promenait dans le Méïdân de Damas [2]. Au milieu de la foule, il rencontra un individu étrange : il était vêtu de feutre noir, et avait placé sur sa tête un bonnet noir ; il se promenait ainsi vêtu. Arrivé auprès de notre maître, il lui baisa la main et dit : « Comprends que je suis le changeur du monde ! » C'était Chems ed-dîn Tébrizî ; notre maître s'occupa de lui, mais il disparut dans la foule. Au bout de peu de temps, notre maître partit pour l'Asie-Mineure. A son arrivée à Césarée, les savants et les mystiques l'accompagnèrent et lui firent de grands honneurs. Le Çâḥîb Içfahânî voulut l'emmener à son palais ; le Séyyid Borhân-ed-dîn ne lui en laissa pas le pouvoir, disant que la coutume de notre grand maître était de recevoir l'hospitalité dans un collège. Lorsque notre maître, sorti de la foule, se mit en retraite, le Séyyid dit : Louanges et grâces à Dieu ! Dans toutes les sciences exotériques tu es devenu cent fois autant que [ton] père ; je désire que tu te plonges dans les ésotériques, afin que tu fasses paraître au jour la perle de la science transcendante [3]; je veux que tu fasses retraite

1. Il y avait à Damas deux collèges de ce nom, l'un à l'intérieur des murs, l'autre en dehors. C'est du premier, situé près de Bâb el-Farâdis, qu'il est sans doute question ici. Il avait été construit, sous le règne de Saladin, par l'émir Ibn-el-Moqaddem, mort en 583 (1187); il fut rebâti depuis. Voir H. Sauvaire, *Description de Damas*, dans le *Journal Asiatique*, IXe sér., t. IV, 1894, p. 284.

2. Grand faubourg de Damas, bâti sur l'emplacement d'une ancienne place publique servant à l'exercice de la cavalerie ; il s'étend au sud de la ville, le long de la route de la caravane de la Mecque. Voir A. von Kremer, *Topographie von Damascus*, p. 21.

3. *'Ilm-i ladonî.*

en ma présence ». En même temps le Séyyid lui indiquait de prendre un jeûne de sept jours. Notre maître lui dit : « C'est très peu ; que ce soit quarante jours ». Le Séyyid, ayant disposé un local pour sa retraite, y installa notre maître et ferma la porte avec de l'argile. On dit [qu'il n'avait pas] autre chose qu'une cruche d'eau pour procéder à ses ablutions et quelques disques de pain d'orge. Une fois les quarante jours écoulés, le Séyyid ouvrit la porte de la cellule. Quand il y entra, il le vit, en tranquillité parfaite, dans le coin de la réflexion, la tête enfoncée dans le collet de la stupéfaction, occupé à la contemplation du monde ésotérique et des merveilles de l'empyrée, là où il n'y a plus acception de lieu ; il était plongé dans le mystère exprimé par [ce passage du Qorân] [1] : « Est-ce que vous ne regarderez pas en vous-mêmes ? ».

« Tout ce qui existe dans le monde n'est pas en dehors de toi ; cherche en toi-même tout ce que tu veux être ».

Il s'arrêta un instant, mais il ne regarda pas le Séyyid. Celui-ci sortit tout doucement, ferma la porte de la cellule et l'y laissa une nouvelle période de quarante jours. Ensuite il revint et vit que, debout pour la prière, il exprimait des vœux, et que des larmes coulaient de ses yeux bénis. Il ne s'occupa nullement du Séyyid, qui sortit de nouveau, ferma solidement la porte et s'employa à l'observer. Au bout d'une troisième période de quarante jours, le Séyyid, poussant un rugissement, brisa la porte de la cellule et vit notre maître en sortir à sa rencontre, ayant sur les lèvres le sourire de cent manifestations divines ; ses deux yeux bénis étaient pleins de l'ivresse causée par l'Océan tumultueux de la divinité.

« Dans ses deux yeux vois l'image de notre amie, dansant sur le fond noir de ce regard ».

1. *Qor.*, LI, 21,

90. Le Séyyid, s'étant prosterné en signe de remerciement, fit des lamentations sans fin ; il prit notre maître sur son sein, le couvrit de baisers et dit : Dans toutes les sciences traditionnelles et rationnelles, tu as été sans pareil parmi les mortels; maintenant tu es devenu celui que montrent au doigt [1] les prophètes et les saints dans les mystères ésotériques et dans la connaissance des coutumes des possesseurs de la vérité, dans la découverte des spiritualités et dans la vue des choses cachées, car tous les chéïkhs et les savants antérieurs avaient le profond regret de se demander comment ils pourraient vous atteindre et jouir de cette rencontre. Louange à Dieu dans ce monde et dans l'autre ! moi, pauvre créature, je suis parvenu à ce bonheur éternel, et je t'ai vu. Donc, mets-toi en route avec le concours divin, et plonge l'âme des humains dans une nouvelle vie et dans une miséricorde infinie ; mène à la réalité et à l'amour les pauvres hommes du monde des apparences ». C'est-à-dire que notre maître se mit en route du côté de Qonya et s'occupa d'enseigner les sciences. Ayant ouvert les portes des conseils et des exhortations, il enroula son turban à la manière des savants, conformément à l'indication donnée par le prophète lui-même qui a dit : « Les turbans sont les mîtres des Arabes » ; il le laissa pendre; il revêtit un manteau à manches larges, comme c'est la coutume des savants intègres. Au bout d'un certain temps, l'illustre Séyyid se transporta dans le monde de l'éternité. Notre maître partit dans la direction de Césarée; il y fit visite au Séyyid comme cela a été mentionné. Après son retour à Qonya, il ne se passa pas beaucoup de temps sans que notre maître Chems-ed-dîn Tébrîzî (que Dieu sanctifie son mystère !) y arriva également, pour la seconde fois, le 26 djoumâda II 642 (29 nov. 1244).

91. Biographie de Chems [ed-dîn Tébrîzî]. Le commence-

1. C'est-à-dire « célèbre », *engocht-numâ*, correspondant à l'arabe *muchârun ilëihi bil-banân*.

ment de l'histoire de notre maître Chems-ed-dîn [que Dieu sanctifie son puissant mystère !) consiste en ceci que, dans la ville de Tébrîz, il fut le disciple du chéïkh Abou-Bekr surnommé Zenbîl-bâf (le vannier) ; ce grand homme de la religion était l'unique de son temps dans la sainteté et l'examen des cœurs. Chems-ed-dîn Tébrîzî avait atteint un degré tel qu'il cherchait un stade encore plus élevé que celui-là, de manière à s'élever jusqu'au degré de l'absolue perfection. Pour cette recherche, pendant des années il parcourut le monde sans pieds ni tête [1] et voyagea, jusqu'à ce qu'il devint célèbre sous le nom de Chems ed-dîn le volant. Toutefois, une nuit, devenu très agité, il eut des troubles considérables. Dans ses supplications, plongé dans l'ivresse des saintes théophanies, il disait : « O Seigneur, je voudrais que tu me montres un de tes êtres aimés et voilés ! » La réponse vint : « Cette beauté voilée que tu réclames, cette généreuse existence que tu demandes, c'est l'aimable fils de Béhâ-ed-dîn Wéled de Balkh, Sultan des Savants ». — « Dieu ! s'écria-t-il, montre-moi son visage béni ! » Il lui fut répliqué : « Que donneras-tu comme récompense [2] ? » Il répondit : « Ma tête ».

« J'ai pris à Tébrîz l'engagement, lorsque viendra Chems-ed-dîn, d'abaisser, pour penser, cette tête, car je n'ai point d'autre chose ».

92. La révélation vint : « Va dans la région de l'Asie-Mineure, pour atteindre le but ». Alors, ayant posé la sincérité comme ceinture à son âme, il se mit en route pour cette contrée. Certains disent pourtant que c'est de Damas qu'il y vint. Arrivé à Qonya, il y descendit dans le caravansérail des marchands de sucre ; il y prit une chambre, il mit à la porte de la chambre deux ou trois cadenas à petits clous de fer [3] ; après avoir lié la clef dans le coin de son mouchoir pré-

1. C'est-à-dire « éperdu ».
2. *Châkirânè*, don de reconnaissance.
3. *Dînârî qoflî.*

cieux [1], il le jeta sur son épaule, pour que le peuple pensât qu'il était un grand négociant. Or, dans cette chambre, il n'y avait qu'une vieille natte, une cruche cassée, et pour oreiller une brique crue. Tous les dix ou quinze jours, il se faisait un potage avec un gâteau sec [2] qu'il émiettait dans du bouillon de pieds de mouton, et rompait le jeûne ainsi.

93. On rapporte qu'un jour ce souverain du monde de l'âme était assis à la porte du caravansérail, lorsque notre maître sortit du collège des Cotonniers ; il chevauchait une mule ; des élèves, des savants marchaient à la hauteur de son étrier, à pied ; ils passaient par là. Tout-à-coup Chems-ed-dîn se leva, courut devant lui, saisit fermement la bride de la mule et dit : « O changeur de la monnaie des pensées, dis-moi si Mohammed, envoyé de Dieu, était grand, ou bien Bayézîd ? » [3] Notre maître répondit : « Non, non, Mohammed est le prince et le général de tous les prophètes et de tous les saints ; la grandeur, le caractère gigantesque lui appartiennent :

« La jeune fortune est notre amie, donner la vie est notre affaire ; le chef de notre caravane est l'élu de Dieu, gloire du monde ».

« Que veut dire, en ce cas, répliqua Chems-ed-dîn, ce que le prophète a dit : Sois-tu exalté ! Nous ne t'avons pas connu comme tu mérites de l'être ? tandis que Bayézid a dit : Que je sois exalté ! Que ma dignité est haute, je suis le Sultan des Sultans ? » Notre maître (que Dieu sanctifie son très haut mystère !) répondit : Pour Bayézid, la soif est apaisée par une seule gorgée, et il a prétendu être rassasié ;

1. Les Orientaux se servent du coin de leur mouchoir noué pour y insérer des objets précieux, de la monnaie, etc.

2. *Gardè*.

3. Bayézid Bastâmî, célèbre mystique, sur lequel on peut voir Férîd-ed-dîn 'Aṭṭâr, *Tadkkiratu' l-Awliyá*, éd. Nicholson, t. I, p. 134 et suivantes ; Ibn-Khallikân, *Biographical Dictionary*, t. I, p. 662 ; Moṭahhar ben Ṭahir el-Maqdisî (pseudo-Balkhî), *Livre de la Création et de l'histoire*, t. II, p. 81.

la cruche de sa compréhension a été remplie par cette [seule] quantité ; cette lumière a été proportionnée à l'ouverture de la fenêtre de sa maison ; mais l'Elu de Dieu (que la meilleure et la plus pure des bénédictions soit sur lui !) avait un désir considérable d'être abreuvé ; c'était soif sur soif ; sa poitrine bénie était devenue « la terre de Dieu très vaste », dilatée par ce passage du Qoran [1] : « Ne t'avons-nous pas dilaté la poitrine ? » Forcément, il a prétendu avoir toujours soif. Chaque jour, il y avait une argumentaton dans la conquête de la proximité [de Dieu]. La prétention de l'Elu était immense, parce que, quoique tout yeux, il ne se considérait pas comme arrivé jusqu'à Dieu, comme d'autres mortels ; mais l'Elu (que Dieu le bénisse et le salue !) courait chaque jour davantage et s'avançait de plus en plus ; de jour en jour, d'heure en heure il voyait grandir les lumières de la majesté et de la toute puissance de Dieu ; et voilà pourquoi il disait : « Nous ne t'avons pas connu comme tu le mérites ».

Cependant notre maître poussa un rugissement et s'évanouit ; il resta ainsi pendant une heure ; lorsqu'il revint à lui, il prit la main de Chems-ed-dîn et entra à pied dans son collège ; pendant quarante jours ils ne laissèrent entrer personne dans leur cellule. Certains disent qu'ils n'en sortirent pas pendant trois mois.

94. Un jour, dit-on, notre maître raconta ceci : Lorsque Chems-ed-dîn me posa cette question, je vis une fenêtre s'ouvrir au haut de ma tête, et une fumée s'en éleva jusqu'au sommet du Trône immense. Cependant, ayant abandonné l'enseignement et l'école, il s'occupa de contempler les mystères des tableaux des âmes, comme il l'a dit lui-même :

« Comme la planète de Mercure, j'étais amateur de registres [2] ; je prenais rang au dessus des lettrés.

1. *Qor.*, XCIV, 1.

2. *Deftèr-pârè*, locution formée sur l'analogie de *zen-parè*, *ghoulâm-pârè*. — Mercure est, pour les musulmans, le patron des écrivains. Cf. Hammer, *Ueber die Sternbilder der Araber*, dans les *Mines de l'Orient*, t. I, p. 7.

« Quand je vis le tableau offert par le front de l'échanson, je devins ivre et je brisai ma plume ».

95. Lorsque leur conversation et leur isolement dépassèrent toute limite, les habitants de Qonya se mirent à bouillir ; les amis, pleins de zèle et d'envie, furent troublés ; personne ne savait quel genre de personne il était, ni d'où il venait ; d'un commun accord, ils l'attaquèrent ; il se produisit d'immenses troubles entre les amis. Cependant, le jeudi, 21 chawwâl 643 (14 mars 1246), notre maître Chems-ed-dîn disparut ; on le chercha pendant près d'un mois, sans trouver la moindre trace. Notre maître alors ordonna de lui faire un *férédjé* [1] en étoffe dite *hindibâri*, et plaça sur sa tête un bonnet de laine couleur de miel ; on dit, en effet, que, dans cette province on porte les vêtements *hindibârî* en signe de deuil, et que c'est la coutume des anciens, de même que à l'époque actuelle, on se revêt d'un *ghâchiyè* (couverture de cheval). De même, il mit une chemise ouverte sur la poitrine, et à ses pieds, les sandales et les bottes dites *maulawî* ; il enroula le turban à la façon dite *chèker-âwîz* ; il donna aussi l'ordre de faire le violon à six coins [2], car de tout temps le *rêbâb* était carré ; et il dit : « Les six angles du *rêbâb* expliquent le mystère des six angles du monde [3], et l'*élif* que forme la corde du violon explique la familiarité des esprits par l'*élif* du mot « Allah ».

Hémistiche. « Si tu as une oreille, écoute ; si tu as un œil, vois ».

Ensuite il institua le concert [4] ; la flamme de l'amour mystique et le tumulte des amoureux couvrirent les différents côtés du monde, dont les habitants tournèrent la tête vers notre maître ; la totalité des hommes se mit à réciter des

1. *Fèrèdjî*. Voir R. Dozy, *Vêtements arabes*, p. 327 et suivantes.
2. Hexagonal.
3. Les six points cardinaux : les quatre connus, plus le zénith et le nadir.
4. *Sîmâ'*, concert, désigne les assemblées rituelles des derviches Maulawis, où l'on exécute des morceaux de chant avec accompagnement d'instruments de musique ; c'est ensuite que vient leur danse giratoire.

poésies et s'occupa de musique et d'amour mutuel, sans se reposer un seul instant. De nombreux envieux commencèrent à grogner de différents côtés et ouvrirent une bouche médisante en s'écriant : « Certes, ceci est une chose étrange[1] ! Hélas ! cet homme délicieux est devenu fou tout à coup ! Sa raison s'est dérangée à force de musique, de macérations et de jeûnes ! Cela vient aussi du mauvais augure apporté par la compagnie de [Chems-ed-dîn] Tébrizî. »

« Si une folie de ce genre atteignait Platon, il laverait dans son sang le registre de la médecine[2] !
« Cette possession du démon a brisé les liens de la folie, pour que tous les fous me donnent des conseils ! »

Quant on connut sa réelle situation, ceux qui étaient accompagnés du concours divin se repentirent, tandis que ceux qui restèrent endurcis furent réprouvés ; comme il l'a dit lui-même :

« Ne deviens pas incrédule à l'égard des purs ; crains la blessure de ceux qui sont sans peur ;
« Car la patience de l'âme des affligés t'anéantira sûrement ! »

96. *Anecdote*. On rapporte de même que l'épouse de notre maître, appelée Kirâ Khâtoûn (Dieu l'ait en sa miséricorde !), qui était la femme pure de l'époque, raconte ceci : Notre maître, pendant la saison d'hiver, s'était installé en retraite avec Chems-ed-dîn Tébrizî ; il s'appuyait sur les genoux de celui-ci ; moi, j'écoutais par une fente de la porte, pour comprendre ce qu'ils disaient. Tout à coup je vis que le mur de la maison s'ouvrit et que six individus effroyables entrèrent,

1. *Qor*. XI, 75.
2. Platon, le sage par excellence, a été considéré comme médecin parce que les philosophes de l'Orient musulmans étaient en même temps médecins : c'est ainsi que l'expression de *ḥakîm* « sage » a pris, en osmanli, la signification de médecin. Laver, c'est faire disparaître l'écriture. Quant on veut enlever une ligne d'écriture on la lave avec une éponge imbibée d'eau ou encore avec la langue ; l'encre dont on se sert, faite en en général avec du noir de fumée dissous dans de l'eau gommée, ne mord pas le papier. Cf. mes *Calligraphes et miniaturistes*, p. 14, 15.

les saluèrent et déposèrent un bouquet de fleurs devant notre maître ; ils restèrent assis jusqu'à un moment proche de la prière de midi [1], sans qu'un seul mot fût prononcé. Notre maître fit signe à Chems-ed-dîn en lui disant : « Accomplissons la prière canonique ; tu rempliras le rôle d'imam ». Son interlocuteur lui répondit : « Du moment que vous êtes présent, personne d'autre ne peut tenir ce rôle ». Notre maître accomplit ses fonctions, et après la prière, ces individus se levèrent en lui accordant des marques de respect et sortirent par la même muraille. Je m'évanouis de terreur; quand je revins à moi, je vis notre maître sortir et me donner ce bouquet de fleurs en me disant : « Conserve-le ». J'en envoyai quelques feuilles à la boutique des droguistes en disant : « Nous n'avons jamais vu cette espèce de fleurs ; d'où proviennent-elles, et comment les appelle-t-on ? » Tous les droguistes restèrent stupéfaits de la fraîcheur, de la couleur et du parfum de ces fleurs, et se demandèrent d'où elles pouvaient provenir, en plein hiver. Au milieu d'eux se trouvait un notable négociant nommé Chéref-ed-dîn Hindî, qui se rendait constamment dans l'Inde pour motifs de commerce, et en rapportait des marchandises merveilleuses et étranges. Quand on lui présenta ces fleurs, il s'écria : « Elles viennent de l'Inde, dont elles sont une production particulière, dans les environs de Sérendîb (Ceylan); qu'ont-elles à faire maintenant en Asie-Mineure? Il faut que je m'assure de la manière dont elles y sont arrivées ». La servante de Kirâ-Khâtoûn reprit les fleurs, revint à la maison et rapporta ces réponses ; la stupéfaction de la dame s'accrut d'un à mille. Subitement notre maître entra et lui dit : « Garde ce bouquet bien serré, et ne le montre à aucun profane, car ce sont les êtres voilés du sanctuaire de la générosité, les jardiniers du jardin d'Irèm, les Pôles de l'Inde, qui l'ont apporté en cadeau pour toi, pour servir d'aliment au palais de ton âme,

1. *Namâz-i pîchîn*, la première des cinq prières canoniques, ainsi appelée parce qu'elle est la première après le lever du soleil.

et donner de la force à tes yeux et à ton corps. Grand Dieu ! Conserve-le bien, pour que le mauvais œil ne l'atteigne pas. »

On dit qu'elle conserva ces feuilles jusqu'à son dernier souffle ; toutefois, elle en donna quelques-unes, avec la permission du maître, à Gurdjî-Khâtoûn, épouse du sultan ; lorsque quelqu'un souffrait des yeux, elle frottait la partie malade avec un pétale, et elle guérissait. La couleur et le parfum de ces fleurs ne changèrent jamais [1].

97. On raconte aussi qu'elle dit : Dans notre maison, il y avait un candélabre qui était de la taille d'un homme ; notre maître, depuis le début de la nuit jusqu'au lever de l'aube se tenait debout et lisait les *Méârif* de Béhâ-ed-din Wéled.

Une nuit, un groupe de Djinns qui habitaient notre quartier, vint se plaindre à moi en ces termes : « Nous n'avons pas la force de supporter l'éclat de cette lumière ; Dieu nous garde qu'une douleur atteigne, par notre faute, les habitants de la maison ! » Kirâ-Khâtoûn continua son récit : « Je fis part de cette aventure à notre maître ; il sourit, et ne répondit rien pendant trois jours. Ensuite il dit : Dorénavant, ne te préoccupe pas, car tous ces Djinns sont devenus croyants et disciples, et ne causeront de peine à personne d'entre nous, à nos enfants ni à nos amis ».

98. La gloire des Compagnons, Djélâl-ed-dîn Qaççâb (que la miséricorde de Dieu soit sur lui !) était un des anciens disciples de notre maître ; il avait l'habitude d'acheter des poulains arabes, de les élever et de les vendre aux grands personnages ; il avait toujours, dans son écurie, de bons chevaux. Il raconta ceci : Un jour, de grands troubles venus du monde de l'au-delà se produisirent chez notre maître ; pendant quarante jours, il attacha son turban à la manière arabe, c'est-à-dire qu'il le noua sous la nuque. Tout à coup je le vis, couvert de sueur, entrer par la porte tout effaré, tandis que moi je le saluais et restais stupéfait. Il me dit : « Selle tel cheval, avec trois domestiques jeunes. »

1. Cette anecdote a été reproduite dans *Konia, la ville des derviches tourneurs*, p. 206.

Au prix de cent mille efforts, je sellai le cheval et le lui amenai. Il le monta et partit en compagnie de ceux-ci dans la direction de la *qibla* (sud). Je dis : « Votre serviteur vous accompagnera-t-il ? » Il répondit : « Aide-moi d'une pensée ». Le soir il rentra souillé de poussière ; ce cheval énorme était épuisé et fourbu. Le lendemain, il revint, demanda un cheval meilleur que celui-là, l'enfourcha et partit. A la prière du soir, il revint ; le cheval était amaigri et efflanqué, mais je n'osais rien dire. Le troisième jour, il revint encore, monta un autre cheval et partit ; il revint à la même heure de la prière du coucher du soleil, entra dans la maison, s'assit en toute tranquillité et dit : « Bonne nouvelle ! ô troupe de jouisseurs, ce chien infernal est reparti pour l'enfer ! Le dernier de ceux qui avaient été injustes fut anéanti : gloire à Dieu, seigneur des mondes [1] ! »

Un riche et notable négociant, désireux de s'instruire, arriva de Tébrîz, racontent les grands compagnons ; il descendit dans le caravansérail des marchands de sucre, et s'informa un jour, auprès de ses confrères de Qonya, des chéïkhs et des savants qui pouvaient se trouver dans la ville, afin de leur rendre visite et d'être admis au baise-mains, en vue de profiter de leur société et d'en tirer avantage. Le but de ceux qui connaissent le monde, ajouta-t-il, en supportant la fatigue des voyages et en lisant les livres, c'est de jouir de la présence des savants et des pieux chéïkhs, non pas uniquement de se livrer au négoce et d'acquérir des moyens ; c'est ainsi qu'on a dit :

« Dieu a dit : En voyage, tu vas partout ; [mais] d'abord, il faudrait rechercher l'humanité. »

« Dans cette ville, répondit-on, il y a nombre de chéïkhs nobles et de grands savants ; mais le chéïkh de l'islamisme, le traditionniste de l'époque, c'est Çadr-ed-dîn, qui est incomparable dans toutes les sciences religieuses et dans la

2. *Qor.* VI, 45.

voie mystique des docteurs de la certitude. » Les négociants, en conséquence, l'emmenèrent chez Çadr-ed-dîn, emportant avec eux, en guise de cadeau, près de deux cents dinars ainsi que des présents étranges et merveilleux. Arrivé à la porte du Chéïkh, le marchand de Tébrîz vit de nombreux serviteurs, de jeunes esclaves, des chambellans, des portiers, des eunuques. Plein de confusion, il en fut dégoûté et dit : « Suis-je venu visiter un prince ou un pauvre? » — « Cette pompe, lui répondit-on, ne change rien au caractère du chéïkh : c'est une âme parfaite ; il en est de même pour le *ḥalwâ* qui ne fait pas de mal au médecin, mais nuit au malade fébricitant. » Là-dessus, il entra malgré lui, eut l'honneur d'être admis à causer avec ce chéïkh ; il lui demanda sa bénédiction, et se plaignit des dommages consécutifs qu'il avait subis, et dont il demandait à être délivré ; il ajouta : « Au renouvellement de l'année, je verse aux nécessiteux la dîme aumônière, et je ne refuse pas de distribuer des aumônes, autant qu'il est en mon pouvoir ; mais je ne sais pas quelle est la cause de ces dommages. » Malgré ses supplications et ses instances, le chéïkh ne fit pas attention à sa situation ; il s'en retourna déçu et dégoûté.

Le lendemain, il demanda à ses confrères : « N'y a-t-il pas un autre derviche de la conversation de qui on puisse jouir, lui demander son appui pour atteindre son but? » Ils répondirent : « Un homme, un champion tel que tu le désires, c'est notre maître Djélâl-ed-dîn [Roûmî], qui a renoncé à tous les plaisirs en dehors de Dieu, a renversé de fond en comble la boutique des deux existences, et s'occupe nuit et jour du service de Dieu ; il est, en matière d'exhortations et de gnose, l'océan des pensées. » Le négociant de Tébrîz, plein d'un désir intense, les supplia de le mener chez lui. « Car, dit-il, rien que d'entendre parler de lui m'a rempli de joie. » Quelques marchands le guidèrent vers l'école de notre maître et l'emmenèrent après qu'il eût noué, dans le coin de son mouchoir, une somme de cinquante dinars.

Arrivés au collège, ils trouvèrent le maître assis seul dans la salle d'assemblée, plongé dans la lecture. Tous le saluèrent, et se sentirent transportés hors d'eux-mêmes. Le négociant de Tébrîz, perdant la raison à la vue du maître, pleura abondamment. « Tes cinquante dinars, dit le maître, sont agréés : ils valent mieux que les deux cents que tu as perdus ; Dieu a voulu t'envoyer une calamité et un désastre ; il t'a remplacé cette calamité par cette occasion de causer avec nous, et tu as échappé à ce désastre ; allons ! ne te désespère pas ; dorénavant tu ne subiras plus de dommages, et l'on s'excusera de ce qui s'est passé. » Le pauvre marchand, stupéfait à ces douces paroles, devint tout joyeux. « La cause de ton dommage, reprit le maître, peut être cette absence de bénédiction et ce malheur qui te sont arrivés lorsqu'un jour, dans le pays des Francs occidentaux, tu t'es rendu dans un quartier où un derviche franc, un grand saint, était endormi au bout d'un carrefour ; tu as craché sur lui, et tu as montré de la répulsion ; le cœur béni de cet homme puissant s'est fâché contre toi ; voilà pourquoi tu as subi tant d'événements et de pertes ; va, et rends-le content ; demande-lui de te décharger de cette peine, et en même temps transmets-lui notre salut. « L'infortuné fut tout troublé par cette indication. « Veux-tu, ajouta le maître, le voir maintenant ? Regarde. » Ayant placé sa main bénie sur le mur, il s'y ouvrit une porte ; le marchand aperçut cet homme endormi dans un carrefour, dans le pays des Francs ; immédiatement il baissa la tête, déchira ses vêtements : affolé par cette ivresse, il sortit et se mit en route. Quand il fut arrivé dans ces contrées-là, et qu'il passait dans ce même quartier à la recherche de cet homme, il l'aperçut endormi dans le même endroit où on le lui avait montré ; il descendit de sa monture de loin, et s'inclina. « Que faire, s'écria le derviche franc, puisque notre maître ne me laisse pas ? Sinon, j'aurais voulu me montrer à toi, ainsi que la toute-puissance de Dieu. Maintenant, approche-toi. » Il prit le marchand dans ses bras et le baisa sur les joues : « Maintenant, dit-il,

regarde : tu verras mon chéïkh et mon seigneur. » Le marchand jeta un regard : il aperçut notre maître plongé dans le concert spirituel, dansant et jouissant du plaisir de réciter ces vers :

« Il possède un empire fort agréable ; il lui faut des choses de toute espèce ; si tu le veux, deviens cornaline et rubis ou bien une brique de pierre.

« Si tu es un vrai croyant, il te recherchera ; si tu es un infidèle, il te louera ; dans cette rue-ci, deviens le Véridique ; dans cette rue-là, deviens un Franc. »

Revenu avec la bénédiction, il transmit le salut et les prosternations du derviche franc ; il distribua aux compagnons une quantité immense d'effets, s'installa à Qonya et devint l'un des mystiques sincères.

A cause du respect que nous avions pour notre maître, il ne fut pas possible de l'interroger sur les détails de cette affaire. Quelques jours plus tard, une caravane immense étant arrivée du côté de la Syrie, apporta la nouvelle que l'armée mongole avait investi la ville de Damas. On dit que c'était Houlagou-Khan [1], le même qui, en 655 [2], s'était emparé de Baghdad, avait mis à mort le Khalife ; en 657, il s'était dirigé vers la Syrie, avait pris Alep, et avait envoyé Kitou-bogha, à la tête d'une armée considérable, jusqu'à Damas. Pendant que cette armée assiégeait cette ville, les habitants aperçurent de leurs propres yeux notre maître arrivé au secours des troupes musulmanes ; ils brisèrent l'effort des Mongols ; ceux-ci, mis en déroute, s'en retournèrent frustrés. Le raconteur continua en ces termes : Tout joyeux de contentement, je revins auprès de notre maître pour lui décrire la situation de Damas. Il me dit : « Oui, ils ont vu Djélâl-ed-dîn. »

1. Ecrit *Hoûlâ'où*.

2. Lire 656 (1258). Cf. mon *Histoire de Bagdad dans les temps modernes*, p. 1. Il est vrai que l'investissement et le siège avaient commencé en 655 ; voir la lettre de Houlagou à El-Mélik en-Nâçir, citée par d'Ohsson, *Histoire des Mongols*, t. III, p. 294.

« Ce cavalier qui a remporté la victoire sur toute une armée, qui est-il pour les mystiques ? Le sultan de l'espèce humaine.

Tous les amis, pleins de joie, se séparèrent en se félicitant.

99. On dit qu'il y eut un soir concert dans le palais du Perwânè Moʿîn-ed-dîn [1]; les chéïkhs et les grands personnages y étaient présents. Notre maître y manifesta des troubles et poussa des cris consécutifs; finalement, il alla dans un coin de la maison et s'y tint debout. Après un court instant, il ordonna aux récitants de ne pas prononcer un mot. Les grands personnages restèrent stupéfaits; au bout de quelque temps, il releva la tête; ses deux yeux étaient devenus, dirait-on, deux bassins remplis de sang. Il s'écria : « O amis, approchez-vous, et contemplez dans mes deux yeux la grandeur des lumières divines. » Personne ne put le faire ; ceux qui regardèrent avec effort restèrent les yeux troubles et sans force ; les compagnons poussèrent des cris de désespoir et baissèrent la tête.

Notre maître dirigea alors ses regards vers Tchélébî Ḥosâm-ed-dîn et lui dit : « Viens, ô ma religion ! viens, ô ma foi ! viens, ô mon âme! viens, ô mon souverain ! » Le Tchélébî poussa des rugissements et versa des larmes. Alors le Perwânè

1. Le *perwânè* était, à Qonya, le grand chambellan, maître des cérémonies de la cour; cf. Huart, *Epigraphie Arabe d'Asie-Mineure*, p. 22. Le mot *perwânè* signifiant un diplôme royal, ce nom donné à un fonctionnaire désigne un chef de la chancellerie du palais (cf. notre mot administratif *papillon* désignant une petite feuille volante à placarder sur les murs); en turc *perwânèdjî*. Cf. Quatremère, dans les *Notices et extraits*, p. XIV, p. 250, note 2. Sur les rapports du pehlevi *parwânak*, de l'araméen *parwônqâ* et de l'arabe *forâniq*, voir S. Frænkel, *De vocabulis..... peregrinis*, p. 12. Moʿîn-ed-dîn Soléïmân fut le ministre de Ghiyâth-ed-dîn Kaï-Khosrau II ; Qylydj-Arslan IV lui avait donné en fief la ville et le territoire de Sinope, dont son fils, marié à une fille de Léon III, roi de la Petite-Arménie, hérita après lui. Il entra ensuite au service des princes mongols; plus tard, convaincu de trahison, il fut condamné à mort et exécuté par ordre d'Abaqa, à Alataq, le 1er rébîʿ Ier 679 (23 juillet 1278) : « il le fist trancher par mi » (Hayton, dans Dulaurier, *Historiens arméniens des Croisades*, t. II, p. 179, note B ; cf. d'Ohsson, *Histoire des Mongols*, t. III, p. 676 ; Ibn-Bîbî, IV, 288 et suiv. ; Khondémîr, *Habîb-os-Siyar*, t. II, 4e partie, p. 116). Suivant Mirkhond, *Rauzat eç-Çafâ*, t. IV, p. 105, dernière ligne, il était originaire de la ville de Kâchân en Perse.

ayant en cachette lancé un regard du côté de Tâdj-ed-dîn Mo'izz Khorâsâni, lui aurait dit : « Ce que notre maître dit à l'égard de Tchélébî Ḥosâm-ed-dîn, cette idée se trouve-t-elle en lui ? mérite-t-il ces discours ou bien le fait-il avec gêne ? » Immédiatement le Tchélébi s'avança, saisit solidement le Perwânè et lui dit : « O Emir Mo'în-ed-dîn, si ce n'est pas encore arrivé, du moment que notre maître l'a ordonné, immédiatement il conduit cette idée en compagnie de mon âme et me la donne [1] ».

« Son ordre, quand il veut quelque chose, consiste uniquement à dire : Sois ! et elle est [2] ».

« Son action est exprimée par ces mots : « Sois ! et elle fut ; elle ne dépend pas des causes [secondes] ».

« Il est bien connu que par l'alchimie un morceau de cuivre devient de l'or; cette alchimie plus rare a fait de ce cuivre la pierre philosophale. »

« Par suite de la prétention à l'amitié [3] qu'a votre Excellence, ces choses ne sont point étranges. » Le Perwânè sentit la sueur perler à son front ; il demanda qu'on l'excusât, et envoya, à titre de remerciement, des richesses considérables.

100. Parmi les miracles qu'il a faits, il y a ceci que personne n'osait regarder ses yeux bénis, à cause de l'acuité des rayons de lumière qui en sortaient. A raison de cet éclat tous dérobaient leurs yeux et regardaient vers la terre.

101. Notre maître Chems-ed-dîn Malaṭî (miséricorde sur lui !), un des grands amis admis à l'intimité, a raconté ceci : Un jour, nous nous trouvions en compagnie de notre maître, dans le jardin de Tchélébi Hosâm-ed-dîn ; notre maître, après avoir mis ses deux pieds bénis dans l'eau du ruisseau, nous enseignait. Au milieu de son discours, il s'occupa de décrire les qualités de Chems-ed-dîn Tébrîzî et prononça des louanges sans fin. Bedr-ed-dîn, fils du *muderris*, qui était un

1. C'est-à-dire quand même ce n'aurait pas été vrai auparavant, du moment que le maître parle, il crée en moi les qualités qu'il annonce.
2. *Qor.*, XXXVI, 82.
3. *Yâr-foroûchî.*

des grands compagnons, poussa un soupir à ce moment et dit : « Bravo, regrets ! bravo, hélas ! » — « Pourquoi des regrets, dit notre maître, et qu'est-ce que des regrets ont à faire au milieu de nous ? « Bedr-ed-dîn, tout confus, répondit : « Mes regrets proviennent de ce que je n'ai pas compris notre maître Chems-ed-dîn, et que je n'ai pas profité ni joui de sa lumineuse présence ». Notre maître (que Dieu sanctifie son illustre mystère !) garda le silence quelque temps, puis il dit : « Si tu n'as pas atteint Chems-ed-dîn Tébrîzî, j'en jure par l'âme de mon père que tu as atteint une personne qui a cent mille Chems-ed-dîn Tébrîzî suspendus à chacun de ses cheveux et stupéfaits à la compréhension du développement de son mystère !

« Chemsi Tébrîzî, qui est un roi aimable, avec toute sa royauté est notre garde du corps. »

Les compagnons manifestèrent des transports mystiques ; la danse commença, et le maître se mit à réciter ce *ghazel* :

« Ma lèvre a prononcé tout à coup le nom de la fleur et du jardin ; elle est venue, et cette joue fleurie m'a broyé la bouche.

« Elle m'a dit : Je suis la souveraine ! Je suis l'âme du jardin ! En présence d'un roi comme moi, qu'importe le souvenir d'un tel ? »

Et ainsi de suite. On dit que Tchélébî Bedr-ed-dîn resta alité, malade, pendant près de quarante jours ; puis il se repentit de ce qu'il avait dit, il recouvra la santé et fut distingué de nouveau par la faveur du Chéïkh.

Le chéïkh Maḥmoûd surnommé Çâḥîb-Qirân, qui avait dépassé l'âge de ses contemporains, a raconté qu'un jour le Qâḍi mort martyr de la foi, ʿIzz-ed-dîn de Qonya, qui fut le ministre du sultan ʿIzz-ed-dîn Kaï-Khosrau, et avait fait bâtir, pour notre maître, à Qonya même, une mosquée cathédrale (c'était un homme magnanime), posa à notre maître la question suivante : « Nous avons lu, dans toutes les branches de la science que vous avez acquise, les mêmes livres, selon nos aptitudes et nos efforts ; nous avons

déployé, pour nous les assimiler, toute notre énergie ; mais de ce que vous savez et vous comprenez, nous n'en avons ni connaissance ni information ; notre raison n'atteint pas ces pensées ». Le maître sourit et dit : « Oui, en effet, nous avons lu une ou deux pages de la science du bonheur, qui est la science de Dieu ; elles ne sont point parvenues jusqu'à vous ; certains les lisent, et elles appellent certains. C'est la grâce de Dieu, qu'il accorde à qui il veut [1] ».

« La raison qui provient du mouvement de la sphère de Saturne, n'a pas de place en présence de notre raison.

« C'est par Mercure et Saturne qu'elle est devenue savante ; nous le sommes devenu par la justice du Créateur gracieux.

« Il a enseigné les noms [à Adam], c'est la légende de notre cachet ; la science transcendante est notre but ».

Le qâḍi baissa la tête et sortit en pleurant.

102. On dit encore que le qâḍi 'Izz-ed-dîn, au début de sa carrière, réprouvait la musique. Un jour, notre maître sentit de grands troubles ; tout en dansant, il sortit du collège, entra dans la chambre du qâḍi 'Izz-ed-dîn, poussa un cri et le prit par le collet en prononçant ces paroles : « Lève-toi et viens à la fête de Dieu ! » Tout en le tirant, il l'amena à la réunion des mystiques, et lui montra ce qui était en rapport avec sa capacité. Après avoir déchiré ses vêtements, le qâḍi entra en danse ; finalement il devint un disciple sincère, après avoir fait montre de bonne volonté.

103. On rapporte que trois qâḍis, 'Izz-ed-dîn d'Amasia, 'Izz-ed-dîn de Sîwas et 'Izz-ed-dîn de Qonya (que Dieu ait pitié d'eux !) demandèrent un jour à notre maître : « Quelle est la voie que vous suivez ? » Il répondit par ce [passage du Qorân] : « Dis-leur, voici ma voie : j'appelle à Dieu par des preuves évidentes, moi et ceux qui me suivent [2]. » Immédiatement tous les trois devinrent disciples sincères.

Un groupe de compagnons a raconté ceci : Lorsque le qâḍi 'Izz-ed-dîn eut achevé la [construction de la] mosquée

1. *Qor.*, V, 59.
2. *Qor.*, XII, 108.

cathédrale de Qonya, en remerciement de ce succès, il tint une séance d'intronisation immense; il distribua des pièces d'or aux savants, aux ouvriers et aux nobles récitants du Qorân ; il demanda à notre maître de vouloir bien prêcher dans ce nouveau temple ; celui-ci acquiesça à ce désir. Pendant qu'il était occupé au sermon et aux conseils donnés à la foule, il raconta l'anecdote suivante pendant le prêche : Dans tel climat, il y avait un petit oiseau qui n'avait pas de cheveux sur la tête. Kémâl-ed-dîn le nomenclateur applaudissait et disait : Mille bénédictions, ô souverain véridique! Que je meure pour ta politesse! Le qâḍi Rokn-ed-dîn devint immédiatement son disciple, à raison de la grâce qu'il avait mise à parler de cette façon, car le qâḍi 'Izz-ed-dîn, et Kémâl-ed-dîn, chef de l'assemblée, étaient tous les deux teigneux et n'avaient plus de cheveux sur la tête ; et le maître avait employé le moyen de cette historiette pour qu'ils n'en fussent pas fâchés [1].

104. Un jour, le maître passait à travers un quartier; deux individus étrangers se disputaient et se disaient des injures [2]; le maître s'arrêta de loin et entendit l'un dire à l'autre : « C'est à moi que tu parles! Par Dieu! si tu dis un [gros mot], tu en entendras mille. » Le maître s'approcha : « Non pas, viens, et dis-moi toutes les paroles que tu as devers toi, car si même tu en dis mille, tu n'en entendras pas une. » Les deux adversaires se précipitèrent à ses pieds et firent la paix immédiatement.

105. Notre maître Chems-ed-dîn Malaṭî raconte qu'un jour, un professeur était venu avec ses élèves trouver notre maître; ils lui demandèrent de vouloir bien leur poser des questions en manière d'examen ; [mais] ils s'étaient dit l'un à l'autre : « [Voyons] comment sera la connaissance de la langue arabe chez notre maître. » Lorsqu'ils furent assis en sa présence, le Seigneur leur raconta des plaisanteries sans nombre; il

1. *Gardî dèr dil-i îchân na-nichest*, « qu'une poussière [un ressentiment] ne se déposât pas dans leur cœur ».

2. *Zi o qâf mî-goftènd*, « ils disaient des *z* et des *q* », comme nous disons : « Les *b* voltigeaient sur son bec ».

commença une histoire où un jurisconsulte simple accompagnait un grammairien intelligent; tout à coup ces deux personnages arrivaient à un puits détruit; le jurisconsulte débutait par cette phrase [arabe] : *Bîr*[un] *mo'aṭṭala*[tun] « un puits abandonné » sans mettre de *hamza* sur le mot *bi'r* : le grammairien en fut offusqué : « Ne prononce pas *bîr*, mais *bi'r*, pour que ce soit plus élégant. » La dispute du jurisconsulte et du grammairien se prolongea; argumentant sur la présence et l'absence de *hamza*, ils parcoururent feuillet par feuillet les grammaires [1], et se fatiguèrent à accumuler des preuves. Finalement la discussion n'aboutit à rien; la nuit était tombée, et ils restèrent dans l'obscurité. Sur leur route, il y avait un puits; par un effet de la prédestination divine, le grammairien y tomba; du fond, il cria : O compagnon, ô jurisconsulte compatissant, délivre-moi de ce puits obscur, pour l'amour de Dieu! — « Je te sauverai à une condition, dit le jurisconsulte, c'est que tu supprimeras le *hamza* du mot *bi'r*. L'infortuné grammairien, infatué de son mérite, ne put se sauver qu'en supprimant le *hamza*. De même, ajouta le maître, tant que tu ne supprimeras pas de ta personnalité le *hamza* de l'hésitation et de ta propre existence, tu verras que tu ne seras pas délivré de ton obscurité, qui est le puits de la nature et de la passion; jamais tu n'atteindras le vaste espace de la plaine aux sains effluves qui est indiquée dans les mots du Qorân : « La terre de Dieu est vaste [2]. » Alors le professeur et ses disciples, enlevant leurs turbans, déchirant la ceinture de la négation, et faisant montre de bonne volonté, devinrent des adeptes sincères.

« Nous avons pris le grammairien dans ses propres filets, afin de vous apprendre la grammaire de l'effacement [3].

1. Littéralement : les livres de morphologie et de syntaxe.
2. *Qor.*, XXXIX, 13.
3. *Maḥw*, effacement : disparition des qualités habituelles, de telle sorte que l'homme s'éloigne de la raison et produit des actes et des paroles déraisonnables, telles que dans l'ivresse provenant du vin. Cf. Djordjânî, *Défini-*

« Sache qu'ici c'est l'effacement qui convient, non la grammaire ; si tu es effacé, entre sans danger dans l'eau.

« Jurisprudence, syntaxe, morphologie, tout cela pèse bien peu, ô mon ami profond ! »

106. *Anecdote.* On dit qu'un jour certains amis parlèrent, en présence de notre maître, des œuvres de bienfaisance et de la justice de l'Emir Mo'în-ed-dîn Perwânè, dont on disait que les mortels étaient tranquilles grâce à son existence. Le maître répliqua : « Les amis disent vrai ; mais il y a encore autre chose ; cela ressemble à cette histoire qu'on raconte, à savoir qu'un groupe de pèlerins s'en allaient vers la Ka'ba ; pendant la route, le chameau d'un derviche tomba malade ; malgré tous les efforts il ne put se relever. On chargea les bagages sur un autre chameau ; on l'abandonna, et l'on continua la route. Au même moment, les bêtes sauvages entourèrent le chameau malade et formèrent un cercle autour de lui, mais pas un seul ne s'avança plus près. La caravane fut stupéfaite, se demandant pourquoi ces bêtes ne le mettaient pas en pièces ; un des voyageurs revint sur ses pas pour se rendre compte de la situation. Il aperçut un talisman [1] attaché au cou de l'animal ; il détacha ce talisman et partit. Immédiatement les bêtes sauvages attaquèrent le chameau et le mirent en mille pièces. Sachez maintenant que ce monde ressemble à ce chameau ; les savants, les pauvres, les chefs militaires, etc., sont comme la caravane ; notre existence, c'est ce talisman ; tant que le talisman reste attaché au cou, il agit ; la caravane de ce monde est en pleine jouissance jusqu'au moment où on le détache du cou du chameau, en vertu de ce passage du Qorân [2] ; « O âme tranquille, reviens vers ton Seigneur, satisfaite et dont on soit satisfait. » Voyez alors ce que devient le monde et où

tiones, éd. Flügel, p. 167, 288 ; éd. du Caire, p. 138 ; 2e part., p. 5. Il y en a diverses espèces, énumérées par 'Abd-er-Razzâq, *Dictionary of the technical terms*, p. 53-54.

1. *Héïkel.*

2. *Qor.*, LXXXIX, 27-28.

vont les mortels, comment les Sultans et les Savants disparaissent. » Les amis poussèrent des gémissements et pleurèrent amèrement. On dit que c'est à cette époque que notre maître trépassa; il ne se passa pas un an entier que tous les sultans, les imams de la religion, les ministres [1] moururent les uns à la suite des autres; la contrée d'Asie-Mineure resta orpheline et sans fortune; l'univers fut bouleversé; les traces de la prospérité, du bien-être et de la tranquillité disparurent du monde, il devint ce qu'il avait dit, jusqu'à ce que Dieu veuille [le rétablir] [2].

Un jour, dit-on, notre maître était assis dans la boutique du cheïkh Çalâḥ-ed-dîn Zerkoûb, tandis que les amis formaient cercle tout autour; il était occupé à causer de gnose et de mystères. Un vieillard entra en se frappant la poitrine et en gémissant [3]; il se précipita en pleurant aux pieds du maître : « J'avais un petit enfant de sept ans, s'écria-t-il, on me l'a volé; il y a plusieurs jours que je suis à sa recherche, et je ne le trouve pas ». Alors, avec une violence entière, le maître répliqua : « Voilà une chose étonnante! Tous les mortels ont perdu Dieu : ils ne le cherchent absolument pas, ils ne se frappent ni la poitrine ni la tête; que t'est-il donc arrivé pour que tu te frappes la poitrine, et que tu couvres de confusion, pour l'amour d'un petit enfant, un vieillard tel que toi? Pourquoi ne cherches-tu pas un seul instant le Créateur du monde et ne lui demandes-tu pas son secours et son appui? Comme Jacob, tu retrouverais ton Joseph perdu ». L'infortuné vieillard s'inclina aussitôt, demanda pardon et commença à recouvrir [sa poitrine nue]. C'est au milieu de ces conjonctures qu'on vint lui donner des nouvelles de son fils perdu, en lui apprenant qu'on l'avait

1. *Khwâdjègân.*

2. Le Ms. 114, f°s 34 v° et 35 r°, renferme encore deux autres anecdotes, l'une relative à des vers obscènes expliqués d'une manière mystique, l'autre se rapportant à une accusation d'avoir localisé Dieu, que nous croyons devoir omettre.

3. *'Alâlâ konân.*

retrouvé. Ce jour-là, il y eut tant de créatures, prises de l'amour mystique, qui devinrent disciples, qu'on ne pouvait les compter.

107. On raconte encore qu'un jour notre maître émettait des idées dans une réunion ; tout à coup un jeune homme respectable entra et s'assit à une place plus haute que celle qu'occupait un vieillard. Le maître dit : « Dans les temps passés, l'ordre divin était que tout jeune homme qui s'asseyait plus haut qu'un vieillard s'enfonçait immédiatement dans le sol ; c'était, sous cette forme, la peine du talion de cette communauté ; maintenant, à notre époque, nous voyons que des jeunes gens frais émoulus, sans crainte ni trouble, donnent des coups de pied aux vieillards, sans se soucier de l'éclipse de la vie future et des métamorphoses internes. Un jour, continua-t-il, le lion de Dieux victorieux, le commandeur des croyants ʿAli, fils d'Abou-Ṭâlib (que Dieu ennoblisse son visage !) s'en allait à la mosquée du prophète pour y accomplir la prière du matin. Au milieu du chemin, il vit un vieux juif marcher devant lui ; par suite de la générosité et de l'humanité qui étaient dans sa nature, le Commandeur des croyants ne le dépassa pas ; il marcha tout doucement sur ses traces. Quand il arriva à la mosquée, il aperçut le prophète courbé pour la salutation [1] de la première prosternation; immédiatement, sur un ordre auguste, Gabriel se présenta et plaça la main sur le dos béni de l'Envoyé de Dieu (que le salut soit sur lui !) afin que le Commandeur des croyants ne fût pas privé des mérites de la première prosternation de la prière du matin, car la récompense qui y est attachée est meilleure que pour cent années de dévotion, et le prophète a dit lui-même : « La première prosternation est meilleure que le monde et ce qui s'y trouve ». Après que le prophète eut terminé sa prière, il demanda à Gabriel : « Quel est le mystère de cette situation ? » L'archange répondit : « La cause en est que le Commandeur des croyants, venant à la mosquée, était accom-

1. *Rukoûʿ*.

pagné par un vieux Juif, sans le dépasser; le Dieu très haut n'a pas trouvé juste qu'ʿAli fût privé de sa part à la récompense que mérite la prière du matin; il a octroyé cette grâce. Maintenant, [voyez] quelle récompense Dieu a réservé à la considération dont l'imam ʿAli entourait un vieux juif; jugez par comparaison de ce que devrait être la considération réservée à un vieillard qui aurait passé sa vie dans la voie de Dieu et dont la barbe a blanchi dans la communauté musulmane! Le Dieu très haut lui donnera en échange de cela bien des grâces et des faveurs; en vérité, c'est à Dieu que la gloire appartient, à son prophète et à ses serviteurs particuliers, car il a été dit : « Gloire à Dieu, à son prophète, et à tous les vrais croyants [1]. » O Dieu! si tu veux être toujours accompagné par une fortune jeune, tiens ferme le pan de la robe d'un vieillard mystique, car jamais un jeune homme n'est devenu vieux sans la faveur d'un chéïkh véridique, ni n'est parvenu aux miracles que font les vieillards mystiques.

« Choisis un directeur spirituel, car sans lui ce voyage sera plein de calamités, de craintes et de dangers.

« J'ai donné le nom de vieille à la fortune jeune, car c'est par Dieu qu'elle est vieille et non par les jours.

« Ce n'est pas le vieux ciel qui compte dans le monde, mais la bonne direction, et c'est Dieu qui la connaît le mieux » [2].

Le maître émettait un jour des pensées dans son collège et prononça ces paroles : « Dieu, dans son illustre Qorân, a dit : « La plus laide des voix est celle de l'âne [3]. » En effet, parmi tous les animaux, c'est à lui qu'on attribue la voix la plus laide et la plus désagréable; nos amis savent-ils ce que cela signifie? » Les amis s'inclinèrent et sollicitèrent une explication. « Tous les animaux, reprit-il, ont un gémissement,

1. *Qor.*, LXIII, 8.
2. Ces vers renferment une série de jeu de mots sur *pir* « vieillard » et « chef d'une communauté religieuse ».
3. *Qor.*, XXXI, 18 (conseils de Loqmân à son fils).

une plainte, une action de grâces spéciales, par lesquelles ils mentionnent leur Créateur et leur Providence; le chameau a son grognement, le lion son rugissement, le cerf sa plainte, la mouche son bourdonnement, la guêpe son bruissement, et ainsi de suite : dans le ciel, les anges et les êtres spirituels ont des actions de grâces et des hymnes [1]; les hommes ont les formules de la profession de foi et les diverses dévotions intérieures et corporelles ; il n'y a que le pauvre âne seul qui brait à deux moments fixes, quand il a un désir charnel et quand il a faim ; comme l'a dit le poète arabe :

« C'est comme le méchant âne, si tu le nourris à satiété, il frappe les gens, et s'il a faim, il brait. »

« L'âne est donc constamment l'esclave de son gosier et de ses organes génitaux. De même, toute personne qui n'a pas dans son âme la douleur de Dieu et la plainte de l'amour mystique, et n'a dans sa tête ni désir ni mystère, est auprès de Dieu moins qu'un âne : « Ils sont comme des troupeaux, et même plus égarés encore [2]. »

« Sache que cette passion bestiale est un âne ; lui être soumis est encore plus honteux.

« Si tu ne connais pas la voie, fais le contraire de ce que cet âne désire : c'est là le chemin droit. »

« Autrefois, continua-t-il, un souverain, pour le mettre à l'épreuve, demanda à un autre souverain trois choses mauvaises, les plus mauvaises qu'on pût trouver : un mets, une âme, un animal. Ce souverain lui envoya, en fait de mets, du fromage ; en tant qu'âme, un esclave arménien ; en fait d'animal, un âne ; et il rappela en tête de sa réponse le passage du Qorân qui qualifie la voix de cet animal. »

Un jour, le maître, monté sur un âne, se rendait, accompagné de tous les amis, au jardin du Tchélèbi Ḥosâm-ed-

1. *Zadjal.*
2. *Qor.*, VII, 178 ; cf. XXV, 46.

dîn. « L'âne est la monture des gens honnêtes, dit-il ; bien des prophètes s'en sont servis : Seth, Esdras, le Messie, ainsi que notre prophète.

« Enfourche un âne sans selle, ô bavard ! L'âne n'est point nu, du moment que le prophète l'a monté. »

L'ami théologien, Chihâb-ed-dîn le récitant, était aussi monté sur une bête [du même genre] : tout à coup son âne se mit à braire ; plein de colère, il le frappa sur la tête à plusieurs reprises. « Pourquoi bats-tu ce pauvre animal ? dit le maître ; n'es-tu pas reconnaissant de ce qu'il te porte, de ce que tu es dessus et lui dessous ? Qu'aurais-tu fait, si c'était le contraire ? Actuellement, sa plainte ne peut provenir que de deux motifs ; ou il a faim, ou il a une appétence vénérienne ; dans ces deux cas, toutes les créatures sont semblables. Il faut donc les frapper toutes sur la tête et les maltraiter ! » Chihâb-ed-dîn, pris de repentir, descendit, embrassa le sabot de l'âne et le cajola.

108. On dit qu'un individu se plaignait de son peu de fortune. Notre maître lui dit : « Va, et dorénavant ne me considère plus comme ami, pour que le monde te soit procuré ! » et il récita ce vers noble :

« Viens, deviens comme moi, ô visage de lune, ne cherche ni fortune, ni commodité de la vie ; car si le diable avait été tel, il aurait été le roi et le possesseur de drapeau. »

Et il ajouta : « Un jour, un des compagnons du prophète (sur lui la bénédiction et le salut !) lui dit : « Je t'aime ». — « Alors, dit le prophète, que restes-tu debout ? Revêts la cuirasse, marche à la rencontre des peines et sois-y préparé, car le malheur est le cadeau fait à ceux qui aiment ». Et il termina par ces mots :

« Il a dit : Ne suis-je pas [votre Seigneur], et tu as répondu :

Mais si. Quelle est le mystère de ce : « Mais si ! » C'est de supporter le malheur [1] ».

109. Un mystique, dit le Maître, demanda à un riche : « Aimes-tu mieux l'argent ou le péché ! » — « L'argent, » répondit le riche. « Tu ne dis pas la vérité, reprit le derviche, c'est le péché et la perdition que tu préfères ; ne vois-tu pas que tu abandonneras [un jour] ta fortune, que tu emporteras avec toi la perdition et le péché, et que tu seras l'objet de la réprimande divine ? Si tu es un homme, fais des efforts pour emporter avec toi ta fortune sans commettre de péché ; du moment que tu l'aimes, le moyen est d'envoyer ton argent à Dieu avant de te rendre toi-même auprès de lui, afin qu'on fasse là-bas des œuvres pour toi ; car il a été dit : « Le bien que vous ferez d'avance en faveur de vous-mêmes, vous le trouverez auprès de Dieu : c'est mieux, et c'est une récompense plus grande [2] ».

Des amis qui étaient les confidents des secrets et revêtus du vêtement de consécration de ce temple des gens libres (que la satisfaction de Dieu soit sur eux tous !) nous ont raconté ceci : Le Perwânè Mo'în-ed-dîn (que Dieu élève son rang !) avait réuni de grands personnages dans son palais ; tous les savants, les chéïkhs, les hommes généreux, les ermites de la solitude, les voyageurs qui étaient arrivés des différentes contrées, y étaient présents. Les grands chefs de la magistrature [3] s'étaient installés aux places d'honneur. Or le Perwânè pensa : « Si notre Maître aussi consentait à venir, qu'arriverait-il, du moment qu'il est l'honneur de notre époque ? » Medjd-ed-dîn l'Atabek, qui était le gendre du Perwânè et le disciple de notre Maître, était un homme plein de mérites et croyant ; il se leva et s'avança pour inviter notre Maître. A ce moment il se produisit des murmures parmi les magistrats et les grands, victimes de suggestions

1. Jeu de mots entre *balâ* « mais si » et *bélâ* « malheur ».
2. *Qor.*, LXXIII, 20 ; cf. II, 104.
3. *Çodoûr-i 'izhâm*.

diaboliques, se disant : « Si notre maître arrive, où s'assiéra-t-il ? » Ils répondirent d'un commun accord : « Nous sommes tous assis chacun à la place qui convient à notre rang ; qu'il s'asseoie à la place qu'il voudra. »

Lorsque l''Atabek Medjd-ed-dîn transmit le message avec une élocution pénétrante, notre maître réunit le Tchélébi Ḥosâm-ed-dîn et ses compagnons, puis ils partirent tous ; les amis marchaient devant, et le Maître les suivait. Quand le Tchélébi Ḥosâm-ed-dîn entra dans le palais du Perwânè, tous les grands, pour l'honorer, lui donnèrent une place en haut du sofa. Au moment où notre Maître arriva, le Perwânè et les grands du royaume coururent à sa rencontre ; le ministre baisa sa main bénie, et s'excusa par ces mots : « Nous avons causé de la peine à votre seigneurie, mais c'est une miséricorde pour vos serviteurs ». En entrant dans le palais, notre Maître vit que les grands personnages s'étaient assis en haut et en bas du sofa ; il les salua et s'assit dans la cour du palais. Le Tchélébi Ḥosâm-ed-dîn se leva et courut en bas s'installer à côté du Maître ; la plupart des grands firent de même, ainsi que ceux qui, par hypocrisie, suivirent leur exemple, tels que le chéïkh Naçîr-ed-dîn, le chéïkh Chéref-ed-dîn Hériwè, le Séyyid Chéref-ed-dîn, et autres sots qui les imitaient et dont chacun était une vraie bibliothèque pour toutes les sortes de connaissances. On dit que le Séyyid Chéref-ed-dîn était un homme au naturel sage, théologien scolastique, impudent et laid. Lorsqu'il considéra cette situation, où tous les grands étaient descendus de l'étage supérieur, et qu'un aussi grand personnage que notre Maître avait pris place dans l'endroit où l'on ôte ses chaussures, il commença à dire : « Où est la place d'honneur, et dans la voie mystique, à quel lieu donne-t-on ce nom ? » Le qâḍî Sirâdj-ed-dîn répondit : « Dans les collèges de savants, la place d'honneur est le milieu du sofa, là où se tient le professeur ». — « Dans la coutume des gens qui pratiquent la retraite pieuse dans les mosquées, dit Chéref-ed-dîn Hérîwè, et dans celle des prieurs du Khorasan, la place d'honneur

est le coin de l'angle ». — « D'après les mystiques, reprit le chéïkh Çadr-ed-dîn, on donne ce nom au bord du sofa, ce qui en réalité est l'endroit où l'on dépose ses chaussures ». Après cela, par manière d'épreuve, ils posèrent la même question à notre maître : « D'après votre coutume, où se trouve la place d'honneur? » Il répondit :

« Dans la voie idéale, où sont le seuil et la place d'honneur? Appellons ainsi, vous et moi, l'endroit où se trouve notre ami.

« La place d'honneur, c'est là où est l'ami ». — « Où est-il? » dit le Séyyid Chéref-ed-dîn. — « Es-tu aveugle? Ne le vois-tu pas? dit le maître ».

« N'as-tu pas d'yeux pour le regarder? Sinon, de ta tête jusqu'à tes pieds, c'est lui tout entier ».

Il se leva immédiatement; la danse s'échauffa; tous les grands déchirèrent leurs vêtements. Après la mort de notre maître, le Séyyid Chéref-ed-dîn se rendit à Damas ; il y devint aveugle. Les amis allaient parfois le voir; il gémissait et pleurait, en disant : « Hélas! que de malheurs sont tombés sur mon âme! Au moment où notre maître a jeté son regard sur moi, je vis tendre un voile [1] noir qui m'enleva la vue; je ne pus plus percevoir les objets, ni voir la couleur des choses; mais j'espère de notre maître qu'il m'accordera sa faveur, à moi infortuné présomptueux, car les grâces des saints sont infinies! Ainsi qu'il l'a dit lui-même :

« Ne sois pas désespéré pour un crime que tu as commis, car la mer de générosité (Dieu) est celui qui admet la repentance.

« Dire les louanges de Dieu et pratiquer la dévotion, cela efface ton péché, car il est sans égal pour revenir aux pécheurs repentants.

Certains raconteurs nous ont fait entendre que cet incident eut lieu du temps de Djélâl-ed-dîn Qaraṭâï, qui donna

1. *Tuluq.*

une grande séance d'intronisation quand il eut achevé la construction de son médrésé. Ce jour-là, les grands savants se mirent à discuter sur la place d'honneur; or, Chems-ed-dîn Tébrîzî était venu et s'était assis à l'endroit où l'on dépose les chaussures. D'un commun accord, on demanda à notre Maître : « Qu'appelle-t-on place d'honneur? » Il répondit : « Pour les savants, c'est le milieu du sofa; pour les mystiques, c'est le coin de la chambre; pour les çoûfîs, c'est le bord du sofa; pour les amoureux, c'est le giron de leur ami ». Incontinent, il se leva et alla s'asseoir à côté de Chems-ed-dîn Tébrîzî. On dit que c'est ce même jour que ce derviche devint célèbre parmi les grands de Qonya, et que cet incident se reproduisit une seconde fois du temps du Perwânè.

Mo'în-ed-dîn Perwânè avait donné un grand concert à notre Maître; tous les savants et les mystiques y étaient présents. La danse dura jusqu'à minuit; les mets préparés étaient devenus froids et rassis. Le Perwânè fit venir le chéïkh Moḥammed, le serviteur, et lui parla de cette question du souper. Ce chéïkh voulait parler au Maître par allusion, mais celui-ci répliqua : Tant que le distributeur de l'eau ne fermera pas les vannes, comment la meule du moulin pourrait-elle s'arrêter, rester tranquille et fixe? Le Perwanè s'inclina et pleura; il livra au pillage le repas préparé, et en commanda un nouveau.

110. *Anecdote.* La tradition nous fait savoir qu'Akmal-ed-dîn le médecin (que Dieu parfume son tombeau!), un des grands sages de l'Asie-Mineure, avant de devenir l'élève de notre maître, vint un jour trouver celui-ci, qui lui ordonna de préparer un détersif et des pilules pour dix-sept amis choisis. Le jour fixé pour prendre les médicaments, notre maître se rendit le matin à la maison d'Akmal-ed-dîn; le médecin sortit et le reçut humblement. Notre maître entra et but un à un les dix-sept bols de médicaments préparés. A chaque fois, il disait : Gloire à Dieu, Seigneur des mondes! Akmal-ed-dîn, effrayé par cette situation, resta

immobile, stupéfait, sans pouvoir parler. Le maître, ensuite, se rendit à son collège.

Tous les compagnons, informés de cet incident, restèrent étonnés de cette aventure, se demandant ce qu'allait devenir son tempérament délicat, broyé par les mortifications. Pendant un temps, il s'occupa de tenir des propos mystiques. Akmal-ed-dîn se prépara à se rendre au collège; quand il y entra, il vit que le maître, adossé au *miḥrâb*, était occupé à commenter les vérités; il lui demanda : Comment est votre santé bénie ? — « Sous lesquels coulent des ruisseaux [1] » répondit, par plaisanterie, le maître. « Que le maître s'abstienne de l'eau! » s'écria le médecin. Tout de suite, il ordonna d'apporter un bloc de glace que l'on cassa en petits morceaux; le maître se mit à manger ces morceaux, et il en dévora tellement qu'on ne saurait les nombrer. Puis il se rendit au bain; celui-ci une fois terminé, il ordonna d'entrer en danse et continua cet exercice pendant trois jours et trois nuits.

Cependant Akmal-ed-dîn, ayant jeté son turban par terre [en signe de désespoir], se lamentait et disait : « Une situation pareille ne pourrait être supportée par un homme; aucun saint n'a montré une telle force [de résistance] ». Immédiatement il devint son disciple, avec ses enfants, et il raconta cette aventure aux autres médecins, qui tous devinrent disciples et crurent; ils avouèrent que cet homme aidé par le concours divin était un médecin céleste [2].

« Si un saint avale du poison, c'est pour lui comme du miel; si un élève en mange, son intelligence devient obscure.

« De ce poison aucun dommage n'a atteint le Discriminateur [3], car la thériaque discriminante était pour lui comme du sucre ».

111. Ces jours-là, une dispute était née entre les méde-

1. *Qor.*, *passim*.
2. Cf. notre *Konia*, p. 208.
3. *Fâroûq*, surnom d' 'Omar.

cins de la ville et les savants de l'époque, qui se demandaient si l'âme humaine était entretenue vivante par le sang, ou par quelque autre chose; les médecins, en général, affirmaient que c'était par le sang; car si le sang s'écoule en totalité, l'homme meurt sur le champ. Ils convainquirent les jurisconsultes. Les savants se rendirent auprès de notre maître et lui exposèrent cette question. « Il est certain, répondit-il, que les hommes vivent par leur sang ». — C'est la doctrine des médecins, répliquèrent-ils. « Mais ce n'est pas exact, reprit le maître; l'homme vit par Dieu, non par le sang ». Personne ne put répondre : « Non, nous n'en convenons pas ».

« Le philosophe n'a pas l'audace de se vanter, car s'il se vante, la religion de Dieu le pulvérisera ».

Il ordonna ensuite de lui amener un praticien pour la saignée, qu'il se fit faire aux deux bras; il abandonna tellement de sang que la totalité en parut extraite de ses veines. Il ne resta que du sérum à l'endroit de la blessure faite par la lancette. Le maître se tourna vers les médecins : « Est-ce ainsi que les hommes vivent par le sang, ou par Dieu? » Tous s'inclinèrent et eurent foi dans la puissance de l'homme de Dieu. Immédiatement il commença à entrer en danse et continua cet exercice, avec la passion et le trouble qu'il comporte, pendant trois nuits et trois jours.

Un jour, raconta Chems-ed-dîn Malaṭî, je m'étais rendu chez notre maître; je le trouvai assis seul dans la salle d'assemblée du collège; je le saluai et m'assis. « Viens plus près », me dit-il. Je m'approchai davantage; mais à plusieurs reprises il me dit encore : « Viens plus près ». Je me glissai tellement près que mon genou atteignit le sien; par suite de la terreur que j'éprouvais, je sentis mon corps devenir chair de poule. « Assieds-toi, me dit-il, de manière que ton genou joigne le mien ». Il m'expliqua alors tant de choses relativement aux vertus du Séyyid Borhân-ed-dîn et aux miracles de Chems-ed-dîn Tébrîzî (que Dieu sanctifie

leurs mystères!) que je m'évanouis. Plus tard il reprit : « Notre Sultan a dit : Quand on parle des gens vertueux, la miséricorde descend, ce qui veut dire qu'en tout endroit où l'on mentionne les gens vertueux de la communauté [musulmane], la pluie de la miséricorde descend ; mais là où on nous mentionne, c'est Dieu lui-même qui pleut ».

Parfois, le maître se rendait au bain public ; son épouse, Kirâ-Khâtoûn, recommandait aux amis de l'observer, car il était complètement indifférent à l'égard de lui-même. Les amis emportaient avec eux un tapis et une serviette [1] qu'ils étendaient dans le *frigidarium* ; il s'y reposait pendant que les amis le massaient [2]. Or une nuit, au cœur de l'hiver, il s'était rendu au bain et les amis, suivant leur ancienne habitude, avaient emporté un tapis et un *macrama* qu'ils avaient dressés dans le *frigidarium*. Quand il se fut dépouillé de ses vêtements et entra dans l'étuve, il jeta un regard et ressortit aussitôt. Il se passa quelque temps : les amis sortirent sur ses traces et le virent debout sur un morceau de glace, et en tenant un autre sur sa tête. Les amis poussèrent des clameurs : « Ma passion, leur dit-il, m'enseigne le mal et devient audacieuse ; louange à Dieu ! nous sommes des derviches, et non la famille de Pharaon ; nous sommes de la race de ce souverain qui était le sultan des pauvres ». Ayant mis un turban et son *férédjé*, il partit.

112. Sultan Wéled a raconté ceci : Mon père nous disait continuellement : J'avais cinq ans lorsque mes passions moururent. Dans sa jeunesse et son âge mûr, il s'occupait avec ferveur de mortifications et de veilles. Un jour qu'il m'avait raconté cette histoire, je lui dis : Maintenant, comment se fait-il que tu n'aies pas de repos pendant la nuit ni le jour ? « O Béhâ-ed-dîn, répondit-il, la passion est un imposteur terrible ; je crains, ce qu'à Dieu ne plaise, qu'elle ne relève la tête quelque part et ne détruise la raison de Chodjâ'-ed-dîn.

1. *Nam-tchîn* ; cf. *'araq-tchîn* « bonnet ».
2. *Moghammazî*.

« Laisse la passion pleurer amèrement : prends-la de lui, et paie la dette de l'âme.

« Ne crois pas à son registre hypocrite ; n'en fais pas ton confident et ton égal.

113. Tchélébi Ḥosâm-ed-dîn raconte que le Séyyid Chéref-ed-dîn avait un ami, lequel avait un fils doué de beauté qui, d'âme et de cœur, était passionné pour le maître. Il avait tout le temps son nom sur les lèvres, et jurait par la poussière de ses pieds. Malgré les remontrances de son père, il ne s'en abstenait pas. Un jour, il dit à son père : « Si tu m'aimes, il faut que tu invites le maître à la maison et tu me feras devenir son disciple ; sinon je me tuerai, ou bien je vagabonderai hors de la ville ». Le malheureux y consentit par amour pour son fils, alla trouver le Séyyid Chéref-ed-dîn, et lui raconta l'aventure. Le Séyyid, qui était du nombre des prétentieux orgueilleux, lui donna les instructions suivantes : « Lorsque ton fils sera admis comme disciple, demande à notre maître si ton fils est paradisiaque, et s'il obtiendra de voir Dieu, pour savoir quelle réponse il donnera ». L'ami, ayant invité tous les grands personnages, donna un concert immense. Après le dîner, il présenta son fils et le fit admettre comme initié. Avant que le père eût posé la question et eût demandé si son fils était paradisiaque, notre grand maître lui dit : « Cet enfant fortuné est du nombre des élus ; il est devenu digne de voir son Dieu ; il est plongé dans la miséricorde divine. Finalement, il y a beaucoup de jeunes garçons dans cette ville, qui lui ressemblent : pourquoi ne sont-ils pas désireux de venir se joindre à nous ? — C'est Dieu qui l'a établi ainsi, répondit le bourgeois. — Maintenant, tout d'abord, dit le Maître, Dieu l'a agréé et l'a envoyé de notre côté ; car si Dieu ne l'avait pas appelé et ne l'avait pas agréé, il ne serait pas venu de notre côté, et la révélation divine ne lui aurait pas prêté son aide ». Immédiatement le bourgeois devint son disciple et son serviteur.

114. Un jour, dit-on, l'Emir Perwânè proféra les paroles

suivantes : « Le Maître est un sultan auquel je n'imagine pas que les siècles aient jamais produit de pareil ; mais ses disciples sont excessivement mauvais, et se mêlent de ce qui ne les regarde pas ». Par hasard un des amis était là présent ; profondément affligé, il ne put supporter ces paroles et alla raconter l'incident à notre Maître ; les amis furent attristés. Cependant notre maître adressa un billet au Perwânè dans lequel il y avait ceci : « Si mes disciples avaient été bons, c'est moi-même qui serais devenu leur disciple ; c'est parce qu'ils étaient mauvais que je les ai admis comme élèves, pour qu'ils changent, deviennent bons et entrent dans la carrière des honnêtes gens.

« Je ne suis pas aveugle, mais j'ai une pierre philosophale ; c'est pour cela que j'achète les monnaies fausses ».

Il ajouta : « J'en jure par l'âme pure de mon père, Dieu le très Haut n'est pas devenu leur caution qu'il leur fera miséricorde et qu'il les agréera auprès de lui ; ils ne sont pas tombés au degré d'acceptation ; ils n'ont pas trouvé place dans le cœur pur des serviteurs de Dieu ; les élus seront sauvés, les maudits seront blessés. Moi, je suis venu pour la miséricorde des maudits ». Lorsque le Perwânè lut le billet, sa croyance augmenta d'un à mille ; il se leva, se rendit à pied auprès du Maître et le pria de l'excuser [1].

115. Des compagnons dignes de confiance ont raconté qu'un jour le Çâḥib Fakhr-ed-dîn Abou'l-Khaïrât [2] aurait dit : « Notre maître est un grand souverain, mais il faudrait le retirer du milieu de ses disciples et détruire ceux-ci ». Quand on rapporta ces paroles à notre Maître, il sourit et

1. Cf. notre *Konia*, p. 209.

2. Fakhr-ed-dîn 'Ali ben el-Ḥoséïn surnommé *Çâḥib 'Aṭâ* « possesseur des dons », fut ministre de 'Izz-ed-dîn Kaï-Kâoûs II et mourut en chawwâl 684 (décembre 1285), date donnée par la pierre tombale à l'intérieur de son mausolée, à Qonya ; voir notre *Épigraphie arabe d'Asie-Mineure*, p. 76-78, nos 50-51 ; Ibn-Bîbî, IV, p. 283, 295, 304-308, 315-319, 330-334. Notre auteur l'appelle *Abou'l-Khaïrât* « possesseur des œuvres de bienfaisance » à raison des nombreux édifices qu'il fit élever pendant la durée de son pouvoir.

dit : « Si vous le pouvez, enlevez-les ». Puis il ajouta : « Pourquoi nos amis sont-ils ainsi l'objet de la haine des gens du monde ? Ils sont pourtant agréés par l'œil de la faveur divine, car j'ai mis dans un crible la totalité des mortels ; tous sont passés à travers, excepté nos amis qui sont restés à la surface. Notre corps, c'est l'âme de nos amis ; le corps de nos amis est l'âme des mortels, que vous le sachiez ou non. »

Les vieillards de la compagnie, les amis prêts au service ont rapporté que dans les environs du collège de notre maître, il y avait un jeune négociant, disciple et ami de la famille ; il désirait vivement faire le voyage d'Égypte, mais ses amis l'en empêchaient. L'intention de ce jeune homme sincère ayant été connue de notre Maître, il lui dit : « Ne va absolument pas en Égypte, et renonce à ce projet. » Ce jeune homme ne pouvait être tranquille à cause de cette préoccupation ; une belle nuit, il sortit de la ville, et se dirigea vers la Syrie. Arrivé à Adalia, il monta à bord d'un navire et partit. Par un effort de la prédestination céleste, son navire fut saisi dans le pays des Francs, et lui-même fait prisonnier ; on le mit dans un cul de basse-fosse, et chaque jour on lui donnait de quoi ne pas mourir de faim. Il y resta jusqu'à quarante jours entiers. Nuit et jour il se lamentait et suppliait notre maître : « Ceci est la punition de mon audace, disait-il pour avoir désobéi à l'ordre de mon souverain, et avoir suivi les ambitions de ma passion malencontreuse ».

La quarantième nuit, il vit en songe notre maître qui lui dit : « O Un-tel, demain, quelle que soit la question que te poseront ces infidèles, réponds-leur : Je sais, pour être délivré ». Tout troublé, il s'éveilla, rendit grâces, s'inclina et attendit l'interprétation du songe. Il vit venir un groupe de Francs ; ayant constitué l'un d'eux en qualité de truchement, ils lui demandèrent : « Connais-tu quelque chose à la médecine, et peux-tu remplir l'office de médecin, car notre chef est tombé malade ? » — « Je la connais », répondit-il.

Aussitôt on le fit sortir du cul de basse-fosse, on le mena au bain, on le revêtit d'un beau vêtement d'honneur et on le conduisit à la maison du malade. L'infortuné jeune homme, par une inspiration divine, ordonna d'apporter sept fruits, d'en faire une compote à laquelle il ajouta une certaine quantité de scammonée [1] et il prononça trois fois le nom de notre maître, puis il donna la potion à boire au malade. Par la faveur divine et le soin humain, le malade eut deux ou trois selles [2] et guérit. Bien que ce jeune homme fût un simple homme du peuple, comme il était accompagné par la faveur de notre maître, on fit de lui un sage et on l'aida.

« Les hommes valeureux sont un secours dans le monde au moment où parvient la plainte des opprimés. »

Après que le chef franc, complètement guéri, se fût levé, il dit à ce jeune homme : « Demande-moi ce que tu veux. » — « Je désires que tu me rendes ma liberté, répondit-il, pour retourner dans ma patrie et jouir de la société de mon directeur spirituel ». Il lui parla de la grandeur de la pensée du Maître, et lui expliqua son voyage et le songe qu'il avait eu. Tous les Francs devinrent ses amis et le mirent en liberté ; ils l'expédièrent avec des chevaux en grand nombre et des cadeaux. Dès son arrivée à Qonya, avant même de retourner à sa maison, il se disposa à rendre visite à notre maître ; quand il aperçut de loin son visage béni, il se prosterna, prit dans ses bras les deux pieds du maître et les embrassa en pleurant. Celui-ci couvrit de baisers les joues de ce jeune homme et lui dit : « C'est une bonne chose que tu aies guéri le Franc et que tu sois parti ; maintenant demeure, occupe-toi d'acquérir l'extase, et adopte le contentement de peu, car, en rapport du commerce maritime, du trouble que l'on ressent à bord des navires, des souffrances de la captivité, et des ténèbres des culs de basse-fosse, la

1. *Mahmoûdé.*
2. *Dou sè medjlis idjâbet kerdè.*

gêne que l'on éprouve en se contentant de peu est une pure grâce. »

Un jour, dit-on, les compagnons se disaient entre eux : « Les émirs et les grands de notre époque se rendent auprès des chéïkhs de la ville et ne viennent plus aussi fréquemment visiter notre maître ; quelle en est la cause, et d'où cela provient-il ? Peut-être ne se rendent-ils pas compte de sa grandeur et restent-ils inaccessibles à ces mystères. » Le maître lui répondit : « Vous voyez qu'ils ne viennent pas, mais vous ne voyez pas qu'on les repousse de ce côté-ci ; car si nous les laissions venir, il ne resterait plus de place pour nos assoiffés et nos amis. » Le fait est que le lendemain matin tous les émirs de la ville, tels que le çâḥib Fakhr-ed-Dîn, gouverneur du littoral, Noûr-ed-dìn fils de Djîdjâ, le Perwanè Mo'în-ed-dîn, Djélâl-ed-dîn le contrôleur des finances, l'atabek Medjd-ed-dìn, et d'autres (que Dieu parfume leur tombeau !) vinrent rendre visite au maître d'un commun accord; la cour du sofa [1] du collège fut tellement remplie qu'il ne resta plus de place pour un seul ami, et que les compagnons durent sortir tous. Le maître émit tellement de formules mystiques, d'idées, de plaisanteries et d'images gracieuses qu'on ne saurait les faire entrer dans ces pages ; il les remplit tous de ses pensées, ils devinrent enivrés de la boisson divine. Ce jour-là, il ne fit aucune attention aux compagnons, qui en souffrirent et en furent tellement blessés qu'on ne saurait le dire.

Quand les émirs furent partis, les amis, gémissant, tombèrent aux pieds du maître : « Nous avons été privés aujourd'hui, dirent-ils, de notre part de vérités mystiques. » Plein de compassion, il les calma ; puis il ajouta : « Les aumônes ne sont que pour les pauvres et les indigents [2] ; nos conversations mystiques, nos secrets sont en vérité la part de nos amis ; cependant, par la bénédiction qui s'attache à nos

1. Ici *sofa* désigne l'*îwân*, la salle ouverte d'un côté et garnie de trois sofas, qui forme le fond des *medresé* et des maisons musulmanes.

2. *Qor.*, IX, 60.

compagnons, ils peuvent se répandre aussi sur l'âme des autres; c'est ainsi que l'on boit le lait des brebis aux dépens de leurs agneaux[1]. Cette situation provient des insinuations malveillantes et des rapports des amis; lorsque les émirs vont et viennent pour nous rendre visite, cela ne réussit pas aux amis, qui n'en sont point satisfaits. Il faut, en conséquence, faire des vœux pour que ces émirs soient occupés à régler les affaires du peuple et les leurs, et qu'ils n'apportent ni gêne ni trouble aux moments des derviches, pour que cette nourriture [spirituelle et] licite, cette lumière splendide soit réservée à nos amis. »

Le maître eut un jour l'occasion d'assister à l'intronisation d'un chéïkh. Or le chéïkh Çâïn-ed-dîn, qui savait lire le Qorân dans les sept manières différentes, arrivé au chapitre *Wèd'-doḥà* (XCIII), se mit à le lire en employant l'*'imâlè*[2]. Le maître en fut profondément affecté; le Tchélébi Ḥosâm-ed-dîn commença à vouloir excuser le lecteur en disant : « Il lit selon la méthode de Kisâï[3]; que le Maître veuille bien l'excuser ». — Le Tchélebi dit vrai, répondit celui-ci; mais ces sortes d'individus ressemblent à un jurisconsulte turc qui revenait de voyage; un grammairien lui demanda : « De quel pays es-tu? » Il répondit : « De Ṭîs », voulant dire Ṭoûs[4]. « Par Dieu, dit le grammairien, je n'ai de ma vie entendu le nom de cette ville. » — « Ne sais-tu pas, reprit le jurisconsulte, que la préposition *de* exige le génitif? Elle régit le mot *Toûs*, qui est devenu ainsi *Tîs.* » — « J'ai bien appris dans la grammaire que la préposition *de* régissait le génitif, mais je n'ai pas entendu dire qu'elle mettait sens dessus dessous une ville. » Immédiatement le lecteur du Qorân se découvrit la tête et devint serviteur et disciple.

Au cours d'une instruction mystique donnée par le Maître aux compagnons, il leur raconta l'historiette suivante : Un

1. *Bè-ṭofaïl-i berrè-ï ou*, « comme parasites de leurs agneaux ».
2. C'est-à-dire en prononçant *î* au lieu des *â maqçoûr* du texte reçu.
3. Sur ce grammairien contemporain de Hâroûn er-Rachîd, voir ma *Littérature arabe*, p. 150; Ibn-Khallikân, *Biographical Dictionary*, t. II, p. 237.
4. Ville du Khorasan, aujourd'hui en ruines, remplacée par Mechhed.

grammairien était tombé dans un puits ; un derviche spirituel [1] étant survenu à l'orifice du puits, cria : Apportez une corde (*rismân*) et un seau (*doûl*) pour que je retire le grammairien du puits! Celui-ci, dans sa présomption, fit des objections : « Dis *rasan* et *dalw!* » Le derviche renonça à le tirer de ce mauvais pas et s'écria : « En ce cas, reste dans le puits jusqu'à ce que j'aie appris la grammaire ! » Maintenant, un groupe de gens qui sont enfermés dans le puits de l'infatuation de leur nature et volent constamment avec les ailes de leur mérite, en vérité ils ne seront pas délivrés de ce puits tant qu'ils ne renonceront pas à leur imagination et à leurs mérites, et ne s'inclineront pas devant les saints ; ils ne marcheront pas dans la plaine que le Qoran appelle « la vaste terre de Dieu », et n'atteindront pas leur but total. Cela suffit !

Le chéïkh Çalâḥ-ed-dîn (que Dieu magnifie sa mention!) avait pour élève un riche négociant qui aimait sincèrement le maître ; il avait nourri l'ambition de faire un voyage à Constantinople. Accompagné du chéïkh, il vint trouver le Maître pour obtenir son autorisation et son secours. Quand il eut l'honneur d'être admis au baise-mains, le maître lui dit : « Dans les environs de Constantinople, il y a une bourgade florissante où habite un moine, en retraite dans son monastère, et vivant séparé des créatures. Transmets-lui mes salutations et interroge-le. » Le négociant salua et partit. Arrivé sur ces pays frontières, il s'informa de ce moine, se rendit dans le village indiqué, et entra avec politesse dans le couvent. Il vit un personnage, installé dans un coin comme un trésor, la tête sous les aisselles ; ses lumières brillaient sur un châle noir, car on a dit : « La lumière est dans le noir ». Le négociant fut hors de lui à la vue de ce spectacle. Quand il eut transmis au moine le salut de notre maître, celui-ci sursauta et s'écria : « Salut sur toi, ainsi que sur les serviteurs que Dieu a élus ! » Puis il s'inclina et resta longtemps

1. Çâhib-dil, « vivant par le cœur » et « spirituel ».

prosterné. Le jeune marchand jeta un coup d'œil sur un autre coin, il aperçut notre maître avec les mêmes vêtements et le même turban, qui le contemplait. La situation changea pour lui ; il poussa un sanglot et tomba. Au bout de quelque temps il revint à lui ; le moine lui fit des amitiés et lui dit : « Si tu deviens initié aux secrets des hommes libres, tu seras l'un des bons pieux. » Finalement il adressa une lettre à l'empereur de Constantinople, dans laquelle il écrivait : « Un tel, négociant, a des affaires dans cette région-ci ; qu'on le protège, et que les gardes des routes et les officiers de la ville ne le molestent pas ».

Quand le négociant eut atteint la ville et fait parvenir à l'empereur la lettre du moine, celui-ci ordonna qu'on lui portât des présents de bienvenue, qu'on terminât ses affaires, et qu'on le laissât partir en sécurité avec tous ses gains. A son retour, le négociant alla revoir le moine qui lui dit : « Transmets au maître mon salut et mes prosternations ; j'espère qu'il n'oubliera pas ce pauvre nécessiteux, plein de désirs, dans ses faveurs infinies. » Au bout de quelque temps, lorsque le négociant fut de retour à Qonya et rapporta au chéïkh Çalâh-ed-dîn ce qui s'était passé, celui-ci lui dit : « Tout ce qu'on raconte des saints est vrai et arrive effectivement, sans doute ni supposition.

« Je dirai : Seigneur, donne-moi tout ce qu'on dit des saints ; nous croyons, nous jugeons vrai tout ce qu'on dit des prophètes ».

« Toutefois, ne va pas parler de cette aventure à tout homme vil ». Le chéïkh se leva et l'amena chez notre Maître ; il entra, salua et se mit en devoir de transmettre les salutations du moine. « Regarde, dit le maître, tu verras des merveilles. » Il le vit, en effet sous la même apparence qu'il l'avait aperçu dans l'angle de la salle d'assemblée du collège, assis et observant. Le négociant, déchirant ses vêtements, poussa des cris. Notre maître le prit dans ses bras : « Dorénavant, lui dit-il, tu es le confident de notre secret ;

mais les secrets des possesseurs de regards, cache-les aux méchants étrangers sans considération.

« Ne t'en va pas dire à personne le secret du sultan; ne répands pas du sucre en présence des mouches !

« L'oreille de cette personne qui, comme le lis, a laissé tomber cent langues et est muette, peut seule écouter les secrets de la splendeur [divine].

Il sacrifia pour les compagnons la totalité de sa fortune, donna des concerts, revêtit le froc et renonça aux affaires de ce monde.

116. Un jour, dit-on, notre Maître se rendit de la mosquée de Mérâm [1] à la ville avec ses nobles compagnons. Tout à coup un vieux moine les rencontra et prit une posture humble ; le maître lui dit : Qui est le plus âgé, de toi ou de ta barbe? » — « J'ai vingt ans de plus que ma barbe, répondit le moine; elle est venue en dernier lieu. » — « O infortuné, répliqua le maître, celui qui est arrivé après toi, a mûri et est cuit à point ; toi, tout comme tu étais, tu t'en vas dans ta noirceur, ton chaos et ta crudité; malheur à toi, si tu n'es pas transformé et si tu ne mûris pas, toi aussi ! » Immédiatement, le pauvre moine coupa sa cordelière, crut et se fit musulman.

117. Un groupe de gens vêtus de noir et de prêtres étaient venus de très loin visiter le maître. Les amis les virent; à cause de leur visage déplaisant, ils s'écrièrent : Oh! les gens de ténèbres! « Dans tout le monde, dit le maître, il n'y en a pas de plus malheureux, car ils nous ont gratifiés de la religion de l'Islam, de la pureté, et des divers actes de dévotion, dans ce monde; tandis que dans l'autre, ils n'auront aucune part au paradis, aux houris, aux pavillons, à la vue du Roi miséricordieux : car « Dieu a interdit ces deux choses aux incrédules [2] » ; ils s'exposent à cette incrédulité, à ces ténèbres, aux tourments de l'enfer. Cependant, lorsque le soleil de la faveur divine brillera soudainement pour eux, sur le champ, ils deviendront illuminés, leur visage blanchira. »

1. Mérâm est un village à une petite distance de Qonya.
2. *Qor.*, VII, 48.

« Si un incrédule centenaire te voyait, il se prosternerait et deviendrait vite musulman ».

Lorsque, arrivés à destination, ils s'occupèrent de notre maître, ils crurent et se convertirent à l'islamisme : « Ceux-là, Dieu changera leurs méfaits en belles actions [1]. » Le maître, se tournant vers les amis, leur dit : « Dieu (qu'il soit exalté !) cache la couleur blanche sous la noire, et place la première dans la seconde ». Les compagnons firent des réjouissances.

118. *Anecdote.* Notre maître Ikhtiyâr-ed-dîn le jurisconsulte (que Dieu tranquillise son esprit !) était un des disciples attachés au maître ; un vendredi, il resta tard dans la mosquée cathédrale : notre maître le réclama bien des fois avant son retour. Après qu'il fut revenu de la mosquée, le maître dit : « Quel est l'obstacle qui a fait que les frères de la pureté sont venus si en retard ? » Ikhtiyâr-ed-dîn répondit : « Un prédicateur de Khodjend était monté en chaire et faisait des exhortations morales ; votre serviteur a été pris de la terreur de la foule ; je n'ai pas eu la possibilité de sortir ». — « Enfin, que disait-il ? demanda le maître ». — « Dans son sermon, il exposait cette idée : Louanges et grâces à Dieu ! louange à Dieu qui nous a dirigés, parce qu'il ne nous a pas créés du nombre des infidèles ; il nous a faits, en tous cas, meilleurs qu'eux ; les assistants de la mosquée se livrèrent à des supplications et à des gémissements ». Djélâl-ed-dîn, en souriant doucement, dit : « O ignorant, infortuné égaré qui égare les autres ! Il se met sur la balance des infidèles, en disant : Je suis plus qu'eux d'un *dânek* [2]. Il s'en réjouit, s'en vante et en est infatué ; mais s'il est un homme, qu'il vienne et se pèse sur la balance des prophètes et des saints, pour voir l'insuffisance de sa situation et comprendre la perfection des hommes ! »

1. *Qor.*, XXV, 70.
2. Le sixième d'une drachme poids, soit dix grains ou un demi-gramme.

« Il y a des hommes en haut des créneaux de sa grandeur ; ils sont à la chasse des anges et des prophètes ; Dieu est leur proie ».

Le roi des lettrés, Ḥosâm-ed-dîn, connu sous le surnom d'Ibn-Âyînè-dâr de Sîwâs, a raconté ce qui suit, d'après 'Alâ-ed-dîn d'Amasia, l'un des grands lieutenants, son directeur spirituel : « Bedr-ed-dîn Tébrîzî, architecte du mausolée béni, était connu pour ses diverses perfections et pour sa science en matière d'astrologie, d'arithmétique, de géométrie, d'alchimie et d'opérations magiques. Un jour, au milieu des compagnons, il prit la parole : Je me trouvais, dit-il, en compagnie du maître, dans le jardin du Tchélèbi Ḥosâm-ed-dîn ; ce soir-là, jusqu'au moment où l'on prononça la formule : *yâ ḥayy* « ô vivant ! » il y eut une grande séance de danse ; puis le maître, pris de compassion, fit un signal d'arrêt, pour que les amis se reposassent un peu. Ceux-ci se dispersèrent ; chacun se rendit dans un coin ou sur une déclivité, et s'y endormit. Moi aussi, je m'assis au milieu d'une déclivité et m'y abandonnai au sommeil, tout en regardant en dessous pour voir ce que ferait le maître. Celui-ci était plongé dans la contemplation des apparitions sacrées. Je pensai en moi-même : Du moment que Moïse, Jésus, Idris, Salomon, Loqmân, Khiẕr et les autres prophètes (salut sur eux !), possédaient, en dehors de leurs miracles, cent mille talents, comme l'alchimie pour Moïse, la teinturerie pour Jésus, la fabrication des cottes de mailles pour David, et puisque tant de saints parfaits ont fait des œuvres miraculeuses et extraordinaires échappant à la raison, ce sage divin peut-il, ou non, en faire autant ? Dieu me garde de penser qu'il ne puisse le faire ! Au contraire, il ne veut peut-être pas le montrer, et désire se réfugier dans l'obscurité loin de la calamité de la célébrité. J'étais encore plongé dans ces réflexions, lorsque le maître, subitement, sauta sur moi comme un lion rugissant : « O Bedr-ed-dîn, me dit-il, lève-toi et viens avec moi. En même temps il étendit la main

droite, prit une pierre, la passa dans sa main gauche et me la donna : « Prends, me dit-il, ce que Dieu t'a donné, et sois reconnaissant[1] ». Je regardai au clair de lune, et je vis que cette pierre dure était un morceau de rubis, très transparent et brillant, que je n'avais vu dans les trésors d'aucun roi. Saisi d'effroi, je poussai un tel cri que tous les compagnons s'éveillèrent et se précipitèrent sur moi en disant : Qu'est ce rugissement intempestif, alors que nous venons tous de nous endormir ? Tu as poussé un cri comme Bedr-ed-dìn pendant le concert; on eût dit que tu possédais la voix de dix hommes. Je versai d'abondantes larmes et je racontai l'incident aux amis, qui baissèrent la tête et demandèrent pardon ; moi aussi, je m'excusai de la pensée impudente que j'avais conçue. Notre maître eut pitié [de ma situation]. Je portai ce rubis à Gurdjî-Khâtoûn, à titre de présent, et je lui racontai comment je me l'étais procuré ; on l'estima à la valeur de cent quatre-vingt mille dirhems *solṭânî* ; cette dame me remit cette somme et me fit revêtir d'un vêtement d'honneur, sans compter les dons et les autres vêtements d'honneur qu'elle envoya aux amis. Le maître me dit : As-tu, lu dans notre *Mesnewî*, l'histoire de ce derviche qui avait changé en or des branches fraîches d'un arbre ? Toutes les historiettes, toutes les allusions que nous avons dites au sujet des autres, sont la description de la situation de nos amis, bien que les grands des temps passés aient accompli des opérations d'alchimie dans les corps. Ce n'est pas étonnant, mais ce qui est étonnant c'est l'œuvre d'alchimie dans les raisons et les esprits.

« On est étonné de voir l'alchimie transmuter le cuivre en or ; mais considère un cuivre qui, à chaque coup d'œil, fait de l'alchimie ! »

119. *Anecdote.* Notre maître Chems-ed-dìn Malaṭi (que la miséricorde de Dieu soit sur lui !) a raconté ceci : Lorsque le

1. Allusion à *Qor.*, VII, 141.

chéïkh Mozhhir-ed-dîn, fils du chéïkh Séïf-ed-dîn Bâkharzî, arriva à Qonya, tous les gens de mérite allèrent lui rendre visite. Par hasard, ce jour-là, notre maître, suivi de ses compagnons, était parti du côté de la mosquée de Mérâm. Le chéïkh Mozhhir-ed-dîn aurait dit : La nouvelle [de mon arrivée] ne doit pas être parvenue à l'oreille de notre maître, puisque [le proverbe arabe] dit : « Celui qui arrive doit être visité ». Un des compagnons entendit ces paroles. De l'autre côté, notre maître, tout en parlant des vérités [mystiques], tout à coup se mit à dire : « O mon frère, c'est nous qui sommes les arrivants ; à toi et à tes pareils est le devoir de venir nous rendre visite. » Les assistants furent stupéfaits de cette pensée subtile, en se demandant à qui s'adressait ce discours. Après cela il proposa un exemple : « Quelqu'un est venu de Baghdad ; un autre est sorti de sa maison et de son quartier ; qui doit-on visiter de préférence? » Les assistants répondirent : « Celui qui vient de Baghdad ». Il répliqua : « Nous, nous venons de cette Baghdad qui n'a point de lieu, tandis que ce fils de chéïkh vient d'un quartier de ce monde ; donc c'est nous qu'il faut visiter de préférence, non lui ».

« Nous, dans la Baghdad du monde, nous avons frappé l'âme de cette formule : Je suis la vérité [1] ».

« Dès avant que ce combat et la délicate pensée de Mançoûr existassent ! »

Le narrateur ajouta : « Quand j'arrivai à la ville, je demandai aux disciples de Mozhhir-ed-dîn : Votre fils de chéïkh, qu'a-t-il raconté aujourd'hui ? Ils me rapportèrent le même récit tel quel ; à l'entendre, je perdis la raison ». Lorsque le fils

1. Formule célèbre d'el-Ḥoséïn ben Mançoûr el-Ḥallâdj, sur lequel on peut consulter les intéressants travaux de M. L. Massignon, et notamment *Al Hallâj, le phantasme crucifié des Docètes et Satan selon les Yézidis*, dans la *Revue de l'Histoire des Religions*, mars-avril 1911, pp. 195-207 ; *Ana al Haqq*, étude historique et critique, dans la revue *Der Islam*, juillet 1912, pp. 248-258 ; *Kitâb al Tawâsîn* (Paris, 1913) ; *Quatre textes inédits* (Paris 1914).

du Chéïkh eut connaissance de cette pensée, il se leva immédiatement et se rendit à pied auprès de notre maître ; il devint l'ami sincère de tous ceux qui l'aimaient et le suivaient; il dit : « Mon père m'avait laissé, comme dernières volontés, cette instruction : Il faut se chausser de chaussons de fer [1] et prendre à la main un bâton de fer, et aller à la recherche de notre maître, car c'est un devoir de profiter de sa conversation; il a dit vrai, et a été dans le vrai ; la grandeur de ce haut personnage est cent fois autant, et plus, que mon père ne l'avait dit.

« Tout ce qu'on a dit sur les qualités de ta perfection, c'est comme si on n'avait rien dit, car tu es deux cents fois plus parfait ».

Le maître dit un jour au chéïkh Moḥammed le serviteur : « Va, et achève telle chose. » — « S'il plaît à Dieu », aurait répliqué le chéïkh. Notre maître lui cria : « Sot ! qui est-ce donc qui parle? » Le chéïkh tomba évanoui, sur-le-champ, pendant que de l'écume lui sortait de la bouche. Tous les amis se découvrirent, se prosternèrent et pleurèrent, en disant : « Le chéïkh Moḥammed est le serviteur des derviches; il faut le considérer; il ne se montrera plus impudent ». Alors le Maître le regarda favorablement : il revint à lui et demanda pardon.

120. *Anecdote.* On rapporte qu'un jour l'Emir Perwânè, ayant convoqué une assemblée considérable, où tous les grands personnages assistaient, et même le sultan Rokn-ed-dîn, le concert dura jusqu'à minuit. Le sultan ayant ressenti une douleur à la ceinture, dit en secret à l'oreille du Perwânè : Si le concert s'arrêtait, nous nous reposerions. Immédiatement notre Maître ordonna de s'arrêter [2], et l'on s'assit, excepté

1. Le turc *tcharyq*, le persan *gèïwè* (anciennement *gîwè*) désignent tous les deux des chaussures faites de chiffons maintenus par des lanières de cuir. On appelle *dèmir tcharyq* de gros souliers à semelle recouverte de clous de fer, pour le voyage. Cf. Barbier de Meynard, *Dictionnaire turc-français*, s. h. v°.

2. *Foroû-dâcht.*

le Chéïkh 'Abd-er-Raḥman Chayyâd, qui continua à manifester des troubles et à pousser des rugissements. Le Sultan dit à l'oreille du Perwânè : « Ce derviche, quel éhonté, il ne s'asseoit pas ! » Ce qui voulait dire que son extase était supérieure à celle de notre maître. Cette pensée fut connue de cet autre Sultan (le grand maître) qui dit : « Dans votre intérieur, un petit ver se meut ; il s'est emparé de vos oreilles et vous attire vers le monde inférieur ; c'est pour cela que vous faites tant d'agitation [1] et de confusion ; vous ne pouvez encore vous reposer ; un seul instant vous n'avez pas le don de supporter la compagnie des saints. Une personne qui a dans son cœur un dragon qui ouvre la bouche, lequel se prépare constamment à s'élever au monde supérieur, et qui le tire en haut, comment pourrait-elle se reposer et rester tranquille ? » Quand le Sultan Rokn-ed-dîn vit à deux reprises le maître faire deux miracles, il devint son disciple en toute sincérité et rendit des services dignes d'un roi [2].

Les compagnons intimes ont rapporté que la cause du renversement de la dynastie et de la disparition du royaume des Seldjouqides fut la suivante. Quand le sultan Rokn-ed-dîn devint le disciple de notre maître et le considéra comme son père, il tint, au bout de quelque temps, une grande assemblée dont il fit une séance d'intronisation sans pareille. On dit qu'à cette époque il y avait un vieillard, nommé le chéïkh Bâbâ de Mérend, qui était un homme pratiquant les mortifications, un ascète réputé [3]. Un groupe de démons à figure humaine, qui étaient les amis de ce vieillard, firent tellement de louanges auprès du Sultan que celui-ci désira jouir de sa conversation ; finalement il ordonna de tenir un concert dans le bâtiment de la vaisselle de cuivre [4], et d'y amener le chéïkh Bâbâ de Mérend avec tous les honneurs possibles. Tous les grands se portèrent à sa rencontre et le firent asseoir

1. *Tâq o toronb* : sur cette expression, voir le *Borhân-i qâtï*, v° *ṭâq*.
2. Cf. notre *Konia*, p. 210.
3. *Motéressim*.
4. *Tacht-khânè*.

à la place d'honneur; le Sultan fit disposer un tabouret [1] et s'assit à côté de son propre trône. Quand notre Maître entra, il salua et se retira dans un angle. Après la récitation du Qorân glorieux, les nomenclateurs lurent des chapitres; le sultan de l'islamisme, se tournant vers notre maître, lui dit : « Que le Maître et les chéïkhs, grands savants, sachent que votre serviteur sincère a constitué le chéïkh Bâbâ son père, et qu'il m'a accepté pour son fils. » Tous prononcèrent des bénédictions et des félicitations. Cependant notre Maître, poussé par l'extrême jalousie exprimée par cette formule : « Saʿd est jaloux, mais je suis plus jaloux que lui, et Dieu « l'est plus que moi », s'écria : Si le sultan a fait de lui son père, nous, de notre côté, nous prendrons un autre fils. » Il poussa un cri et sortit sans reprendre ses chaussures.

Le Tchélébi Ḥosâm-ed-dîn a raconté la suite en ces termes : Lorsque notre maître sortit, je jetai un regard du côté du sultan; il se tenait debout, sans idées [2]; immédiatement il reçut un coup; les savants et les chéïkhs eurent beau courir sur les traces du Maître, celui-ci ne revint pas. Au bout de quelques jours, les émirs, d'un commun accord, invitèrent le sultan à venir à Aq-Séraï, pour y tenir conseil sur la manière de repousser les Mongols. Le Sultan se leva et vint trouver notre Maître pour lui demander son concours avant de se mettre en route : « Il vaudrait mieux ne pas y aller », dit le Maître. Lorsque la nouvelle de cette invitation se répandit, le Sultan se trouva contraint de s'y rendre; une fois arrivé à Aq-Séraï, on l'introduisit dans un lieu solitaire et on l'y étrangla au moyen d'une corde d'arc. Pendant cette exécution, il criait : « Notre maître! Notre maître! »

A ce moment, notre Maître, dans son collège béni, était plongé dans le concert mystique : il plaça ses deux index dans ses oreilles et ordonna d'apporter les flûtes et les instruments annonçant les bonnes nouvelles; il plaça dans

1. *Korsî.*
2. *Bî sèr.*

ses oreilles les extrémités de ces instruments, poussa des cris et récita le *ghazel* suivant :

« Ne t'avais-je pas dit : N'y va pas, puisque c'est moi qui suis ton ami ; dans ce mirage de perdition, c'est moi qui suis la source de la vie. »

Puis il récita encore un autre *ghazel* :

« Ne t'avais-je pas dit : N'y va pas, car tu y subiras des épreuves ; ils ont le bras très long, ils te lieront les pieds. »

Etc. Quand le concert fut terminé, il jeta son *férédjé* dans le *miḥrâb* et dit : « Faisons la prière des funérailles ! » et il proféra la formule : *Allâh akbar* ! Tous les amis l'imitèrent. Après la prière, les nobles compagnons amenèrent Sulṭan Wéled à interroger son père sur les ordres donnés et les circonstances de ce jour-là ; mais avant que Sulṭan Wéled eût dit un mot, son père lui répondit : Oui, ô Béhâ-ed-dîn, on étranglait cet infortuné Rokn-ed-dîn, et dans ces conjonctures il invoquait mon nom et criait, mais la prédestination divine exigeait ce qui s'est passé : je ne voulais pas que sa voix atteignît mon oreille et me troublât ; c'est exprès que j'ai mis dans l'oreille le bout de la flûte, afin de n'avoir pas à m'en soucier ; mais, dans l'autre monde, sa situation est bonne.

Les nobles compagnons racontent encore qu'avant cet événement, notre maître avait ressenti des troubles et du plaisir, dans un concert, depuis le début du jour jusqu'à minuit ; le Tchélébi Ḥosâm-ed-dîn avait été vaincu par le sommeil. Notre maître, ayant fait un oreiller avec son propre *férédjé*, lui dit d'y poser la tête ; obéissant à cet ordre, le derviche agit ainsi et s'endormit. Entre l'état de veille et le sommeil, il vit venir un grand oiseau blanc qui le prit et s'envola tellement haut, que la circonférence du monde parut à ses yeux de la grandeur d'un grain de moutarde. Finalement l'oiseau le déposa sur le sommet d'une montagne couverte d'arbres fruitiers et de fleurs ; il se mit à contempler

cette montagne, toute verdoyante et gaie; on eût dit que Dieu l'avait créée d'émeraude. Il vit que cette montagne, à son sommet, avait une tête comme celle des hommes; cet oiseau mit un sabre dans la main du Tchélébi en lui disant : Coupe le cou de cette montagne, car tel est l'ordre de Dieu. « Qui es-tu, et comment t'appelles-tu? » interrogea le Tchélébi. « Je suis, répondit l'oiseau, le Grand Confident [1], le paon des anges, Gabriel le fidèle. » Alors, au moyen du sabre, le Tchélébi sépara du corps la tête de cette montagne; puis l'oiseau l'enleva et le ramena au point de départ. Lorsque le Tchélébi, effrayé par ce songe, ouvrit les yeux, il vit notre Maître qui se tenait debout en face de lui; il se leva et s'inclina. « L'interprétation de ce songe, dit le Maître, tu la verras aujourd'hui. » C'est ce jour-là que le sultan Rokn-ed-dîn, ayant donné un concert, institua, en présence de notre Maître, le chéïkh Bâbâ en qualité de père. Le Tchélébi Ḥosâm-ed-dîn aperçut Rokn-ed-dîn, la tête coupée, suspendu par les pieds; il tourna ses regards vers le maître : « Voilà, dit celui-ci, l'explication du songe que tu as eu. »

« O maître! ton œil mystérieux est comme le mystère lui-même; que cette vue et ces dons ne diminuent pas pour le monde! »

121. On rapporte également que le chéïkh Maḥmoûd Nadjdjâr (que la miséricorde de Dieu soit sur lui!) a raconté ce qui suit : Un jour, le Sultan des mystiques expliquait la doctrine [2]; tous les compagnons étaient présents; tout à coup Chems-ed-dîn de Mârdîn entra. « Viens, viens, dit notre maître, tu es le bienvenu! Si on a parlé et si tu as entendu sur Dieu jusqu'à la limite, dorénavant tu entendras d'après Dieu sans intermédiaire. » Puis il ajouta : « Il viendra un temps où le Très Haut sera le directeur spirituel de ses serviteurs, sans intermédiaire, bien que déjà, dans tous les modes et les cycles, il le soit réellement. Ce qu'il y a de plus

1. *Nâmoûs-i akbar*, expression connue par la biographie du prophète.
2. *Mé'ârîf*.

étonnant, c'est qu'il est à la fois directeur et disciple. Je sais en vérité que ce temps-ci est déjà ce temps-là. » Et il récita ce vers :

« Ce grand souverain a fermé solidement la porte; il a revêtu le froc d'Adam ; aujourd'hui il est entré par en haut ».

122. Il rapporte encore qu'un jour l'Emir Perwânè avait convoqué une réunion dans le couvent du chéïkh Çadr-ed-dîn; notre maître y était également présent. Quand on commença le concert, un tumulte s'éleva, par suite de l'enthousiasme et des troubles du maître ; celui-ci était plongé dans le monde de la contemplation ; c'est alors que Kémâl-ed-dîn, émir de l'assemblée, se tint debout à côté de l'Emir Perwânè et s'occupa de dire du mal des amis, en disant : « Les disciples de notre maître sont pour la plupart des gens du commun et des artisans; les savants et les gens de mérite les fréquentent peu. Partout où il y a un tailleur, un marchand de cotonnades, un épicier, il l'accepte pour élève. » Tout à coup notre maître, au milieu du concert, poussa un tel rugissement que tous s'évanouirent. Il dit : Misérable! notre Mançoûr n'était-il pas cardeur de coton, le Chéïkh Abou-Bekr Bokhârî n'était-il pas tisserand? et cet autre homme parfait, n'était-il pas marchand de flacons en verre [1] ? En quoi leur métier a-t-il nui à leur savoir mystique? » Le Perwânè ne put pas résister à l'effroi qu'il ressentit ; lui-même et Kémâl-ed-dîn demandèrent pardon.

Un autre jour, Kémâl le nomenclateur, pendant un concert, réservait ses égards aux çoûfîs et tournait le dos aux amis sans faire attention à eux. Notre maître lui cria : « Holà ! Kémâl l'imparfait, tu tournes le dos à la perfection (*Kémâl*) ! Fais attention ! » Subitement il tomba et se fendit la tête ; se relevant, il se précipita aux pieds du maître et manifesta une grande confusion ; le maître lui pardonna et

3. Sur el-Ḥoséïn ben Mançoûr surnommé Ḥallâdj, cardeur de coton, voir ci-dessus, p. 111, note 1.

lui fit cadeau de son *férédjé* et de son turban. Alors, coupant la ceinture de la négation, il fut [dès lors] en toute sincérité serviteur et disciple.

On dit que lorsque le maître s'était fâché contre quelqu'un, et que son mécontentement dépassait toute mesure, il l'appelait : « Misérable [1] ! » et l'écrasait. C'est là une injure particulière aux habitants du Khorasan.

123. On raconte, d'après de grands compagnons, qu'un jour le maître parlait pour expliquer le néant et l'humilité; il se servait d'un apologue : Lorsqu'on plante des branches d'arbres sans fruits, comme le pin et le buis, [ces arbres] tiennent toujours la tête haute, et poussent en hauteur. Lorsque ce sont des arbres fruitiers, ils abaissent leur tête et se tiennent humblement. C'est pour cela que le prophète (bénédiction et salut sur lui!) était humble; son existence bénie renfermait les fruits de ce monde et de la vie future; il était donc encore plus humble que tous les prophètes et les saints; c'est ainsi qu'il a dit : « J'ai reçu l'ordre de bien traiter le peuple, et d'avoir bon caractère ; aucun prophète n'a eu à souffrir les tourments qui m'ont assailli »; en effet, on brisa ses dents bénies [2]; par sa générosité sans bornes, il disait : « O Dieu, dirige mon peuple, car ils ne savent pas ». Les autres prophètes, à tout moment, lançaient des imprécations contre leur nation. On dit : Personne ne pouvait apporter le salut avant l'Élu de Dieu (que Dieu le bénisse et le salue !) parce que : Personne n'a précédé l'envoyé de Dieu dans le salut ». Il ajouta ce vers :

« Les fils d'Adam tirent leur nature du limon ; s'il n'y avait pas de limon, il n'y aurait pas d'hommes ».

Parmi ses qualités louables, il y avait ceci qu'il se montrait humble envers tout enfant et toute vieille femme, et

1. *Ghar-Khwâher*, proprement « qui a pour sœur une femme de mauvaise vie. »
2. A la bataille d'Ohod.

faisait des invocations [en leur faveur]. Il se prosternait devant ceux qui se prosternaient, quand même ils étaient infidèles. Un jour, un boucher arménien, nommé Tenik, rencontra notre maître et le salua sept fois; celui-ci aussi le salua [autant de fois].

124. On raconte encore qu'un jour le maître passait par un quartier, et les petits enfants y jouaient; lorsqu'ils l'aperçurent de loin, ils accoururent de son côté et prirent une contenance humble; un enfant seulement cria de loin : « [Attendez] jusqu'à ce que j'arrive moi aussi! » Le maître s'arrêta jusqu'à ce que cet enfant s'approchât et fût consolé [par cette condescendance].

Cependant, c'était l'époque où on lui faisait de l'opposition, on l'abreuvait de dénégations, on écrivait contre lui des décisions juridiques, on lisait des chapitres sur l'interdiction de la musique et du violon. Il supportait tout cela, grâce à sa générosité, sa douceur, sa compassion, et ne disait rien. Finalement, tout cela fut anéanti de telle manière qu'on eût dit que cela n'avait jamais existé; la voie qu'il a créée, ainsi que sa descendance, dureront et croîtront jusqu'au jour de la résurrection.

125. Un jour, le maître avait été invité par l'Emir Perwânè. Quand il fut arrivé à la porte de la maison, il s'arrêta longtemps et dit : « [Attendons] jusqu'à ce que tous les amis entrent ». Lorsque les compagnons furent entrés, le maître en fit autant. A la fin de la réunion, ils se séparèrent. Tchélèbî Ḥosâm-ed-dîn interrogea le maître sur les motifs de son attente. « Si j'étais entré le premier, répondit-il, il aurait pu se faire que le portier aurait empêché d'entrer certains de nos compagnons; nos amis auraient été ainsi privés [de cette réunion]. Si, dans ce monde, je ne pouvais introduire mes amis dans le palais d'un émir, comment, au jour de la résurrection, pourrais-je les introduire dans le palais de la vie future? » Les amis se montrèrent humbles et la remercièrent de cette faveur.

Le maître avait envoyé une fois un billet au Perwânè pour

intercéder en faveur d'un meurtrier, qui s'était caché dans la maison d'un ami. Le Perwânè écrivit en réponse : Cette affaire ne ressemble pas aux autres, car il s'agit d'un meurtre. « Le meurtrier, répondit le maître, on l'appelle communément fils d'Azrâïl ; s'il ne verse pas le sang et s'il ne tue pas les hommes, que peut-il faire d'autre? » Cette réponse plut au Perwânè, qui ordonna de mettre l'assassin en liberté; il satisfit ses adversaires en leur versant le prix du sang.

Chems-ed-dîn Malaṭi nous a raconté que le maître émettait un jour des pensées dans son collège ; entre autres choses, il dit : « J'aime énormément Chems-ed-dîn, mais il a un défaut ; j'espère que le Très-Haut le lui fera disparaître, et interrompra chez lui ce désir. » Aussitôt je m'inclinai et je le suppliai instamment de me dire quel était ce défaut. « C'est, répondit-il, que dans toute existence tu t'imagines que Dieu s'y trouve, et que tu coures à la poursuite de ce fantôme irréel. »

« Comme il y a beaucoup de diables qui ont visage d'homme, il ne faut pas donner la main à tout le monde.

« Lorsque tu ne possèdes pas cet œil qui permet de scruter l'intérieur des consciences, ne t'imagine pas qu'il y a un trésor dans chaque existence. »

« Cependant je demandai pardon, en toute sincérité, de cette situation, Dieu me donna un discernement étendu, de sorte que je devins l'un des très véridiques. Au début, j'avais la coutume de tourner autour de tous les grands personnages, chéïkhs, ascètes et derviches, et de leur demander leur appui et leur concours ; et comme j'étais un élève loyal, je revenais d'auprès d'eux sans succès. Quand notre maître m'eut montré ce qu'il fallait et m'eut ouvert les yeux, je renonçai à leur société, je conçus la véritable nature de Dieu, et le mystère de cette vérité fut expliqué à mes yeux. Ce jour-là, le maître répéta à plusieurs reprises le vers suivant, jusqu'à ce que les amis l'eurent appris par cœur :

« Dans ce marché des droguistes, ne va pas de tous côtés

comme les désœuvrés ; assieds-toi dans la boutique de celui qui a du sucre en magasin ».

Le maître parlait une fois dans une réunion et disait : « Le souverain des mystiques, Abou-Yézîd [Basṭâmî] (miséricorde de Dieu sur lui !) a dit une parole merveilleuse, extrêmement belle : Je ne crois pas en Moḥammed, l'envoyé de Dieu, parce qu'il a fendu la lune en deux ou déchiré la pierre, parce que les arbres se sont réunis et que les plantes et les briques ont parlé, mais parce que, dans sa sagesse parfaite, il a interdit à ses compagnons et à sa communauté de boire du vin, et en a fait une chose illicite. Puis il ajouta : Oui, par Dieu, celui qui fait davantage, pleure et se repent davantage ; car, s'il y avait eu en cela un goût, un plaisir, un profit, il l'aurait fait d'abord lui-même et aurait excité les autres à en faire autant. Comme il était le pur disciple du Créateur, il fit et dit ce qu'il entendait dire à Dieu.

« Si un ou deux jours tu renonces à cette boisson, excuse-toi d'un retard dans le vin du paradis. »

« Comme la plupart des hommes sont mauvais et inacceptables, il a interdit le vin à tous. »

Les nobles compagnons nous ont appris qu'un jour notre maître, dans la maison du Perwânè, expliquait des pensées merveilleuses et des idées étranges. Entre autres, il dit : « Le commandeur des croyants, 'Othmân fils d''Affân (que Dieu soit satisfait de lui !) se plaignait au prophète de sa richesse et de l'abondance de ses moyens, et s'en montrait dégoûté : J'ai beau distribuer la dîme aumônière, donner des aumônes, dépenser davantage, mes moyens s'accroissent ; je ne puis me débarrasser de la gêne de ces embarras et rester tranquille. Je sais pertinemment que le repos de l'âme et l'ornement de ce monde, c'est la pauvreté, et que le salut des justes y est attaché : quel remède, quelles dispositions ordonne le prophète à ce propos ? O 'Othmân, répondit Moḥammed, va, montre-toi insuffisant dans les remercie-

ments dus à Dieu pour ses bienfaits, pratique quelque temps l'ingratitude, afin que ta fortune diminue et que tu deviennes pauvre plus tôt et qu'il ne te reste plus de bénédiction. O prophète de Dieu, répliqua ʿOthmân, comment pourrai-je faire pour ne pas dire les louanges de l'Unique et le remerciement de ses grâces infinies, qui sont les litanies de ma langue et auxquelles je me suis habitué?

N'as-tu pas lu ce passage du Qorân, dit le prophète : « Si vous êtes reconnaissants, je vous augmenterai [1]? » C'est-à-dire que dans son livre éternel, Dieu a promis une augmentation à ceux qui le remercient; quant à moi, j'ai dit : La reconnaissance est une chasse à l'augmentation, et un lien pour celui qui est préparé.

« La reconnaissance produit une augmentation, l'ingratitude la fait sortir de ta main. »

« Parce que la promesse faite à l'homme reconnaissant est la récompense de sa prosternation. Donc, ô ʿOthmân, il faut accepter cette richesse et ces moyens ; jamais il n'y aura de perte et de diminution dans ta fortune ». En remerciement de cette bonne nouvelle, ʿOthmân consacra aux expéditions guerrières du prophète trois cents chameaux avec leur attirail complet, ainsi que les armes et les approvisionnements nécessaires pour trois cents guerriers. Le prophète, levant les mains au ciel, fit des vœux pour ʿOthmân : « Que Dieu bénisse, dit-il, ce que tu as dépensé et ce que tu as retenu. »

Ensuite le maître ajouta, à l'adresse du Perwânè : « Louange à Dieu de ce qu'à cette époque-ci l'émir Moʿîn-ed-dîn Soléïman fait des efforts pénétrants, à l'instar d'ʿOthmân, pour remercier le Créateur de ses bienfaits, de ce qu'il protège les savants, les pauvres, les honnêtes gens et les mystiques, de ce qu'il réserve ses marques d'amitié aux ayants-droit de la nation, et de ce qu'il considère comme un devoir de protéger et de garder tous les sujets, en vertu de l'apo-

1. *Qor.*, XIV, 71.

phtegme : « La compassion est pour les créatures de Dieu. » La plupart du temps, il fait des tournées rituelles autour de la Kaʿba des cœurs; il fait de nobles efforts pour ces fêtes qui sont les cellules des stades des saints. Indubitablement, par la bénédiction de leurs prières et le bon augure de leurs pensées, il sera victorieux dans tout ce qu'il entreprendra. De même, en récompense de ses actions de grâces, Dieu lui donnera chaque jour richesse sur richesse, fortune sur fortune; plus il fera plus il obtiendra, plus il progressera. » Le Perwânè, extrêmement joyeux des paroles prononcées à son endroit par le maître, se précipita à ses pieds, les baisa, se prosterna et le remercia; il distribua aux compagnons près de deux mille dînars, il ordonna de remettre des pièces d'argent à tous les savants, chéïkhs et honnêtes gens, et de fabriquer des vêtements et des chemises pour les pauvres orphelins de la ville.

Le théologien scolastique connu sous le nom de Chems-ed-dîn Moʿallim (le professeur), un des amis intimes, a raconté qu'un jour le maître regarda ses compagnons et dit : Notre prophète Moḥammed a dit que quand la lumière de Dieu entre dans le cœur du vrai croyant, ce cœur s'ouvre et s'épanouit; il devient une campagne agréable et douce; c'est comme une pierre que vous lancez dans l'eau : cette eau s'entr'ouvre. O prophète de Dieu, lui dit-on, si un homme ne jouit pas de cette faveur de voir son cœur s'épanouir, et si ses regards sont voilés et empoussiérés par sa nature mauvaise et ses passions, à quel signe reconnaîtra-t-il que son cœur s'est élargi et qu'une amplitude s'est produite en lui? Il répondit : A ce signe que tous les moyens du monde et des habitants de ce monde, ainsi que ses plaisirs, se sont refroidis dans son cœur et paraissent insipides; qu'il commence à devenir étranger à ses amis mondains et à ses connaissances, sans aucun motif ni intention particulière. »

126. Le maître, un jour, s'était arrêté debout dans le marché. Tous les habitants de la ville étaient présents. Le maître, détournant son visage des créatures vers un mur, leur ensei-

gnait les préceptes mystiques. Au moment de la prière du soir, quand la nuit tomba, les chiens du marché avait formé un cercle autour de lui. Il lançait sur eux ses regards bénis et continuait ses explications. Eux agitaient tête et queue, et à voix basse faisaient des *zouzou* [1]. Il dit : « J'en jure par Dieu, le très haut, le très puissant, le très violent, le seul puissant et violent, que ces chiens comprennent notre gnose. Dorénavant, ne les appelez plus *chiens*, car ils sont les parents du chien des Compagnons de la caverne [2]. » Et il récita :

« La tête de tous les lions du monde a été abaissée, du moment qu'on a donné la main au chien des compagnons de la caverne ».

« Cette porte, ce mur qui proclament les louanges de Dieu et comprennent les mystères divins !

« Où est l'œil, pour voir les âmes après avoir sorti la tête de la porte et du mur? »

« La porte et le mur disent des choses subtiles : le feu, l'eau, la terre racontent des récits ».

Tout à coup les amis parurent de tous côtés; le maître dit :

1. Grognements de satisfaction.

2. La légende musulmane veut que les Sept Dormants aient été accompagnés de leur chien ; elle découle tout uniment du mot *wa' r-raqîm* du Qorân (XVIII, 8) qui, d'après les anciens exégètes résumés par Ṭabarî, *Tafsîr*, t. XV, p. 122, désigne une bourgade ou une vallée, entre 'Orfân et Aïla, au sud de la Palestine, ou bien le livre contenant leurs croyances (*Kitâb tibyânihim*), une table de pierre sur laquelle on avait écrit leur histoire, le nom de la montagne où ils ont été enfermés ; Ṭabarî opine pour l'explication de stèle avec inscription.

On voit le chien apparaître dans le commentaire de Cho'aïb el-Ḥobbâ-'î, transmis par Wahb ben Soléïmân et Ibn-Djoréïdj, mais il s'appelle Ḥimrân. Béïḍawi, *Anwâr et-taazîl*, éd. Fleischer, t. I, p. 555, ajoute aux explications ci-dessus celle de « nom de leur chien ». Il cite à ce propos un vers d'Oméyya ben Abi'ç-Çalt où le mot *raqîm* est employé : c'est peut-être de là que Mahomet l'aura tiré : « Leur seul compagnon y est le *raqîm* avoisinant leur caverne, tandis qu'ils dorment dans la grotte ». Plus tard, on a donné à ce chien le nom de Qiṭmîr, rapproché par M. Clermont-Ganneau, *Recueil d'archéologie orientale*, t. III, p. 295, note 3, de *qimtir* κοιμητήριον, mot qui figure en tête de nombreuses épitaphes chrétiennes.

« Venez, venez, l'ami est arrivé ; venez, venez, le jardin de roses a poussé ».

Il dit ensuite : « Dieu a distribué des aumônes à l'infini ; où étaient nos pauvres quémandeurs d'aumônes? » Tous les amis s'inclinèrent ; puis, ils allèrent jusqu'au collège en disant des hymnes mystiques et en dansant selon le rite. Cette nuit-là toute entière, jusqu'au matin, il y eut concert, sans qu'il se produisît de céphalalgie. « J'en jure par Dieu ! s'écria le maître, la croyance que les privilégiés de ces pauvres créatures ont attachée aux prophètes et aux saints, ne convient pas à un marchand d'herbes, à moins que par faveur on n'ait pitié de lui ».

127. *Anecdote*. Le mystique connaisseur des choses éternelles, Sirâdj-ed-dîn (que Dieu parfume son tombeau !), était un récitateur du Methnèwî et l'un des grands entre les amis ; il avait trouvé faveur et protection auprès du Tchélébî Hosâm-ed-dîn. Il a raconté qu'un jour notre maître (que Dieu sanctifie son cher sépulcre !) interprétait au point de vue mystique ce verset du Qorân : « Ils le verront éloigné, et nous le verrons proche » [1], en ces termes : Ce Dieu (qu'il soit exalté et élevé !) possède une boîte à collyre telle que, à quiconque il veut, il met un collyre dans son œil externe et interne, de sorte que, informé de toutes les choses cachées, il lui soit dévoilé la profondeur du mystère des mystères ; il voit tels qu'ils sont, avec l'œil de la certitude, et en secret, les trésors divins ; et si Dieu ne lui accorde pas une telle faveur, et ne met pas ce collyre sur son œil, si même la totalité des choses mystérieuses se présentait à son regard sensitif, il n'en verrait pas une seule et ne la reconnaîtrait pas.

« Sans la faveur de Dieu et de ses intimes l'homme, fût-il un ange, aura sa feuille noire.

« Sans cette faveur, comment ouvrirait-il les yeux ? Comment éteindrait-il la colère ? »

1. *Qor.*, LXX, 6-7.

Il termina en disant : « Au regard du Chéïkh, ou deviens lumière, ou éloigne-toi ».

« Si tu veux de la lumière, deviens une lumière appropriée ; si tu veux l'éloignement, sois vaniteux et éloigne-toi »

128. Notre maître Sirâdj-ed-dîn, le lecteur du Methnèwî, rapporte qu'un jour il s'était rendu au jardin de Tchélébî-Ḥosâm-ed-dîn. « J'en rapportai, dit-il, à la maison un mouchoir plein de roses rouges, en guise de bénédiction. Or notre maître se trouvait dans la maison du Tchélébî, et je n'en savais rien. J'entrai : je vis que les compagnons étaient assis, et que le maître se promenait dans la cour de la maison ; les compagnons écrivaient tous les vers subtils qu'il disait ; par suite de la terreur que je ressentis, j'oubliai le mouchoir et je le glissai dans l'endroit où l'on dépose les chaussures. Notre maître regarda de mon côté et dit : « Quiconque vient du jardin apporte des fleurs en guise de bénédiction ; quiconque vient de la porte de la boutique du confiseur, apporte une poignée de *ḥalwâ* ». Je jetai humblement les fleurs à ses pieds ; les amis poussèrent des rugissements et pillèrent les fleurs, puis le concert commença.

Au rapport de Sirâdj-ed-dîn, le maître dit un jour : « Le monde entier se compose des parties constituantes d'un seul individu, représenté par ce *hadîth :* « Grand Dieu ! dirige mon peuple, car il ne sait pas » ; mon peuple, c'est-à-dire mes parties constituantes; car si les infidèles n'étaient pas compris dans ces parties, il ne serait pas le Tout ».

« Les biens et les maux sont tous partie constituante du derviche, car s'ils ne l'étaient pas, un tel être [imparfait] ne serait pas un derviche ».

Le Perwânè Mo'în-ed-dîn se plaignit un jour à Sultân Wéled : « Je voudrais que notre maître m'instruisît dans la cabine d'isolement ; ce serait une faveur spéciale qu'il réserverait à son serviteur ». Quand Sultân Wéled transmit à son père la demande du Perwânè, il répondit : « Il ne pourrait

pas supporter ce fardeau ». Il insista jusqu'à trois fois : « O Béhâ-ed-dîn ! répondit-il, un seau que quarante personnes peuvent tirer du puits, ne peut l'être par une seule personne ». Sultan Wéled s'inclina et dit : « Si je n'avais pas dit cela, d'où aurais-je entendu une telle pensée » ?

Un autre jour, le Perwânè ayant eu recours à l'intercession de Sultan Wéled, lui dit : « Tous les grands personnages de Qonya sont désireux de voir le maître présider une séance de *dhikr* ; s'il nous concédait une séance, qu'arriverait-il ? Il abreuverait les assoiffés de l'eau de la vie, et ferait une grande miséricorde aux créatures ». Sultan Wéled fit part à son père de cette proposition. Celui-ci répondit : « O Béhâ-ed-dîn ! un arbre fruitier dont les branches, surchargées de fruits, tombent jusqu'à terre, fut ingrat pour le jardinier ; on ne peut en cueillir les fruits, ni les enlever de leur place, ni en remercier Dieu. Maintenant que l'extrémité des branches a atteint le Buisson de la limite, et qu'elles se sont élevées en haut, comment pourrait-on en jouir et atteidre au plaisir de ces délices ? »

Sultan Wéled a également rapporté qu'un jour le Perwânè demanda au maître de lui donner un conseil ; celui-ci resta quelque temps plongé dans la réflexion, puis il releva la tête et dit : « O émir Mo'în-ed-dîn, j'entends dire que tu as appris par cœur le Qorân » ? — « Oui, répondit-il ». — « J'ai également entendu dire que tu as étudié, sous la direction du chéïkh Çadr-ed-dîn, le *Djâmi'-el-Oçoul* sur les traditions »[1] ? « En effet ». — Du moment que tu lis la parole de Dieu et celle du prophète, que tu en disputes comme il convient, que tu ne prends pas conseil de ces paroles et que tu n'agis pas conformément à aucun verset ni *hadîth*, comment veux-tu entendre un conseil de ma part, et t'y conformer » ? Le Perwânè se leva en pleurant et partit. Après cela, il s'occupa

1. Cet ouvrage du chéïkh Çadr-ed-dîn Moḥammed ben Isḥaq de Qonya, qui mourut en 672 (1273), est connu de Ḥâdji-Khalfa, *Lexicon bibliographicum*, t. II, p. 506, n° 3870.

d'agir selon la justice et la générosité ; il entreprit des œuvres de bienfaisance, et devint l'unique dans le monde.

129. Des traditionnistes dignes de confiance ont rapporté que les savants de la ville qui étaient en vie à cette époque vinrent de concert trouver le qâḍi Sirâdj-ed-dîn Ormawî (miséricorde sur lui !) et se plaignirent de l'inclination des hommes pour écouter le violon, de leur désir d'assister à des concerts ; ils en demandèrent l'interdiction : « Le chef des savants, dirent-ils, c'est vous-même ; vous êtes assis sur le siège de la justice canonique et vous y suppléez le prophète ; comment se fait-il qu'une telle innovation se répande? Il faut espérer que cette règle sera démolie d'ici peu de temps, et que cette mode disparaîtra ». — « Cet homme, répondit le qâḍi, est aidé par Dieu, il est sans pareil dans les sciences exotériques, il ne convient pas de lutter avec lui. Lui sait, ainsi que Dieu. « Toute brebis sera accrochée par la patte [1] ». Ces bavards mirent par écrit plusieurs questions difficiles sur des matières de jurisprudence, de divergences entre les écoles, de logique, de grammaire arabe, de philosophie, des commentaires du Qorân et d'astronomie ; ils remirent leur écrit entre les mains d'un jurisconsulte turc, qu'ils chargèrent de le porter à notre maître. Le Turc, tout craintif et questionnant, trouva le maître au portail du palais du Sultan, au bord du fossé ; il le vit occupé à lire un livre. Il remit les feuilles entre les mains de notre maître, et se tint debout à certaine distance. Le maître, immédiatement, sans lire [les feuilles qui lui étaient soumises], demanda une plume et un encrier et écrivit au bas la réponse à chaque question et à chaque minutie ; il mélangea les unes aux autres les réponses à toutes les questions, de même que le médecin fabrique un électuaire. Le jurisconsulte turc porta le papier au tribunal ; après avoir lu l'explication des difficultés, tous restèrent stupéfaits et anéantis, honteux et confus de cette démarche gigantesque. Cependant le maître avait écrit, au bas de la

1. Proverbe arabe, qui veut dire que la faute retombe sur son auteur. Cf. Méïdânî, t. II, p. 67.

note : « Que les savants du monde sachent que l'ensemble des biens de l'univers, argent monnayé, accidents, genres, etc., compris dans le verset du Qorân où il est dit : « Il a été orné pour les hommes, etc. [1] », ainsi que les écoles et les couvents, nous les considérons comme ayant été concédés aux grands personnages, mais nous n'avons égard à aucun de leurs rangs, et nous avons détourné nos regards du monde et de ce qui s'y trouve; nous nous sommes retirés à l'écart dans un coin. Car, si ce violon qu'ils ont proscrit et qu'ils ont exilé, est utile aux êtres chers (et il faut qu'il le soit), il est vrai qu'également nous y avons renoncé [personnellement] et en avons gratifié les imams de la religion, et que par suite de notre extrême insuffisance et inattention, nous jouons d'un violon étranger, car flatter l'étranger [2] est l'affaire des hommes religieux. » Et il commença le *ghazel* du violon :

« Sais-tu ce que dit le violon, ce qu'il raconte des larmes des yeux et des cœurs enflammés ? »

Et ainsi de suite. Tous les savants, repentants et honteux en présence du qâḍi, rendirent justice à notre maître, à sa magnanimité digne d'Abraham [3] et à son caractère immense; parmi eux, cinq savants habiles devinrent ses disciples.

« Cette fortune vient du ciel, non de ce monde terrestre; c'est l'affaire du bonheur et de l'étoile, non celle de la force du bras ».

130. *Anecdote*. Les plus chers Compagnons nous ont rapporté qu'une troupe de pèlerins était arrivée de la Ka'ba; ils allèrent visiter les chéïkhs de la ville et les ermites, et les habitants leur firent des démonstrations d'amitié : toutefois un ami dirigea les pèlerins vers la visite à faire à notre maître; tous s'y rendirent. Quand ils entrèrent par la porte

1. *Qor.*, III, 12.
2. Jeu de mots sur deux significations du verbe *nuwâkhten* « caresser » et « jouer d'un instrument à cordes, pincer ».
3. *Bè-ḥilm-i Khalîlânè*.

du Collège, ils virent le maître dans le *miḥrâb* ; tous d'un coup, ils prononcèrent la formule : *Dieu est plus grand!* et ils s'évanouirent. Quand ils revinrent à eux, notre maître s'occupa à leur faire des excuses en disant : « Il se peut qu'il vous ait été caché, ou qu'il ait créé un semblable, car un homme ressemble fort à un autre homme ». Tous s'écrièrent : O notre maître ! Quel est le voile dont il parle ? Lorsque les compagnons se livrèrent à une enquête, les pèlerins leur dirent : « Nous jurons par le Dieu très grand et par sa parole éternelle, que cet homme a revêtu l'*iḥrâm* [1] pendant les tournées de la maison sacrée de Dieu, qu'il était avec nous, qu'il nous a accompagnés à la station d'Arafât, à la course entre Merwa et Çafà et autres rites, ainsi qu'à la visite au tombeau de l'envoyé de Dieu (salut sur lui !) ; mais pas un seul jour il n'a été avec nous à table, ni n'a bu à la même coupe. Il nous a fait comprendre beaucoup de sanctuaires du pèlerinage, sous la même forme et les mêmes vêtements qu'il a maintenant, tandis qu'actuellement il cherche à nous jeter dans l'erreur ». Les amis firent des troubles : un grand concert commença ; les pèlerins devinrent disciples et amoureux de lui.

131. *Anecdote*. On rapporte, d'après les principaux compagnons, que notre Maître avait pour disciple un des principaux personnages de la ville, qui exerçait la profession de négociant. Il était parti pour le pèlerinage. Cependant, la nuit d' ʿArafât, la femme de ce bourgeois avait préparé beaucoup de *ḥalwâ* et l'avait distribué en aumônes aux pauvres et aux voisins. Elle envoya un plateau plein de *ḥalwâ* au sucre à notre maître, afin qu'il aidât le négociant par une prière bienfaisante. Notre maître dit : « Cette dame est notre amie très fidèle ». Tous les compagnons mangèrent de ce *ḥalwâ* et en emportèrent aussi à titre de bénédiction, et cependant le plateau était encore plein. Notre maître le prit

1. *Iḥrâm*, proprement « consécration », se prend pour le vêtement composé de deux pagnes que revêt le pèlerin à son entrée sur le territoire sacré, à partir du moment où il est en état de consécration.

et se disposa à le porter sur la terrasse. Les amis, stupéfaits, se demandaient ce qu'il comptait faire. Au même moment il revenait de la terrasse sans le plateau. « J'ai envoyé ce *ḥalwâ*, dit-il, à cet homme [le pèlerin de la Mecque] pour que lui aussi en goûte ». La stupéfaction des amis s'éleva de un à mille.

Le concours des circonstances amena ceci que la nouvelle du retour des pèlerins arriva. Tout joyeux on se porta à leur rencontre. Cependant ce négociant au cœur éclairé, au débotté vint rendre visite au maître et le remercia; celui-ci lui fit des amabilités et lui permit de se rendre à sa maison. Ayant trouvé sa famille, cette même nuit de son arrivée, il s'était assis. Les serviteurs apportèrent, au milieu des bagages, un plateau en porcelaine de Chine. La dame dit : « Cette porcelaine, qui nous appartient, qu'a-t-elle à faire avec vous? La date et le nom du bourgeois y sont inscrits. » Le négociant reprit : « Moi aussi je suis stupéfait en me demandant ce que fait ici cette porcelaine? » La dame demanda ce qui s'était passé. « Dans la montagne d'ʿArafât, la nuit de la fête, dit le négociant, nous étions assis, dans notre tente, avec d'autres pèlerins ; je vis une main qui s'introduisait par un coin de la tente et plaçait cette porcelaine, remplie de *ḥalwâ*, devant nous. Je reconnus une de nos porcelaines, mais je ne pus pas savoir d'où elle était venue jusque-là. Les serviteurs coururent dehors, ils ne virent personne. » La dame eut immédiatement la solution du problème du *ḥalwâ*. Le négociant fut troublé par cette puissance [du saint]; au matin tous deux vinrent trouver le maître et gémirent en sa présence ; celui-ci leur dit : « Tout cela vient de la bénédiction de votre croyance ; Dieu très haut a manifesté sa toute puissance par notre intermédiaire : « La supériorité est entre les mains de Dieu, il en fait jouir qui il veut [1]. »

132. *Anecdote*. Les compagnons ont raconté que notre

1. *Qor.*, III, 66 ; LVII, 29.

maître (que Dieu sanctifie les mystères de son tombeau!) prononçait un vendredi, un sermon dans la mosquée de la citadelle ; la séance était animée, et il se montrait miraculeux [1] pour établir le commentaire du Qorân, en y ajoutant les citations de vers appropriés. Un jurisconsulte, à raison d'une faiblesse qu'il avait dans son cœur, était sur le point de dire : « La plupart des prédicateurs choisissent dans le Qorân quelques versets appropriés pour que les lecteurs les lisent; ils préparent l'explication de ces versets, et cela est conforme au caractère des hommes. Mais un prédicateur qui possède les significations et les subtilités, et qui est habile dans chaque branche, c'est celui qui, à l'improviste, sur quelque passage que l'on lise, s'y plonge et fait participer les savants à des avantages merveilleux ». Cependant notre maître, au milieu de l'enthousiasme où il se trouvait plongé, montra du doigt ce jurisconsulte et lui dit : « Lis dans le Qorân le passage que tu voudras. » Le jurisconsulte récita le chapitre *Wa'ḍ-doḥâ* [2]. — « Lorsque tu seras arrivé, dit le maître, à la compagnie des amis particuliers divins, demeure en toute tranquillité de cœur, afin que tu ne restes pas sans part à la félicité éternelle. »

« O souris qui veux lutter à pied contre un cavalier, tu ne pourras pas sauver ta tête maintenant.
« Combats avec des souris semblables à toi-même ; comment la souris pourrait-elle insulter un chameau ? »

Ensuite il commença à commenter le chapitre du Qorân en question, il en exposa les idées mystiques, il en fixa les mots étranges ; cela dura jusque près du moment où l'on fait la prière du coucher du soleil, et il en était encore à exposer les idées merveilleuses contenues dans la lettre *wâw* du premier mot : *Wa'ḍ-doḥâ*. La généralité des assistants étaient stupéfaits, la tête leur tournait. Ce jurisconsulte se

1. Littér. « il montrait la main blanche [de Moïse]. »
2. *Qor.*, ch. XCIII.

leva, se découvrit la tête, déchira ses vêtements, baisa la marche de la chaire à prêcher en gémissant, et devint serviteur et disciple avec croyance et sincérité parfaites.

On dit que ce fut la dernière prédication du grand maître, mais suivant une autre version il continua à prononcer des *dhikr* et à rapporter les traditions sans interruption.

133. On raconte encore qu'à cette époque, un grand personnage de l'État mourut ; les principaux de la ville se réunirent devant la porte de la maison ; notre maître, en dehors du palais du défunt, contemplait la scène en attendant la sortie des obsèques. Kémâl-ed-dîn Mo'arrif[1] se tenait debout et annonçait isolément les hautes personnalités, en ces termes : « Khâdjè Çadr-ed-dîn, soyez le bienvenu ! Akhi Bedr-ed-dîn, au nom de Dieu ! Emîr Kémâl-ed-dîn, vous êtes venu joyeusement ! Notre maître Yoûsouf Séïf-ed-dîn, soyez agréablement ! Chéïkh 'Izz-ed-dîn, que ta vie soit longue ! » Il disait sans fin des choses de cet acabit. Lorsque le cortège funèbre sortit, ils se mirent en marche. On plaça le cercueil sur le bord de la fosse. Notre maître s'avança, se tint debout à la tête du tombeau, et dit : « Appelez le nomenclateur ». Celui-ci vint; tous les savants ouvrirent de grands yeux pour voir ce qu'il allait faire. Le maître dit : « Si aussi maintenant il y a Çadr-ed-dîn, et Bedr-ed-dîn, et Kémâl-ed-dîn, qu'il se montre et détermine de qui il relève; car je crains que dans sa poitrine [*çadr*], il n'y ait pas de religion, qu'il n'y ait pas de lumière dans sa pleine lune [*bedr*], et que sa perfection [*kémâl*] soit une insuffisance ; et comme il n'a pas lancé le sabre (*séïf*) de la religion sur son âme, il sera prisonnier du glaive[2] de Monkar et Nekîr et sa gloire sera changée en avilissement. » Un tumulte s'éleva du peuple ; Kémâl-ed-dîn s'évanouit ; beaucoup d'incrédules invétérés renoncèrent à leur incrédulité et devinrent ses disciples.

1. Le nomenclateur, introducteur chargé d'annoncer les visiteurs à haute voix.

2. *Sâṭoûr*.

134. Chaque année, dit-on, notre maître, accompagné de ses acolytes et des récitateurs, montait dans des voitures et se rendait aux eaux thermales [1]. Il y séjournait près de quarante à cinquante jours. Les amis avaient une fois formé un cercle sur le bord de l'étang ; notre maître, noyé dans un océan de lumières, disait les pensées de l'au-delà. Par hasard, toutes les grenouilles de cet étang se mirent à coasser ensemble ; notre maître leur cria d'une voix effrayante : « Quel est ce tapage ? Est-ce à vous de parler ou à nous ? » Toutes se turent immédiatement ; elles ne dirent rien. Autant qu'il y en avait là, pas un animal ne souffla mot. Quand le maître se leva, il s'approcha du bord du lac et fit un signe pour dire : « Dorénavant c'est permis ». Immédiatement toutes ces bêtes se mirent à coasser. Les assistants restèrent étonnés de ce miracle, et près de deux mille hommes devinrent ses disciples.

135. Un jour, notre maître était allé rendre visite au mausolée de son père Béhâ-ed-dîn Wéled. Par hasard, les bouchers de la ville avaient acheté un bœuf pour le sacrifier ; tout à coup l'animal, ayant brisé la corde, s'échappa de leurs mains ; le monde se mit à courir après lui, mais personne ne pouvait le suivre ni le saisir. [Dans sa course] il rencontra notre maître ; immédiatement il s'arrêta, s'avança vers lui tout doucement et demanda pardon par son attitude. Notre maître le caressa de sa main bénie ; les bouchers, arrivés sur ses traces, prirent une posture suppliante. « Il ne convient pas de tuer cette bête, dit le maître ; mettez-la en liberté. » Ce qu'ils firent ; le bœuf prit la route de la campagne. Au bout de quelque temps, les compagnons arrivèrent : « Un animal, dit le maître, que l'on se disposait à mettre à mort, s'est enfui et s'est dirigé vers nous. Dieu (qu'il soit exalté et élevé !) l'a délivré de cette mort. Si un

1. *Ab-i-garm*, désigne incontestablement Ilghin, près de Qonya. C'est l'habitude des écrivains persans de traduire les noms propres turcs ; c'est ainsi que le nom de la bourgade de Seuyud, berceau de l'empire ottoman, qui est le nom du saule en turc, est traduit par *Qal'èï bîd*.

homme, de toute son âme et de tout son cœur, tourne sa face vers Dieu, celui-ci le délivre des écorcheurs de l'enfer et le fait parvenir au paradis; cela n'a rien d'étonnant. » On dit que personne ne vit plus ce bœuf nulle part ; il disparut dans la campagne de Qonya.

La gloire des hommes pieux, le Chéïkh Sinân-ed-dîn Nedjdjâr (le charpentier), a raconté qu'une fois notre maître dit : La douceur de l'amour tue les amoureux mystiques, de même que l'abandon de la femme et la perte de l'argent tuent les gens de ce monde. Comme Dieu a créé ce monde de l'existence du pur néant, il faut qu'il y retourne pour qu'on en fasse de nouveau quelque chose.

Le même a rapporté qu'un jour Qoṭb-ed-dîn-Chîrâzî était venu rendre visite à notre maître qui s'échauffa en parlant de la science de son noble père. Tout à coup une voiture passa devant le collège ; un groupe se mit à regarder au bruit. « C'est le bruit d'une voiture, dit le maître, ou l'action du ciel ». Tous s'inclinèrent. Ensuite Qoṭb-ed-dîn lui demanda : « Quelle est votre voie ? » — « Notre voie est de mourir, dit le maître, et d'emporter notre argent au ciel; tant que tu ne meurs pas, tu n'arrives pas à destination ». Le grand dignitaire du monde [1] a dit : Tant que tu ne meurs pas, tu n'emportes rien ». — « Hélas ! reprit Qoṭb-ed-dîn, que faire ? » — « La même chose que je fais. » Alors, au milieu du concert, il dit ce quatrain :

« Je dis : Que faire ? Il me répondit : Ce que je fais. Je répliquai : Cherche un meilleur moyen.

« Il se tourna vers moi et dit : O étudiant de la religion, continue d'être ainsi et de dire : Que faire ? »

Immédiatement il devint son disciple.

135 (*bis*). Un des grands compagnons mourut. On consulta le maître pour savoir s'il fallait l'enterrer dans un cercueil ou non. « Que pensent les amis? dit-il. » Le

1. *Çadr-i djéhân*, le prophète.

connaisseur des mystères théologiques, la mine des vérités éternelles, Kérîm-ed-dîn, fils de Bektimour (miséricorde sur lui!), qui était un des maîtres des séances, dit : « Il serait préférable que ce fût sans cercueil. » — « Pour quelle raison? reprirent les amis. » Il répondit : « La mère a plus d'égards pour l'enfant que le frère, car le corps de l'homme provient de la terre, et la planche de bois est aussi l'enfant de la terre; ils sont donc frères l'un de l'autre, tandis que la terre est leur mère commune; donc il est plus juste de confier le corps à sa mère compatissante. » Le maître donna son approbation et ajouta : « Cette idée ne se trouve dans aucun livre ».

Le roi des qâḍis et des magistrats [1], Kémâl-ed-dîn Kâbî, un des grands juges de l'Asie-Mineure, a raconté ceci : « En l'année 656 (1258), je m'étais rendu à Qonya pour y voir le sultan ʿIzz-ed-dîn Kaï-Kâoûs (que Dieu illumine son tombeau !), afin que, après avoir terminé les affaires de la province des Dânichmendides, je m'en retourne en rapportant des firmans et des diplômes. Par la faveur du Créateur, toutes mes affaires étant achevées avec promptitude, je voulus partir; un groupe d'amis, qui comprenait les grands et les savants de la ville, tels que Chems-ed-dîn de Mârdîn, Afçaḥ-ed-dîn, Zéïn-ed-dîn de Réï, Chems-ed-dîn de Malaṭya, m'incitèrent à rendre visite à notre maître, de qui j'avais déjà avantageusement entendu parler par la bouche du peuple; mais l'orgueil de mon rang, le désir de multiplier mes moyens, et un sentiment de négation m'avaient empêché d'accomplir cette démarche; je n'osais pas me rendre de ce côté. Finalement, le concours divin ayant entouré mon âme, poussé par le désir et l'attirance du cœur de ce souverain des hommes, j'eus l'honneur d'aller trouver notre maître en compagnie de ce groupe. Lorsque nous posâmes le pied sur le pas de la porte du collège, je vis notre maître

1. Nous passons sous silence un apologue indécent donné par le Ms. 114, et qui n'a rien à faire avec le sujet qui nous occupe.

venir nous recevoir avec une démarche pompeuse ; pour un simple regard que je jetai sur son visage béni, ma raison disparut. Tous, nous le saluâmes, et le maître me prenant dans ses bras au milieu de tout ce monde, dit :

« Tu fuis en tout temps loin de nos affaires ; comment t'ai-je trouvé au milieu de ce travail ?

« Louange à Dieu ! poursuivit-il, Kémâl-ed-dîn a tourné son visage sur la perfection (*kémâl*) de la splendeur ; il est devenu un des parfaits de la religion ». Ensuite il se mit à parler de matières transcendantes que je n'avais jamais entendues, dans toute ma vie, de la bouche d'aucun chéïkh, Pôle ou savant, ni lues dans aucun livre. J'entrai dans la filière de ses amis sincères avec cent mille bonnes volontés. Je lui donnai comme disciples mon fils le qâḍî Çadr-ed-dîn et l'atâbek Medjd-ed-dîn ; bien des fils de grands et d'autres gens nobles devinrent ses élèves. Quand je revins chez moi comme un fou, je constatai que mon âme s'agitait et battait des ailes, comme un oiseau, dans la cage de mon corps ; je consultai mes amis : « Je veux absolument, leur dis-je, donner un concert à notre maître et obtenir la qualité de disciple ». On chercha dans tout Qonya ; on ne trouva que trente paniers de sucre candi [1] de toute première qualité ; on y mélangea quelques couffes de cassonade [2] ; car, à cette époque, la totalité des mortels jouissait d'une sécurité complète ; aucune espèce de délices, réunions, concerts, banquets joyeux, ne suffisait aux habitants de Qonya et des environs. Je me levai et me rendis auprès de Koûmâdj-Khâtoûn de Toqât, épouse du sultan ; je lui exposai la situation ; elle me fit cadeau de dix autres [paniers de] sucre candi ; je me représentais comment, pour une telle réunion, cette quantité de julep sucré pourrait suffire ; je pensai à faire fabriquer des juleps au miel pour les gens du peuple.

« J'étais encore plongé dans cette réflexion lorsque, subite-

1. *Abloûdj.*
2. *Nébât.*

ment, notre maître entra et me dit : « O Kémâl-ed-dîn! quand les hôtes viennent en plus grand nombre, il faut préparer plus d'eau, pour qu'elle suffise ». Immédiatement il disparut, aussi prompt que l'éclair ; on courut sur ses traces sans le trouver. Là-dessus, on mit la totalité du sucre candi dans le bassin du collège des Qâraṭâï, et nous préparâmes du julep dans plusieurs grandes cruches dignes de Chosroès, que je remis à l'échanson du sultan afin qu'elles ne fussent pas humides ; il fallait y goûter à chaque instant ; l'échanson remplit une coupe [1] et me la tendit. Je m'aperçus qu'elle prenait la langue et la gorge ; je lui dis : « Il faut encore de l'eau ». On versa quelques cruches d'eau ; je goûtai la boisson, elle était plus douce qu'auparavant. Cependant, en dehors du bassin, on remplit dix autres bonbonnes de julep sucré, qui était encore doux. Un cri s'éleva de mon cœur : « Ce miracle immense provient de l'ordre de notre maître ». Le sentiment sincère que je nourrissais fut accru mille fois ; [je me dis] : il faut faire des plats de toute espèce avec ce julep inépuisable ; j'invitai ce soir-là tous les souverains de la terre et les colonnes de la religion ; il vint tant de grands personnages qu'on ne saurait les énumérer. Depuis la prière de midi jusqu'à minuit, notre maître fut occupé au concert ; par la force de sa sainteté et la puissance de sa bonne direction, il s'empara totalement du champ-clos, il ne resta à personne la possibilité de bouger. Quant à moi, ayant, dans l'emplacement réservé aux chanteurs, attaché à la taille de mon âme la ceinture du service, je distribuais du julep aux danseurs assoifés. Moʿîn-ed-dîn et les lieutenants du sultan se tenaient debout comme moi, à la façon d'un flambeau de Ṭirâz, dans cent mille désirs et agitations. Des pensées et des réflexions étranges passaient dans mon cœur. Cependant notre maître prit à part les récitants et dit ce quatrain :

1. *Oskoré.*

« Il est venu chaleureusement, amoureusement, plein de vitesse et de hâte; son âme était parfumée de l'odeur du parterre de la rectitude.

« Au-dessus de tous les juges il a fait courir aujourd'hui, pour chercher de l'eau, la vie du qâḍi de Kâb ».

Puis la danse reprit avec encore plus de vigueur. M'ayant appelé près de lui, il me prit dans ses bras, m'embrassa sur les yeux et les joues, et commença le *ghazèl* suivant :

« Si tu ne me connais pas, demande aux nuits, demande à mes joues pâles et à mes lèvres sèches ».

C'est un *ghazèl* très long, immense. Aussitôt je me découvris la tête ; je déchirai mes vêtements, je devins le disciple de son amour. Il arriva ceci, c'est que ma situation progressa autant qu'elle avait diminué ; mes enfants, mes descendants, mes moyens devinrent infinis ; ce qu'il avait accordé à mon cœur, ce qu'il m'avait fait goûter, ne peut être exprimé par le langage. Ma poitrine est à l'étroit, ma langue est immobile. C'est ainsi qu'il a dit :

« Quiconque deviendra mon serviteur emportera l'empire du bonheur ; celui qui choisira ma porte sera le roi de ce monde et de l'autre ».

136. Les élus, d'entre les compagnons, ont rapporté qu'une nuit l'émir Perwânè avait donné un concert aux grands personnages de la ville. Chacun [des invités] avait apporté un cierge pesant un demi-*mann*, et l'avait posé devant lui. Finalement il invita notre maître, qui accepta, car c'était son habitude de se présenter après tout le monde. Ensuite le maître ordonna aux amis d'apporter une petite bougie très courte. Les compagnons s'étonnèrent de la petitesse de cette bougie. Lorsque le maître entra dans le palais du Perwânè, il se retira dans un coin ; on plaça devant lui cette petite bougie. Les grands personnages se regardaient en dessous les uns les autres, et considéraient cet acte comme

de la folie. « L'âme de tous ces flambeaux, dit le Maître, est cette pauvre petite bougie. » Il avait des amis sincères qui confirmèrent ses dires; certains branlaient la tête ; n'étant pas connaisseurs, ils s'imaginaient que c'était absurde. « Si vous ne croyez pas..... dit-il »; il souffla; la petite bougie s'éteignit, tous les flambeaux s'éteignirent en même temps, et les assistants restèrent dans l'obscurité. Un cri s'éleva de tous ces hommes; au bout d'un instant, ils restèrent stupéfaits. Il poussa un soupir ; tous les flambeaux se rallumèrent. Le concert commença. Les savants et les chefs militaires prirent une posture humble ; le concert dura jusqu'à l'aurore ; tous les flambeaux furent consumés, tandis que la la petite bougie dura jusqu'au matin, par la bénédiction du souffle du maître.

137. Notre maître Chéref-ed-dîn Qaïçarî (miséricorde sur lui !) était un des disciples choisis et distingués. C'est pour lui que Tâdj-ed-dîn Moʿtazz fit élever un collège dans la ville d'Aqséraï; il avait demandé au maître de le désigner comme professeur. Il rapporte qu'un jour il se trouvait présent au service du Maître. Celui-ci dit : « Il n'est pas admissible que le disciple fasse la prière en présence de son chéïkh, quand même il serait dans la Kaʿba; c'est ainsi que Bèhâ-ed-dîn Wéled (miséricorde sur lui !) était occupé à enseigner; le moment de la prière arriva, un groupe de disciples laissèrent la présence du Chéïkh; après avoir entendu l'enseignement, ils commencèrent la prière canonique. Plusieurs amis furent plongés dans la lumière répandue par le Chéïkh. Le Seigneur leur montra visiblement que le visage de ceux qui faisaient la prière était tourné loin du côté de la *qibla* ; la prière était par cela même viciée. Il émit cette autre idée : « Le concert d'un directeur spirituel parfait est aussi obligatoire que la prière canonique et le jeûne du ramazan; pour les disciples sincères, heureux et amis, le concert est facultatif, autant qu'ils peuvent; il est interdit aux gens du commun, qui ne sont ni directeurs ni élèves. Il dit encore : Tous les prophètes et les saints n'ont rien dit de la réelle

nature du Créateur, et ne se sont fixés sur rien ; tandis que moi, me basant sur le mystère de la lumière de l'âme mahométane, je dis : Dieu est le goût ; celui qui n'a pas goûté, ne sait pas ; et moi je suis ce goût, j'y suis totalement plongé ; celui des humains n'est que le reflet de ce goût-là ; la foi, c'est un goût et une passion ». Il poussa un cri et commença le concert. Il dit : « Je ne suis pas ce corps qui est visible aux regards des amants [mystiques] : je suis ce goût, ce plaisir qui se produisent dans le cœur du disciple à nos paroles et en entendant notre nom. Grand Dieu ! quand tu reçois ce souffle, quand tu contemples ce goût dans ton âme, considère-le comme une proie et remercies-en Dieu, car moi je suis cela.

« Lorsque tu te trouveras un instant joyeux dans la vie, à cause de l'ami c'est à moment-là que tu trouveras ta part.

« Prends-garde de ne pas perdre cet instant, car rarement tu en trouveras un pareil. »

Il exprima encore d'autres pensées : « Il ne faut pas jeter ses regards sur la bouchée licite et le gain licite, car le principe de cette entrée est la sortie ; afin qu'on sache comment elle est dépensée, il faut beaucoup de bouchées licites qui n'apportent d'autres fruits que la paresse et la tromperie. Une bouchée qui dans ton âme augmente le goût et le désir, pousse vers l'acquisition de l'autre monde, et produit l'inclination vers la méthode des prophètes et des saints, sache qu'elle est licite : « Elle doit être connue, mais on ne doit pas la dire ; silence ! » Et si de cette bouchée il se produit des choses opposées à celles-là, sache qu'elle est illicite.

« Une bouchée qui a augmenté la lumière et la perfection, celle-là est apportée par le gain licite.

« Lorsque dans cette bouchée tu vois l'envie et le piège, lorsqu'il en naît l'ignorance et l'insouciance, sache qu'elle est illicite.

« La bouchée est une semence dont les fruits sont les pensées ; elle est une mer dont la perle est la pensée.

« De la bouchée licite naît dans l'âme le désir de servir et la ferme résolution de partir pour l'autre monde. »

Il ajouta : La bouchée, tant que tu pourras la manger, mange-la ; mais observe-toi afin de ne pas te dépenser pour les affaires du monde. Fais des efforts pour que le temps soit employé dans la voie de la sagesse et dans l'audition des paroles des saints ; c'est ainsi que l'Élu de Dieu (bénédiction et salut sur lui !) a dit à l'égard d' 'Omar, le prince des croyants : « Mangez comme mange 'Omar, car il mange comme les hommes et agit comme les hommes ». Puis il continua en récitant :

« Du moment que la bouchée devient en toi une perle, ne t'y refuse pas [1] : mange autant que tu le peux.

« Mais si le pur doit devenir souillé dans ton estomac, mets un cadenas sur ta gorge et caches-en la clef.

« Quiconque a pris comme bouchée la lumière de la splendeur, tout ce qu'il veut manger est pour lui licite ».

Des amis dont la parole est respectable et digne de confiance m'ont raconté que Chems-ed-dîn le professeur, pendant le concert spirituel, restait ébahi et stupéfait en face du maître, tandis que le reste des compagnons s'occupaient de la fête, de la joie et de leurs troubles. Le maître lui dit un jour : Pourquoi regardes-tu notre visage avec cette persistance et ne te mêles-tu pas à la danse rituelle? L'interpellé s'inclina et répondit : Quel visage y a-t-il dans le monde, en dehors de votre visage béni, que l'on puisse voir et contempler ? Votre serviteur ne trouve nulle part le plaisir et la sensation agréable qu'il éprouve à cette contemplation. — C'est bien, je te félicite, dit le maître ; mais nous avons un autre visage caché qu'on ne peut apercevoir avec les yeux [terrestres]; fais des efforts pour te diriger vers cet autre visage et pour l'apercevoir, jusqu'au moment où notre visage visible disparaîtra ; tu pourras voir alors clairement

1. *Ten mè-zen.*

cet autre visage caché ; quand tu le verras, aussitôt tu [me] connaîtras.

« Fais des efforts pour voir la lumière sans voiles ; quand il n'en restera plus, l'aveuglement n'augmentera pas ».

Grand Dieu ! Il ne faut pas considérer attentivement le disque du soleil, car son éclat fatigue l'œil et obscurcit l'intelligence ; après, tu ne pourrais plus le voir.

« O œil à l'ombre duquel tu t'asseois plein de chagrins, attention ! dans cet état, ne regarde pas sa face ».

A la suite de cette objurgation, Chems-ed-dîn se leva pour procéder au rite de la danse.

L'ami des grands personnages, Béhâ ed-dîn Baḥrî, secrétaire particulier du maître, nous a transmis ce qui suit : Je demandai un jour au maître : Cette maladie des chéïkhs dont parle le peuple, quelle est-elle ? Est-elle intérieure ou extérieure ? Il répondit : Dieu nous garde que les chéïkhs aient une aussi mauvaise maladie ! Mais les individus qui, pour leur audace intérieure et leur impudence extérieure sont rejetés de la voie mystique, finissent par être atteints de cette maladie. Il y avait, du temps de notre maître, un chéïkh agréé et habile, que l'on appelait communément le chéïkh Nâçir ed-dîn ; il était intelligent, et égalait dans toutes les sciences le chéïkh Çadr-ed-dîn ; il avait des élèves considérés. Notre maître passait un jour, suivi de quelques derviches, dans les environs de ce couvent ; ce personnage était assis dans son kiosque, avec ses disciples ; il aperçut le maître qui passait : il dit à ses compagnons : « Regardez ! le maître est à la promenade ; quelle figure obscure, quelle voie étroite ! A qui reviendra son froc ? Je ne m'imagine pas qu'il y ait en lui de la lumière. » Le maître, jetant de loin un regard sur ce kiosque, cria avec dureté : Holà ! efféminé sans discernement !

Au même instant le chéïkh Nâçir-ed-dîn poussa un sou-

pir et tomba : ses disciples, poussant des cris, s'empressèrent autour de lui : Qu'est-il arrivé ? dirent-ils. Hélas ! répondit-il, j'ai commis une impolitesse, j'ai été impudent, et le maître m'a lancé un coup ; j'ignorais la grandeur de sa sainteté ; les vaines paroles que je viens de prononcer à l'instant, des êtres mystérieux les ont transmises à ses oreilles ; ma situation a changé, ma fortune s'est écroulée !

« Bien que personne n'ait entendu de lui cette parole, elle a atteint une oreille apostée par le très-Haut.

« Moḥammed s'était endormi, il reposait ; le mystère vint tourner autour de lui.

« Le prophète a dit : Mes deux yeux dorment, mais mon cœur n'est pas endormi en ce qui concerne les hommes.

De l'autre côté, les compagnons jetèrent les yeux des six côtés [1] pour voir à qui s'appliquait l'insulte proférée par le maître ; ils ne virent personne, et leur étonnement s'en accrut ; avec des supplications, ils s'informèrent du motif de l'insulte. « Cet irréligieux et efféminé Nâçir-ed-dîn, répondit le maître, assis dans la chambre haute de son logis, entouré de démons, disait quelque chose de relatif à notre apparence ; Dieu, dans son zèle, a fait de cet infortuné un exemple pour les mortels, afin que la virilité des hommes et l'effémination des gens froids paraissent aux yeux des compagnons initiés aux mystères ». Finalement cet infortuné en fut réduit à donner en secret quelque chose à des aides [2]. C'est ce qu'on a appelé, à Qonya, la maladie des chéïkhs.

« Celui qui agit mal est toujours soupçonné ; l'ami lira son propre livre en présence de Dieu.

« Quiconque se livre à la fornication porte le même soupçon sur les théologiens.

1. Les quatre points cardinaux, le zénith et le nadir.
2. *Debbâbân*. J'ai dû abréger la fin de cette anecdote.

Ses disciples lui donnèrent un jour une [mauvaise] potion et furent délivrés de cette gène et de ce déshonneur.

Le chéïkh Bedr-ed-dîn le peintre, l'un des agréés particuliers du maître, a fait part de l'anecdote suivante. Nous allions un jour, a-t-il dit, nous promener en compagnie du roi des professeurs, notre maître Sirâdj-ed-dîn Tatarî; nous rencontrâmes tout à coup le maître, qui marchait seul très loin; nous le suivîmes et marchâmes de loin sur ses traces. Subitement, il regarda en arrière et aperçut ses serviteurs. Il me dit : « Venez seul, car je n'aime pas la foule; si je fuis devant le peuple, c'est que j'exècre leurs baise-mains et leurs prosternations. « En effet, il se fâchait sérieusement de ces deux genres de démonstrations, tandis qu'il montrait une grande humilité à l'endroit des individus isolés et de leurs désirs; il se prosternait même devant eux. Ensuite le maître se remit en marche. Lorsque nous allâmes un peu plus avant, nous aperçûmes quelques chiens qui dormaient dans des ruines, couchés les uns sur les autres. « Quelle bonne entente marquent ces pauvres animaux, s'écria Sirâdj-ed-dîn Tatarî, comme ils se sont bien endormis, accolés les uns aux autres »! Oui, répliqua le maître, ô Sirâdj-ed-dîn, si tu veux comprendre leur amitié et leur entente, jette au milieu d'eux une charogne ou bien des viscères, pour voir ce qu'il en adviendra! Il en est de même pour les gens de ce monde et les adorateurs de l'argent; ils sont les serviteurs et les amis les uns des autres tant qu'il n'y a pas entre eux de question d'honneur et de mauvaise intention; mais lorsqu'il entre en scène un contempteur de l'honneur mondain, ils jettent au vent l'honneur accumulé pendant tant d'années et laissent de côté les droits des bons rapports. Donc, l'entente des hypocrites n'a pas d'hypocrisie; c'est l'exemple que tu vois sous tes yeux.

On raconte qu'un soir le Perwânè Mo'în-ed-dîn avait invité notre maître, et que tous les maîtres de la loi religieuse et les chefs de la voie mystique étaient présents. A la fin du concert spirituel, on installa une grande table, et

sur l'indication du Perwânè on mit une bourse pleine d'or dans le fond d'un bol d'or que l'on remplit de riz, en manière d'épreuve, pour voir comment agirait le maître ; on plaça ce bol devant lui. Le Perwânè l'incitait constamment à manger et disait : « Ce mets est licite ; le seigneur peut en rompre le jeûne avec une ou deux bouchées ». — « Placer une nourriture réprouvée dans un vase qui l'est également, est contraire à la religion et à l'humanité : louange à Dieu qui nous a donné un désintéressement complet de ces bols et de ces bourses, nous en a repus et dégoûtés ! » Alors, le concert ayant recommencé, il se mit à réciter ce *ghazel* :

« J'en jure par Dieu ! je n'ai aucun penchant ni pour le gras, ni pour le doux, ni pour cette bourse pleine d'or, ni pour cette coupe d'or ! etc. »

Le pauvre Perwânè se précipita aux pieds du maître et le pria de l'excuser ; il lui demanda pardon de l'épreuve à laquelle il avait voulu le soumettre ; il ordonna de mettre au pillage tous les bols. Cet incident eut lieu dans les débuts de la manifestation [du pouvoir spirituel du maître].

138. Un jour, dit-on, Sulṭân Wéled (que Dieu sanctifie son mystère unique !) raconta ceci : « Je demandai à mon père l'explication de cette parole : « Mes saints sont sous mes coupoles, il n'y a que moi qui les connaisse [1] ». Comment est-ce ? La signification du mot *coupoles*, sont-ce les moules de leurs corps, ou leurs caractères blâmables ? Le maître répondit : O Béhâ-ed-dîn, c'est aussi cela, mais ce qu'on entend par *coupoles*, ce sont leurs caractères, car à certains saints est extérieurement l'avidité des choses ; à d'autres c'est les voyages et les promenades ; d'autres s'occupent de passions amoureuses ; à certains le commerce plaît, d'autres éprouvent le désir d'étudier les sciences ; certains aiment mieux se procurer des moyens ; il est possible que quelques-uns agissent contrairement aux lois instituées par les pro-

1. En arabe dans le texte.

phètes, de sorte que leurs actes déplaisent aux hommes ; ils restent cachés sous ces coupoles ; ils échappent au dommage de la publicité : le commun du peuple, et même les initiés de cette communauté ne le savent pas et n'ont pas d'information de leur situation ; [on a dit] : « Dieu a des saints cachés ».

« D'autres gens s'en vont très dissimulés; comment pourraient-ils être connus des gens de l'extérieur?

« Ils ont tout cela ; les yeux de personne ne tombent sur leur œuvre un seul instant.

« Leurs miracles et eux-mêmes sont dans l'espace interdit (*ḥaram*) ; les *abdâls* [1] eux-mêmes n'entendent pas prononcer leurs noms ».

Toute âme qui est accompagnée par le concours divin et qui a le bonheur de cette aide, sait les trouver à l'intérieur de ces coupoles ; elle sait éviter tout dégoût, toute contradiction ; elle en acquiert une part merveilleuse et une portion abondante ; le cuivre de son existence devient de l'or ; elle trouve le chemin de la pierre philosophale ; c'est ainsi qu'il a dit :

« Les voir est pour vous la pierre philosophale : où est celle-ci, en comparaison de leur aspect? [2] ».

Le chéïkh Bedr-ed-dîn de Tébrîz, architecte du mausolée vénéré, était l'unique de son époque en alchimie et dans diverses sciences occultes (*ḥikem*) ; toute la journée il était assidu à la société des compagnons ; toute la nuit il s'occupait d'opérations alchimiques, et par là pouvait dépenser des pièces d'or et d'argent pour les amis. Un soir, le maître entra dans sa cabine d'isolement et le vit plongé dans ce travail. L'alchimiste, par suite de la terreur qu'il éprouvait

1. Sur la hiérarchie des mystiques, consulter el-Hudjwiri, *Kechf-el-Maḥdjoûb*, trad. Nicholson, p. 214 ; Blochet, *Études sur l'ésotérisme musulman*, dans le *Journal asiatique*, IXe sér. t. XIX, 1902, p. 530 et t. XX, p. 87.

2. C'est-à-dire, il est autrement beau.

à la vue du maître, resta sec sur place et ne sut que devenir. Le maître prit entre ses mains l'enclume dont il se servait et la lui donna; celui-ci vit que cette enclume s'était changée en or; elle brillait d'une manière subtile. Le maître dit : « Si tu fabriques de l'or, fais-en de cette espèce; c'est un procédé pour lequel il ne faut ni appareils, ni peignes de tisserand, ni enclume. Sache en réalité que, du moment que tu dépenses à cette œuvre la substance de ta vie, quand arrivera le grand désastre, tu n'en remporteras que la réputation de faux-monnayeur; lorsque ton or sera devenu du cuivre, le repentir et les regrets ne serviront de rien. Fais des efforts pour que le cuivre de ton existence devienne de l'or, que ton or devienne des perles; ces perles, c'est quelque chose qui ne peut être contenu dans les suppositions de tel ou tel ». C'est ainsi que lui-même a dit :

« Jésus changera ton cuivre en or, et s'il y a déjà de l'or, il en fera des perles; s'il y a des perles, il les rendra encore plus belles, plus belles que la Lune et que Jupiter ».

Aussitôt Bedr-ed-dîn déchira ses vêtements et renonça à l'exercice de son art.

Bedr-ed-dîn Tébrîzî a, dit-on, raconté ceci : Un jour le maître parlait de gnose avec ses compagnons et leur prêchait; il les incitait à pratiquer les rites obligatoires dérivés de la coutume du prophète. « Les nobles compagnons de l'Envoyé de Dieu, leur dit-il, étaient partis en expédition au service du grand véridique [Abou-Bekr] ; ils avaient investi une forteresse et s'efforçaient de s'en emparer. Ces efforts ayant duré longtemps, Abou-Bekr leur dit : Lorsque vous ferez vos dévotions, faites attention pour qu'une minutie dans les obligations et dans la coutume ne vous échappe pas; c'est par l'effet d'une négligence que la prise de cette forteresse est retardée. Les compagnons, après avoir scruté leurs propres actes, s'aperçurent qu'au moment de la prière du soir ils avaient négligé de se servir de cure-dents. Au matin, se tournant vers le Créateur, ils poussèrent des cris et des

gémissements, employèrent le cure-dents et se livrèrent à la prière canonique de l'aurore ; puis ils se disposèrent à attaquer la forteresse des Juifs, dont ils s'emparèrent au moment où le soleil se levait à l'horizon, faisant les habitants captifs, sauf quelques-uns qui furent tués. Ensuite ils revinrent à Médine, remerciant Dieu et rappelant ses bienfaits. Grand Dieu ! je veux que, autant que les amis en auront la force et que ce sera possible, vous désiriez accomplir en toute obéissance les actes de dévotion, que vous fassiez vos efforts pour cela, de telle sorte qu'aucune minutie, d'entre les coutumes de notre prophète, ne reste inobservée et négligée, afin que, remportant la victoire sur l'âme concupiscente, vous soumettiez à votre pouvoir les suggestions de la passion et les insinuations du démon, et vous les mettiez à mort ; peut-être pourrez-vous ainsi bâtir, sans l'emploi d'eau et d'argile, la capitale du souverain du cœur, et anéantir les pensées mauvaises, ces infidèles, et les imaginations inutiles, ces brigands nocturnes ; vous pourrez devenir leur maître, éclairés par la lumière de ce passage : « Nous l'avons aidé par l'Esprit de sainteté » [1]. C'est ainsi que lui-même a dit :

« L'âme du vaisseau fut sauvée par ses excuses ; personne ne restera ton ennemi dans le pays ».

« Notre maître, un jour, dit l'ami théologien, Néfîs-ed-dîn de Sîwâs, procédait à l'ablution rituelle tandis que je versais de l'eau sur sa main bénie ; cette eau n'avait pas entièrement atteint son bras ; il me regarda dans une colère intense et me dit : Verse de l'eau, pour que la coutume de notre prophète soit entièrement et parfaitement suivie ; c'est ainsi qu'il a agi, c'est cent fois autant qu'il l'a dit ; il a pratiqué des actes de dévotion auxquels il n'était absolument pas obligé, car il était affranchi et délivré de toutes les obligations légales. [Je le fais] par égard pour la loi canonique du prophète et la voie qu'il a suivie, et pour mani-

1. *Qor.*, II, 81, 254.

fester les mystères de sa vérité dans l'essence même de sa loi : « Jusqu'à son dernier souffle il n'est pas resté à ne rien faire un seul instant ».

« La tranquillité de l'apparence extérieure, avec de telles idées profondes, n'est possible que chez un grand souverain ».

Il ajouta : « Tout ce que les prophètes et les saints ont fait, ordres et interdictions, toutes les constructions solides qu'ils ont établies, ajustées et rangées, nous incitent à agir de même. C'est un devoir de les pratiquer et de les perpétuer, et de s'engager à les suivre ».

Les amis craignant Dieu, mus par l'idée d'un pur mystère, ont raconté ceci : Lorsque l'appel à la prière du muezzin frappait l'oreille du maître, il se levait, avec un respect parfait, sur l'extrémité des genoux et disait :

« Que ton nom dure jusqu'à l'éternité, ô toi qui éclaires notre âme » !

Il disait trois fois ces mots et s'inclinait; puis il se levait et commençait la prière rituelle en disant :

« Cette prière, le jeûne, le pèlerinage, la dîme aumonière, c'est donner un témoignage de notre croyance.

« Les cadeaux, les présents, les offrandes témoignent que je suis en bons termes avec toi.

« Si ta pensée, ton idée est l'amour, tu n'as point l'apparence extérieure du jeûne et de la prière ».

139. D'après de chers compagnons, il est rapporté qu'un jour notre maître émettait des pensées au sujet de la supériorité de la prière canonique et de l'expression des désirs. Il raconta ceci : Il y avait à Balkh un derviche qui se levait dès que le muezzin proférait l'appel à la prière : *Allah akbar !* (Dieu est plus grand !) et se mettait en humble posture jusqu'à la fin de l'*adhân*. Lorsqu'il arriva à son dernier soupir, tout à coup le muezzin se mit à appeler à la prière ; le derviche se leva et exécuta la même cérémonie. Dieu le très

haut, pour la bénédiction que lui valait ces marques de respect, adoucit pour lui l'agonie. Lorsqu'on le déposa dans le tombeau, les anges Monkar et Nakîr vinrent entourer ce pauvre homme et commencèrent à l'interroger. Une parole divine se fit entendre à ce moment : « Agissez délicatement à l'endroit de notre serviteur, et retournez-le avec politesse, car pendant sa vie, il a honoré continuellement notre nom auguste et l'a respecté humblement ».

« Quiconque manifeste de la considération en éprouve à son tour ; quiconque apporte du sucre mange du gâteau d'amandes.

« Lorsque par amour tu seras devenu celui qui se donne à Dieu, je serai pour toi celui dont on a dit : Dieu s'est donné à lui. »

140. Moḥammed le serviteur raconte de même que notre maître, au cours d'un violent hiver où les jeunes gens, quoique vêtus d'une lourde pelisse, sentaient le froid même à côté d'un four et d'une cheminée, montait sur la terrasse du collège et y pratiquait ses dévotions nocturnes jusqu'au matin, avec cent mille plaintes et gémissements. Après être descendu de la terrasse une fois la prière du matin achevée, je lui tirais la tige de sa botte ; les crevasses de son talon dégouttaient de sang, et ses compagnons pleuraient et criaient. Il leur disait : « Non, c'était le même état pour notre Sultan [1]. »

« A force de se tenir debout la nuit, le pied du prophète se tuméfia tellement que les gens de Qobâ déchirèrent leurs manteaux.

« Non, car tes péchés passés et futurs te sont pardonnés ; il dit : C'est le bouillonnement de l'amour, non la crainte ni l'espoir ».

« Ensuite il procédait de nouveau aux ablutions, il faisait au moment le plus chaud de la matinée la prière du lever du soleil [2], et celle de la matinée jusqu'à près de midi ; il

1. Le prophète.

2. *Namaz-i ichrâq*, prière surérogatoire qui se fait une fois le soleil levé.

disait : « J'ai été envoyé comme professeur, et j'ai été pris alors que j'étais dans l'école d'instruction [1], car, si je ne fais rien de cela, mon peuple infortuné deviendra totalement négligent et insouciant ».

« Tous ces efforts, toute cette recherche ne viennent pas de la crainte ; il en est à l'épreuve ; c'est le propre d'un homme sans instruction ».

Il disait constamment : Au nom de Dieu, faites de nombreuses prières, afin que vos moyens, vos successeurs et vos amis deviennent nombreux ; lorsque ce sera la résurrection, au moyen de ces prières vous consolerez vos amis. Il est certain que, par la bénédiction qui s'attache à la prière, il se produira sans aucun doute, pour celui qui demande et supplie, l'obtention de ses désirs dans la religion et dans le monde.

141. Un jour, il dit de même : J'excitais notre émir savant à multiplier ses prières, afin que les désirs qu'il avait pussent se réaliser ; il s'y mit avec zèle. Quand il prétendit au rang d'émir, il devint finalement le trésorier du sultan. Tout serviteur [de Dieu] qui fait des efforts pour la prière, tout ce qu'il demande au monde de l'au-delà lui est accordé.

Il ajouta : « Ces oiseaux qui volent dans l'air, ces animaux qui paissent dans la campagne, tombent pris dans les pièges; la cause en est qu'ils ont cessé de chanter les louanges de Dieu. On dit que si les oiseaux sont pris, c'est parce qu'ils passent sur le toit d'un homme qui ne fait pas la prière ; forcément ils se font prendre. »

142. On rapporte de même que, lorsqu'il voyait quelqu'un occupé avec assiduité d'accomplir les rites de la prière canonique, il s'écriait : « Bravo! serviteur plein de zèle, esclave humble et modeste ! Celui-là est courageux qui se tient d'un pied ferme au service de son maître, pratique les dévotions pour autant qu'il en a la force ». La parabole de la forme

1. En arabe dans le texte.

extérieure de la prière et du jeûne est semblable à une mère compatissante qui se donne elle-même peu à peu à son petit enfant qu'elle allaite en lui fournissant les délices du boire et du manger, de sorte qu'à force d'en tirer du plaisir, celui-ci se met en demeure de recevoir la bouchée ; de même, lorsque le serviteur sincère trouve aussi des forces dans ces actes de dévotion, et fait des progrès dans la voie spirituelle, il se crée une aptitude parfaite, et c'est ainsi qu'il peut se rapprocher du Très Haut (que sa toute puissance soit illustre !) ; c'est alors qu'il a dit :

« Notre Dieu a dit [dans le Qorân] : « Prosterne-toi et rapproche-toi [1] » ; la prosternation de nos corps est devenue le rapprochement de l'âme.

« Lorsque tu veux te délivrer de cette prison en ruines, ne sois pas rétif devant l'ami : prosterne-toi et rapproche-toi ».

Les compagnons rapportent, d'après notre maître, l'anecdote suivante : Lorsque Houlâgoû-Khân, en l'an 655 (1257), arrivé sur le territoire de Baghdad, y livra de grands combats, il n'eut pas la victoire ; il ordonna alors que personne ne mangeât pendant trois jours, et qu'on ne donnât pas non plus de nourriture aux chevaux. Chacun invoqua son Créateur [2] pour la prise de Baghdad et la victoire du Khan, dans l'espoir que Dieu les leur accorderait, car le khalife était bien riche et impudemment effronté. Quand les trois jours se furent écoulés, Houlâgoû dit à Naçîr-ed-dîn Ṭoûsî, son ministre : « Écris de notre part un billet au khalife, afin qu'il obéisse, se soumette et ne se rebelle pas, car tel est l'ordre de notre Créateur ; s'il se révolte, il ne pourra pas réussir ; s'il vient, il trouvera la fortune et des vêtements d'honneur ; s'il ne vient pas, je sais qu'il ne durera pas longtemps. » Aussitôt Naçîr-ed-din écrivit sur une feuille de papier : « Après les louanges de Dieu : Nous sommes des-

1. *Qor.*, XCVI, 19.
2. *Yaratghan*, en turc oriental.

cendus devant Baghdad; le matin des avertisseurs a été mauvais ! Nous avons invité son maître, et il n'a pas voulu, de sorte que la parole s'est trouvée juste pour lui : Nous nous sommes emparé de lui par un châtiment rude [1]. Or voici, nous t'invitons à nous obéir ; si tu viens, ce sera un repos, des fleurs odoriférantes et un paradis de délices ; si tu refuses, je déchaînerai contre toi [mes forces] ; ne sois pas comme celui qui cherche sa propre perte et qui mutile de sa main le cartilage de son nez. Salut ! » On dit que l'on remit cette lettre à Ketbogha Bahâdour, qu'on envoya avec une suite. Le khalife refusa, se révolta, et les injuria. Ce même jour, Baghdad fut prise et le khalife fait prisonnier. Maintenant, du moment que ne pas manger, observer le jeûne font un tel effet aux infidèles à la religion et aux profanes à la certitude vacillante, facilite leurs visées et les rend victorieux, compare ce que cela peut faire à l'égard des auxiliaires des gens de cœur et des amis des hommes pieux !

« Continue de jeûner, car c'est là le sceau de Salomon [2] ; ne donne pas ce sceau au démon, ne mets pas le royaume en désordre ».

Le maître avait fait ce récit pour montrer le mérite de l'inanition et de la diète.

On rapporte que lorsque les Mongols prirent Baghdad par la force du sabre, ils s'habituèrent peu à peu à la douceur des mets et des boissons, de manière à pouvoir prendre des bouchées et les digérer par le plaisir qu'ils en éprouvaient ; de même, lorsque le serviteur sincère prend de la force par ces dévotions extérieures et atteint la route du sens interne en obtenant une capacité parfaite, il se rapproche de Dieu, comme l'a dit le maître :

« Notre Dieu a dit : Prosterne-toi et rapproche-toi [3] ; la prosternation de nos corps est devenue une proximité pour l'âme.

1. *Qor.*, LXXIII, 16. Il s'agit de Pharaon dans le texte du Qorân.
2. Celui qui lui soumettait les génies.
3. *Qor.*, XCVI, 49.

« Si tu veux être délivré de cette prison ruinée, ne sois pas rétif devant l'ami : Prosterne-toi et rapproche-toi ».

Lorsque les Mongols s'emparèrent de Baghdad [1] par la force du sabre, ils attachèrent le khalife par les mains et le cou et l'emmenèrent devant le Khan. Celui-ci ordonna de l'emprisonner dans une maison et de ne rien lui donner pendant trois jours. Le khalife, souffrant de la faim, poussait des cris et pleurait. Il fit appeler Naçîr-ed-dîn Ṭoûsî et lui demanda de quoi manger, car il était glouton, habitué à toutes sortes de délices, de délicatesses et de primeurs. Lorsque le ministre entretint le Khan de cette situation, celui-ci ordonna que l'on mît dans plusieurs plats les joyaux, les perles et l'argent monnayé qu'on avait enlevés du trésor du khalife; ce qu'on fit, puis on recouvrit les plats de la couverture habituelle, et on les lui apporta. Le khalife s'imagina que le Khan lui envoyait un présent (*souyourghamichî* [2]) sous forme de nourriture.

Lorsqu'on enleva la couverture, il n'y avait rien à manger ni à boire. « Par Dieu! s'écria le khalife, un morceau de pain serait meilleur que tout cela ». Les Mongols insistaient : « Il faut en manger », disaient-ils. Finalement le Khan dit : « Quand tu avais assez de pain, pourquoi t'es-tu montré orgueilleux, pourquoi n'as-tu pas accompli les actions de grâces au Créateur? Pourquoi t'es-tu montré ingrat? Voilà pourquoi tu es tombé dans cette misère et cette infortune. Quand tu t'es vu vaincu, pourquoi n'as-tu pas employé ces moyens, cet argent et ces trésors à repousser l'ennemi?

1. Il y a ici une lacune dans le manuscrit de ma collection; elle a été suppléée au moyen du ms. de la Bibliothèque Nationale, ancien fonds persan, n° 114, f° 84 v° (où manque le début du récit), complété par le ms. 100, f° 76 r°.

2. Du turc-orient *souyourghamaq* « donner, concéder » (Pavet de Courteille, *Dictionnaire turk-oriental*, p. 364; Suléïmân-Efendi, *Loghât-i djaghataï*, p. 195); de la même racine vient *souyourghal* « fief, fonds de terre concédé et se transmettant par héritage » Chardin, *Voyages*, t. II, p. 289; Kæmpfer, *Amœnitates exoticae*, p. 47; Quatremère, *Histoire des Mongols*, t. I, p. 142, note 22).

Il aurait fallu présenter ta soumission, te montrer obéissant et envoyer ton argent en présent pour sauver ta vie et obtenir une sauvegarde; mais tu n'en as rien fait, tu as été rebelle et désobéissant : il faut forcément te mettre à mort ». La situation du misérable khalife en arriva à ce point qu'avait prédit le Sultan des savants, qui lui avait prodigué les conseils et les menaces et lui avait dit : « Ils feront de toi un martyr de la foi musulmane; et pourtant, ton élévation en degré et ta défense contre le mal pourraient avoir lieu par ce moyen ». On dit qu'on enferma le khalife dans nn grand sac et qu'il périt sous les ruades [1].

« Lorsque tu as fait le mal, ne sois pas assuré contre les calamités, car il est indispensable que la nature soit récompensée ou punie ».

143. L'épouse de notre maître, Kirâ-Khâtoûn (miséricorde abondante de Dieu sur elle !) a raconté qu'une nuit, pendant l'hiver, notre maître faisait la prière de la nuit sur le sofa de la maison, et récitait la *Fâtiḥa*, mot par mot, tellement lentement que d'autres personnes auraient eu le temps de réciter dix chapitres du Qorân. « Au cours de la prière, des larmes dégouttaient de ses yeux bénis tellement que le bruit de la chute des larmes arrivait à notre oreille. En poussant des cris, je baisai, dit-elle, ses pieds bénis, et je pleurai beaucoup; je lui dis : O compatissant pour les infortunés, l'espoir des serviteurs de Dieu est placé dans vos faveurs ; du moment que votre extase prend cette forme, hélas ! tous ces gémissements, ces soupirs, où vont-ils ? » — Il répondit : « Par Dieu ! par la grandeur de l'Être illustre et sa royauté ! Ces choses que tu vois sont extrêmement insuffisantes et bornées, mais je m'excuse auprès de

1. Cette anecdote est célèbre ; on la trouve daus Hayton, Ricold, Pachymère, Joinville ét Marco Polo ; consulter les références dans *The Book of Ser Marco Polo* de Yule, 3e éd. (H. Cordier), t. I, p. 64 et 67 ; comparer également G. Le Strange, *The Story of the Death of the last Abbaside Caliph*, d'après Ibn-el-Forât (dans le *Journal* de la Royal Asiatic Society, avril 1900, p. 293 et 300, cité *ibid.*).

sa gloire, et je fais la supplication suivante : O généreux absolu ! ta puissance provient de ton pouvoir ; la mienne, c'est cette même quantité ; excuse-moi, quoique notre prophète, ayant entendu ces mots : « Pour que Dieu te pardonne tes péchés antérieurs et postérieurs... [1] » ait répondu : « Ne serai-je pas un esclave reconnaissant ? »

« Bien que nous soyons pécheurs, les excuses que nous exprimons sont une espérance dans ta miséricorde ».

« Beaucoup de personnes se sont attachées à nous et ont eu confiance en nous ; si nous ne nous soucions pas d'elles et si nous n'agissons pas, que feront-elles, à la porte de qui se rendront-elles ?

« Le prophète a dit : Au jour de la résurrection, comment pourrai-je laisser les pécheurs verser des larmes ?

« Je suis de tout cœur l'intercesseur des révoltés pour les délivrer d'une torture pesante ».

A l'imitation de cette conduite, chaque chéïkh devra adopter le même moyen à l'égard de ses pauvres disciples.

« Le prophète a dit : Le chéïkh marche en avant, il est comme le prophète au milieu de sa tribu.

« Les serviteurs de Dieu sont miséricordieux et patients ; pour améliorer les choses, ils ont un caractère divin.

Notre maître fit signe qu'on servît le repas [2] ; on apporta des bols de miel, quatre par quatre ; il les avala tous avec grand effort ; il dévora ainsi près de cinquante bols de nourriture, puis il commença le concert. Les amis virent redoubler leur surprise. Il leur dit : « L'homme de Dieu est semblable au bâton de Moïse, qui engloutit plusieurs chameaux chargés du poids de la magie des magiciens ; cependant on n'y aperçut aucun ventre ; un ventre ne s'est pas

1. *Qor.*, XLVIII, 2.

2. Il y a ici, dans notre manuscrit, une lacune entre les feuillets 50 v° et 51 r° ; il n'a pas été possible de la suppléer, ce passage, ainsi que les suivants, ne se trouvant pas dans les autres manuscrits.

montré. C'est comme la lumière d'un flambeau qui anéantit les ténèbres des maisons ». Tout pareillement, dans son ventre béni on ne vit pas la différence d'un atome; il resta le même qu'auparavant; c'est là un de ses miracles merveilleux.

« Une bouchée est, pour l'homme parfait, une délicatesse licite; si tu n'es pas parfait, ne mange pas, reste muet.

« Toute personne chez qui la bouchée est devenue la splendeur de l'infini, tout ce qu'elle veut manger est licite pour elle ».

144. *Anecdote*. La gloire des chercheurs, le sel des orateurs diserts, Chéref-eddin ʿOthmân le diseur, un ancien commensal, a raconté que le sultan des mystiques, notre maître, donna un jour un concert qui dura trois jours et trois nuits dans le jardin de Kirâ-Ana-Khâtoûn, la sainte de l'époque. Il était occupé durant ce temps à exciter l'amour mutuel. Cependant trois troupes de récitants furent réduits à la détresse à force de réciter et de ne pas dormir. Au milieu du concert je dis à l'oreille de Zékî le récitant [*qawwâl*] : « Voici trois jours et nuits que nous n'avons pas été à la maison. Comment leur situation peut-elle être ? » Alors le sultan des mystiques ayant retiré la main de dessous le pan de sa robe bénie, versa dans notre tambour de basque une telle poignée d'argent monnayé nouvellement frappé que le bord du tambour, déchiré, roula à terre. Nous ramassâmes l'argent et le comptâmes; il y avait mille sept cents dirhems impériaux. Nous restâmes stupéfaits de cette puissance. Au matin, notre maître se mit en marche au milieu du jardin, et moi je le suivis sur ses traces pour voir où il allait. Il saluait chaque arbre devant lequel il passait, et tous les arbres s'inclinaient devant lui, ce qui faisait comprendre la sagesse qu'il y a dans ce passage du Qorân : « La plante [1] et l'arbre se prosternent ». Je poussai des

1. *Qor.*, LV, 5. *Nadjm* signifiant « étoile » dans l'usage courant de la langue arabe, une école d'anciens exégètes traduisaient ce passage : « L'étoile et l'arbre se prosternent ». Voir Ṭabarî, *Tafsîr*, t. XXVII, p. 62.

cris et me sentis tout troublé. Par un geste de sa manche bénie, il me fit signe de ne rien dire de ces choses effroyables.

« Pendant trois jours et nuits j'étais resté évanoui, sans pouvoir parler. Les amis me cherchaient. On leur fit signe pour leur dire : Notre 'Othman s'est enivré ; voici, il est endormi à tel endroit. Avec cent mille supplications et marques de déférence, je m'approchai du maître, je baissai la tête et demandai pardon. Jamais, dans toute ma vie, je ne restai sans subsistance et n'eus à m'attrister.

145. On rapporte que Khâdjé Chéref-ed-dîn Samarqandî, un des agréés du grand-maître qui servit de précepteur à ses enfants, est l'auteur du récit suivant : Notre maître, à l'âge de neuf ans, réduisait au silence, dans la discussion, les grands savants et les hommes de science alertes et méticuleux ; puis, gracieusement, il se déclarait convaincu ; il leur posait des questions avec une grâce parfaite, et il donnait les réponses. Jamais il ne disait à personne, au milieu du discours et de la discussion, qu'il ne se rendait pas ; tandis qu'eux se proclamaient victorieux et disaient : « Nous n'admettons pas » ; ils lui créaient des obstacles. Moi, je lui faisais honte et je lui disais : « Pourquoi ne dis-tu pas : Je ne suis pas convaincu, et frappes-tu ton propre corps ? » Il répondit : « Comme il [l'interlocuteur] est plus âgé que moi, comment pourrais-je dire à sa face que je ne me rends pas? » Bien des fois je vis qu'il se donnait exprès pour convaincu, afin que ses interlocuteurs ne fussent pas anéantis tout d'une pièce. Telle est l'exagération qu'il mettait dans les égards dus aux grands savants.

Il faisait constamment aux amis la recommandation suivante : « On vous raconte les méchancetés commises par vos amis; il faut les interpréter soixante-dix fois par le bien et la bonne intention ; lorsque vous restez totalement impuissants à les interpréter et à les commenter, il faut se dire que l'auteur du mal en connaît le mystère, et tranquilliser ainsi son cœur, afin de ne pas rester sans ami. Celui qui cherche un frère sans défaut, reste sans frère ».

« L'ami est un miroir pour l'âme dans le chagrin ; ne souffle pas, ô mon âme, sur la surface du miroir ! »

146. L'on rapporte, d'après de grands compagnons, qu'un jour l'Emïr Qâni'î, roi des poètes de l'époque, posa au Sultan des mystiques la question suivante : « Molla Sènâ'î [1] était-il musulman ? » — Il l'était, répondit le Chéïkh, il était l'illuminateur de l'islamisme ». Qâni'î baissa la tête et s'en alla.

147. Au sujet de la doctrine, le Chéïkh a dit : « L'existence du Chéïkh parfait est sur le modèle d'un bain d'étuve ; dans celui-ci, au moment où l'on y entre, tant qu'on ne s'est pas dépouillé de ses vêtements et autres objets, la pureté extérieure n'apparaît pas ; on ne trouvera pas la purification des immondices du corps, et l'on ne devient pas purifié de ses impuretés ; de même, tant que tu n'auras pas été dépouillé, en présence du Chéïkh véridique, de l'existence et de l'adoration de toi-même, tu ne parviendras pas à la vie dépouillée, tu n'atteindras pas la purification de la résurrection, et tu ne seras pas purifié des impuretés intérieures, qui sont la trahison de la passion. » Il interpréta ensuite ce verset du Qorân [2] : « Nous avons créé l'homme dans la peine, c'est-à-dire dans les ténèbres et l'ignorance ; ensuite Dieu l'asperge d'une partie de sa lumière, de sorte que les qualités humaines disparaissent ; il sort ainsi de la peine vers le repos ; il ne vous jette pas inconsidérément sur la pente [3] ; c'est la délivrance de l'esclavage [4], c'est-à-dire qu'il affranchit son âme de l'esclavage de la création, de la vue des actes de la passion ; il y voit alors lui-même une délivrance ». Dieu sait mieux la vérité !

1. Appelé communément Ḥakîm Sènâ'î, auteur de la *Hadîqat el-Haqîqa*, sur lequel on peut voir J. de Hammer, *Geschichte der schönen Redekünste Persien*, p. 102 ; cf. Djâmî, *Nafaḥât el-Ons*, p. 693.

2. *Qor.*, XC, 4. Cf. Béïḍâwî, *Anwâr et-tanzîl*, éd. Fleischer, t. II, p. 403 ; Ṭabarî, *Tafsîr*, t. XXX, p. 108, l. 13 et suivantes.

3. *Qor.*, X^{e}, 11.

4. *Qor.*, XC, 13.

148. *Historiette plaisante.* Mélékè-khâtoûn, fille de notre maître (que Dieu apaise son âme !), se plaignait un jour de l'avarice de son mari, le Khâdjè Chihâb-ed-dîn [surnommé] *Raughan-i qarâmîd* (huile de tuiles), disant qu'elle n'avait pas de jouissance dans sa maison, et que, malgré l'existence de tant de moyens, de fortune, d'esclaves mâles et femelles, elle ressentait de la faim et du besoin [1]. [Son père] répondit : « Il n'agit pas bien ». Cependant il se gratta la tête, puis il ajouta : « S'il n'y avait pas eu l'avarice de ceux qui sont retenants, comment aurait-on rassemblé les gains et les moyens mondains ? » Il raconta l'anecdote suivante : « Il y avait un bourgeois riche et avare ; un jour il se rendit à la mosquée cathédrale ; tout à coup il se souvint qu'un flambeau était resté sans éteignoir [2]. Vite il se leva, courut à la maison et cria à la servante : « N'ouvre pas la porte, mais couvre la tête du flambeau afin que le vent ne dévore pas la flamme [3]. — « Pourquoi n'ouvrirais-je pas la porte ? demanda la servante ». — « Afin que le talon [de tes savates] n'éprouve pas de choc [4]. » — « Avec toutes les économies [5] que vous faites, reprit la servante, vous voyez bien que de venir de la mosquée jusqu'ici, vos souliers se mettent en pièces. » — « Pardon, dit-il, je suis venu pieds nus : voici mes souliers sous le bras. » Mélèkè-Khâtoûn, mise à l'aise par ce récit, se mit à rire et fut tranquillisée.

149. Le Chéïkh Maḥmoûd, le serviteur, raconte qu'un jour un derviche était mort. Quand on le déposa dans le tombeau, notre maître (que Dieu sanctifie son illustre mystère !) mit ses deux pieds bénis dans la fosse, et le considéra quelque temps. Ensuite il poussa un rugissement et se leva tout souriant. Ses compagnons confidents l'interrogèrent

1. *'Awaz.*

2. *Sèr-poûch.*

3. *Bèzr* ; c'est-à-dire afin que le vent, en avivant la flamme, ne dévore pas la bougie.

4. *Der-khourdè nè-chévéd.*

5. *Taçarrof.*

au sujet de cette situation. Il répondit : « Monkar et Nakîr étaient venus pour le tourmenter; par pitié, je les en ai empêchés, en disant : Il est des nôtres ; parce que habituellement les voisins du sultan sont à l'abri des vexations des satellites et des tyrans, et passent en sécurité ».

150. On dit à quelqu'un : « Qu'as-tu donc vu chez notre Maître, pour être devenu son disciple ? » Il répondit : « Que pourrais-je voir de plus que ceci, à savoir que l'on me rattache à lui et qu'on m'appelle de son nom ? En effet, on m'appelle Un-tel-eddîn Maulawî [1] ; que peut-il arriver de mieux que ceci, que mon nom soit mélangé au sien, et que mon âme soit devenue amoureuse de son âme ? Elle pratique l'amour à son endroit, elle est des amies du Maître, et le mystère contenu dans ce proverbe : « Celui qui aime un peuple en fait partie » s'est réalisé pour moi : cela vient de sa faveur infinie et de son attirance. « La supériorité est entre les mains de Dieu ; il en gratifie qui il veut [2] ». Il a dit lui-même :

« La gloire de l'amant est la mesure de la personne aimée : ô amant infortuné, vois de quel rang tu es.

151. La tradition rapporte que notre maître donnait constamment des conseils à ses compagnons ; il leur disait : « Dans quelque état que je me trouve, si un groupe m'apporte une question juridique à trancher, ou si quelqu'un a une question à me poser, ne les repoussez jamais ; n'hésitez pas à me les soumettre, afin que le revenu du collège soit pour nous un gain licite ; je ne veux pas non plus que la faculté de délivrer des *fetwa* [3] soit interrompue pour ma pieuse famille. » Même dans les moments d'extase [4] et pendant les concerts, les compagnons nobles tenaient prêts un encrier et un qalam, de sorte que,

1. Qui se rattache au *maulà*, au maître ; ce mot est prononcé Mewléwî par les Turcs ottomans.
3. *Qor.*, LVII, 29 ; comparer III, 66.
4. Réponse d'un mufti à une question juridique posée.
5. *Istighrâq*.

sans lire [la pièce présentée], il se rendît compte de la situation et traçât la réponse juste. Par hasard, un jour, il écrivit une réponse à une question difficile et disputée, et remit ce *fetwa* entre les mains de Chems-ed-dîn de Mârdîn, qui ne l'accepta pas, le rejeta, et le porta au Qâdi Sirâdj-ed-dîn ; ils établirent des futilités [1] pour prouver le mal-fondé de la réponse juridique. Or, notre maître l'imâm Ikhtiyâr-ed-dîn (miséricorde de Dieu sur lui !) était présent à cette réunion ; tout en disputant, il se leva et vint rapporter à notre maître ce qui s'était passé. Celui-ci sourit et dit : « Va, transmets notre salutation à ces maîtres et dis-leur qu'il n'est pas avantageux de médire des derviches sans avoir approfondi une question. En résumé, notre maître Chems-ed-dîn a, sur le commentaire des *fetwa*, un livre en deux volumes qu'il a acheté à Alep pour la somme de quarante dirhems ; il y a longtemps qu'il ne s'est occupé de lire ce livre ; qu'il le recherche dans sa bibliothèque et qu'il regarde au milieu, à la huitième ligne, pour que la difficulté soit résolue ».

Ikhtiyâr-ed-dîn partit immédiatement, et raconta la situation telle qu'elle était. Tous les savants se levèrent et demandèrent excuse. « C'est vrai, dit Chems-ed-dîn de Mârdîn, j'avais acheté ce livre en deux volumes, à Alep, pour la somme de quarante dirhems ; et que je ne me sois pas occupé de le lire, c'est exact. Cette déclaration est un grand miracle ; il faut faire attention pour le reste ». Le qâḍi Sirâdj-ed-dîn ordonna d'apporter le livre.

Le fils de notre maître Chems-ed-dîn de Mârdîn partit et apporta le livre. Conformément à l'indication donnée par le maître, on compta feuille par feuille le nombre de pages; la solution de la difficulté se trouvait à celle qu'il avait dite. Les assistants restèrent plongés dans le plus profond étonnement en constatant la lumière de la sainteté et la compréhension des mystères qu'ils rencontraient chez le maître ; ils rendirent justice à la puissance de son investi-

1. *Tâmâtî.*

gation, à la beauté de ses miracles, et à la douceur de son tempérament. Reconnaissant leur impuissance, ils sollicitèrent son pardon.

152. D'après ce qu'on rapporte, Chems-ed-dîn de Mârdîn a raconté ceci: Une nuit, je vis en songe le prophète (salut sur lui !) ; il était assis dans une chambre. Lorsque je m'avançai et que je le saluai, il détourna de moi son visage béni ; j'allai de l'autre côté ; il fit de même. Tout en larmes, je lui dis : « ô Envoyé de Dieu, il y a tant d'années que je supporte des peines dans l'espoir d'obtenir tes faveurs et tes grâces ; j'ai acquis [des mérites], j'ai fait des efforts pour approfondir tes traditions et tes exemples, je me suis employé à chercher la solution des difficultés théologiques ; d'où vient la privation que tu réserves à cet infortuné ? Quelle en serait la cause ? » Le prophète (sur lui bénédiction et salut !) répondit : « Tout cela est vrai, mais tu jettes, sur nos frères, des regards de réprobation ; cet acte ne nous plaît pas : ces démarches, ces opinions sont toutes des péchés, des crimes immenses, des délits honteux :

« O toi qui as compté les saints de Dieu comme séparés de Dieu, qu'adviendrait-il si tu avais une bonne opinion à leur égard ?

« En particulier, notre maître, qui est l'enfant de mon âme ». Lorsque je m'éveillai, dit le narrateur, je demandai pardon, je me repentis de la situation où je m'étais trouvé, et je venais d'être honoré de la bonne volonté de notre maître lorsque j'eus l'occasion d'être témoin de ces miracles successifs. En fin de compte, je me soumis et devins un de ses amis sincères.

153. On rapporte, d'après le même auteur, l'anecdote suivante, racontée par lui dans un cercle d'imâms de la religion : « Il y avait un jour grande réunion dans le collège de notre maître ; tous les chefs militaires et les grands savants étaient présents ; il y avait un concert enthousiasmé. Notre collège était dans ces environs ; à l'audition de ces extases et de ces

plaisirs, je me sentis troublé ; je me levai, et ayant mis des vêtements sommaires, j'entrai dans ce collège, après avoir passé au milieu de la foule du peuple et des chevaux ; derrière le monde, je m'occupai à psalmodier le chapitre du Qorân appelé *la Prosternation* [1]. Lorsque je parvins au verset de la Prosternation [2], notre maître se prosterna incontinent. Je me dis : « Ce ne peut être par hasard ». Je lus un autre chapitre, jusqu'à la fin des prosternations ; et chaque fois il se prosternait. Je fus certain alors que son regard béni était dirigé vers la Table bien gardée [3], et que celle-ci était logée en son for intérieur ; c'est ce que représente l'allusion contenue dans ce verset : « Le cœur n'a pas menti à ce qu'il a vu [4]. »

« J'étais plongé dans ces réflexions stupéfiantes lorsqu'il me prit par le collet et tout en me tirant m'amena devant [l'assemblée] ; il me dit : « Ces prosternations ne sont point celles des simples dévôts, mais celles des bienheureux ; dorénavant ressemble à un savant et adopte la véritable vie [5]. Il est illicite, d'ailleurs, de soumettre les hommes à de plus longues épreuves ». Dans cette situation je m'évanouis ; quand je revins à moi, je déchirai mes vêtements et je me dis à moi-même : « O petit soleil [6] ! jusqu'à quand resteras-tu, caché sous les voiles [7], privé des lumières de telles pensées ? En effet, bien des fois tu as vu des preuves décisives et des arguments convaincants ; ou plutôt tu ne les as pas vus, car tu n'y apportais que l'œil d'un savant instruit ».

Tout en pleurant, je sortis doucement et me rendis à la maison ; j'y pris tous mes élèves et toute ma foule, et le soir je me rendis à la maison du grand Maître. Arrivé près du

1. Chapitre XLI.
2. Verset 37.
3. La table des décrets divins.
4. *Qor.*, LIII, 11.
5. *Dânichmèndi-râ bè-mân, bî-'aïchmèndî-râ pîch gîr.*
6. Allusion à son surnom honorifique de Chems-ed-dîn « soleil de la religion ».
7. *Der pèrdè-i hidjâb.* Sur ce que les mystiques entendent par *hidjâb* « voile », comparer le même mot dans l'*Encyclopédie de l'Islam.*

collège, je vis le Chéïkh Maḥmoûd, le serviteur, ouvrir la porte et s'avancer à notre rencontre. Je lui dis : « Qu'est-ce qui se passe ? » Il me répondît : « Notre maître m'a dit que des amis arrivaient; ouvre la porte, a-t-il ajouté, et sors à leur rencontre ». Une fois entré, je me tins dans le *pâïmâtchân* [1], et sollicitai mon pardon. Je m'avançai, et au milieu de cent mille gémissements et de l'intercession des amis, je baisai la plante du pied de notre maître, j'y frottai mon visage et je devins son disciple sincère. Il me revêtit de son *férèdjè* béni ; immédiatement une rupture et une réjouissance s'introduisirent dans mon âme, et je trouvai la gloire [2].

154. La contemplation, chez notre maître, était poussée à un tel point que si tout à coup son soulier restait dans la boue et y était fermement collé, il se délivrait lui-même et marchait pieds nus. Quand une troupe de pauvres venait mendier, il leur donnait le *férédjé* qu'il retirait de ses épaules, le turban qu'il enlevait de sa tête, la chemise qu'il faisait glisser de son corps, les chaussures dont il dépouillait ses pieds, et il s'en allait.

155. On rapporte que l'ami théologien, Fakhr-ed-dîn de Sîwâs (miséricorde de Dieu sur lui !) était un des grands compagnons. Une fièvre brûlante et dangereuse lui avait tenu compagnie, et pendant quelque temps il s'était alité. A un moment où son lit était brûlant et où les médecins restaient impuissants à traiter sa maladie, notre maître (que Dieu sanctifie son cher mystère !) vint lui rendre visite et ordonna de préparer des gousses d'ail et de les piler dans le mortier à ail ; il conseilla de les manger. Les médecins apprirent l'histoire de ce traitement ; ils désespérèrent tota-

1. Expression particulière aux çoûfis, désigne l'endroit où l'on dépose ses sandales, *çaff-i ni'âl* ; cf. Edw. G. Browne, *Literary History of Persia*, t. II, p. 332, note ; mais on s'y tient dans une attitude particulière, debout sur un pied, en saisissant son oreille droite de la main gauche et son oreille gauche de la main droite, H. Ferté, *Vie de Sultan Hosséïn Baïkara* p. 43, note 1.

2. Suite de jeux de mots sur *faradjî*, *fardjî* et *farrokhî*, qui dans l'écriture diffèrent peu les uns des autres.

lement de voir jamais le patient revenir à la santé. Par la grâce de Dieu et la pensée des hommes délivrés [des chaînes temporelles] [1], le malade, cette même nuit, fut couvert de sueur et commença à marcher vers la guérison. Les médecins dirent : « Cette thérapeutique provient de la main puissante de notre maître, non des règles de la médecine et du canon de la sagesse ».

« Lorsque cet homme juste est agréé par Dieu, son action sur les choses est celle de Dieu même. »

156. L'émir Moḥammed Sokkardji, un des disciples particuliers de Sulṭân Wéled, a raconté, dit-on, ce qui suit : Lorsque le prince de la famille impériale [mongole] Kaïkhatou-Khan arriva à Aq-Séraï après la mort de notre maître [2], il envoya un ambassadeur de conséquence pour mander les chefs militaires des tribus turques de Qonya afin que, se montrant obéissants, ils vinssent le recevoir ; mais un certain nombre de débauchés, par impudence, mirent à mort cet ambassadeur. Quand la nouvelle en parvint aux oreilles du souverain, il entra dans une grande colère et donna l'ordre par écrit [3] que toutes les armées se rendissent à Qonya et s'y occupassent de pillage et de dévastation. A cette occasion, aucun des émirs lieutenants ne put détourner cette colère, mais ils furent troublés en apprenant la nouvelle de cet ordre, et ne trouvèrent aucun moyen d'y échapper, si ce n'est de se réfugier auprès du mausolée saint [où reposaient les restes du Maître]. D'un commun accord, ils se réunirent dans ce mausolée, et y firent des gémissements et des supplications. Lorsque Kaïkhatou, à la tête d'une armée immense, arriva dans les environs, il vit une nuit, en songe, notre

1. *Merdân-i motlaq.*

2. Le Khan Mongol Kaïkhatou, fils d'Abaqa, monta sur le trône le 24 redjeb 690 (22 juillet 1291) et c'est en ramazan de la même année (septembre) qu'il se rendit en Asie-Mineure ; cf. d'Ohsson, *Histoire des Mongols*, t. IV, p. 85.

3. *Yarligh chod.*

Maître qui sortait de son tombeau avec un appareil effroyable, et après avoir dénoué son turban béni, en faisait un cercle qui entourait les murs de la ville ; ensuite, avec une violence extrême, il vint à la chambre de Kaïkhatou, plaça son doigt sur sa gorge, et l'étendit à terre; pendant que celui-ci, poussant des cris, demandait grâce, il disait : « O Turc ignorant, renonce à cette idée et à cette démarche ; conduis le plus rapidement possible les Turcs auprès des miens, sinon, ta vie ne sera pas sauvée. » Au moment où il s'éveilla, il appela ses chefs militaires et ses courtisans intimes. Lorsque, dit le narrateur, nous nous rendîmes à son invitation, nous le trouvâmes extrêmement craintif, tremblant et pleurant. Avant que nous l'interrogions, il nous raconta ce qu'il avait vu en rêve. Tous les grands[1] et les courtisans, baissant la tête, lui dirent : « Nous avons réfléchi à cette idée que cette ville et cette région appartiennent à notre maître; quiconque attaquera ce pays, il ne restera personne de sa race; elle périra toute entière; mais, par crainte de Votre Majesté, nous n'avons pas pu parler. »

Lorsque le jour parut, le prince en personne, accompagné de tous ses chefs militaires, eut l'honneur de visiter le mausolée sacré. Je n'avais pas encore vu ce monument. Il fit venir Sultan Wéled et devint son disciple; on sacrifia des victimes, et il distribua aux habitants et aux imams de la religion des aumônes infinies. Il pardonna la faute des citadins et s'en retourna content. Les habitants de la ville se livrèrent à des réjouissances, et firent des présents somptueux de toute espèce. L'ancienne amitié, le vieil amour [que j'avais pour le saint] devint mille fois plus grand ; je devins le disciple de Sultan Wéled; et en reconnaissance de cette miséricorde, je fis construire la fontaine qui orne le mausolée.

157. Notre maître, aux premiers temps de sa jeunesse, rapporte-t-on, racontait un jour, au cours d'un sermon, du haut de la chaire, l'histoire de Khiḍr et de Moïse (que le

1. Lire *noyânân* au lieu de *yoûnâniyân*, f° 56 v°.

salut soit sur lui !); l'ami théologien, la gloire des gens pieux, Chems-ed-dîn le droguiste, était assis en tranquillité parfaite dans un coin de la mosquée. Au milieu de cette explication, il vit un individu qui, assis dans un autre coin, et d'une figure étonnante, agitait chaque fois la tête et disait : « Tu dis vrai, et tu racontes bien ; on dirait que tu as été le troisième de notre compagnie. » Quand ce derviche entendit ces paroles, il reconnut que cet individu n'était autre que Khiḍr (salut sur lui !). Il lui mit la main sur le pan de la robe pour lui demander secours. « Nous tous, dit Khiḍr, lui demandons secours, il est le souverain de tous les *badîl*, de tous les *watad*, de tous les *fard*, de tous les parfaits, de tous les pôles ; prends le pan de sa robe et demande-lui tout ce que tu voudras. » Tout à coup il rassembla les pans de sa robe et disparut. « Lorsque, dit Chems-ed-dîn le droguiste, je me présentai pour le baise-main de notre Maître, celui-ci me dit : « Le prophète Khiḍr et d'autres illustres personnages sont nos amoureux. » Immédiatement je baissai la tête et devins son disciple.

158. Les nobles compagnons, dit-on, racontent qu'une nuit le Chéïkh-el-Islam Çadr-el-Millè wèd-dîn (que Dieu soit satisfait de lui !) vit en songe le prophète, venu dans son couvent, qui s'était assis à la place d'honneur du sofa ; les grands compagnons, les saints nobles s'étaient rangés à sa droite et à sa gauche. Tout à coup notre maître se présenta ; l'Élu de Dieu (que les bénédictions et le salut soient sur lui !) lui fit des honneurs innombrables ; il tourna son visage vers le grand Véridique [1] et lui dit : O Abou-Bekr ! tu as un fils étonnamment fortuné, grâce à qui la source de l'œil de nous tous est claire, et qui fait notre gloire. Il est mon fils spirituel. » Ensuite, il lui fit signe de prendre place à sa droite, à un endroit fixé, et de s'y asseoir. Notre maître exposa des vérités et des idées tandis que le prophète l'approuvait. La totalité des assistants éprouvaient le plus grand plaisir.

1. Abou-Bekr.

Au matin, notre Maître se rendit au couvent du Chéïkh, qui courut à sa rencontre et lui fit beaucoup d'honneurs ; il l'invita à s'asseoir sur son tapis de prière. Notre maître s'assit au même endroit que le prophète avait indiqué pendant la nuit. Ensuite il dit : « Du moment que notre Sultan a désigné cet endroit, en vertu de son ordre nous nous installerons à cette même place ». Il ne dit rien de plus. Quand il sortit d'auprès du Chéïkh, celui-ci fit les recommandations suivantes à ses compagnons : « Grand Dieu ! en présence de cet homme de Dieu, ayez vos cœurs tranquilles pour éviter les dangers pernicieux, car il pénètre les secrets des cœurs et les pensées intimes de l'être ; c'est un grand souverain. » Il raconta alors aux grands généreux tout ce qu'il avait vu en songe ; il les informa tous de la grandeur de notre maître ; la bonne volonté du chéïkh fut portée au centuple [1].

159. La reine fortunée Koûmâdj-Khâtoûn, épouse légitime du sultan Rokn-ed-dîn, et disciple de notre maître, a raconté ceci : Un jour je me trouvais assise, dans nos vieux palais, en compagnie de mes enfants et de toutes les dames [de la cour]. Tout à coup notre Maître entra par la porte et dit : « Sortez vite de cette maison ! » Immédiatement, nous courûmes pieds nus au dehors. Quand tous les gens furent sortis, la voûte du sofa s'affaissa et tomba aux pieds bénis de notre maître. Je fis distribuer [en récompense] des aumônes sans nombre aux nécessiteux, et en guise de remerciements, j'envoyai aux compagnons sept cents dirhems *solṭânî*.

160. On rapporte que le Maître tenait constamment dans sa bouche un myrobalan citrin ; ses compagnons les plus proches se livraient à des interprétations au sujet de cette habitude ; ils interrogèrent à propos de ce mystère le sultan des lieutenants, Tchélébî Ḥosâm-ed-dîn (que Dieu soit satisfait de lui !) qui leur répondit : Les mortifications de notre Maître sont poussées à tel point qu'il ne veut pas que sa

2. *Yèkî dèr hèzâr* « au *milluple* ».

salive entre douce dans sa gorge, mais il désire que, mélangée à ce styptique, elle lui arrive amère et âcre, afin de ne pas attiser la passion ; ce qui prouve la perfection de la puissance de mortification de ce grand maître !

161. Un jour, il se rendait, dit-on, au chevet de Tchélébi Ḥosâm-ed-dîn indisposé, avec un groupe de compagnons. Au milieu d'un quartier, on rencontra un chien; quelqu'un voulut le battre : « Il ne convient pas de frapper le chien de la rue du Tchélébî », dit le maître.

« O celui dont les chiens ont pour serviteurs les lions ! Il a dit : Ce n'est pas possible ; taisez-vous et bonjour !

« Ce chien qui habite dans sa rue, comment pourrais-je donner aux lions un seul de ses poils ? »

162. On rapporte les paroles suivantes de Kirâ-Khâtoûn : « Pendant des années, j'étais possédée du désir d'accomplir une fois les rites de la prière canonique sous la direction de notre Maître. Ce bonheur ne m'était pas accordé, cette fortune ne me réservait pas ses faveurs. Un jour, de très bonne heure, une ivresse mystique, une absorption énorme s'étaient emparées de notre maître, tellement que depuis le commencement du jour jusqu'au moment de la dernière prière du soir, il manifestait son amour mystique sur le bord de la terrasse du collège, sans faire attention à aucune créature. Tout à coup, pendant la marche, il alla sur le bord de la terrasse du collège, plaça le pied sur l'air et disparut. Moi, je m'évanouis par l'effet du rayon de cette extase, et je restai ainsi jusqu'au matin. Subitement, il entra dans ma chambre et me fit signe que c'était le moment de la prière : « Accomplissons-en les rites, me dit-il. » Ayant défait deux nœuds de son turban béni, il en fit un tapis de prière. Après avoir accompli le devoir de l'oblation d'intention, je suivis ses gestes. Quand ce fut fini, je me levai pour disposer ses chaussures ; je les vis pleines du sable du Ḥedjâz. « Du moment, me dit le maître, que tu as eu connaissance de ceci, gardetoi bien d'en parler à personne. » Tant que le Maître fut

en vie, je n'en dis rien à personne. Ce sable-là, quand j'en frottais l'œil de quelqu'un à la façon d'un collyre à base de zinc, l'œil s'améliorait; quand j'en mettais dans la potion d'un malade, il guérissait. »

163. Mo'în-ed-dîn Perwânè, dit-on, prépara un jour une grande assemblée où tous les grands personnages furent présents. Finalement, on y amena notre Maître. Lorsque le concert fut à sa fin, les grands s'occupèrent à prendre part au repas. Notre maître demanda une aiguière au chéïkh Maḥmoûd, le domestique, et s'en alla procéder aux ablutions. L'émir Perwânè donna une gratification de trois mille dirhems au chéïkh Maḥmoûd, le domestique, pour qu'il le laissât prendre l'aiguière et la faire parvenir à son maître. Quand les prières furent terminées, le maître posa le pied dans le local des cabinets d'aisance, tandis que l'émir Perwânè se tenait debout à la porte, attendant longtemps [la sortie du maître]. Au bout d'une heure, les serviteurs du Perwânè entrèrent, et après avoir baisé la main de l'émir, se tinrent debout à distance, en se demandant ce qu'attendait leur maître. On leur dit : Il attend que notre maître sorte des cabinets. Ils répondirent : Nous venions par la route de la mosquée de Mérâm, nous avons vu le Maître s'en aller en hâte. Le Perwanè, tout confus, dit au chéïkh Maḥmoûd : « Entre, et assure-toi de la vérité de cette nouvelle. » Le domestique entra dans les cabinets; il n'y avait que l'aiguière encore pleine. Le Perwânè se prosterna, et sa croyance devint mille fois plus forte. A la suite de cela, notre maître ne montra pas son visage au peuple pendant quarante jours.

164. On rapporte, d'après les plus chers compagnons (satisfaction de Dieu sur eux!), qu'une fois le sultan Rokn-ed-dîn le bienheureux (Dieu lui pardonne!) avait fait une invitation considérable dans son palais; tous les chéïkhs et les grands savants étaient présents; le qâḍi Sirâdj-ed-dîn occupait le siège de la prééminence; le chéïkh Çadr-ed-dîn en occupait un autre; le Séyyid Chéref-ed-dîn était assis à côté du trône du sultan : tous les grands et les personnages importants

étaient assis [les uns] en bas et [les autres] en haut. Subitement, notre Maître entra au milieu des compagnons et se retira au centre du palais, autour du bassin. Malgré les efforts puissants du sultan pour qu'il passât en haut, il n'en fit rien. Le chéïkh Çadr-ed-dîn dit : « Et de l'eau vient toute chose [1] ». — « Non pas, répliqua notre maître, c'est de Dieu que vient toute chose vivante », de sorte qu'ils descendirent. Là même eut lieu un concert énorme et notre maître y manifesta des troubles considérables et sans fin. Séyyid Chéref se rendit dans un coin avec le Perwânè et s'occupa de lui dire des méchancetés, que le ministre écoutait malgré lui. Immédiatement notre maître commença à débiter ce *ghazel* :

« Les paroles futiles que l'ennemi a dites, je les ai entendues avec l'intérieur de mon cœur ; j'ai vu l'imagination même qu'il formait à mon endroit.

« Son armée a mordu mon pied ; elle a montré des tyrannies à mon égard ; je ne le mordrai pas comme un chien, je mordrai ma propre lèvre.

« Lorsque je suis parvenu à atteindre les désirs des imberbes, comme les hommes, comment pourrais-je m'en glorifier, d'être parvenu à son désir? »

Immédiatement le Perwânè baissa la tête et demanda pardon ; il ne regarda plus le Séyyid Chéref-ed-dîn.

165 'Othmân le disert, d'après ce qu'on rapporte, a dit : « Je venais de me marier, et une gêne considérable avait atteint ma situation [2] ; la nécessité était arrivée à son terme extrême ; parmi les choses nécessaires, il y avait le besoin de contenter ma jeune femme. Cela fut connu de notre maître ; il se leva, entra dans son harem, et se procura six dinars d'Égypte en les empruntant à sa femme ; puis il sortit et s'assit. Au bout de quelque temps, tout en causant, il dit :

1. Allusion à *Qor.*, XXI, 31.

2. Les Orientaux font de grandes dépenses à l'occasion de leur mariage, et souvent s'endettent ; aussi l'auteur se sert-il du mot *iflâs* « faillite, déconfiture » pour caractériser l'état où se trouvait le narrateur.

« O 'Othmân, autrefois tu avais la bonne coutume de me serrer la main ; il y a quelque temps que tu y as renoncé ; pour quel motif » ? Vite je me levai pour lui baiser la main ; en cachette, il me mit les dinars dans la main en disant : « Conserve cette coutume avec autant d'attention que le devoir obligatoire de la prière canonique ». Je fus joyeux et je dépensai cet argent pendant quelque temps. Cependant, une fois encore je fus réduit à la détresse ; je n'avais plus rien. Je vins trouver notre maître, à un moment où c'était la coutume de lui baiser la main. « C'est aisé, dit en souriant le maître, tranquillise-toi, car aujourd'hui il te parviendra une bouchée grasse ». Ce jour là, je restai assidûment à son seuil jusqu'à la nuit ; rien ne parut. Une stupéfaction s'empara de moi de ce que l'indication du maître ne s'était pas réalisée. Quand la nuit vint, je me dis : « Avant qu'il fasse obscur et qu'il y ait de la boue, je prendrai le chemin de la maison ». Je sortis par la porte du collège ; je vis qu'il passait un torrent énorme ; cependant, grâce aux épines et aux broussailles [qu'il entraînait], il avait formé une digue dans le quartier et ne s'écoulait pas ; avec mes pieds je fis un passage à l'eau pour qu'elle pût couler. Tout à coup l'extrémité d'une corde tomba sur mon pied et s'y enroula. Quand je retirai mon pied, je vis qu'une bourse pleine d'argent impérial était tombée là ; je la mis sous mon aisselle et partis. Le lendemain, le visage attristé, je me rendis auprès du maître, voulant dire par là que la révélation ne s'était pas produite. Il me fit un signe qui signifiait : 'Othmân, pourquoi es-tu renfrogné? Tu as porté l'or à la maison dans la bourse, et tu prétends encore être en déconfiture ? Prends garde de ne pas te plaindre. Il faut au contraire remercier pour un tel don ». Immédiatement je baissai la tête et me repentis.

166. On rapporte qu'un derviche, au moment de trépasser, manifesta ainsi ses dernières volontés : « Je veux que notre maître aille et vienne sur mon tombeau ». Après la mort de cet individu, un jour entier, le maître s'assit au chevet de la tombe. Un groupe d'enfants du défunt virent en songe leur

père qui avait revêtu des vêtements somptueux et venait en marchant avec pompe. Ils lui dirent : « Qu'est-ce que Dieu t'a fait ? » [1] Il répondit : « Au moment où l'on me déposa dans le tombeau, une troupe d'anges du châtiment se présentèrent pour me tourmenter, mais à cause de la présence de notre maître, ils ne s'approchèrent pas de moi ; tout à coup un ange au beau visage entra par un angle et éloigna de moi ces anges du châtiment par ces mots : « Dieu le très Haut a pardonné à cet individu en faveur de notre maître ; il l'a fait l'objet de sa grâce ».

167. Un jour, dit-on, notre maître avait été ennuyé par la grande foule de monde et était parti pour le bain. Comme on y faisait aussi du tumulte, il entra dans le réservoir du bain et se plongea dans l'eau chaude. Par hasard, il se reposa trois jours et trois nuits dans le réservoir sans se montrer. Cependant il était plongé dans les révélations et les éclairs de l'amour récompensé. Après le troisième jour, Tchélèbi Ḥosâm-ed-dîn, avec de nombreuses supplications, demanda qu'il montrât son visage aux compagnons. Quand il vit la complexion bénie de notre Maître excessivement faible, des gouttes de larmes tombèrent sur les joues de sa face ; il poussa des cris : « Le tempérament subtil du Seigneur est devenu excessivement maigre. S'il rompait le jeûne avec un sorbet, pour nous autres pauvres gens, et s'il se reposait un instant, où serait le mal » ? Il répondit : « Le mont Sinaï, malgré son corps [immense], n'a pas pu supporter un seul regard de la splendeur divine et s'est brisé en morceaux.

« Il fut brisé par lui en morceaux, et la montagne se fendit ; avez-vous jamais vu une montagne danser comme un chameau ? ».

« Pauvre est mon faible et tendre corps qui, en trois nuits et trois jours, a vu briller sur lui soixante-dix fois les rayons du soleil de la splendeur divine et les éclairs des lumières de la perfection infinie ! Comment peut-il le supporter, y

1. En arabe dans le texte.

résister, sans jamais se détourner de cet éclat » ? Et il ajouta :

« C'est par la perfection de la toute puissance divine que les corps des hommes ont obtenu la possibilité d'exister au milieu de la lumière inexplicable.

« Alors que le Sinaï ne peut en détourner un atome, sa toute puissance le loge dans une fiole.

« La lampe et le verre sont devenus le lieu de la lumière, et par cette lumière ils déchirent les montagnes de Qâf et du Sinaï.

« Sache que leur corps est la lampe, et leur cœur le verre ; c'est un flambeau qui brille sur le trône de Dieu et les cieux ».

Immédiatement il se leva et commença la danse rituelle ; les récitateurs étant présents, durant sept nuits et sept jours il y eut concert sans interruption.

168. On raconte, d'après les grands compagnons, que [le prophète] Khiḍr (sur lui le salut !) avait continuellement des conversations avec notre Maître, et l'interrogeait sur les mystères des trésors des vérités de l'au-delà ; il entendait en revanche des réponses subtiles. Un jour Sultan Wéled roulait la mousseline de son turban, et le bord du turban ne se trouvait pas juste ; il le défaisait, et recommençait à le rouler. Notre Maître dit : « O Béhâ-ed-dîn ! ne le roule pas à coups répétés, et ne te donne pas cette gêne et cette attention à la toilette, car moi aussi, dans ma jeunesse, une fois j'avais roulé plusieurs fois mon turban ; mon frère Khiḍr (sur lui le salut !) choisit une compagnie loin de moi, et quelque temps je restai privé de sa conversation ». A partir de ce jour-là, Sultan Wéled ne roula plus [lui-même] son turban ; ce sont ses compagnons qui le roulaient, et lui le posait sur sa tête bénie.

169. Du temps de sa jeunesse, notre maître était occupé à étudier, à Damas, dans le collège Moqaddamiyyé. Plusieurs fois, une société de gens intelligents virent Khiḍr aller et venir dans cette cellule [où était le saint]. Jusqu'au bout cette cellule est le but de pélerinage des hommes libres, tandis que la plupart des mystiques parfaits sont insouciants

et indifférents relativement à la connaissance des secrets de cet Être [Khiḍr] ; car tout le monde ne peut voir et comprendre les êtres mystérieux que Dieu cache.

170. On trouve, dans la tradition, que le chéïkh Abou-Bekr Kettâni (miséricorde de Dieu sur lui !) avait eu l'honneur de visiter la Ka'ba honorée ; assis sous la gouttière [1], il vit un vieillard entrer par la porte des Benî-Chéïba [2], s'approcher de lui avec une gravité complète, le saluer et lui dire : « Pourquoi ne vas-tu pas à l'endroit où est la station d'Abraham? Il y a là une réunion d'hommes assis qui écoutent les traditions du prophète ; tu les entendras aussi et tu en profiteras ». — « Monsieur, lui dit Abou-Bekr, on donne les *isnâd* [3] d'après le maître ; et tout ce que là-bas on dit d'après l'*isnâd*, je l'entends ici de mon maître ». — « De qui les entends-tu ? reprit l'inconnu » — « De mon cœur, d'après mon Seigneur » [4]. — « Sur quelle preuve? » — « Sur cette preuve que tu es Khiḍr ». — « Gloire à Dieu ! reprit Khiḍr [car c'était lui], jusqu'à ce moment je m'imaginais connaître tous les saints de Dieu, et qu'aucun ne m'était caché ; [maintenant] il est certain pour moi que les serviteurs cachés de Dieu sont encore voilés à mes yeux; je ne les connais pas, et ils me connaissent. C'est ainsi qu'il a dit dans son noble livre : « Au-dessus de tout savant il y a encore un autre savant » [5].

« O brave ! il y a une main au-dessus de ta main, jusqu'à Dieu, qui est la limite extrême » [6].

Notre maître disait : Notre Chems-ed-dîn Tébrîzî est le bien

1. *Nâwdân*, le *mîzâb* ou gouttière qui déverse les eaux tombées sur le toit en terrasse de la Ka'ba. Voir la description de Burckhardt reproduite dans Hughes, *Dictionary of Islâm*, p. 337, *a*.

2. Porte de la mosquée de la Mecque appelée aujourd'hui *Bâb-es-Sélâm*.

3. Chaîne de traditionnistes sur laquelle est supposée reposer l'authenticité des traditions de Mahomet.

4. En arabe dans le texte.

5. *Qor.*, XII, 76.

6. Allusion à *Qor.*, LIII, 43.

aimé de Khiḍr (sur eux deux le salut!). Sur la porte de la cellule du collège il est écrit, de sa main bénie : Logis du bien aimé de Khiḍr (sur lui le salut!). Lui-même était de ces saints cachés subtilement qui restèrent voilés même à Khiḍr et à Chems-Tebrîzî; ils sont voilés dans le refuge de Dieu.

« Bien des fois je me suis dit : Je vais dévoiler les secrets qui existent actuellement.

« Mais par l'effet du mauvais œil et la crainte de la tyrannie, un clou a été placé sur ma langue ».

171. Les nobles compagnons ont raconté que notre Maître, au milieu d'un hiver froid, était occupé une nuit, dans son collège, à une prière d'insomnie; il avait posé son visage sur les dalles du sol du collège, et versait tant de pleurs qu'on en aurait rempli des outres. Par suite du froid, sa moustache et sa barbe avaient gelé et s'étaient collées aux dalles. Au matin, les compagnons, au milieu d'appels et de cris, versèrent de l'eau chaude sur son visage pour faire fondre la glace. Du moment que l'apparence extérieure de sa prière était telle, qui pourrait avoir connaissance des mystères de sa prière intérieure? Les amis sincères l'interrogèrent à ce sujet; il répondit : On rapporte la tradition suivante du prince des croyants, ʿAlî fils d'Abou-Ṭâlib : « Lorsqu'arrivait le moment de la prière, il tremblait et changeait de couleur ». On lui dit : « Qu'avez-vous, ô prince des croyants »? Il répondit : « Voici qu'est venu le moment de sa confiance que Dieu « propose aux cieux, à la terre, aux montagnes; mais ils n'ont pas voulu la porter, et l'ont évité; c'est l'homme qui en a pris la charge; certes il est injuste et ignorant » [1]. Je ne sais point s'il y aurait à regretter qu'il ne s'en soit pas chargé, ou non ». Et il ajouta (salut sur lui!) « La prière est une réunion avec Dieu par où il en connaît l'extérieur. » Du moment que l'état d'ʿAlî le saint était tel, que peut-il advenir des autres? Et il dit :

1. *Qor.*, XXXIII, 72.

« La langue, qui est un perroquet parlant avec mille explications, ne peut rendre compte des mystères et des extases du cœur, si ce n'est un sur cent.

« Le *qalem*, qui est une langue de bois et se trouve liée par des liens étroits, comment pourrait-il tracer les mystères du cœur des amants? »

172. Un jour, dit-on, un groupe de mystiques de l'époque était venu visiter notre maître. L'un d'entre eux lui demanda quel était le mystère contenu dans la tradition du prophète : « Dieu le très-Haut a une liqueur qu'il a préparée pour ses saints : quand ils en ont bu, ils sont ivres, et quand ils se sentent bien, ils deviennent fous, etc. », pour savoir quelle était cette liqueur. Il répondit : « Quand Moḥammed (Dieu le bénisse et le salue !) reçut cette faveur particulière à laquelle le Qorân fait allusion par les expressions « *à la distance de deux* [*portées*] *d'arc ou même plus près* » [1], qu'il domina les parties éminentes des vérités, qu'il contempla avec l'œil de l'intelligence la beauté et la perfection de l'Être suprême unique, après avoir découvert les subtilités indicibles et approfondi les secrets des trésors ineffables, deux coupes de lumière montrant le monde lui furent envoyées par le très Haut, l'une pleine de vin pur et l'autre remplie de lait facile à absorber, et il lui fut indiqué d'avoir à choisir entre ces deux coupes. Le prophète dit : « J'ai choisi le lait [pour moi], et j'ai dissimulé le vin pour les meilleurs de ma nation ». En effet, cette époque était le début des jugements portés par les règlements de la loi canonique, et le renforcement de la base des ordres de la voie religieuse ; il conserva la coupe montrant le monde de la vérité pour les mystiques de sa nation et les esprits distingués de sa communauté ; du parfum agréable de ce vin vient que certains saints parfaits tombent en pâmoison pendant les extases et découvrent les secrets ». C'est ainsi qu'il a dit :

1. *Qor.*, LIII, 9.

« Quelle boisson a donc bu le fils d'Edhem[1] qu'à la façon d'un ivrogne il a été dégoûté du pouvoir et de l'empire ?

« Quel remerciement était-ce qu'il cria : Que je sois exalté ! Il dit le secret de la phrase : *Je suis la vérité* ! et se rendit au sommet du gibet ».

D'un commun accord ils l'approuvèrent et firent montre de bonne volonté. Tout pareillement, notre maître a souvent décrit ce vin facile à digérer ; il a dit :

« Si de cette ivresse une gorgée dégouttait sur la raison des mortels,

« Il ne resterait plus ni homme, ni univers, ni contraint, ni libre ».

Dans un *ghazel*, il dit ceci :

« L'échanson de l'âme au beau visage nous distribue le vin par cruches entières, jusqu'à ce que mon ascète, mon élu perde l'assiette de ses pieds.

« J'ai sauté hors de mes mains, je me suis assis dans le fond de l'amphore, afin que la totalité soit en Dieu, mon juge et mon maître ».

173. On lui demanda : « Que signifie le mot *wedjd* [« transport d'amour »] ? Il répondit : « Ce qu'on appelle *wedjd*, c'est l'arrachement violent de l'esprit hors de la possibilité de la prépondérance du désir[2] ».

174. Les principaux compagnons ont raconté qu'un jour notre maître s'était rendu au bain public avec ses compagnons. Lorsque, sur l'indication du maître, les amis s'occupèrent les uns des autres[3], il se leva et entra dans un cabinet particulier ; il y fit un séjour prolongé en dehors de toute limite. Le Tchélébi Djélâl-ed-dîn Férîdoûn fut chargé[4]

1. Ibrahîm ben Edhem de Balkh.
2. En arabe dans le texte.
3. Dans le bain d'étuves, le client a besoin d'un baigneur-masseur; des amis peuvent se rendre le même service.
4. *Ba-djidd giriftènd.*

par les nobles compagnons d'apprendre le motif du long séjour du maître. Il alla à la porte du cabinet pour voir ce qui se produirait. Il vit que tout le cabinet jusqu'au plafond était entièrement rempli par le corps béni de notre maître; un tremblement s'empara de ses membres; il poussa un tel rugissement que tous les amis s'évanouirent. Le Sultan des Bienaimés sortit tout doucement et retourna à son collège tout en dansant.

175. Des raconteurs dignes de confiance ont rapporté que notre maître Chéref-ed-dîn de Césarée a dit : « Lorsque le chéïkh Çadr-ed-dîn s'avança pour célébrer la prière canonique aux obsèques de notre Maître, tout à coup il poussa un sanglot et s'évanouit. Un moment après il fit la prière, en versant des larmes de sang de ses yeux. Un groupe de grands personnages l'interrogea sur ce qui s'était passé. « Quand je m'avançai, dit-il, pour m'occuper de la prière, je vis un être pur, appartenant aux êtres spirituels du monde supérieur, qui était présent, et l'esprit du prophète (sur lui la bénédiction et le salut !) qui s'était manifesté sous une forme plastique [1]; ils étaient occupés à assister à la prière dite pour notre Maître. Les anges du ciel, en totalité, vêtus de bleu [2], pleuraient ». Cependant le chéïkh, avec tous les grands personnages, alla et vint pendant quarante jours pour visiter pieusement le mausolée béni. Notre maître Chéref-ed-dîn ajouta : Je continuai mon service, et le siège du qâḍi Sirâdj-ed-dîn était placé vis-à-vis du mausolée du maître; en gémissant, il disait ces vers :

« Plût à Dieu que, le jour où l'épine de la mort est entrée dans ton pied, la main du monde frappât ma tête du sabre du trépas !

« Afin que, dans ce jour, mon œil ne vît pas le monde sans toi; me voici, au chevet de ton sépulcre, la tête couverte de poussière [3] !

1. *Motéçawwar.*
2. Couleur de deuil.
3. Jeux de mots sur *sèr* « tête » et « extrémité, chevet » et *khâk* « poussière » et « tombeau ».

176. Le roi des lettrés, notre maître Çalâḥ-ed-dîn Malaṭî (miséricorde de Dieu sur lui !), a dit : Lorsque je devins le disciple de notre maître, je voyais qu'en un jour il envoyait dix à douze billets au Perwânè et à d'autres personnages ; cela était licite pour les pauvres et les nécessiteux : il ne faisait jamais d'erreur. Il me passa dans l'esprit de savoir si, au jour de la résurrection également, ce secours pourrait avoir lieu. Il me dit : « Oui, par Dieu ! pourquoi n'en serait-il pas ainsi ? Mais de plus il y aura, pour les gens vertueux de la communauté, des miséricordes, des intercessions, des générosités ; c'est ainsi qu'il a été dit :

« Les gens vertueux de ma communauté ne se soucieront pas de mes intercessions au jour du grand dommage !

« Tout au contraire, c'est eux qui seront les intercesseurs ; leur parole aura cours au degré d'un jugement exécutoire ! »

« Du moment que le sabre tranchant ne coupe pas quand il est à l'intérieur de son fourreau, imagine, par analogie, ce qu'il fera quand il sera dégaîné ! » Les amis firent des démonstrations de joie.

177. Un jour on lui demanda : « Nous voyons que certains anciens ont été orgueilleux ; cet orgueil, où va-t-il ? » Il répondit : « Chez les hommes de Dieu, l'orgueil est de la grandeur, et non un orgueil d'opinions ni une fierté de passion, ni une présomption provenant d'une haute dignité des hommes spirituels. C'est ainsi que l'imâm Dja'far Çâdiq (que Dieu soit satisfait de lui !) qui purifiait son âme et n'accordait nulle attention aux khalifes et aux rois, fut interrogé au sujet de cet orgueil ; il répondit : « Dieu m'en garde ! je ne suis pas orgueilleux, mais, attendu que je suis sorti de ma propre existence, la grandeur de Dieu m'a anéanti et s'est installée à la place de mon orgueil ; celui-ci vient de la grandeur de Dieu ; moi, au milieu de tout cela, je n'existe pas. »

178. On rapporte cette parole de Bayézid Besṭâmî : « Quiconque m'a vu a été en sécurité contre la marque de la réprobation » ; c'est ainsi que le poète a dit :

« Ma qualité de disciple ne meurt pas, car elle a bu de l'eau de la vie éternelle ; et alors de la main de qui ? Des échansons du Bienfaiteur suprême ».

179. On vint raconter à Djonéïd (que Dieu soit satisfait de lui!) qu'un tel derviche, ayant étendu son tapis de prière sur le bord du Tigre, y faisait la prière et volait en l'air. « C'est dommage, dit le chéïkh, qu'il s'occupe d'une pareille futilité, s'en montre satisfait et se contente de sa situation ». Il le fit venir, lui éveilla l'esprit et lui fit abandonner cet état, afin que l'on sût jusqu'où peuvent atteindre les stades des parfaits complétés : c'est ainsi qu'il [Djélâl-ed-dîn Roûmi] a dit :

« Jusqu'où ? Là où il n'y a plus de chemin pour l'acception de lieu, où il n'y a plus que la clarté fulgurante de la lune de Dieu.
« O mon frère ! c'est une cour royale infinie ; là où tu pourras parvenir, n'y reste pas ».

180. Il a dit encore (que Dieu sanctifie son cher mystère!) : « Le châtiment des prophètes, c'est la restriction de la révélation ; la punition des saints, c'est la production des miracles ; celle des vrais croyants, c'est leur manquement dans les actes de dévotion [1] ».

181. Un jour, dit-on, tous les grands chéïkhs, tels que Chems-ed-dîn Mârdînî, Fakhr-ed-dîn 'Irâqî, Chéref-ed-dîn, le chéïkh Sa'îd Ferghânî, Naçîr-ed-dîn Qonéwî, et d'autres encore, se mirent à parler de la conduite et des pensées intimes de notre Maître. Le chéïkh Çadr-ed-dîn, fort troublé, en toute sincérité et avec une certitude parfaite dit ceci : « Si Bayézîd et Djonéïd existaient encore à notre époque, ils auraient porté [sur l'épaule, comme des domestiques] la housse du cheval de cet homme courageux, et ils s'en seraient montrés reconnaissants. Il est le majordome de la pauvreté mahométane ; nous en jouissons comme des parasites ; toute notre passion, toute notre jouissance viennent de

1. En arabe dans le texte.

ses pieds bénis ». Tous les derviches acquiescèrent à ces paroles et applaudirent à l'exposition formulée par le chéïkh. Ensuite Mo'ayyad-ed-dîn prit la parole : « Moi, le pauvre. je suis aussi du nombre des solliciteurs de ce sultan », et il récita ce vers [arabe] :

« S'il y avait parmi nous une forme extérieure pour manifester son caractère divin,

« Il serait toi-même : je ne porterais pas de surnom, et je n'aurais pas à aller et venir.

182. On rapporte qu'un moine savant, dans la contrée de Constantinople, avait entendu parler de la renommée de science, de mansuétude et d'humilité de notre maître ; plein d'affection pour lui, il se mit en voyage et arriva à Qonya à la recherche du chéïkh. Les moines de la ville allèrent à sa rencontre et le reçurent avec honneur. Le sincère moine demanda à rendre visite à l'illustre personnage ; par hasard, il le rencontra en route et par trois fois se prosterna devant le souverain du monde spirituel. Quand il se relevait il apercevait notre maître qui était également prosterné ; on dit que notre maître inclina la tête trente-trois fois devant lui. Le moine, poussant des cris, déchira ses vêtements et s'écria : « O sultan de la religion ! comment peut-on pousser à ce point extrême l'humiliation et l'abaissement que tu me montres, à moi infortuné et souillé ? » Le chéïkh répondit : « Le *ḥadîth* suivant : « Heureux celui à qui Dieu a accordé la richesse, la beauté, l'honneur, la puissance, et qui a été généreux dans sa richesse, chaste dans sa beauté, humble dans son honneur, juste dans sa puissance », a été proféré par notre sultan : comment ne serais-je pas humble devant les serviteurs de Dieu, et pourquoi ne montrerais-je pas ma misère ? Si je ne le faisais pas, à quoi conviendrais-je, à quoi serais-je utile ? » Aussitôt le pauvre moine, avec ses compagnons, se convertit, devint son disciple et revêtit le froc des derviches.

183. Un des grands compagnons a raconté que dans le

caravansérail du ministre Ḍiyâ-ed-dîn il y avait une femme nommée Tâ'ous, qui était une harpiste à la voix très agréable; elle touchait doucement du luth, et caressait le cœur. Tous étaient devenus amoureux de sa grâce et de sa harpe. Par hasard, un jour, notre maître entra dans ce caravansérail et s'assit en face de sa cellule. La harpiste Tâ'ous se montra, s'avança et s'inclina devant lui; puis elle jeta sa harpe dans le pan de la robe de notre maître et l'invita à entrer dans sa cellule. Le maître y consentit et passa la journée entière, depuis le début du jour jusqu'à la prière du soir, à y faire des prières et des supplications; il coupa la quantité d'une coudée de la mousseline de son turban et la donna à cette femme; il distribua des dinars d'or rouge à ses servantes et partit. A ce même moment, Chéref-ed-dîn, trésorier du sultan, étant passé par là, devint séduit et amoureux; il envoya des hommes sûrs, la fit conduire au bain et la gratifia de cinquante mille dinars à titre de *kuldhbend* [1]; il lui fit des offres sans nombre, et la nuit où on mena la mariée chez lui, il l'interrogea en ces termes : « Jusqu'à maintenant tu n'avais pas cette beauté, cette perfection; comment se fait-il qu'en ces jours je te voie la Rabî'a de l'époque [2] et la Zuléïkhâ [3] de notre temps? Après ce néant où tu étais précédemment, d'où te vient cette élégance et cette splendeur? » Elle lui raconta ce qui s'était passé, l'honneur que lui avait fait le maître; elle lui décrivit le morceau de mousseline de turban dont elle s'était fait un serre-tête. Le trésorier fut bien joyeux et envoya ses remerciements à notre maître et devint son disciple. Finalement la situation de Tâous la harpiste s'éleva à un tel degré

1. Cadeau fait à la mariée.

2. Rabî'a bint Isma'îl el-'Adewiyya, nom d'une célèbre sainte de l'islamisme, née à Baçra, morte en 135 hég. (752) ou 185 (801), et sur laquelle on peut consulter Moḥammed Zihni, *Mechâhir un-Nisâ*, t. I, p. 226 : Ferîd-ed-din 'Aṭṭâr, *Tedhkiret-el-Auliyâ*, éd. Nicholson, t. I, p. 59 et suivantes; Ibn-Khallikân, *Wafayât*, n° 230; trad. de Slane, t. I, p. 515.

3. Prononciation usitée en Perse pour Zalikhâ, nom donné à la femme de Putiphar par les commentaires de la sourate XII du Qorân.

que les houris de Qonya et les êtres lumineux de Jérusalem devinrent ses disciples; elle fit au milieu d'elles des miracles clairs, évidents; elle annonçait les pensées secrètes des hommes. Elle affranchit toutes ses esclaves et les maria. En fin de compte, le caravansérail qu'elle avait habité fut transformé en bain ; il est connu actuellement sous le nom de *Naqychlu hammâm* [1].

184. On rapporte qu'un jour notre maître s'était plongé dans la prière, à l'intérieur de sa cellule ; quelqu'un entra en disant : Je suis sans ressources, je n'ai rien. Quand il le vit ainsi absorbé, il tira un tapis de dessous les pieds bénis du maître et s'en alla. Le Khâdjé Medjd-ed-dîn de Mérâgha, ayant compris cette situation, sortit à la poursuite de cet individu, aussi vite qu'un oiseau ; il le vit dans le bazar, occupé à vendre le tapis. Il l'arrêta et l'amena devant le maître, qui dit : « Ce qu'il a fait, c'est par extrême nécessité ; ce n'est point une faute, excuse-le ». Bravo ! perfection de mansuétude, beauté de la science, océan de paix !

185. Les grands compagnons Tchélébi Bedr-ed-dîn et Chems-ed-dîn ont raconté qu'un jour ils s'étaient assis sur la terrasse du Collège du Lâlâ ; son frère Chems-ed-dîn lui dit : « Où est ce temps où nous portions de beaux vêtements, où nous chevauchions des mules, et où des esclaves couraient derrière nous ? » Au bout d'un moment, il se rendit auprès de notre Maître. Le Perwânè lui envoya trois mille dinars, un paquet plein de vêtements somptueux, un esclave et une mule. Ils le prièrent de l'excuser. Aussitôt notre Maître dit : « O Tchélébi Bedr-ed-dîn, donne ces dînars à ton frère Chems-ed-dîn, afin qu'il revête le vêtement, monte sur la mule, et que l'esclave soit son serviteur ; et aussi pour qu'il ne laisse pas s'introduire dans sa poitrine innocente des regrets, des ennuis d'avoir perdu ce qu'il possédait, et des dégoûts, et qu'il soit sur ses gardes au sujet du zèle qu'il doit avoir pour la pauvreté mahomé-

1. En turc, le bain aux peintures.

tane ». Aussitôt Tchélébi Bedr-ed-dîn et Chems-ed-dîn déchirèrent leurs vêtements, posèrent leur visage contre terre et demandèrent pardon. Ensuite il dit : « Celui qui a compris le plaisir qu'il y a à partager la pauvreté mahométane, celui-là s'est détourné vraiment des plaisirs des deux mondes et des intentions périssables, il y a renoncé, il s'est façonné dans la filière des hommes libres et pieux ». Il dit ce noble vers :

« Celui qui a joui de la vue [de Dieu], à ses yeux ce monde est devenu une charogne.

« L'illustre formule : « La pauvreté est ma gloire » a été révélée pour que je m'enfuie des avides vers le riche ».

186. Sultan Wéled (que Dieu nous aide par son mystère éternel !) a raconté ceci : Un jour mon père était assis dans son collège béni. Je vis entrer trois hommes, jeunes et vêtus de rouge, le saluer et s'asseoir en toute tranquillité. « Il serait avantageux, dit mon père, qu'ils l'emmènent. » Aussitôt ils disparurent à ma vue. J'interrogeai mon père sur ce phénomène. « Ceux-ci, me dit-il, sont des sept [1]; toutefois l'un de ceux-ci est mort; ils ont demandé pour remplaçant notre propre porteur d'eau; je fis signe de l'emmener et de l'installer à la place du défunt. » Puis il cita cette tradition du prophète : « Toutes les fois que l'un d'entre eux meurt, Dieu le remplace par un autre ; lorsque vient l'ordre, on le saisit. » Les amis eurent beau chercher le porteur d'eau, ils ne le revirent plus. Après la mort de notre maître, il vint rendre visite à Sultan Wéled, reproduisit quelque chose de ses stades et de ses degrés, puis disparut.

187. L'ami théologien, l'ange incarné, le ciel illuminé, notre maître Ikhtiyâr-ed-dîn l'imam (miséricorde de Dieu sur lui !) avait vu un jour un songe ; il le rapporta à notre maître et lui en demanda l'explication. Voici ses paroles : « Cette nuit, j'ai vu en rêve une mer immense, et sur le

1. Nombre des *abrâr* dans la hiérarchie des çoûfis.

bord de cette mer, un arbre ressemblant à l'arbre Ṭoûbâ [1], extrêmement haut et grand ; sur ses branches en nombre infini de grands oiseaux étaient perchés ; chacun gazouillait des mélodies douces et proclamaient les louanges de Dieu. Quant à moi, je restai stupéfait de cette immensité. » Le maître répondit : Cette mer infinie, c'est l'immensité de notre religion ; ce grand arbre, c'est le corps béni de Moḥammed, l'Élu de Dieu (qu'il le bénisse et le salue !); ses branches sont les divers degrés des prophètes et des saints ; ces grands oiseaux sont leurs âmes ; les diverses espèces de mélodies qu'ils chantent, ce sont leurs idées, leurs secrets, les mots de leur langue.

188. Notre maître Ikhtiyâr-ed-dîn (miséricorde de Dieu sur lui !) vit, dit-on, en songe que Dieu le très Haut lui enseignait une prière, en ces termes : « O grand Dieu ! Aie pitié de mon seigneur, mon appui, mon chéïkh, celui qui possède ma confiance, le siège de mon esprit dans mon corps, le viatique de ma journée et de mon lendemain, notre maître Djélâl-el-ḥaqq w'ed-dîn, de ses pères, de ses ancêtres, de ses mères, de ses enfants, de ses successeurs, de ses pauvres et de ses adhérents, jusqu'au jour du jugement ! »

« De même, il y a bien des amis nombreux qui se sont attachés à nous, car, si nous ne faisons rien, eux, que pourront-ils faire ? »

189. On rapporte encore qu'un jour notre maître dit à Sultan Wéled : « O Béhâ-ed-dîn ! si on te demande quelle est la voie du Maître, dis-leur : « C'est de ne pas manger, » et il ajouta : « Non pas, mais mourir ». Ensuite il raconta une historiette : « Un derviche, arrivé à la porte d'une maison, demanda de l'eau. Une fille sortit de la maison, une aiguière à la main ; elle la donna au derviche qui dit : Je désire boire une cruche d'eau. La fille lui cria : Fi ! Fi ! un derviche qui

1. Les légendes relatives à cet arbre dérivent de cette exclamation, qui ne se rencontre qu'une seule fois dans le Qorân, XIII, 28 : *Toûbâ lahoum* « Que c'est bon pour eux ! » On voit déjà cette expression prise pour un des noms du paradis dans une école d'exégètes indiquée par Tabarî, *Tafsîr*, t. XIII, p. 86, l. 24 et suiv. ; puis pour le nom d'un arbre, *ibid.*, p. 87, l. 4 et suiv.

passe le jour à manger et la nuit à dormir, quelle sorte de gens est-ce? Le vrai derviche est celui qui, même la nuit, ne mange pas; à plus forte raison pendant le jour. » Ce derviche, jusqu'au jour de sa mort, ne mangea plus pendant la journée, de manière qu'il atteignit son but[1].

190. Mon père, a raconté Sultân Wéled, m'appela un jour devant lui et m'embrassant sur les joues et la tête, me réserva des faveurs infinies; ensuite il me dit : « O Béhâ-ed-dîn, veux-tu que je te montre Dieu? » — « Ce serait une immense miséricorde, lui répondis-je. » — « Tu le verras au bout de dix jours entiers, mais à la condition que tu partageras les vingt-quatre heures du jour et de la nuit de la façon suivante : durant vingt-deux heures sidérales, tu t'occuperas des affaires de ce monde, telles que dormir, manger, etc. ; les deux autres heures seront employées au service de Dieu, avec un grand zèle et en obtenant la tranquillité. De même, au bout de quelques jours tu consacreras vingt heures à tes affaires, et quatre au service de Dieu, et ainsi de suite jusqu'à ce que vingt heures soient employées aux dévotions et qu'il ne reste plus que quatre heures pour les affaires du monde et de nos compagnons. Cet état, tu le feras aboutir à une situation telle que toutes les heures, tous les moments seront utilisés au service de Dieu, et que les attaches avec le monde périssable seront entièrement rompues; il n'en restera rien. Après cela, contemple Dieu autant que tu le voudras et le pourras, et joue avec l'objet de ton amour mystique; tout ce que tu diras, tout ce que tu chercheras, tu l'obtiendras facilement. » Par l'âme de mon père! s'écria Sultân Wéled, je fis comme il l'avait dit : je devins comme il l'avait indiqué par ses directions; c'est ainsi que Dieu avait interpellé Moïse, son interlocuteur : « Sois pour moi comme je le veux, je serai pour toi comme tu le désires. » Le poète a dit :

1. Ici finit le cahier interpolé dans notre manuscrit; deux lignes au bas du f° 67 v° n'ont pas été données dans la traduction, étant dépourvues d'intérêt.

« L'amour me dit avant-hier : Je suis toute coquetterie, deviens tout désir au momeut où je te refuse mes faveurs.

« Lorsque tu laisseras ta coquetterie, deviens tout désir ; moi, je me ferai aussi pour toi tout désir. »

Les compagnons nous ont dit qu'un jour notre Maître s'était échauffé en commentant la réalité des vérités mystiques et des mystères obscurs ; dans cet état, il dit : « Le très Haut a réservé d'immenses faveurs aux habitants de l'Asie-Mineure, qui sont par les prières du grand Véridique [Abou-Bekr], ceux de la communauté musulmane qui sont l'objet de la plus grande miséricorde. La région de l'Asie-Mineure est le meilleur des climats, mais les habitants en étaient ignorants de l'amour mystique adressé au véritable maître du pouvoir ; alors la Cause première par excellence (qu'elle soit exaltée !) par sa grâce, a suscité une cause provenant du monde sans cause, nous a retiré du Khorasan pour nous envoyer en Asie-Mineure, et a donné à nos successeurs une demeure dans cette contrée pure, pour que nous répandions avec largesse la pierre philosophale de nos mystères sur le cuivre de l'existence de ses habitants, de sorte que nous les transmutions alchimiquement, qu'ils deviennent confidents du monde de la gnose et compagnons des mystiques du monde entier. » C'est ainsi qu'il a dit :

« Tu m'as retiré du Khorasan pour m'amener au territoire des Grecs, pour que je me mêle à eux et les conduise à la bonne doctrine.

« Lorsque nous vîmes qu'ils n'inclinaient en aucune manière vers la voie de Dieu, et qu'ils restaient privés des mystères divins, nous insinuâmes ces idées par la voie gracieuse du concert spirituel et de la poésie cadencée, choses conformes au goût des humains ; car les habitants de l'Asie-Mineure sont des gens de plaisir et soumis à l'influence de la planète Vénus. C'est ainsi qu'un enfant malade, qui est dégoûté de la potion du médecin et veut à toute force de la

bière (foqâʿ), se voit offrir, par le médecin habile, le remède dans la cruche réservée à la bière et le boit avec plaisir dans la persuasion que c'est de la bière ; il guérit de la maladie, se revêt du vêtement de la santé, et son tempérament souffrant se rétablit.

« Proclamation pour notre maladie de la fistule, notre remède pour chaque malade !

« Nous sommes les médecins, les élèves de Dieu ; la mer de Qolzoum nous a vus et s'est fendue [1].

« Nous ne demandons à personne le salaire de nos peines ; c'est de Dieu que nous vient une abondante récompense ».

Le roi des professeurs, Chems-ed-dîn de Mârdîn, qui était le chéïkh de son époque et un second Noʿmân [ben Thâbit Abou-Ḥanîfa], était l'adversaire résolu du concert spirituel et niait les miracles des mystiques. Un groupe de jurisconsultes qui avaient quelque information du monde des hommes de Dieu et en avaient flairé quelque odeur, parlèrent un jour devant lui des vertus de notre Maître et énumérèrent ses qualités louables. « Notre Maître, disaient-ils, fait de telles choses, et sans réfléchir ni lire de livres, il écrit des décisions juridiques en plein concert, il s'empare tellement de l'esprit des sages et annihile tellement la raison des hommes raisonnables, qu'entre tant de grands personnages aucun ne peut souffler en sa présence ; devant lui, la bouche des logiciens reste close. »

Le professeur leur aurait répondu : « Il faut renoncer à ces imaginations perverses ; il faut s'occuper constamment des sciences coraniques. » Il les réduisit ainsi au silence. Quand il eut terminé sa leçon publique, il se leva, fit une prière de quelques génuflexions (*rakʿat*), puis il posa la tête [sur un coussin] pour faire un peu de sieste et donner ensuite des leçons particulières. Il aperçut en songe le souverain des prophètes et des envoyés, Moḥammed, assis à la place d'hon-

1. Allusion au *Qor.*, XXVI, 63 ; passage de la mer Rouge par Moïse.

neur du sofa du collège de Djélâl-ed-dîn Qaratâï, en présence de tous ses nobles compagnons; un plat était placé devant le prophète. Cependant Chems-ed-dîn s'avança et salua le prophète avec une étiquette parfaite ; l'Élu de Dieu lui répondit : « Sur toi le salut et le bienfait ! » Il vit alors que des morceaux de viande cuite étaient placés dans le plat ; le prophète l'appela devant lui et lui présenta un morceau de viande : « O Envoyé de Dieu ! demanda-t-il, quel est le morceau le meilleur et le plus délicat ? » — « La meilleure chair, dit Moḥammed, est celle qui est attachée à l'os. » Là-dessus il s'éveilla, et de joie d'avoir vu le prophète en songe, il ne se contenait plus dans sa peau. Il flaira un peu de parfum, et renouvela ses ablutions, puis il sortit de la cellule du collège pour entrer dans la salle du sofa ; il aperçut alors, à la même place d'honneur où il avait vu le prophète, notre Maître qui y était assis; stupéfait, il se demanda ce que cela voulait dire. Il le salua poliment, et le Maître lui répondit avec libéralité. Il s'assit en face de lui après lui avoir baisé la main. Il se demanda s'il devait raconter le rêve qu'il avait eu, puis il se dit : « Je vais lui poser la question pour voir quelle réponse il y fera. » Mais avant qu'il ouvrît la bouche, le Maître lui dit : « La réponse que t'a donnée en songe le prophète, c'est que la meilleure chair est celle qui est attachée à l'os. » Aussitôt Chems-ed-dîn s'évanouit et notre Maître disparut. Quand le professeur revint à lui, il s'aperçut que le Maître était absent : il céla cette aventure et n'en parla à personne, mais il lui en resta, dans son for intérieur, une crainte révérentielle et une impression profonde.

Un jour, notre maître Afçaḥ-ed-dîn le répétiteur (*mo'îd*), ayant eu un songe, en nia la réalité et voulut demander pardon [de ce péché] ; il se découvrit la tête dans l'endroit réservé aux chaussures et se tint en *pâï-mâtchân* ; il ne quitta pas cette posture tant que le maître ne fit pas jouer les ciseaux et ne manifesta pas sa volonté. Ce jour-là, près de quarante savants et étudiants, à l'imitation de leur profes-

seur, entrèrent dans la filière des pauvres et prirent l'habit des derviches, en faisant montre de bonne volonté.

191. Les savants compagnons ont rapporté qu'à la fin de sa vie, lorsque notre maître commençait le concert, Chems-ed-dîn de Mârdîn tenait le tambourin suspendu au-dessus de sa tête et disait : « En vérité ! en vérité ! il chante les louanges de Dieu ; quiconque dit que le concert est une chose illicite est un fils illégitime. » Il rapporta cette anecdote et dit : « Un jour, l'imam 'Ali (Dieu soit satisfait de lui !) entendit le son de la cloche. Il dit à ceux de ses compagnons qui se trouvaient autour de lui : Savez-vous ce que dit cette cloche? Ils répondirent : Dieu, son envoyé et le cousin de son envoyé le savent mieux. » 'Ali dit alors : Ma science vient de celle de l'envoyé de Dieu, celle-ci vient de l'archange Gabriel, et celle-ci de la science de Dieu. C'est ce que dit cette cloche : *ḥaqqan! ḥaqqan! çidqan! çidqan*[1]! Puis il ajouta : « Du moment que la cloche des Mazdéens[2] infidèles dit de telles choses, que ne peut dire le tambourin des amoureux du Très-Saint? Cependant, en vertu de ce passage du Qorân : « Il n'y a aucun être qui ne proclame ses louanges[3] ! » il chante les louanges de Dieu, et, comme les montagnes de la légende de David : « O montagnes ! alternez avec lui dans ses chants ![4] » il alterne avec elles.

Cette pensée a été transmise d'après le maître des instituteurs, Zéïn-ed-dîn Râzî (miséricorde de Dieu !) qui avait appris de lui l'art du concert, et qui était à cette époque-là un des grands maîtres de l'Asie-Mineure.

192. On raconte, d'après notre maître Chems-ed-dîn de Mârdîn, qu'un jour il avait senti le besoin d'aller au bain ; il se leva le matin et se disposa à entrer au bain. Subitement, il rencontra notre maître, et tout confus voulut s'en retourner et se cacher. « Il ne convient pas de fuir, lui cria notre

1. « En vérité ! en sincérité ! »
2. Lire : chrétiens. Les Mazdéens n'ont point de cloches, ni de *simandra*.
3. *Qor.*, XVII, 46.
4. *Qor.*, XXXIV, 10.

maître; pourquoi agis-tu ainsi? Qu'est-ce qui t'empêche? » Il répondit : « J'ai eu honte devant notre maître, et je me suis senti troublé à l'idée, dans cet état d'impureté où je suis, de jeter un coup d'œil sur la face pure du Seigneur. » Le maître répliqua : « Au point de vue de l'extérieur, c'est une bonne chose et une extrême politesse; mais il nous faut considérer maintenant que le regard favorable des hommes n'est pas moindre [pour effacer les impuretés] que l'eau du bain; c'est ce que veut dire ce passage du Qorân : « Nous avons fait descendre du ciel une eau bénie [3] », c'est-à-dire l'âme des saints.

« Ce qu'on entend par cette eau, c'est l'âme des saints, qui est le savon qui dissout vos impuretés. »

Du moment que les hommes de Dieu ont le pouvoir de purifier des impuretés cachées, que ne peuvent-ils faire pour les impuretés visibles?

« Le corps impur, dans notre ruisseau, est une eau pure; une mouche dans notre lait caillé est un faucon et un phénix. »

193. Le secrétaire des mystères des gens libres, le chéïkh Béhâ-ed-dîn [surnommé] Baḥrî (le marin), qui était une véritable mer (*baḥr*) pour la connaissance des mystères transcendants, a raconté qu'un jour il se tint dans le jardin de Tchélébî Ḥosâm-ed-dîn, le lieutenant de la Vérité suprême, un grand concert qui dura sept jours et sept nuits. Quand il fut terminé, les compagnons se dispersèrent. Par hasard, cette nuit-là, je fus atteint d'une pollution, et avant le lever de l'aurore, je me levai pour me rendre au bord d'un ruisseau et m'y laver complètement, de manière à être prêt pour la prière du matin. Tout à coup je rencontrai notre Maître qui venait vis-à-vis. Nécessairement, je baissai la tête. Il dit : « La fontaine de Mouqbil a un peu d'eau chaude, vas-y pour la lotion complète et reviens-en le plus vite possible. » Là dessus il disparut.

3. *Qor.*, L, 9.

194. Le sultan des mystiques, Tchélébî 'Arif (que Dieu sanctifie son mystère!) a raconté ceci : « Un jour, mon père, Sultan Wéled, me dit : Lorsque mon chéïkh, notre maître Chems-ed-dîn Tébrîzî (que Dieu magnifie son souvenir!) se cacha à la vue des hommes, et que sa forme extérieure si douce disparut comme son âme illustre [1] et qu'un vide se produisit au milieu de ceux qui étaient de cœur avec lui [2], notre Maître, pour apaiser l'incendie d'inimitié provoqué par cette calamité pénible, choisit quelques-uns de ses compagnons et de ses descendants et se disposa à se rendre en Syrie. Quand nous entrâmes sur le territoire syrien, tout à coup une armée se montra, près de trois cents brigands armés jusqu'aux dents et chargés de dépouilles, qui se dirigèrent vers notre caravane. Tous les voyageurs furent désespérés. Cependant mon père s'occupa, selon sa coutume, de la prière; je m'avançai et fis des plaintes. Il me répondit : « O Béhâ-ed-dîn! qu'ils ne se chagrinent pas, car le chef de l'armée est avec nous ». En même temps il traça un cercle autour de la caravane, semblable au cercle de Hoûd le prophète [qu'il avait tracé], afin que le vent destructeur du Çarçar ne fît pas périr son peuple [3]. Lorsque l'armée fut arrivée en face de la caravane, elle eut beau faire des efforts, les chevaux ne firent pas un pas de plus; les brigands restèrent fort étonnés. L'un d'entre eux mit pied à terre, s'avança et salua à haute voix. Il demanda : « Quelle tribu êtes-vous, et d'où venez-vous? Que s'est-il passé, pour que nos chevaux arabes ne se précipitent pas de votre côté, et ne fassent pas un pas de plus; pour que nos cimeterres égyptiens ne sortent pas de leurs fourreaux? Y a-t-il des magiciens parmi vous? » Les gens de la caravane répon-

1. Littéralement : comme sa *pensée* illustre. Dans le langage des mystiques, *çoûrèt*, la forme extérieure, l'apparence visible d'un être, est opposé à *m'anî*, le sens, la signification, l'*idée* réelle cachée sous la forme apparente, la *pensée*.

2. *Ham-dil*.

3. Allusion à une légende de Hoûd qui ne se trouve pas dans le Qorân.

dirent : « Dieu nous garde que des magiciens s'introduisent parmi nous ! Mais sachez et soyez avertis que le fils de Béhâ-ed-dîn de Balkh, notre maître Djélâl-ed-dîn Roûmï, avec ses enfants et ses descendants, est au milieu de nous; c'est la terreur causée par sa sainteté qui vous a lié [bras et jambes].

« C'est la terreur du faucon qui tombe sur la perdrix peureuse ; la mouche de cheval ne saurait prétendre à un pareil effet. »

Le fait est que tous tombèrent à terre comme les feuilles des arbres en automne, [puis] en rampant, ils s'avancèrent, se découvrirent la tête et firent preuve de bonne volonté avec une sincérité parfaite; ils se repentirent de leur désobéissance, ils distribuèrent, eux aussi, quelques cadeaux curieux; ils nous accompagnèrent et nous escortèrent jusqu'à la ville d'Alep ; puis chacun ayant demandé la permission de s'en retourner, repartit pour son siège habituel. Celui qui a Dieu pour aide, assistant et protecteur, celui-là est en sécurité contre les calamités du temps et les malheurs du monde. C'est ainsi que le poète a dit :

« La personne dont Dieu est le protecteur, a pour gardiens l'oiseau et le poisson. »

195. On rapporte qu'un jour la gloire des honnêtes gens, Ḥâdji Mobârek Ḥaïdarî (miséricorde de Dieu sur lui !), un des successeurs respectables de Qoṭb-ed-dîn Ḥaïdar, avait été nommé chéïkh dans le collège appelé *Dâr-edh-Dhâkirîn* de Tâdj-ed-dîn le ministre (miséricorde de Dieu sur lui !) ; ce fut une grande intronisation; la quintessence des savants, des pauvres, des chefs militaires, des grands dignitaires et des *akhî* était présente ce jour-là ; notre maître procéda à de grands troubles, et s'occupa d'entrer dans le cercle [1].

Il était à craindre que, par suite du plaisir causé par ce cercle agréable, le grand cercle de la sphère céleste ne se

1. La danse circulaire des derviches tourneurs.

mît également à danser, et n'adoptât la danse du chameau, car dans l'ivresse de cette extase. il y a un moment où il est encore dans le cercle ; c'est ainsi qu'il a dit :

« O ciel, qui tournes en cercle autour de nos têtes ! dans l'amour du soleil, tu exerces le même métier que moi ! »

Cependant le Séyyid Chéref-ed-dîn, qui possédait une portion très abondante de la science des opinions, mais n'avait aucune part à l'extase des saints, s'occupa dans un coin, avec quelques chuchotteurs, de dire du mal des amis. Tout à coup notre maître lui cria : O honte de ta sœur ! n'as-tu pas lu dans la parole de Dieu le passage où il est écrit : « L'un d'entre vous voudrait-il manger la chair de son frère mort ? Vous en auriez du dégoût [1] ! » Tous les grands personnages restèrent stupéfaits en se demandant : « Qu'a dit notre Maître ? » Le Séyyid Chéref-ed-dîn commença à dire : « Dieu m'en garde ! Cette idée est de la pure imagination chez notre Maître. » Il répondit : « Garde le silence ! Toute l'imagination est de ce côté-là ; tandis que de ce côté-ci, il n'y a que l'âme des vérités, et par suite de la crainte révérentielle que cause la vérité, quels sont ces hommes d'imagination, connaisseurs des mystères, qui relèvent la tête ? » Cependant le chéïkh Çadr-ed-dîn et le Perwâné firent taire le Séyyid ; tout en colère, ils lui auraient dit : « Tais-toi ! Il n'y a aucune parole au-dessus de celle du maître, et la parole de Dieu est ce qu'il a dit ». Il s'enfuit d'entre les mains des amis et des débauchés ; pendant des mois il ne sortit pas de sa maison. En fin de compte, il devint aveugle et infortuné.

« Une nuit, nous a raconté le chéïkh Maḥmoûd surnommé Çâḥib-Qirân, j'étais de service auprès de notre Maître ; il faisait extrêmement froid ; le Maître exprimait des idées provenant des paroles de Béhâ-ed-dîn Wéled ; les compagnons les transcrivaient et moi je faisais sécher l'encre

1. *Qor.*, XLIX, 12.

sur le brasero [1] ; cela dura jusqu'à minuit. A ce moment le Maître se leva et se rendit au bain; il entra dans le *khazîné* et s'y assit ; pendant trois jours et trois nuits, les amis entrèrent et sortirent par troupes ; le troisième jour il quitta sa position et ordonna que les amis dormissent un peu. Quand les compagnons se furent couchés, il se leva, entra sans bruit dans une cabine d'isolement et s'y occupa de faire la prière. D'instant en instant j'entendais une voix forte qui disait : Allah ! Allah ! mots que répétait l'écho de la voûte du bain. Jusqu'au moment de la prière de l'aurore, il entra dans toutes les cabines et y fit une prière. Quand la véritable aurore se montra et que le soleil, ainsi qu'un cavalier, enfourcha la sphère céleste, sa monture, il ordonna que les hommes vinssent. Nous allâmes jusqu'au collège ; arrivé là, il commença la danse rituelle, qui dura sept jours entiers ».

Le Tchélèbi Chems-ed-dîn, fils du professeur, est l'auteur du récit suivant. Il y eut un jour une catastrophe effroyable à Qonya ; tous les habitants de la ville se rendirent auprès de notre Maître pour qu'il écrivît une lettre à Moʿîn-ed-dîn le Perwâné et intercédât auprès de lui ; ils prirent pour introducteur Sultan Wéled. Lorsque notre Maître eut envoyé une supplique pour demander pardon et intercéder, le Perwâné baisa le papier et en prit connaissance ; il dit : Cette affaire a cent faces diverses ; que lui aussi se présente. En réponse à cette parole du Perwâné, le Maître ordonna d'écrire : Le but des deux êtres, c'est d'être une seule face ; l'idée exprimée en aurait-elle cent? Le ministre frotta le papier sur ses yeux, et délivra les habitants de la ville, qui avaient consenti à donner dix mille dinars pour être délivrés de cette appréhension. Ainsi, au moyen d'un seul billet, le Maître sauva un peuple du malheur ; que ne fera-t-il pas dans l'autre monde?

1. *Tannoûr* (osm. *tandour*), persan, *korsi* ; désigne un cadre en bois dont on entoure le brasero et qu'on recouvre d'un grand tapis ou d'un feutre, pour s'y maintenir les pieds au chaud pendant les grands froids.

On rapporte qu'un agent du trésor, ami de notre Maître, se trouva dans l'impossibilité de verser de l'argent et endetté de près de deux ou trois mille dinars qu'il ne pouvait rembourser. Il vint trouver, accompagné de ses enfants, le Maître aux pieds duquel il se jeta en lui demandant d'écrire au Perwâné, à ce sujet, une lettre d'intercession pour l'amour de Dieu, dans l'espoir d'une diminution de dette ou d'un délai. Le Maître envoya immédiatement un billet. Cette affaire est de la compétence des bureaux administratifs (*dîwân*), répondit le ministre. Alors le Maître ordonna de lui écrire en réponse : « Dieu nous en garde ! Les démons (*dîwân*) sont aux ordres de Salomon, non Salomon aux ordres des démons. ». Or, le Perwâné s'appelait justement Soléimân (Salomon). Celui-ci montra un plaisir extrême à cette réponse, s'en fit une joie, baisa le billet, affranchit de cette dette la responsabilité de l'agent du fisc et en répondit, à l'égard des bureaux, sur sa cassette particulière.

Cependant notre Maître, après avoir formulé des vœux, s'écria : Sur le front de Mo'în-ed-dîn Perwâné il y a une lumière digne de Salomon ; s'il y était disposé, elle entourerait l'Orient et l'Occident. « Quelle sorte de lumière est-ce ? lui demanda-t-on. C'est, répondit-il, la lumière de notre amour ». Les amis allèrent rapporter cette réponse aux oreilles du Maître, qui s'inclina, remercia et envoya tant de cadeaux qu'on ne saurait les énumérer.

Le Tchélébi Chems-ed-dîn, fils du professeur, a rapporté ce qui suit : L'émir Djélâl-ed-dîn Qaraṭâï avait un caractère de saint en même temps que ses qualités extérieures ; ses œuvres de bienfaisance, ses aumônes se succédaient en général pour la totalité des créatures. Notre Maître avait pour lui un respect immense, et le flattait. Après sa mort, un jour, celui-ci passait devant la porte de son collège ; il s'y arrêta quelque temps : « Feu notre ami Djélâl-ed-dîn Qaraṭâï, dit-il, nous crie qu'il est désireux de la présence des compagnons, pour se reposer un instant du souffle béni de notre maître ». On fit visite à son tombeau avec tous

les amis ; on s'assit quelque temps au chevet de son tombeau ; on appela des lecteurs du Qorân, et les amis récitèrent des *ghazels* et des passages du Methnéwî ; après avoir prononcé des prières de miséricorde en nombre infini, on sortit.

Un .jour, a raconté le même Tchélébi Chems-ed-dîn, notre Maître allait, avec tous les compagnons, du côté de l'ermitage du chéïkh Çadr-ed-dîn. Quand ils arrivèrent plus près, le serviteur de l'endroit sortit et expliqua que le Chéïkh n'était pas dans son ermitage. « Tais-toi ! dit le maître, n'as-tu pas appris de ton directeur spirituel qu'il ne faut pas répondre avant qu'on vous interroge ? » On passa au-delà et l'on entra dans un collège qui se trouvait dans les environs ; le maître exprima tant de pensées et d'idées mystiques qu'on ne saurait le dire. Ensuite, il plaça un instant son oreille contre le mur du collège, en branlant la tête. « Les compagnons savent, dit-il, comment nous sommes arrivés ici ; notre but total était que cet endroit se plaignît à Dieu par le langage de sa situation, et fît des plaintes en ces termes : Que de maux, qu'un jour je ne sois pas honoré des idées de l'ami ! Dieu m'a inspiré de me rendre ici et de l'honorer une heure par la douce moëlle des pensées et par les pieds bénis des amis ».

L'imam Moḥammed Ghazâlî [1], a-t-il dit, a nettoyé la mer de la science dans le monde des anges ; il en a levé l'étendard ; il est devenu le guide de l'univers et le savant des mortels. S'il avait eu un atome d'amour mystique comme Aḥmed Ghazâlî [2], cela aurait mieux valu, et il aurait connu le mystère de la proximité mahométane, comme Aḥmed l'a connu, car il n'y a rien de pareil, dans l'Univers, à l'amour d'un maître, d'un directeur spirituel, d'un introducteur [des profanes auprès de la Divinité]. »

1. Le célèbre théologien Abou-Ḥâmid Ghazâlî, nommé Ḥodjdjat-el-Islâm.
2. Frère du précédent, professeur à l'Université Nizhâmiyya et grand prédicateur, mort à Qazwîn en 520 (1126). Cf. Ibn-Khallikân, *Biographical Dictionary*, trad. de Slane, t. 1, p. 79.

« Choisis l'amour mystique pour être choisi à ton tour ; l'amour te donnera une raison ferme. »

196. On dit qu'un jour notre Maître (que Dieu magnifie son souvenir !) entra dans la cellule de Sirâdj-ed-dîn Tatari, le grand savant de son époque, et s'y occupa d'exprimer des idées. Il dit : « Le divin sage, Khâdjé Sénâ'î, et Férîd-ed-dîn 'Aṭṭâr (que Dieu sanctifie leurs deux mystères !) étaient les grands personnages de la religion, mais la plupart de leurs discours traitaient de la séparation [des amants]. Quant à nous, ce que nous avons dit repose sur l'idée de l'amour couronné ». Puis il ajouta : « L'imâm Abou-Ḥanîfa, l'imâm Moṭṭalibî, et d'autres imâms (que Dieu soit satisfait d'eux tous !) furent les architectes du monde de la terre aride ; celui qui a adopté, en toute sincérité, leur voie, et suit la règle de ces puissants esprits, est en sécurité contre le mal des méchants et des brigands de la religion, et est délivré. Mais Djonéïd, Dhoû'n-Noûn, Abou-Yézîd, Chaqîq [1], Edhem [2], Mançoûr [3] et leurs pareils sont des oiseaux aquatiques, des nageurs qui parcourent la mer des pensées. Celui qui les suit est délivré des ruses de la passion trompeuse, et pousse sa route jusqu'à la perle de la mer de la toute puissance. »

De même, Béhâ-ed-dîn Baḥrî, qui possédait une portion complète de la science des pensées, nous a rapporté qu'un jour notre Maître dit : « Celui qui s'occupera des paroles d''Aṭṭâr, profitera des discours du sage [Sénâ'î], et parviendra à comprendre les mystères de ce discours. Celui qui lira avec zèle les paroles de Sénâ'î, parviendra à la connaissance du mystère de la lumière renfermé dans nos paroles. »

197. Le même a rapporté que notre maître (sur lui miséricorde et pardon !) était assis dans le collège béni. Tout à

1. Abou-'Alî Chaqîq ben Ibrahîm el-Balkhi, cf. Djâmi, *Nafaḥât*, p. 54 ; Cha'rânî, *Lawâqiḥ el-anwâr*, t. I, p. 88.

2. Abou-Isḥaq Ibrahîm ben Edhem, de Balkh ; cf. Djâmî, *id.*, *op.*, p. 45 ; Cha'rânî, t. I, p. 81.

3. Ḥoséïn ben Mançoûr el-Ḥallâdj.

coup le prince des poètes, l'Emir Béhâ-ed-dîn Qâni'î, le Khâqânî de son époque, vint avec une troupe de grands personnages rendre visite au Seigneur (sur lui salut et bénédictions !). Après une longue conversation et un échange de demandes et de réponses infinies, Qâni'î dit : « Je n'aime pas du tout Sénâ'î, parce qu'il n'était pas musulman ». — « Qu'est-ce que cela veut dire, qu'il n'était pas musulman? dit [le Maître]. — « Parce que, répondit Qâni'î, il a inséré, dans ses poésies, des versets du glorieux Qorân, et en a fait des rimes. » Notre maître, emporté par une violente colère, réduisit au silence [1] Qâni'î, et lui dit : « Tais-toi ! Est-ce le lieu de parler de mahométisme ? Si un musulman avait vu sa grandeur, son bonnet lui serait tombé de la tête. Est-ce toi qui es musulman, et des milliers pareils à toi? Sa qualité à lui est reconnue par les deux mondes [2], et quant à sa parole divine, qui commente les mystères du Qorân, il l'a ornée de la même manière qu'il a été dit : « Nous avons pris de la mer, et nous avons fait couler sur la mer. » Tu ne connais pas cette philosophie, et tu n'en as rien lu, parce que tu te contentes [3] de l'extérieur des choses ». Et il ajouta :

« Les *abdâls* ont des termes techniques dont les simples paroles n'ont point information.

« Ces vérités semblent incomplètes parce que la compréhension en est interdite à ces profanes ».

« Du moment que vous n'avez nulle part aux secrets profonds des saints, il ne s'en suit pas nécessairement que vous puissiez nier leur situation, et vous présenter et vous jeter dans le gouffre de la perdition ; mais si vous pratiquez une confiance, un attachement et une sincérité à leur égard, vous n'aurez pas à porter le poids [des fautes] au jour de la rétribution, mais au contraire ils seront pour toi un appui

1. *Qâni'irâ der-hem chikestè*, « ayant brisé en morceaux *Qâni'i* ».
2. *Kaunéïn*, les deux ensembles des existences, le monde d'ici-bas et le surnaturel.
3. *Qâni'i*, jeu de mots sur le surnom du poète.

et un refuge, un intercesseur compatissant ». A l'instant il se leva et, baissant la tête, il demanda pardon; il se repentit de l'impolitesse qu'il avait commise et devint un disciple sincère.

Le saint visible de Dieu, Sirâdj-ed-dîn le lecteur du Methnéwî, a rapporté, d'après le Tchélébî Ḥosâm-ed-dîn, ce qui suit : Un jour, celui-ci fit prêter serment à l'un de ses disciples de ne jamais s'occuper de choses illégales; on apporta devant lui l'*Ilâhî-nâmè* de Hékîm Sénâ'î que l'on recouvrit [d'une étoffe]. Notre maître, entrant à ce moment, s'écria : « Quelle manière est-ce là de prêter serment? » Le Tchélébi répondit : « Je fais prêter serment à un tel de se conduire honnêtement; j'ai craint de le lui faire prêter sur le Qorân, et j'ai fait pour cela recouvrir l'*Ilâhî-nâmè* ». — « J'en jure par Dieu, dit le Maître, ceci est encore plus puissant, car l'apparence extérieure du Qorân est semblable au lait caillé, tandis que les pensées [exprimées par Sénâ'î] en sont le beurre et la crème ».

198. Chihâb-ed-dîn le récitant et 'Othmân l'orateur (que Dieu ait pitié d'eux deux !) qui étaient agréés par le Maître, ont raconté qu'un jour, dans le collège, il y avait un immense concert ; notre Maître (sur lui la salutation et le salut !) avait ressenti des troubles hors de toute mesure ; à chaque instant il allait jusqu'à l'estrade des récitants, et se courbant devant eux, présentait ses excuses ; puis il manifestait de nouveaux transports, et s'excusait de nouveau en ces termes : « Il y a pour vous un monde délicat, cela suffit ». Les compagnons étaient profondément stupéfaits de voir à qui s'adressait cette humilité, ces marques de civilité. Quand le concert fut terminé, Ḥosâm-ed-dîn, baissant la tête, interrogea le Maître sur ce mystère ; il répondit : « Le mystère de la qualité spirituelle de Hékîm Sénâ'î était devenu figuré et avait pris une forme corporelle ; à côté d' 'Othmân et de Chihâb-ed-dîn, il se tenait debout, frappait du tambour de basque et disait des choses gracieuses ; mais, à chaque instant, je demandais

excuse à la représentation de son mystère, pour qu'elle fût contente de nous. En vérité, il faut savoir que les hommes de Dieu, quand ils se souviennent de quelqu'un du monde de l'au-delà, et désirent le voir, immédiatement cette personne apparaît en image devant eux, comme le Saint-Esprit à Marie et au prophète [Moḥammed] (salut sur eux deux !), et comme les formes spirituelles aux saints parfaits; c'est ce que les derviches instruits appellent *tarwaḥun*, *témeththul* et *tédjessud* [1]. »

199. L'ami théologien, Khâdjè Néfîs-ed-dîn de Sîwâs (miséricorde sur lui !) a rapporté qu'un jour notre Maître était entré dans un bain public, s'était assis au milieu du *tepidarium*, les jambes croisées, et exprimant des pensées, tandis que ses compagnons manifestaient des troubles. Tout à coup il se leva, poussa un cri et dit : « Dans cette assemblée, qui a qualité pour être notre maître? » Jusqu'à trois fois, tous les amis se turent; ils ne disaient pas un mot. Ensuite il continua : « Si un étranger entrait dans ce bain et voyait les vêtements des compagnons dans la salle où on les dépose, il saurait immédiatement que les amis de notre Maître ont été ici. Maintenant, du moment que vos vêtements et vos turbans sont suffisants pour vous faire reconnaître, comment ne faudrait-il pas que vous fissiez connaître vos âmes ainsi que vos vêtements? Du moment que l'extérieur des amis est orné de ces choses, il faut que l'intérieur devienne orné de la connaissance de Dieu et des vérités, car il a été dit : « Dieu ne considère pas vos formes ni vos actes, mais il considère vos cœurs et vos intentions ». Soyez de toute façon des Maulawîs spirituels ; cela suffit. »

200. Khâdjé Nafîs-ed-dîn a rapporté qu'un jour il y eut un concert immense dans le collège. « Tout à coup, dit-il, notre maître se précipita violemment vers moi et saisit solidement le collet de mon vêtement ; et moi, terrorisé, je devins sans force. Il me dit : « Si l'on te demande pourquoi

1. Spiritualisation, matérialisation de l'image et incarnation. Le premier mot est un quadrilitère forgé d'après *roûḥânî*.

notre maître retrousse la manche de son *férédjé*, que répondras-tu ? » — « Ce que m'ordonnera le Seigneur, répondis-je. » Il me dit : « La totalité des êtres ressemble à un couvent très haut et très grand ; le véritable chéïkh de ce monastère est Allah : tous les prophètes, les saints, les gens distingués de la nation [musulmane] y sont des voyageurs à la manière des çoûfis. Lorsqu'un çoûfi étranger descend dans ce couvent et ne connaît pas le serviteur, il faut qu'il regarde qui a retourné la manche de son vêtement ; il en conclura que c'est lui qui est le serviteur du monastère ; c'est de lui qu'il acquerra les principes et les coutumes des çoûfis. Après cela il pourra être confident et ami sincère des çoûfis purs et des voyageurs dans la route de la fidélité ; il pourra séjourner dans cet endroit et suivre la voie droite ; sinon on le jettera immédiatement en dehors du couvent. Maintenant, dans ce couvent du monde, depuis qu'Adam a changé de demeure et depuis le flux de ce souffle, c'est nous qui sommes les serviteurs de Dieu : « Le serviteur est ami de Dieu » est un proverbe d'ordre général ; quant à l'homme raisonnable, une indication lui suffit. Cette portion du service nous a été transmise sur la part du prophète de Dieu, comme il l'a dit lui-même : « Le Seigneur du peuple est son serviteur ». O excellent service qui fait qu'un serviteur, par la bénédiction qui s'attache à son service, devient le meilleur et le plus grand des mortels ! Il est alors servi par les habitants de ce monde ».

Un cher compagnon a raconté qu'un jour on parlait d'une certaine personne en présence du maître, dans les termes suivants : « Un tel dit que son cœur et son âme sont au service. » — « Silence ! répondit le maître à l'interlocuteur ; c'est un héritage de mensonge qui s'est perpétué parmi les hommes, et qu'on répète. Où cette personne aurait-elle trouvé cette âme et ce cœur, pour les mettre au service des autres hommes ? » Puis tournant son visage béni vers le Tchélébî Ḥosâm-ed-dîn, il s'écria : « Grand Dieu ! On doit s'asseoir, en présence des saints, genou contre

genou, car le rapprochement a des effets immenses. » C'est de même qu'il a dit :

« Quel que soit l'état dans lequel tu te trouves, sois en sa présence, car l'amour naît du rapprochement.

« De même que l'ami recherche le contact des corps, celui des âmes se produit par la vue.

« Pourquoi essaies-tu la séparation ? Comment quelqu'un expérimenterait-il du poison ?

« Que tu sois pur ou impur, ne t'enfuis pas : car le rapprochement ne fera qu'accroître chez toi un état de pureté ».

201. Un jour, 'Alâ-ed-dîn Thiryanôs raconta à notre maître ce qui suit : « Akhî-Aḥmed disait aujourd'hui, dans une réunion : Nous aussi, nous faisons partie des amoureux de notre maître. » Il répondit : Tais-toi ! Comment un homme qui est mort peut-il être amoureux du maître, puisqu'il ne le connaît pas comme objet de son amour ? Quand même ces gens-là ne deviendraient pas confidents, toutefois je souhaite qu'ils n'en soient pas privés.

« Dieu a amené les saints sur la terre, pour faire d'eux une miséricorde pour les mondes. »

Notre maître, tournant son visage vers les amis, leur dit : « Depuis que notre notoriété s'est accrue, que les hommes viennent nous visiter en plus grand nombre, et s'en montrent de plus en plus désireux, je n'ai pu me reposer de cette calamité. Que l'Élu de Dieu a eu raison de proclamer que « la célébrité est un malheur » et que « le repos est dans l'obscurité ! » Mais que peut-on faire, du moment que l'ordre a été donné en ces termes : « Montre mes attributs à mes créatures ; celui qui te voit, me voit, celui qui va te trouver vient me rejoindre. » Il mettait continuellement les compagnons en garde contre le malheur d'être célèbre et disait :

« Tu te rendras malade, tout gémissant, pour que l'on t'emmène loin de la célébrité.

« La notoriété est un lien solide ; sur la voie mystique, elle n'est guère inférieure à des chaînes de fer. »

202. Le chéïkh Sinân-ed-dîn d'Aq-Chéhir, compagnon d'une douceur parfaite et pionnier des voies de la transcendance, rapporte que Sulṭân Wéled (que Dieu sanctifie son cher esprit !) a raconté ceci : « Pendant le mois de ramaḍan, mon père se retirait dans une maison près de dix jours et ne montrait son visage à personne. Un jour les grands personnages de Qonya, savants, hommes de mérite, mystiques, gens du peuple, firent un grand bruit dans le collège en disant : « Nous n'avons pas la force de supporter l'absence du maître », et ils se livrèrent à de profonds gémissements. Je me levai, dit Sulṭân Wéled, et je me rendis à la porte de la cellule pour m'enquérir de l'état de mon père. Celui-ci me dit : O Béhâ ed-dîn, quelle foule est-ce dehors ? Je répondis : Tous les amis, tous les amoureux brûlent de l'absence du maître. Il répondit : Ils ont raison, mais qu'ils me donnent encore un délai de trois autres jours. Je m'inclinai et revins ; j'en informai les compagnons ; ils en furent joyeux et se livrèrent à des danses rituelles. Après le troisième jour, le matin, je retournai à la cellule et, par une fente de la porte, je jetai un coup d'œil dans la chambre. Je vis que toute la cellule était entièrement remplie, depuis le bas jusqu'en haut, par le corps béni de notre maître ; elle était parfaitement comble, et la fente de la porte elle-même se trouvait bouchée, comme on bouche une fente avec du coton. Plein d'effroi, je poussai un rugissement, et je m'évanouis ; jusqu'à deux ou trois fois je vis cette situation. La dernière fois, je regardai de nouveau ; je vis que le corps gracieux de mon père était revenu à sa même situation de proportions et de maigreur qu'auparavant. Je le vis caresser de sa main bénie son propre corps, en disant : « Sois tranquille, tu es bien allé, tu as bien agi ! Bravo pour cette force de support que tu as montrée ! La montagne du Sinaï ne s'est pas retournée, elle a été mise

en mille morceaux; toi, tu l'as soulevée; bravo pour un ami fidèle comme toi ! » C'est ainsi qu'il a dit lui-même :

« La toute-puissance de Dieu est tellement parfaite, que les corps des hommes ont trouvé la possibilité d'exister au milieu de sa lumière incompréhensible.

« Ce dont le Sinaï ne saurait supporter un atome, sa toute-puissance le loge dans une fiole. »

Comme il disait ces mots, je poussai la porte en criant, je m'inclinai et frottai mon visage sur son pied. « O Béhâ ed-dîn, me dit-il, ceci est un secret entre nous et vous. Il y a des moments où nous allons vers sa majesté [Dieu], et il y en a d'autres où la grâce de la manifestation de Dieu (qu'il soit exalté et sanctifié !) vient vers nous. Quand nous allons là, nous devenons maigres, misérables et pleins de désirs; lorsque la majesté de Dieu nous fait l'honneur de nous visiter, je ne saurais être contenu dans la totalité de l'Univers ; que peut faire en ce cas une simple cellule ? »

Je sortis, et allai porter la nouvelle aux compagnons. Un tumulte s'éleva dans la ville de Qonya ; grands et petits venaient visiter par troupes, et chacun d'eux manifestait son amitié par suite de la perfection de son union et lui faisait des faveurs. Ensuite on commença un concert qui dura sept jours et sept nuits sans interruption.

203. Ceux qui ont approfondi l'histoire de l'ordre religieux et ont cherché à établir la vérité (sur eux soit le salut!) ont raconté qu'un jour Djélâl-ed-dîn Qaraṭâï éprouva le désir d'accomplir les rites de la prière du matin sous la direction de notre maître. En cachette, il entra dans son collège ; au moment où l'on prononçait la formule *Yâ ḥayy* (ô vivant !), il se tint debout derrière la porte, pour assister à la prière. Il vit notre maître, debout devant le *miḥrâb* pour la prière, s'élever et grandir tout à coup ; il le vit s'élargir et devenir corpulent; son corps finit par remplir entièrement le parvis et le sofa du collège. Comme il ne pouvait ni parler ni rester tranquille, il jeta un rugissement et s'éva-

nouit. Au bout d'un instant, quand il revint à lui, il vit notre maître qui était prosterné. Quand la prière fut terminée, le maître lui dit : O Djélâl-ed-dîn, lorsque le Seigneur puissant nous caresse, nous devenons ainsi ; quand il nous appelle là-haut, nous devenons ainsi. » Il s'inclina, sortit en pleurant, et ce jour-là fit de nombreuses générosités aux amis.

La crème des gens de mérite, la source des pensées, Çalâḥ-ed-dîn Malaṭî, grand savant entre les compagnons, que le maître appelait « le petit ami de Bèhâ-ed-dîn », et qui était, en matière de langue arabe, un second Sîbawéïh, fut le professeur du Tchélébi 'Arif. Il nous a raconté que le maître disparut tout à coup pendant quarante jours ; les compagnons et les grands coururent comme des fous à sa recherche, dans la crainte qu'un ennemi ou un négateur, en ayant trouvé l'occasion, ne lui eût causé quelque dommage. Cependant les amis s'étaient partagés en groupes et mis à sa recherche, en interrogeant les hommes. On fit même crier par la ville qu'il y aurait une récompense de mille dirhems pour celui qui donnerait de ses nouvelles ou apporterait quelque indication. Or, la chaudière du bain public ayant endommagé le réservoir, celui-ci commença à laisser l'eau dégoutter. Un baigneur ayant retiré le feu, entra dans le réservoir pour réparer la fente qui s'était produite ; il aperçut le maître, vêtu de ses vêtements et couvert de son turban, debout en haut du sommet (*koûdbân*) du réservoir, complètement absorbé dans ses pensées ; ses vêtements n'étaient pas humides, et il n'était pas trempé de sueur. Il le salua poliment et courut au collège, où il trouva les amis, en présence de Sulṭân Wéled et du Tchélébî Ḥosâm-ed-dîn, pleins de préoccupations. Il leur raconta ce qu'il avait vu ; les amis en furent tellement contents qu'ils le portèrent en triomphe (*oû-râ ber dâchtè*) et lui donnèrent des *férédjès* et diverses choses ; le Khâdjè Medjd-ed-dîn de Méràgha lui fit incontinent présent d'un vêtement d'honneur et de mille dirhems. Tous se rendirent au bain public ; les récitants arrivèrent, puis on s'en retourna au collège en dansant au

son de la musique. On dit que le concert et la réunion durèrent une semaine pleine.

204. Un jour, le lieutenant du maître, le sultan des hommes pieux, Tchélèbî Hosâm el-haqq wéd-dîn (que Dieu soit satisfait de lui !) a raconté ceci : « J'ai entendu dire à notre maître que Dieu (qu'il soit exalté et glorifié !), lorsqu'il créa le corps pur d'Adam (sur lui le salut !) en le tirant du sein du globe terrestre et insuffla en lui son souffle sacré, Gabriel, l'ange de confiance, entendit ce discours de gloire : « Prends, dans la mer de ma toute-puissance, trois perles, place-les sur le plateau de lumière, et jette-les sur Adam le pur ; présente-les lui pour qu'il en choisisse une. » Une de ces perles était la raison, une seconde la foi, et la troisième la pudeur. Quand Gabriel le fidèle présenta le plateau à Adam et lui dit ce qu'il fallait faire, le premier homme, en vertu du regard divinateur indiqué par la formule : « Le vrai croyant regarde par le moyen de la lumière divine », jeta les yeux sur le plateau et choisit la raison. Gabriel voulait reprendre le plateau avec les deux perles qu'il contenait encore et les rapporter à la mer de la toute-puissance, mais, à cause de leur pesanteur, il n'eut pas la force de les soulever. La perle de la foi et celle de la pudeur lui dirent : « Nous ne pouvons nous séparer de la société de notre amie la raison ; sans son existence, nous ne pourrons ni nous fixer, ni exister nulle part. En effet, depuis les temps les plus anciens, nous sommes toutes trois les joyaux de la mine de la gloire divine, les perles de la mer de la toute-puissance ; nous sommes inséparables l'une de l'autre. » Alors la voix de Dieu se fit entendre : « O Gabriel ! Laisse-les, et reviens [1] ». Cependant la raison s'installa au sommet du cerveau de l'homme ; la foi se logea dans son cœur pur et sensible ; la pudeur s'établit sur son visage béni. Ces trois perles pures sont l'héritage des enfants d'Adam. Tout enfant de sa descendance, qui n'est pas orné de ces perles et ne brille pas

1. En arabe dans le texte, suivi de la traduction persane.

par elles, est privé de cette lumière et de cette pensée. A l'intelligent il suffit d'une indication [1]. »

205. Tchélébi Chems-ed-dîn, fils du professeur, a raconté qu'au service de notre maître il y avait un flûtiste nommé Ḥamza, grand maître dans son art et au jeu agréable. Notre maître lui réservait de grandes faveurs. Subitement il tomba malade et mourut. On en informa le maître, et plusieurs compagnons s'occupèrent de disposer ses obsèques. Cependant notre maître se leva et se rendit à la maison du flûtiste ; quand il entra, il s'écria : « O cher ami, Ḥamza, lève-toi ! » Le mort, obéissant à cet ordre, se leva et se mit à jouer de la flûte. Pendant trois nuits et trois jours, on fit un grand concert. Ce jour-là même, près de cent infidèles grecs devinrent musulmans. Lorsque le maître mit dehors son pied béni [pour sortir de la maison], le flûtiste trépassa instantanément.

206. On rapporte qu'un derviche, de la compagnie des amis, mourut. Quand on alla porter au maître la nouvelle de son décès, il s'écria : « Pourquoi ne me l'avez-vous pas annoncé un peu plus tôt? Nous ne l'aurions pas laissé partir : « La chose a été décidée ; c'est à Dieu qu'est ramenée toute chose [2] ».

207. L'ami théologien, le roi des lieutenants, l'ascète sunnite, notre maître Bedr-ed-dîn Ma'dénî (miséricorde de Dieu sur lui !) qui était le grand lieutenant et homme de cœur [3], a rapporté que notre maître avait un récitant d'un caractère extrêmement doux, mais qui avait le dos bossu. Un jour, pendant le concert, notre maître éprouva des troubles et manifesta des transports d'amour. Il s'approcha du récitant et tomba en extase. Ce malheureux, se courbant encore plus, frappait du tambour de basque avec encore plus de passion,

1. Proverbe arabe.

2. *Qor.*, II, 206.

3. Les mystiques s'appellent eux-mêmes *çâḥib-dil*, parce qu'ils vivent par le cœur, les passions affectives. L'expression est familière aux lecteurs du *Gulistân* de Sa'dî.

et disait des mystères. Après le concert, le maître lui dit : Pourquoi ne te tiens-tu pas droit ? Qu'est-ce qui t'arrive ? Le récitant lui montra sa bosse. Le maître frotta alors cet endroit de sa main bénie et immédiatement la taille du chanteur se redressa. Il s'inclina, et se tint droit comme un cyprès qui se mettrait à marcher. Comme, tout joyeux, il revenait à sa demeure, sa femme refusa de le reconnaître et ne lui ouvrit pas la porte : « Tu n'es pas mon mari, lui dit-elle ». Les compagnons lui racontèrent alors l'histoire de la faveur accordée par le maître. Pendant des années il s'occupa de son service.

On vint un jour raconter en présence du maître, qu'Un-Tel-ed-dîn, joueur de flûte, avait trépassé en état d'ivresse. « Grâces à Dieu ! s'écria Djélâl-ed-dîn, qu'il ait trépassé et soit mort dans cette ivresse ! Car, s'il avait vécu et était revenu à la saine raison, il n'aurait pas été bon. C'est comme le pauvre rossignol : en extase devant la rose, il pousse des cris et des appels, tellement qu'il s'évanouit. Si un chat rapace profite de l'occasion de cette extase et dévore le rossignol évanoui, celui-ci restera enivré éternellement et sera ressuscité [1] ; car on a dit : « Vous mourez comme vous vivez, et vous serez ressuscités comme vous mourez ».

« Nous avons dit ceci : Réfléchis sans cesse ; mais si la réflexion est glacée, va et pratique le *dhikr*.

« La réflexion met en branle le *dhikr* ; fais de celui-ci le soleil qui revivifiera cet homme glacé ».

1. La question s'est posée de bonne heure, à propos du verset du Qorân, VI, 38, où il est dit : « Il n'y a point de bête sur la terre, ni d'oiseau volant de ses deux ailes, qui ne soient des peuples semblables à vous.... ensuite ils seront rassemblés [ressuscités] vers leur Seigneur », de savoir si les animaux devaient, comme les hommes, être ressuscités. Une école d'anciens exégètes expliquait « rassemblement » par « mort », tandis qu'une autre y voyait, comme pour les hommes, le rassemblement en vue de la résurrection et du jugement dernier. Voir l'exposé des deux doctrines dans Ṭabarî, *Tafsîr*, t. VII, p. 111, l. 27 et suivantes. La seconde interprétation est celle qui est admise communément de nos jours, à raison du passage explicite du Qorân, LXXXI, 5 : « Lorsque les animaux sauvages seront rassemblés.... » Cf. Béïḍâwî, *Anwâr et-Tanzîl*, éd. Fleischer, t. II, p. 388.

208. Un groupe de gens demanda à notre maître : Depuis les temps les plus reculés, il y a des lecteurs du Qorân et des muezzins qui marchent en tête des funérailles; mais à cette époque qui est la vôtre, que signifie la présence de ces récitants, du moment que les savants de la communauté musulmane, les légistes de la loi canonique vous réprouvent et considèrent votre conduite comme une innovation [pernicieuse]? » Il répondit : « Les muezzins, les lecteurs du Qorân, les récitants du Livre sacré qui marchent en tête des obsèques, témoignent que le mort est décédé étant à la fois vrai croyant et musulman ; mais nos récitants, à nous, témoignent que le mort a été à la fin, vrai croyant, musulman et mystique ; et aussi que l'esprit humain, qui pendant des années avait été emprisonné dans la geôle du monde et le puits [1] de la nature, qui avait été captif dans le coffre du corps, a été délivré soudainement par la grâce de Dieu, et est parvenu à son centre primitif. N'est-ce pas un motif de réjouissance, de concerts et de remerciements? En manifestant ainsi sa joie, il désire revenir auprès du Seigneur glorieux, et cela excite aussi les autres à jouer leur vie audacieusement ; car, si, dans les apparences extérieures, on délivre quelqu'un de la prison, et si on le couvre d'honneurs, sans aucun doute ce sera le motif de milliers de reconnaissances et de joies. En réalité, la mort de nos amis est à ce degré dont il a été dit :

« Car ils ont été les rois de la religion : lorsqu'ils ont brisé leurs liens, ce fut un moment de joie.

« Ils se sont élancés vers le jet d'eau du bonheur ; ils ont rejeté la cangue et les chaînes.

« L'âme royale s'est élancée hors de sa prison ; pourquoi déchirer nos vêtements, pourquoi nous mordre les poings? »

209. Sulṭân Wéled, raconte-t-on, a dit ceci : Un jour, l'ennui et une grande constriction s'étaient emparés de moi.

1. *Tchâh*, puits, désigne des oubliettes qui sont placées au milieu des prisons persanes et ont l'apparence d'un puits à sec.

Je vis mon père entrer par la porte du collège; s'étant aperçu que j'étais ennuyé et triste, il me dit : Es-tu fâché contre quelqu'un, que tu es ainsi abattu? — Je ne sais ce qu'est cette situation, lui dis-je. Mon père se leva, entra dans la maison, et je le vis, au bout d'un instant, retourner une peau de loup et s'en couvrir la tête et le visage. Il sortit, et quand il arriva près de moi, il cria : *Boûʿ! boûʿ!* c'est-à-dire qu'il voulait m'effrayer, comme on fait aux petits enfants. A cette plaisante attitude de mon père, un rire immense me prit; je ris autant qu'on peut le dire. Je m'inclinai alors et couvris de baisers les pieds de mon père. « O Béhâ-ed-dîn, me dit-il, si un être aimé qui serait assidu auprès de toi, te ferait des plaisanteries et exciterait ta joie, changeait tout à coup de forme, s'approchait et te criait : *Boûʿ! boûʿ!* en aurais-tu peur? » Je répondis : Non, je n'en aurais pas peur. Il reprit : « Cet être aimé qui te tient tout joyeux, qui excite ta gaieté et te dilate la poitrine, c'est le même qui t'a causé du chagrin et qui t'a comprimé la poitrine. Cela vient de lui, et c'est de lui que tu reçois le resserrement :

« S'il revêt le vêtement de la violence, je le reconnais comme étincelles; car bien des fois sous cette même forme il est venu nous retrouver ivre. »

« Donc pourquoi t'attristes-tu sans utilité, pourquoi t'enfonces-tu dans la poignée de la constriction?

« Tu as éprouvé du chagrin, saisis le moyen d'en sortir ; car toutes les extrémités sortent d'une base.

« Si tu sens de la joie, arrose-la ; lorsqu'elle aura produit ses fruits, distribue ceux-ci à tes compagnons ».

Immédiatement, continua le narrateur, une extase s'empara de moi, je m'épanouis comme une fleur et me sentis à l'aise; et pour le reste de ma vie, je n'éprouvai plus de chagrin et ne sentis plus de tristesse; les préoccupations du monde ne tournèrent plus autour de moi. Par suite

de mon extrême contentement, me mettant à l'aise avec mon père, je lui dis : « Vous nous avez donné des nouvelles des stades, des degrés et des miracles de tous les prophètes et de tous les saints, vous nous avez montré des signes de la grandeur de tout personnage éminent, mais vous n'avez rien dit de votre grandeur et de votre souveraineté. » — « O Béhâ-ed-dîn, répondit mon père, tout doux ! Ne sais-tu pas que :

« Celui qui loue le soleil est son propre louangeur, car mes deux yeux sont clairs et non chassieux ».

Comme mon père m'avait tiré du monde de la constriction vers celui de l'épanouissement, et m'avait fait parvenir de l'empire de la pluralité à celui de l'unité : « Il n'y a de beau que l'unique, si ce n'est que lorsque tu disposes des miroirs, il se multiplie [1] » ; comme [en un mot], il m'avait ouvert la voie de la satisfaction, je mis une extrême insistance dans ma question, et je lui dis : « Assurément, vous me raconterez quelque chose de vos extases. » — « O Béhâ-ed-dîn, me répondit-il, regarde dans cette ville de Qonya combien il y a de milliers de maisons, de kiosques, de palais somptueux d'émirs, de grands, de notables ; les maisons des négociants et des notables de la ville sont plus hautes que celles des artisans ; les palais des émirs sont plus élevés que les maisons des négociants ; et de même les coupoles et les pavillons des sultans et des rois sont de cent degrés plus hauts et plus estimés que tout le reste, mais la grandeur et l'élévation des cieux, en comparaison de ces palais, sont extrêmement hautes, inaccessibles, gigantesques ; elles en sont tant de multiples. Maintenant, les stades de tous les prophètes et des saints sont comme il vient d'être dit ; c'est d'ailleurs l'idée qu'exprime le texte du Qorân : « Ce sont nos envoyés ; nous avons donné la prééminence à certains

1. Vers arabe, mètre *ṭawîl*.

d'entre eux sur les autres [1] »; et ailleurs : « De même, nous avons donné la suprématie à certains prophètes sur les autres [2] ; » et enfin : « Nous avons élevé de plusieurs degrés les uns au-dessus des autres [3] ». Il y a de nombreux versets et des traditions qui manifestent la même idée. Mais nos stades sont comme les cieux par rapport à ces palais : « Dieu nourrit qui il lui plaît, sans en tenir de compte [4] »; cette formule nous appartient, et nous, de toute façon, nous sommes les héritiers de la lumière mahométane.

« Nous autres, sur ce sol périssable, nous ne construisons pas des pavillons et des coupoles ornés de statuettes comme 'Ad et comme Thémoûd.

« Nous ne fondons, sur cette surface d'éternité, que la poitrine du pavillon de l'amour, comme Noé, comme Abraham.

Pour les sectateurs de l'idée [5], imiter le prophète est un de leurs devoirs ; car lui-même a proféré ce serment : « J'en jure par Dieu, je n'ai pas construit l'espace d'un empan, je n'ai pas amassé d'or. »

Les maîtres de la certitude (satisfaction de Dieu sur eux tous !) ont raconté que le chéïkh Fakhr-ed-dîn de Sîwâs était un homme plein de ressources qui, à cette époque, s'était chargé de transcrire les mystères et les pensées [émis par le maître]. Subitement l'aliénation mentale s'introduisit dans son esprit : il devint fou. C'est le jour même où le maître avait composé ce *ghazel* :

« O amoureux ! ô amoureux ! un bohémien est devenu fou ; sa cuvette est tombée de notre terrasse ; il est parti pour l'hôpital des aliénés, etc.

Parfois il s'immisçait dans les discours du maître et les transcrivait en les corrigeant ; il commettait des altérations

1. *Qor.*, II, 254.
2. *Qor.*, XVII, 57.
3. *Qor.*, XLIII, 31.
4. *Qor.*, II, 208 ; XXIV, 3, 8 ; cf. III, 32.
5. Les mystiques.

dans les mots sans en avoir l'autorisation. On rapporte qu'un jour le maître saisit violemment Fakhr-ed-dîn et lui dit : « J'ai quelque chose à te demander, au sujet d'Adam le pieux et d'Iblîs le réprouvé qui tous deux avaient commis un péché ; Adam fut pardonné, tandis que le diable fut privé [de la miséricorde] et lapidé. Pour quelle raison ? » Fakhr-ed-dîn s'inclina et se mit à pleurer, mais il ne sut que répondre. « Si Adam fut chassé [du paradis terrestre], dit le maître, c'est tout uniment à cause de son association [avec le diable]. » Fakhr-ed-dîn s'évanouit de confusion. Après sa mort, un des amis au cœur éclairé le vit en songe ; des anges de châtiment lui brisaient les dents à coup de maillet ; la victime poussait des cris. Le clairvoyant l'interrogea : « C'est la punition, répondit-il, des impolitesses que j'ai commises à l'égard des paroles du maître, de l'immixtion que je me suis permise. » Les amis furent attristés de cette scène terrifiante et se mirent à pleurer. D'un commun accord, ils entrèrent dans le mausolée du chéïkh, se découvrirent la tête, manifestèrent des troubles et demandèrent pardon pour les fautes de Fakhr-ed-dîn. Cette même nuit, ils virent tous en songe celui-ci se promener dans les pavillons de l'empyrée ; ils l'interrogèrent sur son état : « Qu'est-ce que Dieu a fait de toi ? » Il répondit : « Mon Seigneur m'a pardonné, il a eu pitié de moi ; grâce aux prières et à l'intercession des amis, j'ai été délivré de ce mystère. »

L'auteur de ce livre, l'humble serviteur [Aflâkî], dit que notre maître (que Dieu nous sanctifie par son mystère sublime !) avait écrit à l'encre rouge, de sa propre main, quelques lignes sur la page d'un livre ; ces lignes étaient les suivantes : « Une nuit, le turban du chéïkh Çalâḥ-ed-dîn se dénoua dans le bain et tomba. Il s'écria : O lampe ! tu m'as déshonoré ! Aussitôt la lampe se renversa, tomba et s'éteignit. Un groupe de gens vinrent trouver le chéïkh : « Nous n'avons rien vu », dirent-ils. Le chéïkh fut bien content de leur déclaration, puisqu'ils affirmaient

que leurs yeux n'avaient rien aperçu. Maintenant. une modification au texte du Methnéwî n'est pas une chose bénie; la déformation de cette parole : « C'est nous qui faisons le bien, sauf que c'est eux qui font le mal [1] », consiste en ceci qu'ils y introduisent leurs griffes, grattent avec leurs ongles les membres et le ventre, et déchirent la chair. Ce turban, il faut qu'il soit ainsi, il faut qu'il soit sur le bord; celui qui l'a installé là, a le pouvoir d'en faire une lune, et de cette lune un soleil, et de ce soleil quelque chose de plus subtil et de plus utile encore. »

210. Le chéïkh Bedr-ed-dîn Maulawî le charpentier, qui avait une nature d'ange dans la pureté de sa conduite, a raconté ceci : « J'arrivai à l'âge de raison (*morâhiq*), et je travaillais dans ces maisons au service d'habiles charpentiers. Quand ils s'occupèrent du toit du grand sofa, ils mesurèrent tous les arbres et prirent leurs mesures, sauf qu'une poutre, parmi ce grand nombre, se trouva trop courte d'une demi-coudée. On chercha dans toute la ville de quoi la remplacer; on n'en trouva pas.

Le maître et tous les [compagnons] charpentiers restèrent impuissants, en se demandant comment ils pourraient se tirer d'affaire. Tout à coup le maître, sortant du concert, entra dans notre chambre en disant : « A quoi pensent les maîtres? » Tous s'inclinèrent et lui dirent que cet arbre se trouvait trop court. « Mais non, dit-il, comment cet arbre gracieux serait-il trop court? On a peut-être fait erreur en le mesurant. » Mon maître se leva de nouveau et pour la seconde fois mesura l'arbre sous les yeux du Seigneur; c'était toujours la même mesure. Je vis alors le Seigneur s'avancer et frotter cet arbre de sa main bénie; il dit : « Une perche aussi bien proportionnée, pourquoi faut-il qu'elle soit trop courte? C'est la faute de nos charpentiers. » Et il ajouta : « Maintenant, mesurez-la de nouveau. » Lorsqu'on la mesura de nouveau avec la même coudée, elle se trouva

1. *Qor.*, II, 10-11.

plus longue d'une demi-coudée et quelque chose que les autres arbres. Tous les maîtres et les amis poussèrent une acclamation et furent hors d'eux-mêmes; tous se prosternèrent dans la stupéfaction, mais le Maître avait disparu.

Ce même jour, on termina le sofa. Les miracles des prophètes et ceux des saints (sur eux le salut!) n'ont point de limites dans l'usage des choses et les transformations des êtres animés et inanimés, etc.

« Cette personne sait qu'un jour elle était vivante, et que, par la main de l'âme de son âme, elle déroba une coupe.

« Considère les miracles de Moïse et de Mahomet, comment le bâton devint un serpent, et comment la colonne [de la mosquée de Médine] avait conscience [que le Prophète cessait de s'appuyer sur elle].

« Un philosophe qui nie le miracle de la [colonne] gémissante, ignore quels sont les particularités attribuées aux saints. »

211. L'ami théologien, le Chéïkh Bedr-ed-dîn Yawâch, surnommé Naqqâch [le peintre], (miséricorde de Dieu sur lui !) a raconté qu'un jour notre maître (que Dieu sanctifie son cher mystère!) dit à ses amis : « J'atteste Dieu que tous les saints avaient ouvert la porte de l'attente et de la mendicité, pour avilir la passion et contraindre le disciple ; qu'ils avaient considéré comme licite de lever des flambeaux et de porter des paniers, et qu'ils acceptaient, de la part des gens riches, en vertu de ce passage du Qorân : « Prêtez à Dieu gracieusement [1] », l'argent de la dîme aumônière, de l'aumône, des cadeaux et des dons. Nous, nous avons fermé cette porte de la mendicité pour nos amis, et nous avons mis en œuvre l'indication du prophète (sur lui bénédiction et salut!) qui a dit : « Autant que tu le peux, abstiens-toi de mendier », afin que chacun, par l'effort de sa droite et à la sueur de son front, soit occupé au gain ou au commerce, ou au métier d'écrivain ; aucun de nos amis, tant qu'il ne pratiquera pas cette voie, ne vaudra pas une obole ; et de

1. *Qor.*, LXXIII, 20.

même, au jour de la résurrection, il ne verra pas notre face ; et si l'on tend la main à quelqu'un, je ne tournerai pas mon visage vers ceux qui l'auront fait. » Puis il rapporta le *ḥadîth* suivant :

« Le prophète a dit : Si tu demandes le paradis à Dieu, ne demande rien à personne.

« Si tu ne mendies pas, moi je te garantis le paradis comme demeure, ainsi que la vue [directe] de Dieu. »

212. On raconte, d'après la lumière des compagnons, notre maître Noûr-ed-dîn Tîz-bâzârî (que Dieu illumine son cœur et son tombeau !), qu'il était un des disciples particuliers de notre maître, et qu'il a dit ceci : Un jour, notre maître exprimait des pensées ; au milieu de son discours, il rapporta l'étrange anecdote qui suit : Un derviche qui se livrait à l'adoration de Dieu était resté quarante ans dans une forêt, plongé dans l'hébétude et la stupéfaction, à tel point que les oiseaux avaient construit des nids sur le sommet de sa tête ; cela dura jusqu'au moment où un Pôle (*qoṭbî*), étant venu à passer par là, lui flanqua un solide soufflet sur la nuque et le battit en criant : « Misérable mangeur de choses immondes ! » Le derviche, sorti du monde de l'ivresse vers le monde de la saine raison, s'éveilla de sa torpeur et de sa noyade [dans l'absolu] ; il répondit : « Il y a quarante ans entiers que je n'ai pas touché à la nourriture licite de ce monde ; comment pourrait-il être question de choses immondes, pour que tu te livres au brigandage à mon égard » ?

Le Pôle ajouta : Non, car les messagers du vent frais de l'est et du zéphir matinal, le vent du nord du printemps, les vents qui amènent les odeurs, font parvenir à ton cerveau et à ton sens olfactif des parfums agréables, et les enfoncent dans ton gosier. De ces parfums agréables il te vient une nourriture à la manière des fées, tu en tires ta force ; tout cela est sans fatigue et sans peine de ta part ; dans la doctrine des hommes parfaits, cela t'est interdit. Mais j'ai

entendu dire que le Seigneur des envoyés avait formulé cette règle : « Mange à la fatigue de ta main et à la sueur de ton front ». N'as-tu pas entendu dire qu'au prophète Salomon (sur lui le salut !) on apportait continuellement des mets paradisiaques, qu'il en déjeûnait, et qu'il en jouissait? Un jour, Gabriel, l'ange fidèle (sur lui le salut!) était présent lorsqu'on apporta du paradis la ration de mets, et que Salomon les dévorait avec un appétit entier. L'ange dit à un de ses collègues : « Le roi-prophète mange avec tant d'appétit qu'on dirait qu'il s'est donné de la peine pour acquérir cette nourriture ; il faudrait que le prophète de Dieu ne mangeât pas de plateau [entier] ». Salomon demanda à Gabriel : « Qu'est-ce qu'ils disent ? » — « Tu l'entends, répondit l'ange ». — « Est-ce à dire, reprit Salomon, qu'une nourriture qui provient de la fatigue des mains et d'un gain licite est meilleure et plus agréable que les mets du paradis? » — « Certes, répondit l'archange ». A partir de ce moment, Salomon se repentit, se mit à exercer le métier de vannier, et se nourrissait du produit de son travail. De même il adopta le jeûne de David, et le rompait d'une bouchée. « O envoyé de Dieu, lui dit Gabriel, sache et sois informé que la cause du plaisir qui provient des mets paradisiaques, consiste en ceci que Dieu le Très Haut a créé l'essence du paradis avec la peine de la dévotion des dévôts, de la mention de ceux qui le mentionnent, des remerciements de ceux qui lui sont reconnaissants, de la patience des patients. Tant que tu ne te donneras pas de peine, tu ne trouveras pas de trésor. »

« A quiconque s'est donné de la peine, un trésor s'est montré ; quiconque a fait un effort sérieux, est parvenu au bonheur ».

La plupart des prophètes parfaits, des saints complets, des grands chefs de communauté, des savants, des sages et des sultans du temps passé se sont adonnés à un métier manuel capable de les faire vivre. Dieu sait mieux et plus fermement [la vérité] !

Dans le même ordre d'idées, il a encore raconté l'anecdote suivante : Moïse, dit-il, eut mal aux yeux et souffrit extrêmement, car « aucune douleur n'est comparable au mal d'yeux [1] ». Tout en se plaignant, il se dirigea du côté du Sinaï. Sur la route qu'il suivait, les plantes du sol lui criaient : « O Moïse ! Prends-nous et frotte-nous sur ton œil, pour qu'il guérisse ! » Mais il ne fit aucunement attention à elles. Quand il eut terminé ses supplications, il ajouta : « Seigneur, je suis très affaibli par mon ophtalmie. Je demande à Dieu un remède et une guérison : lorsque je serai malade, il me guérira. Les plantes du sol m'ont fait voir leurs effets spécifiques ; je ne les ai pas acceptés. Que m'ordonne le Seigneur ? » La voix de Dieu se fit entendre : « Écoute leurs paroles, pour que ton œil soit guéri, car j'ai créé un remède à toute douleur, un emplâtre pour toute souffrance : j'en ai constitué une cause [seconde] ». Le prophète, [réfléchissant] que la divinité glorieuse a créé un remède à toute douleur, commença en revenant de la montagne à frotter les plantes sur son œil, mais le mal empira. Poussant des cris, il retourna auprès du Dieu sans cause et le supplia avec instance : « O Moïse, dit la voix, je ne t'ai pas dit de prendre des plantes dans la campagne et de les frotter sur ton œil sans prendre la peine de te les procurer ; mais va à l'officine des médecins, achètes-y des simples, fais un collyre à base de zinc, et enduis-en ton œil pour qu'il guérisse et que tu sois tranquille ; le médecin également tirera profit et avantage de ce simple acte. » Moïse mit à exécution ce précepte et guérit.

On posa un jour au maître la question suivante : « Les mystiques portent aux tombeaux des prophètes et des saints des cierges, des lampes et de vieux vêtements [2] ; à quoi cela peut-il servir, quel profit peut en tirer le bienfaiteur ? » — « C'est, répondit-il, comme si quelqu'un prenait à la main un cierge ou une lampe et l'allumait chez un voisin éclairé ;

1. Proverbe arabe.
2. *Bardtî-hâ*. Voir ce mot dans le *Borhân-i qâti'* et le *Ferhèng-i Nâçirî*.

par ce moyen, il éclaire sa propre demeure. C'est la même chose pour les cierges et les flambeaux que l'on porte aux tombeaux des prophètes et des saints; on leur emprunte de la lumière pour éclairer sa fosse obscure; le jour où se produira l'événement prédit par ce passage : « Attendez-nous, pour que nous empruntions de votre lumière [1] », il y aura dans la nuit un cierge auquel il est fait allusion par ces mots : « Leur lumière courra devant eux et dans leurs mains droites [2] », de manière que tu puisses répondre à ce groupe de négateurs par ces mots : « Il leur fut dit : Retournez en arrière et demandez de la lumière [1] ».

L'envoyé de Dieu, la nuit où l'on accomplit la prière du Bérât [3], entra dans sa mosquée et la vit pleine de flambeaux, de lampes et autres lumières : « Qui a institué cette magnificence et cette illumination? » demanda-t-il. 'Omar se leva et salua : « C'est, dit-il, ô Envoyé de Dieu, votre serviteur dévoué ». — « Que Dieu illumine ton cœur et ton tombeau, ô 'Omar, comme tu as illuminé ma mosquée. » Cette coutume de l'illumination est un souvenir qui reste de l'époque d' 'Omar pour la communauté musulmane, et durera jusqu'à la fin.

On dit qu''Alî, le commandeur des croyants (que Dieu ennoblisse son visage!) avait trois habitudes sur lesquelles repose le bonheur des mortels. La première était qu'autant il lui survenait d'hôtes, autant de [bols de] miel il apportait devant chacun; la seconde était de vêtir de caleçons les pauvres et les indigents; la troisième était d'envoyer des flambeaux dans tout oratoire. Ses courtisans l'interrogèrent sur la signification cachée de ces trois habitudes. « Je régale, répondit-il, les hôtes pauvres de miel purifié, pour que, leur bouche et leur palais étant adoucis, ils fassent une prière à mon intention, dans l'espérance que l'amertume de la mort deviendra douce à mon palais. Secondement, je fabrique

1. *Qor.*, LVII, 13.
2. *Qor.*, LVII, 12.
3. Le 15 du mois de cha'bân.

des caleçons et des chemises pour les pauvres, afin qu'ils prient pour moi, en vue de ce moment annoncé par le prophète : « Il rassemblera les hommes déchaussés et nus [1] »; lorsque toutes les créatures seront ressuscitées nues, c'est à moi qu'il appartiendra de voiler leur nudité et de les vêtir, pour que je ne sois pas couvert de honte à cette réunion du grand jour. Troisièmement, si j'envoie des cierges et des lampes dans les oratoires de Dieu, c'est dans l'espoir que le Dieu très haut, par sa grâce immense, illuminera mon tombeau obscur et ne me laissera pas sans lumière dans cette fosse étroite et sombre. C'est pour que vous sachiez, [continua le maître], que les cierges, les lampes, les vêtements usés et autres que l'on porte au pèlerinage des saints, ont de tels effets et produisent de telles faveurs; dans les livres de toutes les religions, les cierges, les *ex-voto*, les lampes, l'encens, sont portés aux couvents, aux synagogues, aux églises; on en espère une récompense, d'autant plus que l'emploi des parfums amène le repos chez les hommes comme chez les génies [2].

213. On rapporte qu'un jour le Perwânè Moʿîn-ed-dîn (miséricorde de Dieu sur lui!) demanda au Seigneur : « Les chefs de communautés des temps passés (que Dieu illumine leur pensée!) ont eu des formules de récitation (*wird*, *dhikr*) à part, comme celle-ci : *Lâ ilah illâ 'llâh*; certains derviches du Turkestan disent : *Hoû! hoû!* d'autres articulent : *Illâ 'llâh*! Certains ascètes répètent les mots : *La ḥaul*[a] *wa lâ qouwwèt*[a] *illâ bi'llâhi 'l-ʿAliyyi 'l-ʿazhîm!* D'autres préfèrent : *Astaghfirou 'llâha 'l-ʿazhîm!* Quelle est la formule de récitation adoptée par le maître? » Il répondit : Notre *dhikr*, c'est *Allah! Allah! Allah!* car nous sommes des Allahistes, nous venons d'Allah et nous retournons à Allah.

1. Sur ce *ḥadîth*, voir *Livre de la Création*, t. II, p. 190.
2. *Thaqalèïn*, les deux catégories d'êtres ayant un certain poids, opposés aux anges, qui sont d'une matière subtile.

« Nous sommes nés de l'essence divine, nous allons vers elle. O mes amis, prononcez des bénédictions sur notre départ !

« En effet, renonçant à tout ce qui est en dehors de Dieu, nous adoptons Dieu.

« J'ai vidé mon côté des deux mondes [le présent et le futur] ; nous sommes comme la lettre *h* à côté de l'*l* du nom d'Allah ».

« De même, mon père, Béhâ-ed-dîn Wéled (que Dieu sanctifie son mystère unique !) entendait continuellement Dieu [lui parler], il parlait d'après Dieu, il mentionnait son nom ; car la Vérité suprême s'est manifestée à tous les prophètes et les saints sous un nom particulier ; la manifestation qui s'est produite pour nous autres mahométans, c'est le nom d'Allah, qui comprend toutes les autres formules. »

214. Le chéïkh Maḥmoûd 'Arabî (miséricorde de Dieu sur lui !) a raconté que notre maître, continuellement, pendant les longues nuits, disait : Allah ! Allah ! Il posait sa tête bénie sur le mur du collège, et à haute voix disait tant de fois : Allah ! Allah ! que l'espace entre la terre et le ciel était tout rempli de l'écho du fracas de ce nom.

L'épouse du maître (que Dieu soit satisfait d'elle !) cousit un jour une déchirure sur le *férédjè* du chéïkh, alors qu'il en était revêtu ; on sait pourtant qu'on ne recoud pas sur soi-même le vêtement qu'on porte, à moins de mettre quelque chose dans sa bouche, comme une graine, un fétu de paille, un fragment de papier, car ce serait de très mauvais augure. Peut-être Kirâ-Khâtoûn avait-elle pensé que le maître se mettrait quelque chose dans la bouche. Aussitôt il lui dit : « Ne t'en préoccupe pas ; couds-le solidement, car je tiens dans la bouche ce passage : Dis ! Dieu est unique [1]. J'ai saisi fermement Dieu par ce moyen ».

215. On rapporte qu'un jour le Perwânè Mo'în-ed-dîn était venu rendre visite à notre maître ; celui-ci restait caché ;

1. Début de la sourate *el-Ikhlâç* (*Qor.*, CXII, 1).

les grands émirs attendirent tellement qu'ils perdirent patience ; l'attente passa toute limite : le maître ne leur montra absolument pas son visage. Peut-être passa-t-il alors dans l'esprit du Perwânè cette idée que pour les émirs justes, qui sont les *oulou 'l- amr* (« ceux qui commandent », expression coranique), honorer et respecter les grands personnages de la religion et les chéïkhs de la certitude, serait une nourriture de la vie et un secours pour leur situation ainsi qu'une bonne direction dans la voie de la rectitude, à raison du rayonnement de cette faveur ; il se demandait à quoi attribuer la fuite du maître loin des rois et des émirs, puisque les savants et les chéïkhs de l'époque recherchent avec des flambeaux l'attention des chefs et la désirent, tandis que lui s'enfuit devant nous à la distance qui sépare le paradis de l'enfer, ou l'oiseau volant du piège. Tout à coup notre maître sortit de la salle de réunion du collège et se présenta à eux comme un lion rugissant. Tout en parlant de la science mystique, il raconta l'anecdote suivante : « Du temps du chéïkh Abou' l-Ḥasan Khorqâni [1] (miséricorde de Dieu sur lui !), l'heureux sultan Maḥmoûd, fils de Soboktégîn [2], se leva et se mit en devoir d'aller rendre visite à ce chéïkh. Les ministres et les grands personnages de l'empire coururent un peu avant lui pour informer le chéïkh de la venue du sultan de l'islamisme. Le chéïkh ne dit rien, jusqu'au moment où le sultan parvint à la porte du jardin du monastère. Ḥasan Méïmendî entra, s'inclina et dit : « Pour l'amour de Dieu, que le chéïkh veuille bien se donner la peine [d'aller le recevoir], pour l'avantage des compagnons et les égards dus au Sultan, afin que l'honneur de la royauté ne reçoive pas d'atteinte. » Mais le chéïkh ne bougea pas de sa place, jusqu'au moment où le sultan arriva à la porte de la

1. Mort en 425 (1034). Cf. Férîd-ed-dîn 'Aṭṭâr, *Tedhkiret-el-Auliyâ*, éd. Nicholson, t. II, p. 201 et suiv. Khorqân (Yâqoût *Kharaqân* et *Kharraqân*) est un bourg du district de Besṭâm, sur le chemin d'Astérâbâd. Cf. Barbier de Meynard, *Dictionnaire de la Perse*, p. 204 ; Yaqoût, *Moschtarik*, p. 154.

2. Deuxième sultan de la dynastie des Ghaznéwides.

maison. Le ministre courut un peu en avant en disant : « O grand de la religion, n'as-tu pas lu dans le Qorân : Obéissez à Dieu, au prophète et à ceux d'entre vous qui sont investis du commandement [1] ? Car honorer et glorifier les chefs est du nombre des devoirs, et particulièrement un tel souverain, aux mœurs saintes. Le chéïkh répondit : J'ai été tellement plongé et anéanti dans [la première partie de cet ordre, qui dit :] « Obéissez à Dieu », que je n'ai pas pu encore m'occuper de [la seconde :] « Obéissez au prophète », à plus forte raison de [la troisième :] « Obéissez à ceux qui sont investis du commandement ». Immédiatement le sultan s'inclina et devint disciple sincère du chéïkh ; il le quitta en pleurant.

« On connaît bien ce que sont la servitude et la royauté ; ce sont deux voiles qui empêchent de connaître l'amour mystique.

« Sa religion est autre que celle des soixante-douze sectes [2] ; le trône des rois est devant lui un trône de servitude.

« Les souverains du monde, par suite de leur méchanceté, n'ont pas senti l'odeur du vin de la servitude ;

« Sinon, la tête troublée et abrutis comme Edhem, ils auraient sans retard mis tout le royaume sens dessus dessous ».

[En entendant raconter cette anecdote], le Perwânè Moʿîn-ed-dîn et tous les émirs sortirent en pleurant et en exprimant des regrets.

216. Le chéïkh Nèfîs-ed-dîn Sîwâsî (miséricorde de Dieu sur lui !) a raconté qu'un jour notre maître se promenait dans la cour de son collège béni ; tous les compagnons, debout, contemplaient la beauté de ce souverain. « Fermez solidement la porte du collège, dit-il ». Soudainement le sultan ʿIzz-ed-dîn [3], accompagné des ministres et des émirs, arriva pour rendre visite à notre maître. Celui-ci, étant entré

1. *Qor.*, IV, 62.

2. Entre lesquelles se divise la communauté musulmane.

3. Kaï-Kâoûs II, fils et successeur de Ghiyâth-ed-dîn Kaï-Khosrau II, régna à partir de 644 (1246). Voir Cl. Huart, *Épigraphie arabe d'Asie-Mineure*, p. 21 et suivantes.

dans une cellule, s'y tint caché. « Qu'on réponde, dit-il, de ne pas s'en donner la peine ». Lorsque cette réunion de compagnons revint, quelqu'un frappait sérieusement la porte du collège et la heurtait avec colère. Un derviche voulut ouvrir la porte ; notre maître ne lui en donna pas le pouvoir, mais il se présenta lui-même en demandant : « Qui frappe à la porte des hommes ? » On répondit : « Le serviteur des serviteurs, Emir-i ʿÂlam ». Celui-ci entra en se prosternant, jusqu'à ce que vînt notre maître, qui dit : « O Émir-i ʿÂlam, tu connais ce passage du Qorân où il est écrit : Dis : C'est Allâh, l'unique? [1] » — « Certes, je le connais ». — « Récite-le, pour que je l'entende ». Lorsqu'il l'eut récité, le maître dit : « Dieu (qu'il soit exalté !) dit qu'il n'a ni mère, ni père, ni fils, ni semblable, ni pareil ; maintenant c'est le temps du travail et l'époque du service ; autant que tu le peux, efforce-toi d'être obéissant, et ne te repose pas sur moi, car les hommes de Dieu ont des qualités divines ». Et il récita ce verset [2] : « Il n'y aura pas de généalogies entre eux ce jour-là, et ils ne s'interrogeront pas mutuellement ».

« Sache que, dans cette voie, il n'y a plus de généalogies ; la piété et la crainte de Dieu sont devenus le *miḥrâb* de la supériorité.

Cependant le Tchélébî Émir-iʿAlam était passionné pour la dévotion, la crainte de Dieu et la générosité. Lorsqu'il sortit, les amis, à la suite de l'indication donnée par le maître, tombèrent dans la plus grande agitation. « Quelle sera notre fin ? » se dirent-ils, et ils pleurèrent beaucoup. « Non, non, dit notre maître, ce n'est pas jusqu'à cette limite, mais je voulais que notre Émir-iʿAlam ne soit pas totalement paresseux, et qu'il n'enseigne pas la paresse à l'âme rusée ; qu'il soit, autant qu'il lui est possible, dans l'effort et le bouillonnement, car Dieu n'aime pas les paresseux et ceux qui restent à ne rien faire.

1. Premier verset du chapitre cxii, dit *Soûrat el-Ikhlâç*.
2. *Qor.*, XXIII, 103.

« L'ami aime ce trouble ; des efforts, [même] inutiles, valent mieux que le sommeil.

« Je serais un incrédule si une personne causait un dommage dans la voie de la foi et de l'obeissance, un seul instant.

« C'est l'affaire de la crainte de Dieu, de la piété et de l'honnêteté, que les méchants soient prospères dans les deux mondes.

« Car, si je donne information de ce que je sais de la miséricorde infinie de Dieu, que je le divulgue et que je le dise aux hommes, ils seront totalement impuissants à agir, et ils ne bougeront en rien. » Puis il ajouta :

« Tu es la sécurité absolue, mais pour ceux qui ne sont pas [encore] mûrs,

« Il y a la croyance, que tu es la crainte et l'espoir.

Notre maître tenait une fois séance, dans le lieu habituel des réunions, avec des amis de même cœur et de même inspiration. Un des assistants jouait du violon et prononçait des paroles mystiques sur les secrets de cet instrument. Le grand chéïkh Chéref-ed-dîn de Mossoul, homme de mérite, arriva tout à coup, chargé d'un message ; il était accompagné de quelques émirs de la suite du Perwâné. Le Khâdjé Medjd-ed-dîn de Méragha, l'un des intimes du maître, entra précipitamment et dit au violoniste, dans sa simplicité : « Cesse de jouer, car de grands personnages arrivent ». Quand ceux-ci eurent terminé leur visite et furent sortis, les nobles compagnons les reconduisirent jusqu'à la porte du collège. Le chéïkh Chéref-ed-dîn ordonna de verser entre les mains du Khâdjé Medjd-ed-dîn la somme de deux mille dirhems, pour que les amis pussent s'en acheter des chaussures. Cependant, lorsque Medjd-ed-dîn vint raconter au maître ce qui s'était passé, celui-ci se fâcha : « Que n'es-tu resté [à ta place] ? Fi de cet argent, de ces pauvres hommes froids qui sont venus ! Tu es entré si précipitamment que je me suis imaginé qu'il arrivait un prophète chargé de mission, ou que l'archange fidèle, Gabriel, était descendu des cieux. Nous sommes occupés de nos petites affaires ; que celui qui veut

venir, ne vienne pas ; que celui qui le veut s'en aille. Pourquoi as-tu montré tant de hâte ?

« Que nous importe cette histoire, que le bœuf est venu et que l'âne est parti ? Allons, le moment est délicat, reviens de ce tumulte ».

Alors le Khâdjè Medjd-ed-dîn se découvrit la tête et tomba aux pieds du maître, il demanda pardon en gémissant. Lui ayant rendu sa faveur, le maître lui dit : « Porte cet argent au Tchélébi Ḥosâm-ed-dîn, pour qu'il l'emploie à terminer les affaires des amis ».

Le Khâdjè Medjd-ed-dîn était un homme opulent, riche et bon ; tout ce qu'il possédait, marchandises et argent monnayé, il le sacrifiait pour le maître. C'était à tel point qu'il avait fait coudre des vêtements et les conservait dans deux ou trois coffres, tels que des turbans en étoffe de Châch et de l'Inde, des *férédjé* précieux dit *hindibârî*, des chemises, des chaussures, des bottes, deux ou trois douzaines de chaque chose. Lorsque le maître, au cours d'un concert ou dans tout autre endroit, donnait ses vêtements en présent aux récitants et aux assistants, immédiatement le Khâdjé Medjd-ed-dîn lui prodiguait les objets qu'il tenait tout prêts. Toutefois, à l'époque où Houlagou-Khan, ayant attaqué l'Asie-Mineure à la tête d'une grande armée, y commit des dévastations, et où un grand désordre s'introduisit parmi les Musulmans, Medjd-ed-dîn avait un troupeau de mille têtes de moutons ; troublé, il se demandait ce qu'il devait en faire et où les conduire. Il alla trouver le maître et lui raconta ses perplexités. « Ne t'en préoccupe pas, lui dit celui-ci, je préposerai un lion qui protègera les moutons contre les loups galeux » [1].

Cependant les Mongols avaient pillé tous les moutons et les bestiaux qui se trouvaient dans les environs de Qonya ; mais par la grâce de Dieu et la faveur du maître, aucun agneau même ne disparut des troupeaux de Medjd-ed-dîn.

1. *Gorgân-i gergîn.*

218. On raconte qu'un jour on avait amené un homme riche rendre visite à notre maître. Celui-ci se leva, entra dans le *saqdwè* [1] et s'y tint longtemps. Medjd-ed-dîn entra [aussi] sur ses traces, pour voir quelle circonstance il trouverait ; il vit notre maître assis en observation dans le coin du cabinet (*miz*). S'étant incliné, il dit : O seigneur, que faites-vous ? Il répondit : La puanteur de ce canal rempli est pour moi cent fois plus agréable que la société des riches à l'âme puante ; car la société des mondains et des riches rend obscurs les cœurs clairs, et les trouble. Aussitôt ce riche bourgeois déchira ses vêtements et devint son fidèle disciple et serviteur. Il distribua généreusement ses effets aux parents et amis, revêtit le *férédjé*, renonça au monde et atteignit [ainsi] son but.

219. Les vieux amis et les frères compatissants de cette époque racontent que, quand l'armée de Bâdjoû [2] investit la ville de Qonya, et s'occupa d'en faire le siège, toutes les créatures, désespérant de la vie, se demandaient les uns aux autres des linceuls ; ils vinrent trouver le maître et poussèrent des gémissements en réclamant son secours. Cependant notre maître, sortant par le portail de Halqa-bè-goûch (des esclaves), monta sur une colline qui est derrière la place publique de Qonya ; il s'y occupa à la prière de l'aurore (*ichrâq*) [3]. On dit que la tente de Bâdjoû avait été dressée sous cette colline ; d'après certaines personnes, les Noyîns virent qu'un personnage vêtu de bleu et coiffé d'un turban couleur de fumée, monté sur cette colline, y accomplissait la prière avec une tranquillité parfaite tandis que le monde était bouleversé. A cette époque-là, l'armée mongole ignorait les lumières de l'islamisme et la sécurité de la foi ; et

1. Ce mot, qui ne se trouve pas dans les dictionnaires, doit, d'après le contexte, désigner un égout.

2. Proprement Baïdjoû. Sur ces événements, qui eurent lieu en 653 (1255), voir d'Ohsson, *Histoire des Mongols*, t. III, p. 98.

3. Prière surérogatoire que l'on dit quand le soleil est complètement levé ; elle se compose de huit *rak'a*. Cf. Hughes, *Dictionary of Islam*, p. 469.

même, dans bien des villes musulmanes, elle avait démoli les collèges, les mosquées, les minarets. D'un commun accord, les Mongols se dirigèrent vers notre maître pour le couvrir d'une pluie de flèches, mais leurs mains à tous se trouvèrent liées ; malgré leurs efforts, ils ne purent bander leurs arcs. Sautant à cheval, ils se précipitèrent au haut de la colline, en excitant leurs montures ; aucun cheval ne mit un pied devant l'autre. Pendant ce temps les habitants de la ville contemplaient du haut des tours cet effet de la toute-puissance, et envoyaient jusqu'à la Chèvre leurs exclamations d'*Allah akbar* (Dieu est plus grand !) et leurs cris.

Quand on alla rapporter à Bâdjoû le récit de cette aventure, il se leva, sortit par la porte de la tente, demanda un arc et des flèches, et fit voler un trait dans la direction du maître ; mais la flèche, revenant sur elle-même, retomba au milieu de l'armée. Jusqu'à trois fois, monté à cheval, il lança sa monture en avant ; mais il s'aperçut qu'elle ne bougeait pas. Plein de colère et de fureur, il mit pied à terre et marcha devant lui ; mais ses pieds, liés par un effet de la toute-puissance du Créateur, ne purent se mouvoir. Il s'écria : « En vérité, cet homme appartient au *Yaratghân* [1], il faut s'abstenir de le mettre en colère. Dans toute ville, dans toute province où il y aura un pareil homme, les habitants ne pourront être vaincus par nous. » De même notre maître dit plusieurs fois, à l'égard du chef mongol : « Bâdjoû est un saint, mais il ne le sait pas ».

Lorsque Bâdjoû vit cette grandeur et ce miracle, il dit : « A partir de ce jour, qu'il n'y ait plus ni guerre ni combat ». L'armée mongole, levant le siège de la ville, alla camper dans la campagne de Filoûbâd. Tous les grands et notables de la ville vinrent trouver notre maître, présentèrent leurs excuses et exprimèrent leur reconnaissance, puis réunirent des sommes innombrables, argent monnayé, marchandises, bétail, curiosités étranges, les apportèrent à titre de présent et

1. Ou *noyân*, grands dignitaires de l'empire mongole.
2. Voir ci-dessus, page 153, note 2.

firent acte de soumission (*îli*). Bâdjoû accepta ces cadeaux et pardonna à la ville. Il demanda aux grands de la cité : « Quel homme est-ce, et d'où est-il ? » On lui raconta l'histoire de Béhâ-ed-dîn Wéled et de sa sortie de Balkh depuis le commencement jusqu'à la fin. Il dit alors : « Pour mon honneur et pour me faire plaisir, démolissez les créneaux des remparts de votre ville, car j'ai juré de le faire ». Lorsque les grands de la ville mirent la main à la démolition des créneaux, un cri s'éleva de la poitrine des citadins. Les amis allèrent raconter ce fait à notre maître, qui leur dit : « Qu'on les démolisse, car il est certain, pour les habitants de Qonya, que leur ville sera gardée et protégée sans tours et sans courtines. Qu'est-ce qu'un mur de pierres, qui peut être ruiné facilement et jeté à bas par le moindre tremblement de terre ? En effet, s'il n'y avait pas eu la sagesse de la pensée des hommes de Dieu, il aurait fallu que, comme la capitale des peuples de 'Ad et de Thémoûd dont le Qorân a dit : « La partie haute en était devenu la partie basse [1] », elle fût mise sens dessus dessous, et que les humains fissent entendre des gémissements et des cris sur ses ruines et ses débris.

« Ces hommes sont des lions qui viennent au secours, dans le monde, au moment où leur parviennent les cris des opprimés.

« Ce sont des défenseurs compatissants et incorruptibles dans les moments difficiles et quand les temps sont durs.

« O éprouvé ! va, et recherche ces gens : profites-en avant que le malheur n'arrive.

« Ces serviteurs de Dieu sont miséricordieux et patients ; ils ont, pour améliorer les choses, un caractère divin.

Mon père, continua le narrateur, disait continuellement : « Dorénavant, donnez à Qonya le surnom de *Ville des saints* ; car tout enfant qui y naîtra à l'existence, sera un saint. Tant que le corps béni de Béhâ-ed-dîn Wéled et sa descendance

1. *Qor.*, XI, 84 ; XV, 74 ; passages parallèles, se rapportant tous les deux à l'histoire de Loth.

seront dans cette ville, celle-ci sera à l'abri du sabre ; son ennemi n'arrivera pas à ses fins, et finalement périra. Elle sera en sécurité contre les malheurs de la fin des temps.

« Si même une partie en est ruinée et effacée, et que son importance diminue, néanmoins elle ne sera pas démolie en totalité ; car, si elle était ruinée, notre trésor y resterait enfoui ». C'est ainsi qu'il a dit :

« Bien que, par la guerre, le Mongol ait couvert le monde de ruines, ces ruines conservent ton trésor ; pourquoi seraient-elles tristes ?

« Finalement, les adeptes du monde spirituel tourneront, sur la terre entière, le visage de ce côté ; il en résultera un tel plaisir que ceux qui sont morts à la passion s'y dirigeront, et que nos pensées et nos mystères entoureront l'Univers ». Puis il dit : « Tant qu'il y aura, à Qonya, un groupe de négateurs de notre maison, les habitants de la ville ne seront pas tranquilles ».

Un derviche, commensal habituel du maître, s'étant mis à l'aise, dit par manière de plaisanterie : C'est étonnant que notre maître n'ait pas eu peur de l'arrivée de Bâdjoû et ait accompli la prière au sommet de la colline, en un jour qui semblait le prélude de la résurrection ! Quelle bravoure, quel courage ! Il est certain que notre maître est un héros illustre. Oui, par Dieu, répliqua le maître, n'est-il pas vrai que notre roi [le prophète] a dit lui-même : Je suis le plus brave des hommes ? Tous les amis s'inclinèrent et applaudirent. Aussitôt il commença de dire l'ode qui débute par ces mots :

« Je ne connais pas cette salle d'audience, ni toi ; je ne connais pas ce peintre magicien.

Pendant ce temps, les amis transcrivaient [cette improvisation] jusqu'au moment où il arriva à ces vers :

« Un ordre écrit, émané de ce Khan des Khans, est arrivé jus-

qu'à ma main; moi je ne connais pas cette dame qui s'appelle Bâdjoû [1].

« Car j'ai des hommes au visage grec et au cœur turc ; quelle honte que je ne connaisse pas Houlagou-Khan ! » Etc.

L'épouse du maître, Kirâ-Khâtoûn, a raconté ceci : « Une nuit, le maître s'absenta d'au milieu de nous; je le cherchai dans tous les coins du collège, dans les appartements de réception et dans le gynécée, sans le trouver ; le fait est que toutes les portes étaient fermées. Nous restâmes toutes stupéfaites. Après que tout le monde se fût endormi, je me réveillai subitement, et je le vis debout pour la prière surérogatoire de la nuit ; je ne dis rien jusqu'à ce qu'il eut achevé la prière ; quand il l'eut terminée, ainsi que les litanies, je me levai, m'approchai, m'inclinai, et pris sur mon sein ses pieds bénis que je frottai tout doucement : je m'aperçus qu'ils étaient couverts de poussière, et je trouvai du sable coloré entre les orteils ; ses souliers étaient de même pleins de sable. Effrayée, je l'interrogeai sur ce fait. Il me répondit : A la Ka'ba vénérée (que Dieu la magnifie et l'ennoblisse !) il y avait un mystique qui aspirait à notre amitié ; je me suis absenté un instant pour causer avec ce derviche ; ceci est du sable du Hedjaz; garde-le et n'en parle à personne. Je pensai : « Voyage immense ! promenade merveilleuse ! » J'étais encore plongée dans l'étonnement, quand il dit ces vers :

« Les hommes voyagent, comme le cœur, sous tous les horizons ; ils ne dépendent point des relais et du bât des mules.

Au matin, j'en mis un peu dans un morceau de papier que j'enroulai et envoyai à la reine des reines, Gurdji-Khâtoûn, disciple du maître ; je l'informai de ce voyage et de ce repliement de la terre [2]. La croyance de cette dame en fut

1. Ironiquement.
2. *Tayy-i zémîn*, arabe *ṭayy-el-arḍ*.

multipliée, et en récompense elle envoya tant de cadeaux qu'on ne saurait les compter sur les doigts. »

220. Le Chéïkh Maḥmoûd surnommé Çâḥib-Qirân (sur lui la faveur du miséricordieux !) a raconté, dit-on, qu'à l'époque où il était encore tout jeune disciple une compagnie de pèlerins vint du côté de la Syrie ; un jeune homme de belle figure qui était l'un des fils de bourgeois de Qonya, vint faire visite à notre maître et lui rendit des services hors de toute mesure ; il distribua aux amis, à chacun d'eux isolément, toute espèce de cadeaux. Il rapporta aux compagnons cette anecdote merveilleuse : « Une nuit, dit-il, sur la route du désert, le sommeil s'empara de moi, et je restai en arrière de la caravane. Tout à coup, lorsque je m'éveillai, je vis que toute la caravane était partie ; quand je jetai les yeux à droite et à gauche, il n'y avait personne en vue. Je pleurai beaucoup et poussai des gémissements ; je ne savais pas de quel côté il fallait me diriger. Tombant, me relevant, je marchai jusqu'à près de la prière de l'après-midi [1]. Cependant je vis de loin une grande tente qu'on avait dressée au milieu du désert ; il en sortait une épaisse fumée. Comme si j'étais hors de moi, je courus jusqu'à cette tente. Quand j'arrivai près d'elle, je vis debout à la porte un personnage qui inspirait l'effroi ; avec cent craintes et démonstrations de politesse, je le saluai ; il me répondit : « Et sur toi le salut ! Entre, assieds-toi et repose-toi ». J'entrai, et je vis qu'il faisait cuire, dans un chaudron, du ḥalwâ fait à la maison. Je lui dis : « O saint de Dieu ! dans un tel désert mortel, une pareille tente, un pareil ḥalwâ chaud, une eau douce et fraîche, d'où vient cette situation ? Explique-le moi ». — « O jeune homme, me répondit-il, sache et sois averti que notre maître, fils de Béhâ [ed-dîn] Wéled (Dieu soit satisfait de lui !) passe chaque jour une fois par ici ; je suis un des disciples de ce sultan ; je prépare ce *ḥalwâ* pour

1. *Namâz-i digèr*, « l'autre prière », ainsi nommée parce qu'elle vient immédiatement après la première, celle de midi (*namâz-i pîchîn*) ; en arabe *çalât el-'açr*.

lui dans le cas où il voudrait prendre ici, par grande faveur, une petite collation. » Ma stupéfaction devint mille fois plus grande.

« Une heure ne se passa pas là-dessus sans que j'aperçusse notre Maître entrer par la porte ; cet homme s'avança, s'inclina et plaça un plateau de *halwâ* devant le nouvel arrivé. Notre Maître, ayant placé dans sa bouche une certaine quantité de noisettes, m'en donna également ; je passai la main sur le pan de la robe de notre maître, en m'écriant : « Pour l'amour de Dieu, je suis de la ville de Qonya, père de famille ; je suis resté abandonné de la caravane des pèlerins, et je ne connais pas la route. » — « Puisque tu es mon compatriote, dit-il, ne te préoccupe de rien. » Après cela il dit : « Ferme les yeux ». Quand je les rouvris, je me trouvai au milieu de la caravane.

« Si un mystique reste en arrière de la caravane, Khiḍr vient sur le chemin pour lui servir de guide ».

« Je racontai cet événement à tous les pèlerins ; j'en écrivis la date, et je devins, dans cet endroit même, serviteur et disciple [du Chéïkh] avec cent mille [émotions] de l'âme et du cœur. » Lors de l'arrivée de la caravane [à son point de départ], tous les pèlerins, sous la direction de ce jeune homme, s'étant découvert la tête, apportèrent leur bonne volonté.

221. Les serviteurs assidus auprès de sa grandeur (que Dieu multiplie leurs pareils !) rapportent qu'un jour notre maître passait devant la porte d'un bain public. Tout à coup le chauffeur de ce bain, tombant aux pieds de notre maître, fit de grandes plaintes, en disant : « Je suis pauvre et chargé de famille, je ne possède rien des biens de ce monde ; assurément je désire que notre Maître me donne quelque chose. » — « Ouvre la bouche », dit le chéïkh. Lorsqu'il l'ouvrit, notre maître y mit le [contenu de] son poing ; le chauffeur, très vite, le versa en bas dans le pan de sa robe ; il vit vingt

dinars d'or rouge, frappé et monnayé, qui étaient encore tout chauds de la frappe.

Ce pauvre chauffeur raconta ce qui suit aux compagnons : « Quoique ma langue fût brûlée par l'effet de la chaleur des pièces d'or, ma peine se trouva payée. » L'infortuné chauffeur, privé de forces, voulut faire du tapage ; le Maître lui dit : « Non non, ne fais pas de tumulte, et n'en dis rien à personne ; et si à certains moments il te faut de l'argent viens nous trouver de nouveau. »

222. Les généreux et grands compagnons ont raconté que Chems-ed-dîn Hindî [1], roi du royaume de Chirâz, écrivit un billet au glorieux disert, au doux parler, le Chéïkh Sa'dî, par lequel il lui demandait un *ghazel* étrange, contenant des pensées merveilleuses; il le priait de le lui envoyer, quel qu'en fut l'auteur, afin d'en repaître son âme. Le chéïkh Sa'dî écrivit et envoya un *ghazel* nouveau dû à la composition de notre maître, qu'on avait apporté à Chirâz, à cette époque, et les hommes en avaient été transportés de joie. Voici cette pièce de vers :

« A chaque instant la voix de l'amour se fait entendre à droite et à gauche ; nous marchons vers le ciel ; qui a l'intention de contempler ce spectacle? ». Etc.

A la fin du billet, il informait « qu'en Asie-Mineure il s'était manifesté un souverain à la venue bénie ; et ceci provient des effluves de son mystère, car on n'a pas dit de meil-

1. Il semble bien que l'auteur ait voulu désigner Chems-ed-dîn Iltoutmich, ancien esclave des Ghoûrides, qui fonda un royaume dans l'Inde, avec Delhi pour capitale ; mais il ne fut pas roi à Chirâz, et ne posséda pas même cette ville. Voir d'Herbelot, *Bibliothèque orientale*, v° ILETMISCHE. Sur ses rapports avec les derviches, cf. Firichtè, *Ta'rîkh-i Hind*, éd. lith., t. II, p. 116. Cependant il n'est pas impossible d'y voir, d'autant plus que la ville de Bâkharz faisait partie de ses états, Chems-ed-dîn, fils de Rokn-ed-dîn Abou-Bekr, qui fonda à Hérât la dynastie Kert, et aurait été surnommé *Hindî* à cause de ses campagnes dans l'Inde. Voir Barbier de Meynard, *Extraits de la Chronique persane d'Hérat*, dans le *Journal asiatique*, v° série, t. XVII (1861), p. 441 et suivantes (62 du tirage à part).

leure parole que celle-là, ni on n'en dira. J'ai le désir de me rendre dans cette contrée pour y faire visite à ce sultan et frotter mon visage sur la poussière de ses pieds bénis, afin que le roi le sache ». Cependant Mélik Chems-ed-dîn, ayant lu ce ghazel, pleura en dehors de toute mesure et éclata en approbations. Il convoqua une grande réunion, et l'on se livra aux danses rituelles sur la mesure de ce ghazel. En guise de remerciement, il envoya de nombreux présents au chéïkh Sa'dî. Finalement celui-ci, arrivé à Qonya, fut admis à l'honneur du baise-mains du maître, et fut regardé par les hommes avec un œil favorable.

223. On dit que Mélik Chems-ed-dîn était l'un des croyants du chéïkh Séïf-ed-dîn Bâkharzî [1] (que Dieu donne la tranquillité à son esprit !); après avoir transcrit ce ghazel, il l'envoya avec des cadeaux au chéïkh, pour voir ce qu'il dirait du mystère qui y est contenu. Tous les grands de la ville de Bokhârâ étaient présents au service du Chéïkh ; quand celui-ci eut lu la pièce de vers avec une parfaite tranquillité et en suivant le texte avec toute l'attention de son regard, il poussa un rugissement, devint hors de lui et manifesta des troubles; il déchira ses vêtements et cria tellement qu'on ne saurait compter ses cris. Puis il dit : « Bravo ! homme délicieux, bravo ! chevalier de la religion, bravo ! pôle du ciel et de la terre ! Vraiment, c'est un étrange souverain qui a fait son apparition dans le monde ! Vraiment, tous les chéïkhs des temps passés, possesseurs de révélations, étaient dans le regret de [ne pas connaître] un tel homme, et ils demandaient à Dieu de pouvoir atteindre à ce bonheur ! Cela ne leur fut pas accordé, mais réservé à la fin des temps ».

1. Sur ce mystique, élève de Nedjm-ed-dîn Kobrâ, qui était aussi poète, né à Bâkharz, canton situé entre Nichâpour et Hérât, dans le Khorasan, mort en 658 (1260), voir Barbier de Meynard, *Dictionnaire de la Perse*, P. 74, note 1 : Riza-Qouli-khan, *Medjma'el-Foséhâ*, t. I, p. 244 : Luṭf-'Ali-beg, *Atech-kèdè*, p. 67 (donne la date de 329 !) : Ḥamdullah Mustaufi, *Târîkh-i Gozîdè*, éd. Browne, p. 791.

C'est ainsi qu'il a dit :

« La fortune que le siècle passé a cherchée dans le rêve, a été poursuivie comme un objet perdu par les hommes des derniers temps ».

« O grand Dieu ! il faut se chausser de brodequins de fer, prendre en main un bâton de fer et partir à la recherche de ce grand personnage ; telle est ma recommandation à nos amis ; quiconque peut se mettre en route, possède la force corporelle et peut supporter le voyage, il faut qu'il parte, sans rien prétexter, pour aller visiter ce souverain, et acquérir cette faveur et cette miséricorde ; car Béhâ-ed-dîn Wéled, ses pères nobles et ses ancêtres illustres, sont de grands et considérables chéïkhs ; le grand véridique [Abou-Bekr] est l'ancêtre de leur race ; que la satisfaction du Dieu très Haut soit sur eux tous ! Quant à moi, je suis faible et vieux, je ne pourrais pas supporter la fatigue du voyage ; sinon, je partirais pour rendre visite à cette Majesté, en marchant sur la tête et non sur les pieds. »

Par hasard, le chéïkh Mozihhr ed-dîn, fils aîné du chéïkh, était présent à cette assemblée. Le Chéïkh, se tournant vers lui, lui dit : « O Mozhhir-ed-dîn, j'espère que tes yeux seront purifiés et illuminés par la vue bénie de cet objet, et que tu lui feras parvenir notre salut respectueux, s'il plaît à Dieu, unique et puissant ! »

Après la mort de son père, le chéïkh Mozhhir-ed-dîn partit pour l'Asie-Mineure. Ayant eu le bonheur de visiter le grand maître, il lui transmit le salut et l'expression du désir de son père, et manifesta de l'attachement pour lui. Il séjourna plusieurs années à Qonya, puis repartit pour Bokhârâ. On dit qu'un de ses enfants repose à Qonya.

On rapporte aussi que lorsque ce ghazel et la nouvelle de l'apparition de notre maître se répandirent dans le monde, les grands personnages de Bokhârâ, savants et chéïkhs, vinrent sans interruption en Asie-Mineure et y recherchaient l'occasion d'y faire visite à ce grand maître ; ils y trou-

vaient les pensées émises par cette mer [de science]; on dit qu'un jour vingt personnes, arrivées de Bokhârâ et de Samarqand, devinrent ses disciples et se retirèrent à Qonya.

224. Les excellents d'entre les compagnons ont, dit-on, raconté qu'un jour un grand savant était venu pour voir notre Maître. En guise d'épreuve, il lui adressa quelques questions, comme celles-ci : Peut-on dire de Dieu qu'il est une âme (*nafs*), ou non ? Car, si l'on peut dire qu'il est une âme, que signifie ce passage du Qorân : « Toute âme goûtera la mort ? [1] » Et s'il n'est pas permis d'employer absolument le mot d'âme en parlant de celui qui n'a pas de signe, pourquoi Jésus (sur lui le salut !) a-t-il dit : « Tu sais ce qui est dans mon âme, et je ne sais pas ce qui est dans la tienne ? [2] » Ces deux idées sont contradictoires. De même, s'il est permis d'appliquer le nom d'être à Dieu, pourquoi a-t-il dit lui-même [dans le Qorân] : « Tout être périra [3] » ? Notre Maître répondit : La signification des mots : *Je ne sais pas ce qui est dans la tienne*, est ceci : c'est-à-dire ce qui est dans ta science et ton au-delà; pour les gens d'examen (*kechf*), cela veut dire : dans ton mystère ; tu sais ce qu'il y a dans mon mystère, et le secret de mon secret, et je ne sais pas ce qu'il y a dans le tien. Les gens de cœur [les mystiques] disent : Cela signifie que tu sais ce qui émane de moi dans ce monde, et je ne sais pas le mystère de ce qui émanera de toi dans la vie future ; quant à l'expression d'*être* appliquée à Dieu, c'est autorisé, comme Dieu l'a dit lui-même [dans le Qorân] : « Dis : Quel être est plus grand en témoignage ? Réponds : C'est Dieu » ; c'est-à-dire : Dieu est plus grand [que les autres] dans le témoignage. « Dis : Dieu sera témoin entre moi et vous [4] », au jour de la résurrection. Dans le passage où il est dit : « Tout être périra », c'est-à-dire tout être créé périra, à l'exclusion du Créateur (soit-il exalté !), c'est-à-dire, si ce

1. *Qor.*, III, 182 ; XXI, 36 ; XXIX, 57.
2. *Qor.*, V, 116.
3. *Qor.*, XXVIII, 88.
4. *Qor.*, VI, 19.

n'est lui; et le principe, dans ce chapitre, c'est que l'exception s'applique à lui ; mais Dieu sait mieux la vérité ! » Au même moment ce savant devint un serviteur sincère, un disciple chercheur de vérité.

Une compagnie d'arabisants étaient venus le trouver, et toutes les maximes mystiques que le maître énonça ce jour-là étaient exprimées en langue arabe. Ses dernières paroles furent celles-ci : « L'homme est comme un vase, une écuelle; il est nécessaire de le laver extérieurement, encore plus intérieurement ; car si c'est un devoir obligatoire de nettoyer un extérieur, il est encore plus strict de nettoyer son intérieur, car la liqueur divine ne peut tomber que dans un vase pur; c'est pour cela que Dieu nous a ordonné de purifier le vase, car c'est à l'intérieur, non à l'extérieur, que le vin est contenu.

« *Nettoyez ma maison* [1] est l'explication de la pureté; c'est un trésor de lumière, quand même le talisman qui le garde serait de terre.

« Si le corps est l'asile de l'envie, [sache que] Dieu l'a bien purifié ».

« Toute personne, continua-t-il, dont la passion et le démon sont morts, qui est purifiée des mœurs blâmables, parvient à Dieu ; Dieu nous garde, qu'elle n'atteigne que la voie de Dieu; si elle sait qu'elle n'est pas arrivée jusqu'à Dieu, et si elle est arrivée à la voie de Dieu, elle s'égare loin de cette voie. »

225. Un jour, au service de notre maître, une personne dit : Tous les prophètes et les êtres privilégiés ont tremblé devant l'effroi de la mort et ses tourments. Notre maître répliqua : Dieu nous garde de leur sentiment ! Est-ce que les hommes savent ce qu'est la mort ? La mort, pour les mystiques, c'est la vue de la Vérité suprême ; comment fuiraient-ils devant cette vue ?

On rapporte qu'un jour, au milieu de son enseignement, le maître dit : « Les hommes s'imaginent que le péril

1. *Qor.*, II, 119.

signalé par ce passage du Qorân : « Ne vous jetez pas de vos propre mains dans le danger [1] », est de tomber d'une surface élevée; non pas, c'est celui d'écouter le discours d'un autre que ton directeur spirituel; or, du moment que Dieu ne permet pas d'écouter un autre discours, quand même il serait clair, s'occuper de vaines suggestions diaboliques est encore plus misérable, honteux et vain. » Puis il ajouta : « Le prophète appela une fois un de ses compagnons, plongé dans la prière; quand celle-ci fut terminée, ce compagnon se releva et vint. Moḥammed le blâma : Pourquoi viens-tu en retard ? lui dit-il. J'accomplissais la prière, répondit l'homme. Enfin, est-ce que je ne t'appelais pas ? reprit le prophète; les gens pieux ne peuvent supporter d'attendre ».

226. Notre maître, toutes les fois qu'arrivait le premier jour du mois de moḥarrem qui est le commencement de l'année arabe, récitait la prière suivante, au moment où l'on apercevait le croissant de la lune : « O grand Dieu, tu es l'Éternel dans le passé et dans l'avenir! Ceci est une année nouvelle ; je te demande d'y être protégé contre Satan le lapidé, et d'y être secouru contre cette âme concupiscente qui ordonne de faire le mal, de m'y occuper de choses qui me rapprochent de toi, d'éviter celles qui m'éloigneraient de toi. O Dieu ! ô clément, ô miséricordieux ! Au nom de ta pitié, ô magnanime et généreux ! »

Le roi des professeurs, le chéïkh Chems-ed-dîn de Mârdîn, raconte qu'un des amis avait une fois pris la fièvre ; il s'en vint trouver le maître et se plaignit de son indisposition. « Ecris ceci, dit le Maître, jette [ce papier] dans l'eau, et donne [celle-ci] au fiévreux, pour qu'il guérisse, par la grâce de Dieu ». Voici ce qu'il avait dicté : O Omm-Moldam [2] ! Si tu crois en Dieu, ne donne pas le mal de tête, ne gâte pas la bouche, ne dévore pas la chair, ne bois pas le sang, détourne-toi de moi et d'un tel, et va retrouver celui

1. *Qor.*, II, 191.
2. En arabe, « mère du fébricitant continu », nom donné à la fièvre; cf. Mohammed ben Yoûsouf Tabîb Hérawî, *Bahr el-Djéwâhir*, s. h. v.

qui associe d'autres dieux à Allah ; car moi je dis : Il n'y a de divinité qu'Allah, et Mohammed est son serviteur et son envoyé. » Quand le fébricitant but de cette eau, il fut guéri, par l'aide de Dieu.

On dit aussi qu'il écrivit sur trois gousses d'ail, ou si quelqu'un ne pouvait s'en accommoder, sur trois amandes, qu'il donna à manger au fébricitant, lequel fut guéri en trois jours, les mots suivants : *Adhân* (appel à la prière), *idhn* (permission), *pèsîn* (la dernière).

227. La gloire des saints, notre maître Sirâdj-ed-dîn, le récitateur du Méthnéwî, a rapporté que notre maître répétait constamment les trois vers suivants, et mentionnait le nom de Ḥosâm-ed-dîn ; il disait : « Apprenez-les par cœur, car je les conserve à titre de souvenir de mon chéïkh, le Séyyid Borhân-ed-dîn Moḥaqqiq de Tirmidh (miséricorde de Dieu sur lui !) :

« L'esprit a son origine dans la lumière du trône de Dieu, tandis que la poussière de la terre est le principe du corps humain.

« Le roi tout puissant a établi une harmonie entre eux pour qu'ils soient disposés à accepter le pacte et à supporter les misères.

« L'esprit est un exilé, tandis que le corps est dans sa propre patrie : aie donc pitié d'un étranger atteint de nostalgie qui est bien éloigné de sa demeure !

Cependant il éprouvait des troubles et disait :

« Si un homme à la tête troublée joue du menton, dis-lui : Continue : Il n'est pas possible de trouver une bien aimée plus subtile que cela.

Notre maître, étant un jour sorti par la porte du Marché aux chevaux en compagnie de quelques amis, se rendait en pèlerinage au tombeau du Sultan des savants, Béhâ-ed-dîn Wéled (que Dieu soit satisfait de lui !). Ils aperçurent une foule considérable qui criait après un individu, et dans cette foule il y avait quelques jeunes gens qui couraient en pous-

sant des exclamations : On châtie quelqu'un pour le compte de Dieu; que notre maître intercède pour lui, car c'est un tout jeune Grec. Qu'a-t-il fait? dit le maître. On lui répondit : Il a tué quelqu'un : on lui applique la peine du talion. Il s'avança aussitôt; les bourreaux et les hommes de police le saluèrent et se tinrent à distance. Il revêtit alors le coupable de son manteau béni. Le préfet de police fit un rapport au sultan, qui répondit : Notre maître est le juge; car, s'il intervenait pour toute une ville, cela lui serait possible [1]; tout lui est dévoué, si Grec que soit un meurtrier. Cependant les compagnons emmenèrent le jeune homme au bain, puis ils le conduisirent au collège pour qu'il prononçât l'acte de foi entre les mains du maître et devînt musulman; en même temps on pratiqua sur lui la circoncision; on commença un grand concert. Quel est ton nom? dit le maître. Thiryanos, répondit le jeune homme. Dorénavant, dit Djélâl-ed-dîn, on t'appellera 'Alâ-ed-dîn Thiryanos. En fin de compte, cet individu, par la bénédiction du regard favorable et vivifiant du maître, parvint à un tel rang que les grands chéïkhs et les meilleurs savants restèrent stupéfaits de ses connaissances et de sa conduite, et étonnés de ses saillies et de ses plaisanteries; à telles enseignes qu'un jour le maître lui demanda : Ces prêtres, ces excellents chrétiens (que Dieu les guide!), que disent-ils de la réalité de Jésus (sur lui le salut!)? Ils disent, répondit-il, qu'il est Dieu. Dorénavant, répliqua le maître, dis-leur que notre Moḥammed est encore plus Dieu! Encore plus Dieu!

Un groupe de jurisconsultes calomnia un jour 'Alâ-ed-dîn Thiryanos auprès du roi des qâḍis, Sirâdj-ed-dîn Ormawî, en l'accusant d'affirmer avec insistance que notre maître était Dieu : « Ce n'est pas permis, dirent-ils, dans la loi canonique du prophète; que disons-nous! c'est une impiété. » On envoya quelques huissiers [2] et on le fit comparaître. Le qâḍi lui dit : Est-ce toi qui appelles notre maître Dieu? Pas du tout! s'écria

4. *Mî rèsèd-èch.*
5. *Moḥẓir.*

'Alâ-ed-dîn, Dieu m'en garde! Je dis que notre maître est celui qui fait venir Dieu [1]; ne vois-tu pas ce qu'il a fait de moi? J'étais un infidèle entêté et fort éloigné [de la vérité]; il m'a communiqué la gnose, il a fait de moi un savant; il m'a donné la raison et m'a fait connaître Dieu; il m'a conduit de l'articulation du nom de Dieu, simple imitation, à la connaissance véritable de l'Être suprême, approfondissement de la vérité. Celui qui se connaît lui même connaît son Seigneur : ce proverbe est devenu la monnaie de mon existence; tant que quelqu'un n'est pas devenu divin dans son âme, il ne peut connaître Dieu : ceci est une preuve décisive.

« Du moment qu'une personne, sans l'aide de la raison, ne connaît pas la raison avec certitude, comprends par là qui est celui qui connaît Dieu.

« Un grammairien connaît un grammairien, un jurisconsulte un légiste; jamais un ignorant ne connaît un savant, pas plus qu'un aveugle ne voit le soleil; un homme sans Dieu ne peut rien faire de divin, car il a été dit : Fais sortir mes attributs vers ma création. Le service de notre maître, par sa conversation et son éducation, fait d'un ignorant un savant, il le rend jurisconsulte, grammairien et logicien; l'ignorant est transformé par son rayonnement. De même, la société de notre maître, par son souffle béni, rend l'ignorant savant, mystique, raisonnable; l'homme raisonnable, il le rend amoureux [de la divinité]; bien mieux! il en fait quelque chose que personne ne peut devenir. Enfin, ne voyez-vous pas que, dans la science de l'alchimie, un grain de pierre philosophale transforme en or pur du cuivre oxydé, et change sa nature antérieure? Il n'y a rien d'étonnant et d'étrange à ce qu'un homme divin, qui a été changé de sa nature antérieure, a été délivré de son ipséité, a été transformé par la lumière de Dieu, transmute en or le cuivre de son existence, l'illumine et lui fasse atteindre la mer qualifiée

1. *Khodâ-sâz.*

par ces mots : C'est à Dieu que retourne toute chose. » Tous les savants et les jurisconsultes restèrent honteux et confus. 'Alâ-ed-dîn Thiryanos alla raconter cette aventure au maître qui répliqua en souriant : Il aurait fallu dire au qâḍi : Malheur à toi si tu ne deviens pas Dieu!

Une réunion de çoûfîs, ayant entouré le même Thiryanos, le blamèrent en ces termes : Pourquoi dis-tu que notre maître est Dieu? Parce que, répondit-il, je n'ai pas trouvé de nom plus élevé; s'il y avait eu une autre appellation, je l'aurais employée.

« J'ai honte de l'amour, de l'appeler « espèce humaine » ; je crains Dieu, en disant que celui-ci est Dieu.

Dans la voie des chercheurs de vérité, ceux-ci tiennent pour autorisée toute expression dont se sert le disciple sincère pour désigner son directeur spirituel ; ils ne l'en reprennent pas.

228. Akhî-Aḥmed était un des personnages considérés de l'époque. Un jour il aurait dit à 'Alâ-ed-dîn : J'ai lu toute une charge de bête de somme en fait de livres; je n'ai pas vu que les concerts y fussent autorisés, et je n'ai pas entendu parler d'une permission qu'on en aurait donnée. Sur quelle preuve pouvez-vous supporter cette innovation? — Mon frère, répondit 'Alâ-ed-dîn, a lu à la manière d'un âne [1]; c'est pour cela qu'il ne savait pas que, grâce à Dieu, j'ai lu à la façon de Jésus et je suis parvenu à connaître le mystère qui y est renfermé.

'Alâ-ed-dîn, a raconté le chéïkh Maḥmoûd le charpentier, demanda un jour à notre maître : « Pendant l'hiver, est-il permis de se frotter la plante du pied ? » Cela vous est permis, répondit le maître. Le même posa encore la question suivante : Ce que disent ordinairement les gens, à savoir que le bord du brasero est le lieu des hommes, qu'est-ce que

1 Jeu de mots sur *khar-wâr* « charge de bête de somme » et « à la manière d'un âne ».

cela veut dire ? Cela veut dire, répondit le maître, que ceux qui ont travaillé pendant l'été et amassé des provisions resteront tranquillement au bord du brasero, et s'y reposeront; celui qui, par paresse, est resté assis et n'a pas travaillé, n'a pas fait agir son pied et sa main dans la limite du possible, n'a pas fait d'effort personnel, restera, dans les calamités de l'hiver, infortuné et frustré ; il n'atteindra pas le bord du brasero. Il en est de même pour le monde d'ici-bas et celui de la vie future. Une indication suffit à l'intelligent!

229. La gloire des hommes pieux, le chéïkh Maḥmoûd le charpentier (miséricorde de Dieu sur lui!) a raconté qu'un jour notre maître, tournant son visage béni vers les amis, dit : « Hélas! les habitants de Qonya sont fatigués de nos concerts agréables, et ils médisent de nous sournoisement ; ils n'admettent pas ces plaisirs que nous nous accordons, et ils se montrent ingrats envers Dieu, comme les habitants de Saba. Il me vient aux oreilles qu'ils nous couvrent d'opprobre. Cependant le Maître du jour du jugement, en punition de leur ingratitude et de leur désobéissance, versera sur eux de tels chagrins et de telles détresses qu'ils en deviendront tous désespérés et misérables; finalement, ils abandonneront leur famille et leurs effets, ils quitteront leur patrie ; leurs propriétés, leurs villages seront ruinés entre les mains des exploiteurs; la plupart des riches et des fils de gens aisés de cette contrée périront de maladie et de misère. Toutefois, lorsqu'ils se repentiront enfin et demanderont pardon, ils exalteront nos enfants et nos successeurs avec une confiance parfaite ; par la grâce du Créateur très Haut, la ville de Qonya refleurira, et les gens de cette époque seront des amateurs de concert et des hommes de goût; le monde de l'amour embrassera l'univers entier, et tous les hommes deviendront amoureux de notre parole ; la grandeur de cette famille progressera rapidement, la volonté de Dieu prendra le dessus. Nos amis seront supérieurs aux [autres] mortels, tant en paroles qu'en situation. Le mystère contenu dans ce passage : « Ils

n'embrassent, de sa science, que ce qu'il permet[1] » sera compris des favorisés, s'il plaît à Dieu Très-Haut ! »

230. On raconte qu'un jour notre maître était allé rendre visite au chéïkh des chéïkhs, au roi des traditionnistes, le chéïkh Çadr-ed-dîn [Qoniéwî] (miséricorde de Dieu sur lui!). Ce chéïkh, après l'avoir reçu avec des honneurs parfaits, s'était assis à l'extrémité d'un tapis de prière, en face de lui, après avoir replié les genoux sous lui comme marque de politesse ; il l'observait ; pendant quelque temps ils se plongèrent dans la mer de tranquillité pleine de lumière, et y nagèrent. Un derviche, qui, après être demeuré auprès du chéïkh en qualité de secrétaire, avait visité plusieurs fois la Ka'ba et avait fréquenté les chéïkhs du quart habitable [de la terre], et qu'on appelait du nom de Ḥâdji Kâchî, posa la question suivante à notre maître : « Qu'est-ce que la pauvreté ? » Il ne répondit rien. Le chéïkh fut excessivement fâché [de cette question. Le derviche] la répéta jusqu'à trois fois, sans que le maître dît quoi que ce soit. Cependant celui-ci se leva et partit. Le chéïkh l'accompagna jusqu'à la porte extérieure, revint, et dans son extrême colère, apostropha le derviche en ces termes : « O vieux profane ! oiseau de malheur ! Était-ce le moment et le lieu de questionner et de parler, de commettre une telle impolitesse? Cependant, il a répondu comme il fallait à ta demande ; toi, le peu avisé, reprends ta place, car tu as reçu un coup du monde de l'au-delà. » Le pauvre Ḥâdji Kâchî s'écria : Quelle est donc cette réponse qu'il m'a donnée? » — « Celle-ci, reprit le chéïkh : « Quand le pauvre connaît Dieu, sa langue est embarrassée ». C'est-à-dire : Le derviche parfait est celui qui, en présence des saints, ne dit rien, ni par la langue, ni par le cœur ; en d'autres termes, lorsque la pauvreté est parfaite, c'est alors Dieu même. » C'est ainsi que le poète a dit :

« C'est une faute de parler en présence des voyants, car c'est une preuve de notre insouciance et de notre imperfection.

1. *Qor.*, II, 256.

« Se taire en présence du voyant, est plus avantageux pour toi : c'est pour cela que le Qorân a dit : Taisez-vous [1] !

Après le troisième jour, des voleurs le massacrèrent sur la route de son jardin et lui enlevèrent tout ce qu'il possédait (Dieu nous garde de leur violence et de leurs attaques !)

231. Un derviche demanda à notre maître : Qui est le vrai mystique ? Il répondit : Le mystique est une personne dont aucun désagrément ne peut troubler le tempérament pur ; car on a dit : Celui qui sait ne change pas. Tout trouble qui l'atteint devient pur. C'est ainsi que le poète a dit :

« O mon âme ! comment des fétus de paille seraient-ils immobiles dans l'eau courante ?
« Dans l'âme et l'esprit, ô mon âme ! comment la haine trouverait-elle sa demeure ? »

232. Un cher [compagnon] a raconté que notre maître, ayant demandé aux amis un encrier et une plume de roseau, écrivit une grosse ligne d'écriture sur le mur du collège, et qu'elle se lisait ainsi : S'abstenir de la nourriture spirituelle est interdit. Mais Dieu sait mieux la vérité !

Il ordonna également d'écrire, sur la page d'un livre : « La preuve du plaisir de l'objet aimé, ce sont les larmes de l'amant, et cela, c'est le miracle des prophètes (sur eux le salut !) »

« Reste dans l'amour de celui qui te tient dans son amour, recherche celui qui te tient dans sa recherche ».

233. Un jour, en commentant ce verset du Qorân : « Celui qui m'a créé est celui qui me dirige [2] », il disait : « Il m'a créé pour le servir, il me dirige vers les coutumes du service ; « tes allées et venues parmi ceux qui se prosternent [3], » dans les reins des pères, disait-il, les langues des fils et les matrices des mères ».

Fakhr-ed-dîn Adîb, l'un des meilleurs compagnons, nous

1. *Qor.*, XLVI, 28.
2. *Qor.*, XXVI, 78.
3. *Qor.*, XXVI, 219.

a rapporté qu'un jour le maître, au milieu d'une assemblée considérable, commentait ce *ḥadîth* du prophète : « Je n'ai vu Dieu que sous un vêtement rouge ». Personne ne pouvait souffler mot : tous étaient troublés par ses explications. D'après une autre version, ce serait ce *ḥadîth* : « Je n'ai vu mon Seigneur que dans une tunique rouge ». Pris de trouble, il récita ce *ghazèl* :

« Il y a, au milieu des poils rouges [de la tunique], une lumière plus haute que les yeux, plus haute que l'esprit.

« Si tu veux t'en coudre une pareille, lève-toi et déchire le voile de la passion [qui te la cache].

« Cet esprit subtil est devenu une forme corporelle, avec ses sourcils, ses yeux, sa couleur brune.

« Le Dieu inexplicable a pris la forme du prophète élu.

« Cette forme est la disparition de la forme ; ses yeux de narcisse semblent le jour de la résurrection.

« Toutes les fois qu'elle regardait la création, cent portes étaient ouvertes par Dieu.

« Lorsque la forme corporelle de l'Élu disparut, le monde commença [à dire] : Allah est plus grand ! »

En rêve, dit-il, se vêtir d'un vêtement rouge, ou voir du rouge, c'est le plaisir et la joie ; le vert désigne l'ascétisme, le blanc la crainte de Dieu ; le bleu et le noir, c'est le deuil et le chagrin. Mais Dieu sait mieux la vérité !

Le maître, un jour, dans une réunion présidée par le Perwâné, en présence des chefs religieux et des grands de la communauté, dit au milieu de ses exhortations mystiques : « Dieu existe pour celui qui considère son œuvre, il est inexistant pour celui qui considère son essence. Quand on se dirige vers lui, on n'arrive qu'à un autre que lui ; quand on patiente, on arrive à lui. Dieu est plus évident que le soleil ; celui qui cherche une explication après l'avoir vu, marche à sa perte.

« Celui qui cherche une preuve de l'existence de Dieu, souffre un dommage ; il est aveugle et avili.

« Celui qui n'a pas de but, n'a pas d'existence; s'il en a une, ce ne peut être que pour être châtié. Le dévot aime servir et adorer; le mystique aime celui qu'il sert. Le dévot est un blessé, le mystique un chirurgien ».

On dit qu'une fois on parlait du concert en présence du maître (que Dieu nous sanctifie par son saint mystère!) : Acquiers d'abord, dit-il, la capacité du concert; ensuite livres-y toi. Hier, je me suis mis du sucre dans le nez, qui n'a rien senti, parce qu'il n'y était pas préparé.

« Il te faut d'abord la préparation au paradis, pour qu'une vie [nouvelle] naisse pour toi de ce lieu de délices.

« Si tu vas dans une mine sans préparation, tu n'en emporteras pas un seul grain ».

« Si tu ne veux pas te rendre sous la terre, enfuis-toi dans la lumière, car elle ne pénètre pas sous le sol.

« Si tu veux la lumière, sois-y préparé ; si tu veux les houris, sois plus pur qu'elles.

« Tant que tu n'auras pas le cœur pur comme Gabriel, d'où trouveras-tu le chemin qui mène aux hommes ?

« Que je sois mort et que Dieu me regarde, c'est mieux qu'un vivant qui ne me regarderait pas ».

234. Continuellement, dit-on, notre maître faisait la prière suivante : « O amis! que Dieu vous protège contre le destin évident! » Les amis lui demandèrent ce qu'il entendait par là. Il répondit : Ce que j'appelle un destin évident, c'est la société des étrangers et des profanes; ô grand Dieu ! la société est une chose puissante. Le prophète a dit : « Ne fréquentez que les gens de votre espèce ». De même le poète a dit :

« Hélas ! un ami qui ne serait pas de la même classe ! Hélas ! ô grands, cherchez un bon compagnon.

« Si tu ne recherches pas les services des gens de même espèce, tu seras, comme l'ours, dans la gueule du dragon [1] ? »

1. Allusion à l'histoire de l'*Ours et l'amateur des jardins*, telle qu'elle est racontée dans le Methnéwî, livre II, p. 144 et suivantes de l'édition de Bombay, 1286 hég.

Il ajouta : « Dans cet ordre d'idées, mon maître, le sultan des pauvres, Chems-ed-dîn Tébrîzî (que Dieu magnifie sa mention!) a dit : Le signe du disciple agréé, c'est qu'il ne puisse absolument pas causer avec un étranger ; et si tout à coup, par hasard, il se produit une conversation de ce genre, qu'il reste assis comme l'hypocrite à la mosquée, l'enfant à l'école, le prisonnier en prison.

235. Un jour, il énonçait des instructions mystiques dans le collège, en présence des grands de la ville; il dit : Jamais je n'ai été joyeux d'une mauvaise intention, ni rendu présomptueux par un équivalent.

« Si même la détresse me frottait l'oreille au point d'en mourir, je ne vendrais pas cette liberté pour l'esclavage.

J'ai renoncé au goût de l'avidité : voici, il y a quarante ans que le contentement de peu est mon viatique, la pauvreté mon métier.

« Dieu m'en garde! Dans mon cœur il n'y a pas d'avidité, il y a tout un monde qui provient du contentement de peu.

« Tant qu'il me donnera du petit lait, je ne désirerai pas le miel, car tout bienfait a un souci qui y est joint. »

Puis il ajouta : Toute perfection, toute beauté émet des prétentions, soit en acte, soit en paroles ; elle a un orgueil et un dédain en proportion de sa situation, elle dit : Je suis la vérité! Dans cette situation, ceux qui sont menteurs s'en vont rejoindre Pharaon et sa clique ; mais les sincères, les chers, non, car un jour ils relèveront la tête, par suite de leur prétention à cette perfection, pour autant que la vérité de leur caractère divin sera vérifiée pour les mortels.

« Ce moi-là est suivi de la malédiction de Dieu ; ce moi-ci, ô ami! amène sa miséricorde.

« Dieu pardonne à cet acte de fidélité ; mais cet autre acte a derrière lui la malédiction. »

236. Un jour, notre maître s'était échauffé à exposer les connaissances mystiques et à dévoiler les mystères des subtilités, ainsi qu'en expliquant la biographie de [Ḥoséïn ben] Mançoûr Ḥallâdj (que Dieu sanctifie son mystère !). Le motif, disait-il, pour lequel Mançoûr fut porté au gibet, c'est qu'un jour il dit : « Si j'avais trouvé Moḥammed, j'aurais sur lui une créance [à recouvrer]. Pourquoi, lorsque dans la nuit de l'Ascension, il est parvenu jusqu'auprès du Maître glorieux, a-t-il demandé seulement les croyants de sa communauté ? Pourquoi n'a-t-il pas demandé tout le monde? Pourquoi n'a-t-il pas dit : Donne-les moi tous ? Il n'a demandé que ces mêmes croyants ». Immédiatement l'Élu de Dieu (sur lui le salut !) se manifesta devant lui dans sa réalité corporelle et entra par la porte en disant : « Voici, je suis venu ; si tu dois me réclamer une créance, prends-la ». Et il ajouta : « Ce que nous demandons, nous le demandons sur l'ordre de Dieu ; notre cœur est la demeure de cet ordre ; il a été purifié et innocenté de ce qui est hors de sa volonté et de son ordre : s'il m'avait dit : Demande-les tous, je les aurais demandés tous ; mais il n'a pas dit : *tous*, il a dit : *les vrais croyants* ». Mançoûr souleva son turban en disant : « C'est-à-dire, je continue à être ton créancier ». Il dit : « Je n'admets que la tête avec le turban ».

Jusqu'au lendemain cette affaire eut lieu, et cela fut le prétexte. Le saint, au haut du gibet, disait : « Je sais d'où cela me vient, et à la demande de qui ; je ne me détournerai pas de sa demande ». Tout de même, il joua sa tête et ne détourna pas son visage de ce mystère du monde. En effet, jamais les amants sincères ne détournent la tête des ordres des grands pontifes de la religion et des connaisseurs des mystères certains. Le mystique est la mine de la science de Dieu ; il allaite les esprits des élèves, en personne ; [il est] les pages du mystère du Seigneur des Mondes, par son esprit connaisseur ; quand même il serait un Bédouin et un sauvage, il est [néanmoins] la mine de la raison et de la politesse ».

237. Un jour, il se promenait dans le parvis du collège, et disait : « Au nom de Dieu, celui qui s'attache à lui ne peut être vaincu, celui qui se confie en lui ne saurait perdre ; au nom de Dieu, pour ma résipiscence ; au nom de Dieu, pour la joie de mon cœur, pour mon ivresse et ma reconnaissance ».

238. Le roi des lieutenants, le saint de Dieu sur la terre, le chéïkh Maulà el-Kâbî (miséricorde de Dieu sur lui!) qui était un des grands amis et des champions valeureux dans le royaume des Dànichmendides, a rapporté ceci : Un jour nous nous trouvâmes dans le collège du maître en compagnie de Chems-ed-dîn de Màrdîn, au moment de la prière du matin ; les plus chers compagnons demandèrent que notre maître remplît les fonctions d'imam pendant la prière, car celui qui prie derrière un imam craignant Dieu, c'est comme s'il priait derrière un prophète. Il accepta. On récita tant de *wird* étranges et de prières merveilleuses qu'aucun chéïkh n'en avait formulé de pareils. De ce nombre, j'ai conservé la mémoire des dix paroles suivantes :

« Je suis préparé à toute terreur (il n'y a de divinité que Dieu!), à tout souci et à tout chagrin (ce que Dieu veut!), à tout délice (louange à Dieu!), à tout relâchement (grâces à Dieu!), à toute merveille (qu'il soit exalté!), à tout péché (j'en demande pardon à Dieu!), à toute gêne (Dieu me suffit!), à tout arrêt et décret du destin (je m'en remets à Dieu!), à toute calamité (nous appartenons à Dieu et nous retournerons à lui!), à toute obéissance et à toute désobéissance (il n'y a de force et de puissance qu'en Dieu, l'élevé, l'immense)! »

239. Le même personnage a dit : Continuellement, après avoir accompli l'obligation de la prière matinale, il récitait cette invocation avec effort : « O grand Dieu ! mets-moi une lumière dans mon cœur, une lumière dans mon tombeau, une lumière dans mon ouïe, une lumière dans ma vue, une lumière dans mes cheveux, une lumière dans ma peau, une lumière dans ma chair, une lumière dans mon sang,

une lumière dans mes os, une lumière devant moi, une lumière derrière moi, une lumière sous moi, une lumière au dessus de moi, une lumière à ma droite et une lumière à ma gauche ! O grand Dieu, augmente ma lumière, donne-moi une lumière, fais-moi lumière, ô lumière de la lumière, par ta miséricorde, ô le plus miséricordieux des êtres! »

240. Les compagnons de la spéculation philosophique, les frères des exemples ont raconté que du temps de notre maître, dans la ville de Qonya, il y avait une femme, sainte et parfaite; on l'appelait, comme il est bien connu, Fakhr-en-Nisâ « la gloire des femmes » (que Dieu soit satisfait d'elle !). C'était une dame pieuse et sincère; elle était la Râbi'a ['Adawiyya) de son temps. Les grands de ce monde, les mystiques qui vivent par le cœur étaient amoureux d'elle et confiants en elle. Elle était parfaite, et elle accomplit des miracles évidents hors de toute limite. Jamais elle ne pouvait se passer de notre maître ; et lui aussi se rendait chez elle, parfois, pour lui faire visite. Les amoureux de Fakhr-en-Nisâ insistaient pour qu'elle partît pour le pèlerinage; elle-même ressentait un appel secret pour l'accomplissement de ce rite. Elle dit : « Attendez que je consulte notre maître, car il ne m'est pas possible de me mettre en mouvement sans son autorisation et son ordre; je ferai tout ce qu'il m'ordonnera ». Elle se leva et partit pour lui rendre visite. Avant qu'elle eût commencé à parler, notre maître prononça ces mots : « C'est une intention excessivement bonne, et un voyage béni; il est à espérer que nous y serons ensemble ». Elle inclina la tête et ne dit [plus] rien. Les amis restèrent stupéfaits en se demandant comment était la situation, et qu'est-ce qui s'était passé entre eux. Cette nuit-là, Fakhr-en-Nisâ resta dans la maison de notre maître, où ils conversèrent. Après minuit, le Seigneur monta sur le toit en terrasse du collège, et s'y occupa de prières surérogatoires. Après avoir terminé la prière de minuit, il poussa d'énormes rugissements, et manifesta des troubles ; en même temps il faisait signe, par la fenêtre de

la terrasse, que Fakhr-en-Nisâ y montât aussi. Quand celle-ci fut montée à son tour, il lui dit : Regarde en haut, car ton but est présent. Elle vit la Ka'ba vénérée faire au dessus de notre maître des tournées rituelles et des cercles, visiblement, avec certitude, sans doute ni supposition. La pauvre Fakhr-en-Nisâ poussa un sanglot; une extase, une stupéfaction étonnante s'étaient produites chez elle. Au bout de quelque temps, quand elle revint à elle, elle inclina la tête et renonça totalement à son projet. Immédiatement le grand maître d'Asie-Mineure récita ce beau *ghazel* :

« La Ka'ba fait des tournées rituelles au bout de la rue d'une seule idole ; quelle idole est-ce donc, ô Dieu, ce malheur, cette calamité ?

« En sa présence, la lune intacte n'est plus qu'un disque brisé raccommodé ; sur son sucre (ses lèvres) les plantes (les poils) sont comme une mouche, une gêne.

« Tous les rois de la voie religieuse, tous les anges fidèles se prosternent en clamant : O idole, pour l'amour de Dieu, une miséricorde !

« Les habitants de mille mers couvertes d'écume sont l'écale qui renferme la perle de l'amour ; du côté de l'honneur et de la gloire, il y a une pensée extrêmement haute !

« Elle est son paradis, ses houris, sa joie, son plaisir et ses fêtes ; dans le bouillonnement de sa lumière, un immense soupir est un verset [du Qorân].

« Écoute cette allocution, sois d'accord pour la réponse ; une molécule pour le soleil est devenue la compagne d'une idole !

« O Tébrizî de miséricorde, soleil de mille générosités, le discours est devenu semblable à une cruche pleine de vin ; portons-la sans fin ».

241. Le jurisconsulte Sirâdj-ed-dîn Tatari (miséricorde de Dieu sur lui !), raconte-t-on, qui était un des grands amis, a rapporté ceci : « Un jour notre maître me dit : Sois prêt, car cette nuit je te prendrai à côté de moi. » Cependant, à la suite de la joie qu'il ressentit, il donna aux amis et aux pauvres tous les vêtements dont il était revêtu. « Lorsque la

nuit vint, continua-t-il, je disposai gracieusement des vêtements de nuit, dans l'espérance que le maître viendrait un instant se reposer, car, à la suite des grandes dévotions de nuit et des concerts de jour, ainsi que de ne pas manger, son corps béni était devenu aussi maigre que le bord d'une coupe. Tout à coup il arriva et dit : « O Sirâdj-ed-dîn, toi, entre avec tes vêtements de nuit ». J'entrai, et jusqu'au point du jour je me roulai tout éveillé, dans l'espoir qu'il viendrait. Je le vis occupé à la prière; cela traîna longtemps. Je lui criai : « O sultan de la religion, ne te reposeras-tu pas un instant? Le matin est proche, et moi je suis mort dans l'attente de votre Seigneurie ». Il répondit : « O Sirâdj-ed-dîn, si nous nous laissions aller au sommeil, qui remédierait à tous ces infortunés endormis [que sont les mortels]? Je les ai tous pris à ma charge afin de les demander à Dieu et de les faire parvenir à la perfection, de les délivrer des suites des châtiments et de leur faire atteindre les degrés ascendents du paradis, s'il plaît au Dieu unique! » Et il dit le *ghazel* suivant :

« Si tu n'as pas fait d'affaires et si tu as fait faillite au bien, viens à nous, car nous avons traité les affaires de cent mille personnes comme toi.

Lorsque Sirâdj-ed-dîn porta cette nouvelle à la connaissance des amis, ceux-ci se prosternèrent et dirent tous des actions de grâce.

Sultan Wéled nous a dit : L'un des amis vint se plaindre à mon père et lui apprendre que des savants lui avaient demandé pourquoi ils appelaient le Methnéwî un Qorân, et qu'il leur avait répondu que c'était le commentaire du Qorân. Mon père resta un instant silencieux, puis il s'écria : « Chien! pourquoi ne le serait-il pas? misérable! pourquoi non? Il n'est pas question des lumières des mystères divins dans les caractères des lettres des prophètes et des saints; la parole de Dieu, qui sourd de leur cœur pur, coule dans le ruisseau de leur langue.

« Certes, la parole est dans le cœur; la langue n'est qu'un guide pour le discours.

« Tantôt c'est en syriaque qu'elle s'exprime, tantôt au moyen des sept lectures du Qorân; tantôt en hébreu, tantôt en arabe.

« Si tu es comme ceci et comme cela, ô âme de mon âme! donne tes ordres dans la langue que tu voudras, ô Chosroès qui a les lèvres de Chîrîn!

Lorsque cette explication, sortie de cette bouche du voyant, parvint à l'oreille de ces savants, ils s'occupèrent tous de préparer les moyens d'excuser leur sottise et leur ignorance; ils demandèrent pardon et entrèrent dans la filière des amis.

242. Un jour notre maître se tenait debout au bord du fossé de la forteresse. Quelques jurisconsultes, sortant du collège de Qaraṭâï [1], l'interrogèrent, par manière d'épreuve, en ces termes : « De quelle couleur était le chien des compagnons de la caverne? » — « Il était jaune, répondit-il, car il était un amoureux [mystique], et la couleur des amoureux, c'est toujours le jaune, comme la mienne ». Ils baissèrent la tête et devinrent ses disciples.

Des narrateurs dignes de confiance ont rapporté qu'une nuit Mo'în-ed-dîn, le Perwâné, avait offert au maître un grand concert, où les grands personnages étaient réunis. Une fois le concert terminé l'assistance soupa et se dispersa. Le maître ne toucha pas aux mets du bout du doigt. Le Perwâné, brûlé d'un feu intérieur, était dévoré par la flamme qui s'exhalait du maître : il était comme un papillon qui se brûle à la flamme d'une bougie. Il ordonna de mettre, dans un bol de porcelaine, du julep préparé au vin aigri et de l'apporter; il prit le bol en main et le présenta au maître, dans l'espoir qu'il en prendrait une cuillerée; il lui disait à chaque instant : « Cette boisson est autorisée ». Cependant le maître

1. Sur ce collège, qui existe encore à Qonya et qui a été bâti en 649 (1251) sous le règne d''Izz-ed-dîn Kaï-Kâoûs II. voir Cl. Huart, *Épigraphie arabe d'Asie-Mineure*, p. 62-64, inscriptions nos 34 et 35.

prenait la cuiller, l'approchait de sa bouche et la remettait dans le bol et cela à plusieurs reprises ; entre temps, il disait des pensées mystiques, et en présence du Perwânè il pleurait comme un cierge qui coule. Ce flux et ce reflux durèrent jusque près de l'aurore. Finalement, saisissant sa barbe, il dit : O Moʿîn-ed-dîn ! N'as-tu pas honte de ma barbe, que tu m'obliges à une telle démarche?

« Le gras et le doux paraissent purs et agréables; une nuit s'est passée, ils ont été souillés par toi.

« Le doux et le gras proviennent d'une nourriture qui dévore l'esprit, pour qu'il te pousse des ailes et que tu puisses prendre ton essor.

Tous les amis poussèrent des cris ; le maître se releva et recommença le concert. Les chers amis nous ont dit que quand il eut terminé la danse, il sortit, se rendit au bain, et s'installa pendant sept jours et sept nuits dans le réservoir ; personne n'eut le courage de quitter la salle d'eau froide pour pénétrer à l'intérieur ; les compagnons restèrent sans force par suite de leurs pleurs et de leurs cris : « Quelle mortification ! quelle peine ! » se disaient-ils. D'un commun accord, ils s'adressèrent à Sultân Wéled, pour délivrer son père de cette absorption. Celui-ci était dans une extase telle que l'a décrite le prophète : « Moment où ni archange, ni prophète chargé de mission ne pouvaient me contenir ». Sulṭân Wéled seul pouvait intervenir. Il entra dans le bain et vint gémir auprès du réservoir : le maître montra sa tête par la fenêtre de ce local et dit : O Béhâ-ed-dîn, qu'y a-t-il ? Les amis désirent-ils me voir? Sultan Wéled, s'inclinant, se prosterna devant le maître et gémit, que dis-je ! il grandissait. Les amis firent des démonstrations de joie, et donnèrent leurs *férédjés* aux récitants. Le maître sortit, et partit dans la direction du collège, suivi d'une foule considérable ; il disait ce vers :

« L'Univers a été échauffé par mon visage qui est comme du feu ; ne pleure pas, comme des enfants, sur cette apparence de bain chaud.

Quand il fut rentré au collège, il recommença le concert, et cela dura pendant quarante jours.

Le chef des moines du couvent de Platon, un de leurs grands docteurs, était un vieillard versé dans les sciences ; on venait chercher la science auprès de lui de Constantinople, du pays des Francs, de Sîs, du Djânik [1] et d'autres endroits ; on apprenait de lui les règles des jugements. Voici ce qu'il a raconté : Un jour, le maître était venu au couvent de Platon, qui est sur le flanc de la montagne ; il entra dans la caverne où sourd une eau froide ; il pénétra jusqu'au fond, tandis que moi, resté au dehors, j'observais, pour voir ce qu'il allait faire. Il resta dans l'eau froide pendant sept jours et sept nuits ; puis il en sortit en manifestant des troubles et partit. En vérité, il n'y avait pas dans son corps la moindre trace de changement. Puis le moine jura que ce qu'il avait lu au sujet du Messie, ce qu'il avait appris en parcourant les livres d'Abraham et de Moïse, ce qu'il avait vu dans les anciens traités d'histoire relativement à la grandeur de l'action des prophètes, se retrouvait chez notre maître, et même davantage. Celui-ci l'a même dit dans ses poésies mystiques :

« O toi qui es anéanti dans l'amour, tu es une âme, et quelque chose de plus ; ô toi qui as ce pli, tu es cela et quelque chose de plus.

243. Un jour, notre maître Chems-ed-dîn Tébrîzî (que Dieu magnifie son souvenir!) dit, dans la mosquée bénie : « Celui qui veut voir les prophètes, qu'il regarde notre maître [Djélâl-ed-dîn], car il a les mœurs des prophètes, de ceux à qui venait la révélation, non des songes et des suggestions ; le caractère des prophètes est la pureté du cœur, et d'être lié par la satisfaction des hommes de Dieu. Maintenant, le paradis, c'est quand le maître est satisfait ; l'enfer, c'est quand il est en colère. C'est lui qui est la clef du para-

1. Province d'Asie-Mineure dont Samsoun (Amisus) est la capitale.

dis : va, et vois-le, si tu veux connaître la [vraie] signification de cet adage : « Les savants sont les héritiers des prophètes ». Une chose que je ne commente pas, [c'est que] si je restais sans chéïkh, je ne resterais pas [vivant]. Mille miséricordes sur ton esprit! Que le Dieu Très Haut donne une longue vie à notre maître! O Seigneur, accorde nous-le, accorde-lui notre être ! Amen ! »

244. Un jour il dit : « A ce moment, il n'y a personne de semblable à notre Maître dans tout le quart habitable [de la terre] : il parle de toutes les sciences avec les spécialistes qui les possèdent, que ce soient les principes ou les corollaires [du droit], que ce soit la grammaire ou la logique, et il en parle mieux qu'eux, et avec plus de goût ; si je travaillais intelligemment pendant cent ans, je ne pourrais acquérir la dixième partie de sa science et de son mérite. Il s'est imaginé ne pas les posséder, en ma présence, par suite de la perfection de sa grâce ».

Les compagnons les plus méritants nous ont fait savoir que Çafî-ed-dîn Hindî, le grand savant de son époque, professeur au collège des marchands de coton, homme pieux et religieux, était monté un jour sur la terrasse du collège et y procédait aux ablutions rituelles ; ses élèves avaient formé un cercle autour de lui. Le son du violon ayant tout à coup frappé ses oreilles, il s'écria : « Plus on va, plus il y a de violons ; cette innovation a dépassé la coutume du prophète ; il faut trouver le moyen de l'empêcher ». Subitement, notre maître se manifesta sous sa forme corporelle et dit : « Cela ne convient pas ! cela ne convient pas ! » Le savant poussa un cri et s'évanouit. Ses élèves, qui étaient ses serviteurs, le roulèrent dans un tapis et le firent descendre. Quand il fut revenu à lui, il alla trouver Sulṭân Wéled et le prit pour intercesseur, afin qu'il présentât au maître des excuses pour l'impolitesse qu'il avait commise ; mais malgré les efforts de Sultan Wéled, le maître ne les agréa pas. « Il est plus facile, dit-il, de convertir à l'islamisme soixante-dix infidèles grecs que de rendre pur Çafî-ed-dîn Hindî et de le diriger

dans la bonne voie, car son esprit est devenu aussi noir et aussi obscur que la tablette sur laquelle les enfants s'essaient à écrire ». Cependant Sulṭân Wéled déploya tant d'efforts que la compassion du maître se mit à bouillonner ; il agréa les excuses ; tous les habitants du collège se levèrent, vinrent trouver le maître, et devinrent des élèves sincères. Tant de difficultés que le savant avait rencontrées dans les sciences religieuses, furent résolues jour par jour sans qu'il eût à les dire ; le maître les lui faisait comprendre pendant son sommeil, [par le moyen des songes].

Mon père, a dit Sulṭân Wéled, parlait du mysticisme dans son collège et disait : Le vrai disciple est celui qui reconnaît son directeur spirituel comme au-dessus de tout. Un de ses élèves demanda un jour à Abou-Yézîd [Besṭâmî] : Ton directeur spirituel est-il le plus grand, ou est-ce Abou-Ḥanîfa ? C'est mon chéïkh, répondit-il. Serait-ce Abou-Bekr ? reprit l'élève. C'est mon chéïkh, répondit encore le saint. Le disciple énuméra tous les compagnons du prophète, et finit par nommer celui-ci ; mais Abou-Yézîd répondit encore : C'est mon chéïkh. Enfin l'élève s'écria : Dieu est-il le plus grand, ou ton directeur spirituel ? Ce à quoi le saint répondit : J'ai vu Dieu dans mon directeur spirituel ; je ne connais rien en dehors de celui-ci ; je sais que mon chéïkh est tout.

On demanda aussi à un autre : Est-ce Dieu qui est le plus grand, ou ton chéïkh ? Il répondit : Il n'y a pas de différence entre ces deux grandes entités, pour qu'on puisse les différencier.

« Du moment que Dieu n'est pas visible, ces prophètes sont ses lieutenants.

« Que dis-je ? Erreur ! Si tu t'imagines que le lieutenant et celui dont il tient la place sont deux êtres différents, c'est une idée laide et non belle ».

245. On rapporte, d'après Sultan Wéled (que Dieu sanctifie son mystère unique !) qu'un jour notre maître était présent lors des condoléances offertes à l'occasion de la mort

de l'enfant de Chodjâʿ ; tous les qâḍis, les chéïkhs, les émirs et les Akhîs s'étaient réunis, et chacun était occupé à la recherche de l'élévation et des motifs de supériorité. Notre maître dit : « La [véritable] élévation, c'est vers la vie future, vers Dieu et non vers le monde et les créatures. L'élévation du monde, c'est pour tomber ; car plus une chose est haute, plus elle tombe bas et se casse en morceaux plus menus. L'élévation est celle de Dieu, non celle du monde ». Et il récita :

« L'escalier des créatures, c'est cette eau de l'égoïsme ; finalement elles devront tomber de cet escalier.

« Celui qui s'élève le plus haut est le plus sot ; ses os ne s'en briseront que mieux ».

(*Arabe*). Bravo celui dont les passions sont avilies, dont le caractère est bon, dont les mœurs sont belles !

La manifestation de notre grand maître, continua Sultan Wéled, s'est produite par la grandeur et l'élévation ; celle de mon père par l'humilité et la grande douceur. En effet, pour le saint de Dieu, sa grandeur est divine et sa douceur également.

246. Il dit encore : Un jour mon père dit : Lorsque le saint de Dieu quitte ce monde, sa marche est cent mille fois autant qu'elle l'était durant sa vie : car sa marche est dans Dieu, qui est infini. De même, jusqu'au jour du jugement dernier, sa possession sera durable chez ses disciples et ses amoureux.

C'est ainsi qu'il a dit :

« Dieu a créé : qu'est-ce que ceux-là ont créé ? Dieu est [toujours] présent, si ceux-là sont partis [1] ».

« La possession de Dieu sur son serviteur durera jusqu'à l'éternité. Et cela suffit ».

247. Sultan Wéled a dit : Un jour, mon père, ivre, me

1. Ces deux vers sont en turc, écrits avec l'ancienne orthographe de l'osmanli :

Tañri itdi, nè-kim anlar itdiler,
Tañri hazir-dir, ger anlar gitdiler.

dit : « O Béhâ-ed-dîn, le Seigneur (qu'il soit exalté !) m'a montré la base de la création du monde, depuis quand il l'a fait, comment il l'a fait et jusqu'à quand il durera. » Mais Dieu sait mieux la vérité !

248. Le même a raconté ce qui suit : Un jour, Mo'în-ed-dîn, le Perwânè, était venu rendre visite à notre maître; j'en informai mon père, et je restai assis longtemps en présence du Perwânè; celui-ci, en effet, attendait, et moi j'étais occupé à lui présenter des excuses, car notre maître, bien des fois, avait dit : « J'ai des affaires, des extases et des noyades [dans l'absolu] à l'égard des émirs et des amis; ils ne peuvent pas me voir à chaque moment, car ils sont occupés de leur propre situation et des affaires du peuple : c'est nous qui irons les voir. » Le Perwânè conservait une attitude humble. Tout à coup le maître sortit [de ses appartements], et le Perwânè s'inclina et dit : « Béhâ-ed-dîn m'a présenté des excuses à l'infini et m'a fait cette grâce, tandis que moi, voyant que le maître tardait à venir, je m'imaginais que cette situation était une indication pour moi, Perwânè, que l'attente, pour les quémandeurs, est une chose bien amère et bien gênante; j'ai donc acquis, par ce retard, cet avantage de l'avoir appris ». — « Cette imagination est excellente, dit notre maître, et extrêmement bonne; mais la règle consiste en ceci que, lorsqu'un quémandeur se présente à la porte d'une personne, et qu'il a une voix et une apparence désagréables, on le renvoie vite, afin de ne pas entendre sa voix à coups répétés et de ne pas voir son visage; tandis que si le demandeur est beau et a une belle voix, s'il est un mendiant plein de supplications et de gémissements, on ne lui donne pas tout de suite le quignon de pain qu'il sollicite; mais on lui dit : Prends patience jusqu'à ce que le pain soit cuit; et cela, de manière à pouvoir [continuer d'] entendre sa voix. Maintenant, si nous sommes venus en retard, c'est que vos supplications, votre amour, vos demandes plaisent aux hommes de Dieu : j'ai voulu qu'elles devinssent plus rapprochées de Dieu et plus agréées par lui ».

Pendant ce temps, le Perwânè se prosternait, plein d'étonnement, et disait : « Le but de votre serviteur, en venant voir notre maître, était que les mortels sussent que moi aussi je fais partie des serviteurs de Votre Hautesse, et des attachés à son seuil ». Lorsqu'il sortit, il envoya aux amis la somme de six mille *solṭânî* en guise de remerciements pour la miséricorde qui lui avait été accordée. Le narrateur ajoute que l'on porta cette somme à la maison de Tchélébi Ḥosâm-ed-dîn, afin qu'il en fît le partage entre les compagnons.

249. Sultan Wéled a raconté ceci : Un jour, mon père exprima des idées en exposant le plaisir qu'on éprouve dans la sincérité et la croyance pure. « Toutes les sciences des savants de l'univers, dit-il, que ceux-ci acquièrent dans ce bas-monde, ce n'est que jusqu'au bord de la tombe [qu'on peut en profiter] : cela ne passe pas au-delà :

« Lorsque le capital de cette science te reste en héritage, [sache que] tu ne dureras pas, non plus que la science que tu as choisie ».

« Mais la croyance, c'est quelque chose qui est venu de l'au-delà, et qui y retourne en même temps [que celui qui possède cette vertu] ». A ce propos, il nous raconta l'histoire suivante : Du temps de ma jeunesse, j'avais un ami à Damas ; il était mon associé pour l'étude du *Hidâyèt*; finalement on le nomma qâḍi à Malaṭya. Cependant un personnage nommé Béhâdour s'empara de Malaṭya et mit la ville au pillage : on enleva toute la fortune de ce qâḍi. Finalement l'émir donna l'ordre de le châtrer et de lui enlever ses testicules. « O grand émir, s'écria le qâḍi, que Dieu t'assiste par son saint Esprit! Tout ce que j'avais acquis, on me l'a enlevé, mais ces testicules, je les ai apportés avec moi de mon pays; pourquoi les enlever et les couper? » Cela plut à l'émir; il le considéra avec la même faveur qu'auparavant, et lui accorda des bontés; il lui rendit les fonctions de qâḍi. [Je rapporte cette histoire] pour que tu saches que ces qualités de bravoure, de géné-

rosité et d'humanité que l'on dit, c'est sa croyance droite qu'il avait apportée avec lui du pays de l'au-delà et qu'il emportera de nouveau vers le monde éternel. Il faut faire des efforts pour que l'on ne détruise pas, dans la compagnie des faibles, la voie de la bravoure, et qu'on ne devienne pas impuissant, et privé par là de jouir des vierges du paradis.

« L'homme, c'est cet homme-là, non sa barbe et ses parties sexuelles; sinon, le roi des hommes, ce serait un membre comparable à celui de l'âne.

« Celui qui agit lâchement dans la voie de l'ami, est devenu le coupeur de routes pour les hommes; c'est lui qui est le non-homme ».

« Continuellement mon grand-père, le Grand-Maître (que Dieu magnifie son souvenir!), dit Sultan Wéled, faisait, à ses disciples et à ses compagnons, des recommandations dans ce genre : Ayez le plus grand respect pour mon fils Djélâl-ed-dîn; réservez-lui une gloire immense, car il est noble, et d'une origine bien haute; sa noblesse, c'est l'éternité. Cependant sa grand'mère est la fille de Chems-el-A'immè (le soleil des imams) de Sarakhs, qui est un descendant de Ḥoséïn; ce même Chems-el-A'immè a composé un certain nombre de livres précieux sur toutes sortes de sciences, tels qu'aucun savant n'en a vu en rêve de pareils. Les grands personnages de son siècle ont jugé à propos de ne pas publier ces livres, afin qu'ils ne tombent pas entre les mains des assassins de prophètes et des antéchrists des saints, et qu'une discorde ne se produise. C'est ainsi qu'on a dit :

« Les ignorants nient l'existence de la science, car ils ne la connaissent point, étant sots et aveugles.

« Quand même cette science aurait la foi la plus pure, ils l'appellent infidélité, puisqu'ils ne s'en rendent pas compte ».

Il montra quelques-uns de ces livres, et déposa les autres, scellés d'un sceau, à Bagdad, dans le palais des khalifes,

où ils sont encore. On dit que l'intelligence et la grandeur de ce saint personnage étaient poussées à un tel degré qu'une fois le roi de la cité ayant installé des écrivains à la porte de la grande mosquée pour inscrire les [noms de tous les] habitants de la ville ainsi que ceux de leurs pères, Chems-el-A'immè, quand le travail fut achevé, récita en ordre et séparèrent tous les noms inscrits, jusqu'au dernier ; ce qui ne peut provenir que de sa sainteté et de sa maîtrise.

Une nuit, dit Sulṭan Wéled, les compagnons s'étaient mis au service de mon père ; on parlait des fêtes données par quelques-uns à l'occasion de la circoncision de son fils. Béhâ-ed-dîn avait sept ans, dit le maître, et son frère 'Alâ-ed-dîn en avait huit, lorsque Bedr-ed-dîn Gauher-'Tâch-Dizdâr [1] les fit circoncire dans la citadelle de Qara-Ḥiçâr du royaume [2]. Le grand maître [mon père] s'écria : « Leur mère n'est pas présente ; ils pleureront, et cela lui fera de la peine. » — « Je répondrai de différentes façons, dit le gouverneur ». Lorsque la fête commença, tous les émirs et les lieutenants du sultan 'Alâ-ed-dîn [Kaï-Qobâd] étaient présents ; on décora toute la citadelle avec des étoffes précieuses et des armes de prix ; le sultan lui-même y assistait ; il y eut une solennité telle qu'on n'en vit jamais ; le serviteur fit tant d'offres de services qu'on ne saurait en demander [l'énumération]. Lorsque le sultan invita mon grand-père à venir à Qonya, une année après, l'émir Mousà le pria d'aller le voir à Laranda ; il donna sa fille en mariage à mon père, et c'est là que je vins au jour.

Un jour, dit Sulṭân Wéled, deux jurisconsultes étaient venus rendre visite à mon père et lui avaient apporté en guise de cadeau une petite quantité de lentilles, tout honteux

1. Il avait le titre d'*émir-i-silâḥ* « chef des armuriers », et fut une des victimes de Rokn-ed-dîn Qylydj-Arslan IV. Cf. Ibn-Bîbî, IV, p, 299. *Dizdâr* signifie « gouverneur de la citadelle ».

2. Qara-Ḥiçâr-i-Daulè, aujourd'hui Qara-Ḥiçâr-i-Çâḥib, vulgairement Afyoûn Qara-Ḥiçâr. Sur cette ville d'Asie-Mineure, voir notre *Konia*, p. 85 et suivantes ; Texier, *Asie-Minenre*, p. 429.

du peu de valeur du présent. Mon père leur raconta l'anecdote suivante : « Le Dieu très haut révéla une fois à son Élu qu'il ordonnait aux gens de cœur de lui donner de l'argent et des moyens. chacun selon ses capacités et ses forces ; les uns apportèrent la moitié de leur fortune, les autres le tiers ; Abou-Bekr donna la totalité de la sienne, de sorte que cela produisit une somme illimitée ; d'autres encore donnèrent des chameaux, de l'or, des armes de guerre. Il y avait un compagnon pauvre qui ne possédait que trois dattes et un pain d'orge ; il était vieux et avait à sa charge des enfants dont c'était toute la nourriture. Il se leva néanmoins et apporta au prophète ces pauvres choses ; il s'assit tout confus. Les compagnons riaient en cachette. L'Élu de Dieu croyait qu'on se moquait de ce pauvre ; il leur dit : « Je vais vous communiquer des mystères de l'au-delà. » Tous les compagnons le louèrent et s'écrièrent : Oui, Envoyé de Dieu ! Allah, dit le prophète, a soulevé les voiles et j'ai vu qu'on avait placé tout votre argent sur un des plateaux de la balance, et sur l'autre les trois dattes et le pain d'orge de cet homme ; cette pauvre chose l'a emporté sur tout le reste. Tous les compagnons s'inclinèrent, et applaudirent à ce mystère révélé à l'Élu, mais ils en demandèrent l'explication. « C'est, répondit Moḥammed, parce que ce pauvre a renoncé à la seule chose qu'il possédât, tandis qu'aux autres il est resté quelques brins de leur fortune. Puis il ajouta : Peu est beaucoup pour l'Etre suprême ; car si l'on enterre dans le sol un misérable grain en l'abandonnant à la grâce de Dieu, celui-ci le transforme en un arbre qui donne tant et plus de fruits, parce qu'on l'a confié à Dieu. Donc il faut donner aux pauvres et aux serviteurs de Dieu ce qu'on doit donner ; c'est d'ailleurs le donner à Dieu, car il a été dit : L'aumône tombe dans la main du Miséricordieux avant de choir dans celle du pauvre ; les aumônes sont seulement pour les pauvres et les indigents. Les pauvres émigrés et auxiliaires manifestèrent de la foi et du contentement. » A la suite de cette joie, les

deux jurisconsultes devinrent disciples et serviteurs.

Tous les grands savants, dit Sulṭân Wéled, les chéïkhs excellents, les émirs pieux furent présents à la séance d'inauguration du collège Atabékiyyé; l'Atabek Arslan-Doghmouch [1] ayant ceint sa ceinture, se tenait prêt à servir. Le professeur de ce collège était Chems-ed-dîn de Mârdîn ; il était assis dans sa chaire; le qâḍi Sirâdj-ed-dîn se tenait à sa droite, le chéïkh Çadr-ed-dîn à sa gauche; les autres grands personnages étaient assis en face. A la fin, mon père arriva seul ; quand il entra, il salua et alla prendre place au milieu du bord du sofa, ce qui est la place de l'inspecteur, de sorte que le pan de sa robe était suspendu sous le sofa. Immédiatement le Perwâné, le Çâḥib, le lieutenant, et l'Atabek Medjd-ed-dîn se levèrent et vinrent se placer à côté de notre maître. Cependant celui-ci, laissant tomber sa tête sur sa poitrine, ne s'occupait de personne. Le qâḍi Sirâdj-ed-dîn s'approcha, baisa la main du maître, la prit et la posa sur sa tête, en poussant des plaintes. Chems-ed-dîn de Mârdîn s'excusait en disant : Toute cette assemblée est pour votre serviteur, qui est votre élève; cependant l'assemblée du maître est au-dessus de l'empyrée. Jusqu'à l'heure de la prière de midi, notre maître fut occupé à dire des vérités mystiques, tellement que les émirs et les savants déchirèrent leurs vêtements : puis il y eut concert jusqu'au soir.

250. Sulṭân Wéled (que Dieu sanctifie son mystère unique!) a encore raconté ceci : Tout d'abord, le chéïkh Çadr-ed-dîn [Qonyéwî] avait nié absolument le caractère de sainteté de notre maître. Une nuit, il vit en songe que notre maître lui faisait un attouchement [2] avec le pied. Après avoir demandé pardon, il vit la même chose une seconde fois; jusqu'à trois fois il demanda pardon; la dernière, il s'éveilla. Il dit : « Apportez un flambeau », et il cria

1. Surnommé Fakhr-ed-dîn; sur le rôle qu'il a joué, voir Ibn-Bîbî, IV, p. 240, 268 et suivantes.

2. *Moghâmizî.*

à un esclave à l'étage supérieur : « Va m'apporter tel livre de la bibliothèque ». Lorsque l'esclave se mit en demeure de descendre de l'étage supérieur il aperçut notre maître assis au milieu de l'escalier. S'approchant du chéïkh, il l'en informa ; celui-ci vint et vit, en effet, notre maître assis. Quand ce dernier aperçut le chéïkh, il se leva ; ils s'embrassèrent mutuellement [1]. « Ne t'affliges pas, dit notre maître, et ne demande pas pardon ; c'est ainsi : tantôt c'est vous dont le pied palpe le nôtre, tantôt c'est nous ; tantôt vous nous servez, et tantôt nous vous servons ; entre nous il y a unité, et non caractère d'étrangers » [2]. Au même moment il disparut. Le chéïkh en resta confondu d'étonnement.

Le lendemain, il se rendit à la cellule du qâḍi Sirâdj-ed-dîn, et lui raconta cette aventure toute entière. Accompagné du qâḍi Sirâdj-ed-dîn, il vint présenter ses excuses à notre maître, qui lui réserva toutes sortes d'amabilités. En sortant le qâḍi dit à son compagnon : « Cet homme est aidé par le concours de Dieu ; il fait partie de ces êtres voilés dans les coupoles du Maître glorieux. La raison des sages s'obscurcit à contempler ses actes, ses paroles, ses états ; dorénavant il faut le voir d'un autre œil, il faut envisager d'une autre manière sa considération et sa gloire ». C'est ainsi que le poète a dit :

« Quoique je montre de l'humilité, je suis dans les hautes sphères ; à ce même moment où l'ivresse me vient, j'ai encore la tête libre.

« O mon ami, regarde-nous mieux, car on ne peut voir pour nous une pareille surprise [3] ».

« En vérité, dit le qâḍi Sirâdj-ed-dîn, c'est ainsi que le dit Sa Hautesse. » A partir de ce moment, plus ils allèrent,

1. *Yék-digar der kénâr girifté*. Les Musulmans s'embrassent sur l'épaule, à la manière de l'accolade des ecclésiastiques.

2. Jeu de mots entre *yégânégi* et *bîgânégi*.

3. *Ser-destî*.

plus leur croyance augmenta, soit en sa présence, soit en son absence ; et jusqu'à la mort, ils furent de ses amis sincères.

Isḥaq-Ḥâfizh, le roi des lecteurs du Qorân, était venu, dit Sulṭân Wéled, rendre visite à mon père, qui se leva et lui fit de grands honneurs : « Qu'il s'asseye, dit mon père, à une place haute ; de même que l'on vénère le Qorân, et qu'on le place sur des pupitres et des lutrins [1], il faut vénérer également ceux qui le savent par cœur et les faire asseoir à un rang élevé, car ils sont les porteurs de la parole de Dieu. Tout cœur qui participe à la lumière du Qorân ne saurait voir le visage de l'enfer ; car on ne jette pas au feu un morceau de papier sur lequel on a écrit un passage du Qorân ; on le respecte, on dit qu'on y a écrit le Qorân. Maintenant, comment pourrait-on jeter dans l'enfer un cœur dans lequel il y a tant de Qorâns ? » En remerciement de cette bonne nouvelle, tous les lecteurs du Qorân qu'il y avait dans la ville devinrent disciples et serviteurs.

251. Un jour raconta Béhâ-ed-dîn Wéled, mon père me dit : O Béhâ-ed-dîn, regarde-moi bien ; lorsque ma graine sera devenue un arbre, tu pourras me voir et me comprendre ; saisis bien ma pensée et mâche-la beaucoup ; tu en prendras du plaisir et tu en seras content. Sache que le corps des prophètes, des saints, et de leurs amis, ne périt pas, de même que toute graine, toute semence que l'on jette dans la terre ; quoiqu'en apparence elle meure et disparaisse, cependant, au bout de quelques jours, elle devient vivante et donne un arbre ; il en est de même pour le corps des prophètes et des saints.

L'un des employés de l'administration vint une fois trouver mon père, dit Sulṭân Wéled, pour se repentir de sa conduite et employer son temps à d'autres occupations. « Du temps de Hâroûn-er-Rachîd, lui dit le Maître, il y avait un préfet de police que Khizr (salut sur lui !) venait visiter chaque jour ; tout à coup il se repentit et prit sa retraite ;

1. *Raḥl o kursî.*

[à partir de ce moment] Khizr ne vint plus lui tenir compagnie, et disparut totalement. Le pauvre préfet en fut tout agité et troublé. Cette nuit-là, il entendit dire dans un songe : « Le degré que tu avais, c'était dans ces fonctions. » Au matin, il se leva, se rendit auprès du Khalife et redemanda son emploi. Qu'est-ce que cela veut dire? lui demanda le Khalife. Il lui raconta ce qui lui était advenu. Alors le Khalife lui rendit le même emploi, et le préfet revit les visites de Khizr; il lui demanda ce que voulait dire ce mystère : « Ton élévation, lui dit ce personnage, provient de la place que tu occupes dans l'administration, où tu as des égards pour les pauvres et les faibles, et où tu délivres les opprimés de la griffe des tyrans; tu sauras que cela vaut mieux que des milliers de retraites mystiques [1], et tu resteras assidu à cette tâche importante et dangereuse, car il a été dit : Celui qui est béni dans quelque occupation, qu'il s'y maintienne [2] ». [A la suite de cette conversation], ce personnage accepta de nouveau son emploi, s'en occupa et sut agréer la faveur du chéïkh.

252. Un jour, comme l'a dit le même, notre maître Chems-ed-dîn Tébrîzî faisait le commentaire de mon père; il disait : Le mystère de notre maître est comme le mystère de l'islamisme, caché, et comme lui, étranger; vois comment est son mystère : « L'islam a commencé comme une chose étrangère, et il reviendra comme une chose étrangère; bonne fortune aux étrangers ! »

253. Notre maître Chems-ed-dîn Tébrîzî disait un jour à notre maître : J'ai eu un chéïkh, nommé Abou-Bekr, dans la ville de Tébrîz; il exerçait le métier de vannier, et moi, que de saintetés je trouvais en lui! mais il y avait en moi quelque chose que mon chéïkh ne voyait pas, et que personne n'avait vu. Cette chose-là, mon grand Seigneur l'a

1. *Khalwèt o tchillè.*

2. *Hadîth* du prophète, cité par 'Abd-er-Ra'oûf el-Manâwî, *Konoûz ed-daqâïq*. p. 138.

vue ». — « Le Séyyid, dit Sulṭân Wéled, avait autant d'amour pour Sénâ'î que le maître pour Chems-ed-dîn Tébrîzî. » — « La coutume de mon père, dit-il encore, avant qu'il eût fait vœu de pauvreté, était de donner sa leçon dans le collège, et dans chaque cellule il y avait deux ou trois étudiants. Chaque fois qu'il sortait, il glissait à chacun d'eux sous le feutre un certain nombre de dirhems solṭânî, tantôt vingt, tantôt trente, ou bien dix, d'une manière appropriée à chacun ; quand les élèves entraient et levaient le feutre pour en secouer la poussière, ils trouvaient l'argent ; ils en restaient stupéfaits, et s'inclinaient devant sa bienveillance et sa générosité. »

Mon père, dit encore Sulṭân Wéled, depuis le commencement de sa situation jusqu'à la fin de sa vie qui rappelait celle du khalife ʿOmar, tout ce qu'il faisait, il le faisait pour Dieu, non pour les hommes, ni pour l'hypocrisie.

Un jour, Yoûsouf Ḥâfizh de Qonya, lecteur du Qorân, récitait le texte du livre sacré dans le saint mausolée ; les amis poussèrent des cris et jouissaient de sa belle voix. Un chéïkh, dit mon père, prononçait un sermon ; les hommes aperçurent un de ses disciples sur la route et lui dirent : Ton chéïkh prêche dans la mosquée, pourquoi n'y es-tu pas ? Quand le disciple entendit ces mots, il gémit et poussa des cris : « Sans avoir entendu le sermon, pourquoi cries-tu ainsi ? » lui dit-on. — « Je sais que tout ce que dit mon chéïkh est beau et juste. » Maintenant, quoique les hommes ne connaissent pas le Qorân, ils savent pourtant qu'il vient de Dieu, que tout en est bon ; pour cet amour, ils poussent des cris et se trouvent plongés dans la récompense innombrable, car il a été dit : « Le lecteur et l'auditeur sont égaux en récompense. »

Fakhr-ed-dîn de Sîwâs, collecteur des livres des mystères, était arrivé un jour de Sîwâs. Ce même jour, le Perwânè et les émirs étaient venus rendre visite à mon père, dit Sulṭân Wéled. Quand Fakhr-ed-dîn entra, le maître le reçut avec honneurs : « Où es-tu descendu la nuit dernière ? » lui demanda-t-il. « Dans le caravansérail du Perwânè, répondit-il. » En effet, l'émir Perwânè possédait une hôtellerie sur

cette route. « Oui, reprit le maître, sous son gouvernement la sécurité est à son comble; des caravansérails se trouvent à chaque relais, à chaque campagne où l'on arrive, et où l'on peut descendre sans préoccupation ni crainte. » Ce langage fit plaisir au ministre. « Du temps des Israélites, reprit mon père, il y avait un chameau au cou duquel on avait attaché une figure talismanique; quiconque le voyait, l'honorait; on lui donnait des fruits de son jardin. Un jour, quelqu'un coupa ce talisman : à la suite de cela, on prit le chameau pour la corvée et on lui mit une charge sur le dos. Maintenant, ô grand Émir à l'âme de derviche! sache que ce talisman, c'est nous, attachés au cou de ce chameau qu'est le monde; lorsque, quittant ce monde séduisant et trompeur, nous partirons pour l'autre monde, demeure fixe des hommes pieux, là on connaîtra la situation telle qu'elle est. » Le Perwânè se mit à pleurer et s'écria : « Dieu nous garde ce jour-là de survivre à notre maître! » — « Non pas, reprit le maître, vous vivrez encore quelque temps; sinon la tranquillité et la beauté disparaîtraient ». Cela arriva comme il l'avait dit. Lorsque le maître trépassa, il dit à ses vieux amis : Après moi, il n'y aura plus de repos pour vous, il n'y en aura que pour vos enfants.

254. Un jour, dit Sultan Wéled, certains élèves dirent : Nous sommes des pécheurs infortunés, nous ne pouvons pas nous approcher de notre maître. Il leur répondit : C'est parce que vous êtes pécheurs et que vous avez besoin de lui, que vous devez l'approcher. Quiconque entend les pensées du Methnéwî et n'agit pas conformément à elles, se classe dans la catégorie de ceux que le Qorân a rangés sous l'expression : « Nous avons entendu et nous avons désobéi » [1], et non parmi ceux qui sont compris dans la formule : « Nous avons entendu et nous avons obéi » [2].

252. Une nuit [raconte Sultan Wéled], mon père était occupé à la prière, et j'étais assis à côté de lui. Mon père,

1. *Qor.*, II, 87; IV, 48.
2. *Qor.*, II, 285; IV, 49; V, 10; XXIV, 50.

debout, disait : Allah ! Allah ! Allah ! Au bout d'un certain temps je vis que sa bouche bénie était restée ouverte, et que ses lèvres ne remuaient plus ; mais de l'intérieur de sa poitrine venait toujours le mot d'Allah ! Allah !

256. Le même raconte encore ceci : Un jour, je dis à mon père : « Les amis affirment que quand ils ne voient plus notre maître, cela leur cause une sensation pénible, et leur gaîté s'en va ». Il répondit : « Quiconque ne se sent pas agréablement en mon absence, est celui qui ne m'aura pas connu ; celui-là seul m'aura vraiment connu, qui se sentira bien même sans moi ; il sera informé de moi, c'est-à-dire de ma pensée ». Et il ajouta : « O Béhâ-ed-dîn, toutes les fois que tu te trouveras en agréable état, sache que cet état, c'est moi en toi ». C'est ainsi qu'il a dit :

« Mais lorsque tu nous cherches, cherche-nous vers la gaîté ; car nous sommes les habitants heureux du monde de la joie.

257. Un jour, dit-on, le chéïkh Auḥad-ed-dîn de Khoï (miséricorde de Dieu sur lui !) demanda à notre maître : « Qui est le [vrai] infidèle ? » Le maître répondit : « Montre-moi le vrai croyant, pour que l'on sache qui est le [vrai] infidèle ! » — « Le vrai croyant, répliqua le chéïkh Auḥad-ed-dîn, c'est vous ». — « Donc, répondit le maître, celui qui est notre contraire, c'est lui l'infidèle ». Il a dit de même ce *ghazel* :

« Qui est l'infidèle ? Celui qui ne connaît pas la foi du chéïkh ; qui est le mort ? Celui qui ne connaît pas la vie du chéïkh ».

258. On rapporte, d'après le chéïkh ʿIzz-ed-dîn Koûsè [1], un de ceux qui ont atteint Dieu, que notre maître a dit : Un oiseau qui s'envole de terre, bien qu'il n'arrive pas jusqu'au ciel, s'éloigne cependant des pièges de la terre assez loin pour leur échapper. De même, si quelqu'un devient derviche, bien qu'il n'atteigne pas à la perfection, cependant il ne se laisse plus prendre aux pièges de la terre, il se

1. Turc *kieusè* « à la barbe rare ».

distingue du commun du peuple et des gens du marché; il échappe aux ennemis de ce monde, son fardeau devient léger, car il a été dit : « Les allégés seront sauvés, les appesantis seront perdus »[1].

Quelqu'un posa à notre maître cette question : Un tel se livre à des actes blâmables ; comment sera sa situation? — Ne t'en préoccupe pas, dit le maître, car il ressemble à un oiseau dont les plumes ont complètement poussé ; il vole où il veut ; mais il faudrait se préoccuper d'un oiseau dont les plumes ne seraient pas complètes ; lorsqu'il s'envolera hors de son nid, il sera dévoré par le chat.

259. On rapporte, d'après Sultan Wéled, que notre maître Chems-ed-dîn Tébrîzî (que Dieu sanctifie son puissant mystère!) exprima cette pensée dans une assemblée : « Si tu n'as pas trouvé d'ami fidèle, j'en ai trouvé un : C'est notre maître (que Dieu étende son ombre!) ». Tournant vers notre maître son visage béni, il ajouta : « Tu es venu unique dans le monde, et tu as enlevé la balle du mail dans la lice, au milieu de tout le monde ; tu as rendu les mortels ivres de ton amour ».

Un des chers amis disait, au milieu d'une réunion, les louanges du maître, en ces termes : « Le maître possède une gloire extrême, une lumière ; il inspire le respect ». Mais en même temps il déniait ces qualités à Chems-ed-dîn Tébrîzî, qui lui répondit : « Ce qu'il croit, la voie qu'il suit, la règle à laquelle il obéit, si c'est chose vaine, comment pourrait-il en avoir de la gloire et de la lumière! Au contraire, il se laisse guider par la vérité, non par le faux. Tu dis encore qu'il faut que cinquante saints isolés marchent à la hauteur de l'étrier du maître ; comment se laisseraient-ils guider par

1. Contrairement à ce qui, pour l'islam orthodoxe, se passera au jugement dernier, où ce seront les poids lourds qui l'emporteront dans la balance. Cf. Moṭahhar ben Ṭâhir el-Maqdisi, *Livre de la Création et de l'Histoire*, t. I, p. 193, et les diverses explications données dans l'abrégé fait par le chéïkh 'Abd-el-Wahhâb ech-Cha'rânî de la *Tedhkirat el-Qorṭobiyya* d'Abou-'Abdallah Moḥammed ben Aḥmed et-Témîmî el-Qorṭobî (Le Caire, impr. 'Othmâniyya, 1303 hég.), p. 60.

un aveugle? Tu dis ensuite que les saints ont des indices [qui les décèlent]; qui es-tu, pour connaître ces indices? Quand un homme se sent impuissant, cette faiblesse lui occasionne de la clarté ou de l'obscurité, car Iblîs est devenu obscur par suite de son impuissance, tandis que les anges, pour le même motif, sont devenus clairs. Il fait les mêmes miracles; tels sont les signes de Dieu; lorsqu'on se sent impuissant, qu'on se prosterne! »

Quelques amis dirent, en présence du maître : Notre maître ne se préoccupe pas du monde, tandis que Chems-ed-dîn s'en soucie. Cela provient, répondit le maître, de ce que vous n'aimez pas Chems-ed-dîn; car, si vous l'aimiez, l'avidité ne se montrerait pas à vous, et des choses répréhensibles ne se manifesteraient pas.

[*Vers arabe*] « L'œil de la satisfaction est émoussé relativement à tout défaut, tandis que l'œil de la colère fait voir les mauvaises qualités ».

« Ton amour pour l'être aimé rend aveugle et sourd », c'est-à-dire, par rapport aux défauts de l'objet aimé. Dès qu'on aperçoit les défauts, c'est que l'amour diminue. Ne voyez-vous pas que la mère compatissante ne souffre pas de la venue au monde de son enfant chéri, qu'elle ne s'y dérobe pas, qu'elle l'achète de tout son cœur et de toute son âme? Mieux encore! elle n'a pas honte de son âne boîteux, même s'il a eu et s'il manifeste de la répulsion.

Aujourd'hui, a dit Chems-ed-dîn Tébrîzî, le plongeur de la mer de la pensée, c'est notre maître; et le négociant [qui achète les perles], c'est moi. La perle est au milieu de nous; moi, je raconte son histoire; toi, tu ne quittes pas l'idée d'une pièce de monnaie. Telle est la voie de Dieu; assurément le passage est par Aq-Séraï, et il faut passer sur le pont indiqué par ce texte : « Ils ont fait des efforts par le moyen de leur fortune et de leurs âmes » [1]. Tout d'abord, il y a à distribuer

1. *Qor.*, VIII, 73; IX, 20, 89; XLIX, 15.

sa fortune; ensuite, il y a de nombreuses œuvres à faire ». Quand il a dit qu'il fallait d'abord passer par Aq-Séraï cela signifie qu'il faut d'abord trouver l'homme de Dieu, et ensuite chercher la réunion avec Dieu.

Les grands compagnons ont raconté qu'à l'époque où Chems-ed-dîn Tébrîzî vint à Qonya, un tumulte intense éclata parmi les grands personnages de la ville, qui se demandaient s'il était un saint : chacun disait quelque chose, et ils recherchaient sa société, pour le comprendre ; mais lui fuyait constamment la grande mosquée, les réunions et la foule ; quand il se trouvait dans une assemblée, on lui coupait la parole. Un jour, il dit : Celui qui me coupe la parole, ressemble à Chéref Léhâwarî [1] qui s'enfonçait dans l'eau trouble ; il vit en songe qu'il s'enfonçait dans l'eau trouble ; il agitait deux doigts et disait : O Chems-ed-dîn, prends-moi par la main ! Prends-moi par la main ! Cela ne lui servit pas de conseil. Ensuite, comme présence, il commença à expliquer la différence qu'il y a entre les miracles des prophètes et ceux des saints : « Les prophètes font des miracles toutes les fois qu'ils le veulent ». Je lui dis : Quelle différence entre toi et l'histoire des saints ! Il continua : Pour certains, la grâce est continue, pour d'autres elle ne l'est pas ; pour certains elle dépend de leur libre arbitre, pour d'autres elle est involontaire. « Je répondis : Tu t'imagines le saint d'après toi-même, et sa situation d'après ta fantaisie. Quand nous détournions le visage de son discours, il prétendait que c'était par envie et par haine. J'ai, au contraire, un caractère tel que je ferais des prières en faveur des Juifs. Je dirai : Que Dieu le dirige ! Je ferai des vœux pour celui qui m'injurie : O Dieu ! donne-lui une occupation meilleure et plus agréable que ces insultes, afin qu'il les remplace par des louanges et des actions de grâces, et s'occupe du monde de Dieu. Ces gens-là, pourquoi me tombent-ils sur le dos, en demandant si je suis ou non un saint ? Qu'est-ce que cela peut bien vous faire ? »

1. De Lahore.

— « Regarde de ce côté-ci, lui dit-on, on emporte des effets. » « En quoi cela me regarde-t-il? demanda-t-il ». — « C'est à ta maison qu'on les porte ». — « Alors, qu'est-ce que cela vous fait? Voilà pourquoi je m'abstiens de fréquenter les hommes; c'est pour que, dans l'idée d'imitation, je ne sois pas troublé par des teignes. »

Quelqu'un dit à notre maître, en présence de Chems ed-dîn Tébrizî : « Je t'aime, et j'aime les autres à cause de toi ». Il cita même ce vers de Medjnoûn [1] :

« A cause de son amour, j'aime les nègres ; à cause de son amour, j'aime même les chiens noirs ».

« Si tu nommais, reprit notre maître, un autre que Chems-ed-dîn Tébrîzi, et si tu m'aimais à cause de lui, ce serait préférable et plus agréable pour moi, parce que tu l'aimerais à cause de moi ; ce que tu dis, que l'on aime un autre que l'objet aimé à cause de la dépendance de cet objet, cela n'est permis qu'à la condition que l'objet aimé consente à avoir dans sa dépendance cet autre ». Cet individu ne répliqua rien ; il baissa la tête et se leva.

Notre maître exprimait des idées mystiques dans une réunion : « Notre prophète, dit-il (que les bénédictions de Dieu soient sur lui !), nous a laissé cette tradition : « Cache ton départ, ton or et ta route »; ainsi que cette autre : « Celui qui cache son secret est le maître de son affaire ». C'est là une belle coutume, tout à fait appropriée! Pourquoi cacherais-je quelque chose à Chems-ed-dîn ? Celui-là serait un musulman, qui appliquerait te proverbe opposé : « Celui qui manifeste son secret est le maître de son affaire »; mais où est cet homme ?

On rapporte qu'un jour le maître parlait en présence des extatiques et disait : « Cette nuit j'ai eu un songe où je parlais à notre maître [Chems-ed-dîn] : je citais cette parole du

1. Sur le fou de la tribu des Banou-'Amir, devenu célèbre dans les littératures arabe et persane sous le nom de Medjnoûn, voir le *Kitâb el-Aghâni*, t. I, p. 167 et suivantes.

Qorân : « Tout périra, sauf sa face ; ce qui est éternel, c'est la face des amis ; cet ami, c'est toi ».

« Ou voir l'ami, ou voir son fantôme : entre toute chose, c'est l'imagination qui dure ».

« Il y a les gens de ce bas-monde, ceux de la vie future, et ceux de Dieu. Chiblî est des seconds, notre maître de ceux de Dieu. Ce qui est pour moi, me vient de notre maître ; cela suffit pour moi et trois autres personnes ». Les intimes lui demandèrent quelles étaient ces trois autres personnes. Ce sont, répondit-il, le chéïkh Çalâḥ-ed-dîn, le chéïkh Ḥosâm-ed-dîn, et notre maître Béhâ-ed-dîn [mon fils]. Que la satisfaction de Dieu soit sur eux tous et leurs sectateurs, jusqu'au jour du jugement ! Amen, au nom de son prophète fidèle !

260. Le chéïkh Noûr-ed-dîn, père de Kémâl Khorsâf, un des notables considérés, a raconté ce qui suit. Au début de ma situation, dit-il, j'étais le disciple du chéïkh Çadr-ed-dîn ; j'écoutais ses litanies, j'allais et venais fréquemment à son service. Sa coutume était que, après la prière du vendredi, tous les savants, les derviches et les émirs se réunissent dans son ermitage, en vertu de ce texte : « Dispersez-vous sur la terre, et recherchez la grâce de Dieu [1] ». Le chéïkh posait une question ou exprimait une pensée délicate, que l'on discutait ; il y avait une foule considérable ; le chéïkh ne disait rien ; à la fin seulement il parlait pour interrompre la discussion.

Un jour, de grands personnages, très nombreux, étaient assis en présence du chéïkh Çadr-ed-dîn. Tout à coup notre maître apparut ; le chéïkh se leva immédiatement et se porta à sa rencontre avec tous les grands. Cependant le maître s'assit sur le bord du sofa. Le chéïkh lui fit beaucoup de civilités pour qu'il s'assît à la tête du tapis de prière. « Cela ne convient pas, dit le maître, quelle

1. *Qor.*, LXII, 10.

réponse donnerai-je à Dieu [si je renonce à une posture humble] ? Le chéïkh lui proposa alors de s'asseoir sur la moitié du tapis, l'autre moitié devant être pour lui. « Je ne pourrais pas répondre à Dieu au sujet d'une action pareille, dit le maître ». — « Un tapis, dit le chéïkh, qui n'est pas utile à notre maître, ne nous convient pas non plus ». Il le roula et le jeta dehors. Après cela, notre maître ne parla plus et resta silencieux ; il se tint assis tellement longtemps que les assistants en restèrent stupéfaits et enivrés. Cependant je voyais le chéïkh pencher la tête en avant et frotter son front sur la terre, tout en étant couvert de sueur. Tout à coup notre maître cria : Allah ! se leva et partit en disant : « Que Dieu vous accorde son concours ! » Le chéïkh, à la suite de l'ivresse où il avait été plongé, ne revint pas à lui pendant trois jours et trois nuits, et ne parla à personne. Tous les grands restèrent stupéfaits de la grandeur immense du maître, et firent montre de bonne volonté. Quant à moi, je me mis immédiatement au service de notre maître et devins son disciple. Louange à Dieu pour les bienfaits qu'il nous a accordés !

261. Le chéïkh Noûr-ed-dîn, père de Kémâl Khorsâf (miséricorde de Dieu sur lui !) a raconté ceci : J'étais occupé à procéder à la circoncision de mon fils Kémâl-ed-dîn ; il y eut une grande fête à ce propos. Notre maître, pendant seize jours entiers, fut présent à ces réjouissances ; il donna des concerts aux grands qui se présentaient par troupes; des foules venaient, et des foules s'en allaient. Cependant notre maître, par la continuité des concerts, était tellement plongé dans l'extase que pendant ces seize jours, il ne mangea jamais, ne goûta pas la boisson de l'eau, et ne dormit pas. Après le seizième jour, on apporta des mets excellents ; il dit : « Que les amis mangent avec un désir parfait, mais je n'ai pas d'appétit sincère ». Quand on enleva la table du service, Tchélébi Emir-i ʿAlam, ayant pris le tabouret, tint Kémâl dans ses bras pour le circoncire. Cette même nuit le chéïkh, ayant rencontré notre maître, le prit par la main, sortit par

la grande porte du Méïdân, et le conduisit à sa maison de retraite, où il n'y avait personne. Il lui dit : « Regarde ! » Le savant se vit lui-même sur la montagne d' 'Arafât, au milieu des gens de la Ka'ba. Par suite de son extrême stupéfaction une terreur se produisit dans son esprit ; il poussa un rugissement et s'évanouit. Notre maître s'en alla. Lorsque le pauvre savant revint à lui de ce tourbillon d'anéantissement, il s'aperçut que le maître était parti. En appelant au secours, il revint au collège et raconta cette apparition aux amis. Il devint un des croyants sincères, avec une certitude parfaite.

L'Atabek Medjd-ed-dìn, gendre du Perwânè Mo'ìn-ed-dìn [1], demanda un jour à notre maître la permission de tenir une retraite dans son collège : il y consentit, et l'Atabek se mit en retraite dans une des cellules. Au bout de quelques jours, la faim l'emporta et il n'eut pas la force de la supporter davantage, car il était accoutumé aux commodités et aux délices de la vie. Il avait un ami qui était le confident de ses peines ; il lui expliqua la nécessité où la faim l'avait réduit. Ils s'entendirent, et une nuit l'Atabek sortit de sa cellule et se rendit à la maison de son ami. Celui-ci fit préparer un canard cuit au beurre et du riz au poivre ; après le repas, il retourna à sa place et s'y retira. Au matin, notre maître, selon la coutume, vint à la porte de la cellule, mit son doigt sur cette porte et la flaira : « C'est étrange ! dit-il, il vient de cette cellule l'odeur du canard et des grains de riz, non celle de la mortification. Cependant il lui faut se livrer au chéïkh à l'âme simple, afin qu'en tout cas il participe à son chagrin et le mène à son but. » Alors les deux amis sortirent de la cellule, tombèrent aux pieds du maître, demandèrent pardon et dirent : « Etant donné l'existence d'une telle œuvre de puissance, d'un tel océan de miséricorde, vouloir se dessécher la chair dans une retraite d'isolement ne peut venir que de notre infortune. »

L'ami précieux, le Tchélébi Djélâl-ed-dîn se plaignit une fois au maître de trop dormir. Celui-ci ordonna d'appporter

1. Ms. 114, fol. 96 r°.

du lait de pavots, et de le prendre ; son sommeil cessa entièrement. Son cerveau étant dérangé par une veille trop prolongée, il eut de nouveau recours au maître, qui lui frotta la tête avec la main ; sa santé se rétablit. [Je rapporte cette anecdote] afin que l'on sache que les hommes de Dieu ont une telle force et une telle puissance que ce qui serait la cause de souffrance et de peine, ils en font un motif de santé et de guérison ; ils transforment l'ignorance en science, la sottise en intelligence, les ennemis en frères.

Le maître se promenait une fois sur la terrasse de son collège en disant des vérités mystiques ; un soupir brûlant, sortant d'un cœur chaud, s'éleva du milieu des compagnons. Un des grands personnages de la ville passait par le chemin ; il s'écria : Une maladie doit être survenue au maître. Celui-ci, dans son zèle, répliqua : Voyons sur qui tombera la maladie. Par le jugement de Dieu, ce personnage eut une telle maladie et une telle soif que les plus grands médecins ne surent pas les diagnostiquer. Au bout d'un certain temps ce personnage ayant reconnu la cause de son indisposition, se leva en toute sincérité, s'empressa de se mettre au service du maître et de lui montrer son repentir, ses regrets et ses excuses. Sa repentance ayant été agréée, cet accident de maladie disparut chez lui ; il devint disciple en toute bonne volonté.

Le médecin universel, le Platon de son époque, Akmal-ed-dîn a raconté qu'un jour le sultan Rokn-ed-dîn lui avait demandé de composer une thériaque discriminante [1]. Après avoir disposé les divers éléments qui devaient entrer dans sa composition, dit-il, j'étais occupé dans mon officine à pétrir cet électuaire, hors de la présence des serviteurs de ma maison : j'avais fermé toutes les issues de ce cabinet. Quand l'opération fut achevée, notre maître apparut tout à coup par un coin du fourneau. Stupéfait, je me sentis défaillir ; je le saluai et lui présentai un bol doré plein de thériaque.

1. *Téryâqi fârouqî*, Electuaire employé contre les piqûres d'animaux vénéneux : voir sa composition dans [R. P. Ange de Saint Joseph] *Pharmacopœa persica* (Paris, 1681), p. 23 et suivantes.

Il n'y fit aucune attention et me dit : O Akmal-ed-dîn, le dragon qui a piqué notre cœur, si même l'océan devenait de la thériaque, il ne saurait guérir la blessure qu'il a faite ! Puis il disparut subitement. Le médecin ʿAlà-ed-dîn d'Erzindjân a raconté, dit-on, la même anecdote.

On rapporte qu'une fois le maître s'était rendu au bain ; ses compagnons, l'ayant précédé quelque peu, lavèrent et parfumèrent le bain, expulsèrent les occupants, puis revinrent pour recevoir le maître. Jusqu'à l'arrivée de celui-ci, les lépreux, les malades, les éprouvés étaient revenus en grand nombre, mais les compagnons les maltraitaient et les éloignaient de l'eau. Le maître cria à ses compagnons de les laisser tranquilles ; il retira ses vêtements et entra dans l'eau, s'approcha de ces malades et se versa sur lui de cette eau. Tous les assistants restèrent stupéfaits de cette magnanimité et de cette générosité profonde. Le roi des lettrés, l'émir Bedr-ed-dîn Yaḥya, qui était présent, en eut tant de plaisir qu'il composa ce vers :

« Tu es venu de la part de Dieu, comme un sujet de miséricorde pour le peuple ; quel est le verset de beauté qui ne soit pas pour toi ? »

Du temps où j'étais chargé des fonctions d'émir[1], a dit Béhâ-ed-dîn Baḥrî, j'avais la coutume de me rendre fréquemment chez le Tchélébi Ḥosâm-ed-dîn et de converser avec lui. Parfois le Tchélébi venait à notre maison, mais je n'avais pas encore eu l'occasion de rencontrer notre maître. Le Tchélébi me fit un jour l'honneur de venir me voir : aussitôt j'aperçus le maître qui montait l'escalier et me dit : O émir Béhâ-ed-dîn, tu veux nous enlever le Tchélébi Ḥosâm-ed-dîn. Je m'inclinai : Nous sommes tous deux, dis-je, d'entre ceux qui sont ravis par le maître. Cependant il s'approcha et s'assit tranquillement. Je réfléchis à faire préparer quelques mets. Apporte-moi quelque petite chose, me

1. Ms. 114, f° 100 r°.

dit-il. Je me levai : Appelle le domestique, pour qu'il l'apporte, me dit-il. J'interpellai un domestique grec : Qu'as-tu de prêt? lui dis-je. Nous venons de manger, me répondit-il, et j'ai mis de l'eau chaude dans la marmite, pour laver les bols. Le maître ordonna d'apporter cette marmite; il demanda un plat et un bol, et de sa propre main y mit quelque chose qu'il tira de la marmite. Je vis que c'était de la friture au riz, très belle et sans pareille comme douceur. Nous restâmes stupéfaits, nous demandant comment un tel mets pouvait sortir d'une marmite vide. Cela vient de Dieu, nous dit-il, c'est un mets mystérieux; il faut en manger. Quand le Tchélébi et moi fûmes occupés à en prendre notre part, le maître se leva pour la prière. Tel est le motif pour lequel j'abandonnai fortune, famille, propriétés immobilières; m'en étant fait un ami, je devins son serviteur et son disciple.

La tradition nous a conservé ce détail, que parfois le maître se rendait au bain et s'y faisait raser la tête ; les amis, à titre de bénédiction, recueillaient ses cheveux coupés. Un grand personnage était assis dans une des cabines du bain; il lui vint l'idée que s'il arrivait à mettre la main sur un souvenir de ce genre, il deviendrait disciple. Immédiatement le maître ordonna qu'on remît à ce personnage un peu de ses cheveux; aussitôt il s'inclina, devint disciple, rendit des services et donna des concerts.

Il est encore de tradition, qu'un jour notre maître se promenait dans son collège; Sultân Wéled, Djélâl ed-dîn Féridoûn, ainsi qu'un groupe de compagnons, étaient présents à l'étage supérieur, contemplant la promenade du maître. Un émir étranger se présenta pour rendre visite à celui-ci ; à titre d'*ex-voto*, il plaça devant lui une sacoche pleine d'or, en jurant, par des serments formidables, que cet or avait une provenance licite, de manière que le maître pût l'accepter; il versa le contenu dans la manche de ce dernier et sortit. Quand il eut disparu, le maître versa le tout sur le sol et partit. Les compagnons descendirent et ramassèrent

la somme ; Sultân Wéled la distribua entre les amis, qui s'en servirent pour leurs besoins.

On dit qu'une compagnie de négociants, qui de longue date étaient les amis de Djélâl-ed-dîn Féridoûn, venaient chaque fois s'entretenir avec lui et lui manifestaient un attachement extrême. Ils lui demandèrent un jour qu'ils fussent autorisés à se présenter à notre maître ; après avoir inscrit le compte de leur fortune, ils la lui confieraient à titre de cadeau pour les amis ; quand à eux, ils renonceraient totalement au monde et deviendraient derviches. Ils insistèrent : « Présente à notre maître notre acte de bonne volonté, pour voir ce qu'il dira, et de quelle manière il emploiera cette fortune », dirent-ils. Quand le Tchélébi Djélâl-ed-dîn rapporta exactement au maître la situation de ces négociants, celui-ci se leva ennuyé, prit une aiguière et entra dans les cabinets, où il resta quelque temps. L'attente des négociants dépassa toute mesure. Ils se plaignirent à Sirâdj-ed-dîn Tatarî pour qu'il se rendît compte du motif de ce retard. Quand il entra dans ce lieu réservé, il aperçut le maître debout dans un coin. Celui-ci lui dit : « O Sirâdj-ed-dîn, quelle distance entre nous et le monde ! Comment le monde est-il pour nous, et qu'était-il pour notre prophète? Comment ses compagnons aimaient-ils le monde ? En vérité, l'odeur de ce cabinet malpropre est meilleure pour mon odorat que les moyens de tout le monde et de ses habitants ! Fais-moi le plaisir de m'excuser auprès de ces gens ; qu'ils opèrent le partage de leurs propres mains entre les gens de cœur et les ayants-droit, s'ils sont sincèrement dans la voie de Dieu, sans dissimulation ni hypocrisie ; car la récompense en sera d'autant plus grande que moi et mes compagnons aurons eu moins de peine ». Il n'accepta même pas un cure-dents de la totalité de ces richesses. Cette compagnie de négociants distribua toute cette fortune aux derviches, donna des concerts et entra au nombre des disciples.

Les compagnons nous ont dit que le Sultan Rokn-ed-dîn, étant à Erzindjân, avait demandé au médecin 'Alâ-ed-din

Erzindjânî de lui préparer diverses sortes d'électuaires; ce médecin avait dépensé pour cela près de trois mille dinars *soltânî,* et pétrissait ces éléments. Le fils de ce médecin lui dit : Tu es un homme généreux, les allées et venues des amis sont continuelles auprès de toi ; ils te demanderont de ces électuaires; tu leur en donneras forcément à chacun, il s'en perdra beaucoup. Le moyen d'y remédier, c'est de les placer dans une cabine; nous mettrons un cadenas à l'extérieur pour qu'on sache qu'il n'y a personne ». Ce même jour, le médecin ferma solidement la porte et s'occupa de composer les électuaires avec l'aide de sa femme. Ils virent tout à coup que la courtine du four s'ouvrait, que le maître y entrait et se retirait dans un coin de la maison. Le médecin et sa femme, frappés de stupeur, restèrent secs sur place à la suite de la terreur produite par cette situation. Au bout d'un instant, ayant repris ses sens, le médecin se leva et posa devant le maître la totalité des électuaires, qu'il avait mis dans un bol d'or, dans l'espérance que son hôte en prendrait. Le maître ayant placé son doigt au-dessus de ce bol, lui dit : « Il y a, dans notre cœur, une souffrance que tous les électuaires du monde ne sauraient apaiser ; cette douleur effroyable ne peut se reposer ». Tous deux se mirent à pleurer. Le maître se leva, indiqua la porte, dont on ouvrit le cadenas, puis il partit. On courut après lui : on ne vit aucune trace. Tous deux, le médecin et sa femme, devinrent serviteurs et disciples en toute sincérité ; avant cette aventure, le médecin 'Alâ-ed-dîn ne croyait pas aux saints et médisait d'eux. Affolé par cette amitié [que leur avait montrée le maître], il emmena sa femme, vint à Qonya et fut un disciple sincère ; mais l'événement avait eu lieu à Erzindjân.

Une tradition [1] nous affirme que du temps de sa jeunesse, quand il était à Alep auprès de Kémâl-ed-dîn ben el-'Adîm, l'incomparable et haut personnage, il s'occupait à enseigner et à apprendre dans plusieurs collèges. De même, un jour, à

1. Ms. 114, f° 104 r°.

Damas, sur la terrasse du collège Moqaddamiyya, il se livrait à l'enseignement mystique ; pendant sa promenade, il s'élevait dans l'air à la hauteur d'une ou deux portées de flèche, puis revenait sur ses pas à reculons. Tous les étudiants étaient devenus ses disciples sincères, et voyaient continuellement ce phénomène.

Les frères purs nous ont également raconté que le maître faisait des tournées sur la terrasse de son collège ; parfois il s'élevait en l'air à la hauteur d'une ou deux portées de flèche, puis redescendait sur le toit du collège. Il disparut un jour de telle façon qu'on le signala au bout de vingt jours dans la mosquée de Mérâm ; les amis se réunirent et firent un concert qui dura une semaine.

Les grands *aḥrâr* nous ont dit que le cher ami, l'émir Gourdji, un des disciples sincères, avait résolu de se rendre à Damas pour une affaire. Il alla voir le maître et lui demanda son concours, puis il partit. Arrivé dans cette ville, il vit le maître debout sur un kiosque, qui lui faisait un signe avec la main. Il poussa un cri et s'évanouit. Quand il revint à lui, il ne vit plus rien. Après avoir terminé ses affaires, de retour à Qonya, il alla rendre visite au maître, et voulut lui raconter cette aventure. « Les hommes de Dieu, lui dit le maître, sont comme des poissons dans l'Océan ; ils sortent leur tête là où ils veulent ». Il s'inclina, et raconta aux amis cette apparition.

Sa générosité, sa mansuétude étaient poussées à un tel point qu'un jour où il s'était échauffé pendant le concert et où il était plongé dans la contemplation du visage du Bien-aimé et dans l'extase, un ivrogne entra dans la danse, y porta le trouble, et comme un insensé se jeta sur le maître. Les amis le maltraitèrent : « C'est lui qui a bu le vin, dit le maître, et c'est vous qui agissez comme de méchants ivrognes ! » — « C'est un chrétien, dirent-ils ». — « S'il est un chrétien (*tersâ*), pourquoi ne craignez-vous pas (*tersâ nîstîd*) [1] ? » Les derviches s'inclinèrent et demandèrent pardon.

1. Jeu de mots.

Un jour, au milieu du bazar de Qonya, il passait un Turc, tenant en mains une peau de renard, la vendait à l'encan, et disait d'une voix forte, *Dilkou! dilkou* [1] ! Le maître poussa un cri et entra en danse : « Où est le cœur (*dil koû*)? où est le cœur? » dit-il, et il rentra au collège en dansant.

Le maître exposait, au milieu d'une réunion de grands personnages, les miracles des prophètes et ceux des saints : « La différence entre ces deux ordres de manifestations, dit-il, c'est que les premiers sont les actes et les coutumes des prophètes, tandis que les autres sont les œuvres et les lumières des saints; un miracle de prophète (*moʿdjizè*), c'est faire sortir une chose du néant, et changer la forme des essences (*ʿaïn*) ; ceux des saints (*kérâmè*), c'est l'attribut des lumières intérieures des saints. Un gnostique a dit : Le miracle du saint est la force qui produit un acte, et une provision suffisante; le droit est établi pour eux de manifester des choses extraordinaires; celui du prophète consiste à faire sortir du néant une chose et à l'amener à l'existence, ainsi que de changer la forme des essences. » C'est ainsi qu'il a dit lui-même :

« C'est la transformation des essences et la panacée universelle, que de s'accoutumer à un froc sans couture ».

Il a dit encore : « Les saints ont des *kérâmè*, les prophètes des *moʿdjizè* ; celles-ci ont lieu par le moyen de la prétention (*daʿwà*) parce que c'est un argument décisif ; les autres ont lieu sans prétention, parce qu'elles sont une réponse à une invitation. Certains hommes parfaits de la voie mystique, qui ont bu à la source céleste de la vérité, ont considéré comme de leur devoir d'éviter et de fuir la production des miracles, avec une répulsion complète; bien plus, ils se représentent une occupation de ce genre comme un véritable voile [qui les empêche d'atteindre à la vérité]. »

1. Nom du renard en turc, osmanli *tilki*.

Une tradition [1] rapportée par les nobles compagnons nous apprend qu'un jour le chéïkh Çadr-ed-dîn, le qâḍî Sirâj-ed-dîn, ainsi que d'autres savants, derviches et mystiques, étaient sortis [de la ville] pour contempler la grande mosquée de Mérâm ainsi que les jardins [de cette localité]; notre maître avait consenti à se joindre à cette réunion. Au bout de quelque temps, il se leva et entra dans un moulin, où il resta longtemps. L'attente dépassa toute limite. Le chéïkh et le qaḍî Sirâdj-ed-dîn se mirent à sa recherche, entrèrent dans le moulin et le virent occupé à la danse rituelle en face de la meule. « Au nom de Dieu ! s'écria-t-il, n'est-il pas vrai que cette meule dit : *sobboûḥ! qoddoûs* ! (très glorifié, très saint) ». Le chéïkh raconta ainsi la suite : « Le Qâḍî Sirâdj-ed-dîn et moi-même entendîmes, à ce moment, de façon sensible, que ces mots sortaient en effet de la meule. » Le maître commença alors à réciter ce *ghazèl* :

« Le cœur est comme un grain, nous ressemblons à la meule; celle-ci sait-elle pourquoi elle tourne ?

« Le corps est comme la meule, les pensées sont l'eau qui la fait tourner; la meule parle et l'eau connaît ce qui s'est passé.

« L'eau dit : Demandez au meunier, qui lance cette eau vers la pente?

« Le meunier te dira : O mangeur de pain, si ceci ne tournait pas, qui serait boulanger?

« Il se passera beaucoup d'aventures; silence! Demande à Dieu qu'il te les dise.

« Nous devînmes hors de nous en contemplant cette grandeur et l'usage qu'il en faisait; quand nous revînmes à nous, le maître avait disparu.

Le chéïkh Maḥmoûd, surnommé Çâḥib-Qirân, nous a rapporté l'anecdote suivante. Un jour l'ami intime, Djélâl-ed-dîn le boucher, raconta qu'un individu dit en présence du maître : Un tel a mauvais caractère, et un fardeau pesant. C'est, en effet, un proverbe célèbre : « Mauvais caractère, fardeau pesant ». L'origine de ce proverbe, dit le maître,

1. Ms. 114, f° 106 r°.

c'est que dans les temps passés il y avait un souverain très juste et d'une nature noble. Sur le passage de sa promenade, à la porte de cette ville, se trouvait la boutique d'un marchand de poteries qui avait atteint un âge extrêmement avancé. Quand le souverain sortait de la porte, le vieux potier faisait avec exagération des vœux pour lui, et disait ses louanges. Le jour du Nauroûz, le souverain vint à passer par là : « Vieillard, dit-il au potier, demande-moi aujourd'hui ce que tu désires et ce que tu souhaites ». — « Vive le roi du monde! Ordonne que chacun de tes courtisans, chaque soldat de ton armée m'achète une cruche ou un pot au prix que je voudrai et le porte sur la place publique du Sultan ». Le souverain donna cet ordre : « Quiconque m'aime, achète une cruche à ce vieillard ». Tous les soldats, émirs et grands personnages, achetèrent chacun une cruche pour une pièce d'or, et l'emportèrent. Or le sultan avait un ministre à l'âme pesante, de basse extraction et de mauvais caractère; il entendit cet ordre après les autres, et vint en personne demander une cruche. Le vieillard plein d'intelligence, lui en présenta une dont il fixa le prix à cent dînars. Le ministre disputa et n'accepta pas ce prix; finalement, poussé par la nécessité, il acheta la cruche pour mille dirhems. Le vieillard insista : « Il faut absolument que tu me portes aussi sur ton dos et que tu m'emmènes en présence du sultan, sinon je ne te donne pas la cruche. » Bon gré, mal gré, ne pouvant faire autrement, le ministre prit le vieillard sur son dos et alla porter la cruche au souverain qui s'écria en l'apercevant : « Vieillard, qu'est-ceci? A qui as-tu réservé ce traitement ignominieux? » — « Mauvais caractère, fardeau pesant! répondit le potier. S'il n'avait pas été avare, il aurait donné un dînar et aurait emporté la cruche; il n'aurait pas été exposé à ce blâme et à cet ennui; il a détruit son honneur précieux par le vice de la bassesse de son âme, il a appelé sur lui l'avilissement ».

Djélâl-ed-dîn le boucher, commensal des compagnons, a transmis le récit suivant. Au début de la manifestation de

ces mystères, dit-il, un groupe de jurisconsultes m'introduisirent au milieu d'eux, et m'assaillirent à coups de verges, par plaisanterie et dénégation ; par suite de la douleur que j'éprouvai, je laissai échapper une incongruité. Ils furent pris d'un fou rire, et me délivrèrent immédiatement ; je m'échappai en me disant : « Incongruité de ma part, faveur de celle de Dieu ». A ce récit, les amis éclatèrent de rire. « Voici, dit le maître, le mystère qu'il y a dans ce proverbe. Un souverain eut besoin de se faire tirer du sang ; quand on amena le chirurgien, le pauvre homme, après avoir aiguisé sa lancette, se mit en devoir de pratiquer la saignée, mais la pointe de la lancette se brisa et resta dans la blessure. Le chirurgien, craignant les soupçons du souverain, laissa échapper sans le vouloir une incongruité très bruyante ; le sultan éclata d'un rire formidable. Aussitôt la pointe de la lancette sauta hors de son bras : O sultan du monde, s'écria le chirurgien, incongruité de ma part, faveur de Dieu. Ce proverbe est resté depuis ce temps là parmi les hommes en souvenir de cette aventure. Autant que possible, il appartient aux serviteurs pauvres de servir, à Dieu de leur accorder ses faveurs et son soutien ; c'est ainsi qu'on a dit : « Le devoir du coq est de chanter : celui de Dieu, de ramener le matin ».

Ces deux anecdotes sont de ces plaisanteries du Maître qu'il se permettait de temps à autre, ainsi qu'il l'a dit lui-même :

« Mes facéties n'en sont point, elles sont un enseignement ; elles sont destinées à diriger le peuple et à lui faire comprendre [ma pensée] ».

Du temps de notre maître, raconte-t-on, un individu était monté dans un arbre fruitier pour en cueillir les fruits ; le propriétaire du jardin s'en étant aperçu, s'approcha et lui cria : « Descends de l'arbre ! » Je ne descendrai pas, répondit l'homme. Le jardinier insistant : « Que ma femme soit divorcée, si je descends de cet arbre ! » s'écria l'indi-

vidu. Il y resta trois jours et trois nuits. On chercha à obtenir un *fetvà* de différentes façons ; ce ne fut pas possible. Un des amis dit alors : Il faut soumettre cette difficulté à notre maître. Un groupe d'amis sincères allèrent rapporter l'incident à Djèlâl-ed-dîn Roûmi [qui donna la solution suivante] : « Qu'il aille de cet arbre sur un autre arbre, et qu'ensuite il descende, de sorte qu'aucune atteinte ne soit portée [à son serment] ; et si cet arbre est isolé, que l'homme descende d'abord sur un cheval, et ensuite à terre ; il ne sera pas parjure ». C'est ainsi qu'agit l'homme, et il fut délivré ; tous les muftis de la ville approuvèrent.

Notre maître, a dit le chéïkh Néfîs-ed-dîn de Sîwas, me donna l'ordre d'aller acheter pour deux dirhems de bon *khoṭâb* ; à cette époque-là, on vendait un plateau de *khoṭâb* pour un dirhem. Je me le procurai immédiatement ; il me le prit des mains, le mit dans une serviette et s'en alla. Je marchai tout doucement derrière lui ; il alla jusqu'à des ruines où je vis qu'une chienne avait mis bas ; le maître donna toute la provision pour la nourriture de cette chienne. Je restai stupéfait de cette compassion, de cette pitié : « Il y a sept jours et sept nuits, me dit-il, que cette malheureuse n'a rien mangé, et à cause de ses petits elle ne peut pas s'absenter. C'est Dieu qui a transmis ses plaintes à mon oreille, et m'a ordonné de la consoler [1] ».

Le même narrateur a raconté qu'il y eut un grand concert dans la maison du Perwânè, et que le maître, étant entré dans une chambre d'isolement, y commença la prière canonique. Gurdjî-Khâtoûn envoya un grand plateau de *khoṭâb* pour que les amis en mangent. Un chien entra subitement et le dévora, et en souilla une partie. Les amis en furent ennuyés et voulurent le repousser et le maltraiter. « Ce n'est pas bien, dit le maître ; il en a plus besoin que vous ;

1. Les Musulmans, qui sont en général durs pour les hommes, sont pleins de pitié pour les animaux et en particulier pour les chiens des rues qui vivent en troupes dans les villes, et n'appartiennent à personne.

son appétit est plus sincère que le vôtre ». Tous s'inclinèrent et y renoncèrent.

L'agréé du maître, Chems-ed-dîn, fils du professeur, lui raconta un jour qu'un grand savant avait dit : « Nous aussi, nous sommes les serviteurs et les amoureux du maître; mais actuellement nous sommes occupés à acquérir les sciences coraniques, nous y employons tous nos efforts ; il est à espérer qu'après avoir atteint notre but, nous irons le trouver et deviendrons son disciple ». Tant qu'il ne sera pas arrivé à son but, dit le maître, il ne pourra pas y renoncer; et quand il y sera arrivé, comment pourra-t-il se délivrer des chaînes de la jurisprudence et atteindre le monde absolu de la pauvreté? Celle-ci est l'œuvre de ceux qui n'ont rien à faire ».

« Ceci n'est point l'œuvre de ceux qui ont une occupation ; voyons à qui sera cette chance, et qui sera aimé de la fortune. »

D'après le même narrateur, il y avait un grand savant qui niait les qualités du maître et se montrait réfractaire relativement à la situation des saints. La veille de la fête des Sacrifices, le Maître le rencontra, le prit par la main, sortit par la porte du Méïdân et l'emmena dans un endroit isolé où il n'y avait personne. « Regarde », lui dit-il. Le savant se vit lui-même sur la montagne d' 'Arafât, au milieu de la foule qui prononçait la formule : *Labbéïka* ! (me voici !). Dans sa stupéfaction, un trouble intense l'envahit ; il poussa un cri et s'évanouit, tandis que le maître s'en allait. Le pauvre savant, revenant à lui des abîmes du néant, s'aperçut que son compagnon était parti; en gémissant, il revint au collège et raconta cette aventure aux amis. En toute sincérité et en parfaite certitude, il devint un des croyants; il remercia de cette faveur soudaine et de cette générosité royale, et distribua des présents.

« Peut-être cette faveur arrivera-t-elle soudainement, et tu diras : Je suis l'esclave de cet Être qui échappe à la contingence du lieu [1] ».

1. *Nâ-gahân*.

262. Les auteurs de récits, justes et dignes de confiance, nous ont transmis ceci : Hâdji Bektâch Khorâsânî, qui s'était manifesté en Asie-Mineure et qu'un certain groupe appelait Bâbâ Rasoûl-allah « le père envoyé de Dieu » [1], était un mystique au cœur éclairé, mais il ne s'astreignait pas à suivre la loi apportée par le prophète. Un jour, il envoya son inspecteur, le chéïkh Isḥaq, auprès de notre maître pour lui poser cette question : Dans quelle affaire es-tu, et que cherches-tu ? Quel est ce tumulte que tu as jeté dans le monde ? Cette question repose sur ceci que, du moment que tous les grands personnages et les petites gens se montrent désireux de voir le maître, et que tous les chéïkhs et les émirs trouvent plaisir à entendre ces paroles, du moment aussi que bien des disciples imitateurs se détournent de leurs directeurs spirituels et vont se soumettre à cette famille de chercheurs et de confirmateurs de la vérité, la jalousie produite par ces circonstances les a piqués extrêmement, et de tous côtés, par zèle, chacun prononce des paroles, des subtilités et des médisances ; il est dit ceci : Si tu as trouvé, c'est ce qu'il fallait ; reste tranquille ; et si tu n'a pas trouvé, quel est ce tumulte que tu as lancé dans le monde, et pourquoi t'es-tu rendu le but du regard des mortels ? Pourquoi as-tu mis sens dessus dessous le magasin de tant de personnes ? » C'est ainsi que le poète a dit :

« Nous nous sommes mis en marche, et nous nous sommes précipités vers le Djéïḥoûn [2] ;

« Nous avons pris sens dessus dessous tout un monde, et nous sommes sortis en hâte.

« Lorsque nous sommes arrivés sur le territoire du Medjnoûn de cette Léïla, notre monture s'est montrée rebelle, et nous avons dépassé la limite des fous (*medjnoûn*) ».

Il dit de même : « Tu as rempli le monde de tes sucreries

1. Sur ce fondateur d'un ordre religieux, auquel était affilié le corps des janissaires, voir J. de Hammer, *Histoire de l'empire ottoman*, t. I, p. 123 et suivantes ; Gibb, *History of the ottoman Poetry*, t. I, p. 179, note 1.

2. Le fleuve Oxus, en Asie centrale.

salées. Que d'hypocrites criminels ont eu le palais amer et se sont vêtus de noir à la suite de l'effroi causé par tes troubles ! » On dit que, lorsque ce disciple, le chéïkh Isḥaq, arriva à la porte du collège, le grand maître, à ce moment-là, procédait à des exercices de musique ; le chéïkh baisa le seuil du collège et entra avec une politesse parfaite. Au même moment, notre maître (que Dieu sanctifie son mystère puissant !) commença à réciter ce *ghazèl* :

« Si tu n'as pas encore vu l'amie, pourquoi ne la recherches-tu pas ? Si tu es parvenu jusqu'à elle, pourquoi ne tressailles-tu pas ?

« Tu t'assieds paresseusement, car c'est une chose merveilleuse ; c'est toi qui es étonnant, de ne pas désirer un tel étonnement !

Et cœtera. Lorsque ce derviche, après avoir mis par écrit ce même ghazèl et y avoir inscrit la date, partit, il s'en retourna auprès de Hâdji-Bektâch et lui rapporta ce qu'il avait vu et entendu ; il lui remit en même temps la date de ce moment. Hâdji-Bektâch lui dit : C'est le même où j'ai vu notre maître entrer comme un lion rugissant en disant : « Misérable ! Notre trouble vient du mystère du trouble et de la joie, non de celui de la brûlure et de la recherche ! » Il me saisit solidement à la gorge ; je craignis de mourir. Je baissai la tête et demandai pardon ; je mis en avant la nécessité où je m'étais trouvé, et je m'humiliai. Immédiatement il disparut à mes yeux. Maintenant, ô mes derviches, le pouvoir de sa grandeur est à un tel degré qu'il ne peut pas être contenu dans l'imagination d'un de nos pareils ; il ne peut être renfermé que dans l'imitation de l'exemple présenté par cette forme corporelle adéquate à la pensée [qu'elle renferme].

« Une telle grâce, beauté, bonté qui donne la vie, personne ne peut la supporter d'elle ; vive la réprobation et l'erreur ! »

263. Les savants compagnons ont raconté qu'un jour notre maître se rendait à la mosquée du vendredi avec ses nobles compagnons ; tout à coup il se trouva en face d'un bourreau qui avait versé beaucoup de sang et coupé beau-

coup de têtes ; le maître lui fit visite et lui témoigna de l'honneur. Les amis restèrent stupéfaits de cette situation, et se dirent : Cet individu, est-ce un homme à visiter, pour qu'un souverain comme le maître l'honore ainsi ? Un grand personnage le questionna à ce propos; il répondit : Il y avait un homme, d'entre les saints de Dieu, qui était voilé dans les coupoles du zèle ; il avait toujours le désir que l'oiseau de son âme s'envolât de la cage de la forme humaine, et qu'il parvînt au degré du martyre. Dieu créa un motif pour lequel on l'accusa, et ce bourreau le délivra de la prison de la cage du corps. Ce saint de Dieu donna sa sainteté à ce bourreau ». Dès que les amis eurent raconté à cet homme la manière dont le maître avait parlé de lui, immédiatement ce pauvre homme s'empressa de se repentir et de demander pardon avec promptitude et sincérité considérable. Il fut agréé par tous les disciples.

« Que de gens, vêtus de peau de chien, qui n'ont pas de nom ! Mais, derrière le voile, il n'y a pas de coupe sans cela ».

264. L'imam théologien, le seigneur des crieurs de *dhikr*, notre maître Medjd-ed-dîn fils de Tchâghâ, de Qir-chéhir (miséricorde de Dieu sur lui !), a raconté ceci : Au début, j'avais amené avec moi de Qir-chéhir à Qonya un jeune garçon turc qui était mon élève. Il était à mon service dans le collège de notre maître. Une nuit, celui-ci, dans la cour du collège, se promena jusqu'à minuit ; il était comme la lune la nuit où elle devient pleine. Tous les compagnons étaient endormis ; l'étudiant turc répétait à voix basse sa leçon et observait la situation du Seigneur. Le sommeil m'avait aussi vaincu. Le jeune juriste turc vit que notre maître, enfourchant une lumière verte, commençait à s'élever du côté de la fenêtre. Lorsqu'il y fut arrivé au dehors, le juriste m'éveilla ; et quand j'eus été informé de ce qu'il avait vu, je ne pus en supporter l'idée ; je poussai un rugissement, et m'évanouis. Les amis endormis s'éveillèrent tous à la fois. Quand je revins à moi, le maître dit : « O Medjd-ed-

dîn, pourquoi as-tu crié, et pourquoi rejettes-tu la pâtée hors de ton gésier? Un turc néophyte peut supporter ce spectacle, et toi, tu le divulgues! Les choses de ce genre, les *abdâls* de Dieu en ont de nombreuses. Tâche de devenir confident, pour n'en être pas privé [1]. N'a-t-on pas dit : Celui qui cache un secret est le maître de son affaire ».

« Si l'homme savait garder les secrets, il ne divulguerait ni le bien ni le mal. Bien qu'ils ne soient pas évidents pour lui, ils sont patents pour tout le monde ».

L'émir unique, agréé par les saints, Tâdj-ed-dîn Mo'tazz el-Khorâsânî [2], l'un des disciples particuliers du maître, était un prince considéré et un bienfaiteur qui fit construire en Asie-Mineure des collèges, des couvents, des hôpitaux, des caravansérails. C'est, entre tous les officiers du sultan, celui que le maître aimait le mieux ; il l'appelait son compatriote ; le jour où il honorait le maître de sa visite, les compagnons étaient joyeux. Comme le maître le voyait sous l'apparence d'un élève sincère, d'un assoifé de l'eau de la vie, et d'un pêcheur d'idées, il s'échauffait davantage dans le commentaire des vérités de la gnose et disait des mystères étranges. Un jour, suivant son ancienne coutume, il était venu rendre visite au maître, qui lui dit : « Les personnes qui ne sont pas totalement délivrées du sentiment de leur existence, n'ont pas encore dépassé le stade de leur ipséité, et prétendent au monde du néant, ressemblent à un individu qui, du fond d'un puits, s'écrierait : « C'est moi le plus haut! » et prétendrait à la prééminence. De même les personnes qui ont renoncé à leur individualité propre et s'en sont délivrées, crient du haut d'un toit : « C'est moi le plus bas! » [par humilité]. Tous savent que leur voix vient d'un endroit élevé, et qu'en tout cas elles tiennent un rang élevé. C'est comme quelqu'un qui aurait placée une gousse d'ail dans sa bouche et et prétendrait sentir le musc, tandis qu'un autre se la serait

1. Jeu de mots sur *mahrèm* et *mahroûm*.
2. Cf. Ibn-Bîbî, IV, 295, 302. Il était fils du qâḍi Mohyi 'd-dîn Khârezmî.

parfumée au musc, et croirait sentir l'odeur de l'ail. Mais les mystiques, dont l'âme a un odorat flatté par la bonne odeur qui s'exhale de ce *ḥadîth* : « Je sens les effluves du Miséricordieux venir du côté du Yémen », ont le sens olfactif ouvert; ils reconnaissent immédiatement le musc d'avec les crottes [1] et le cri du faucon d'avec celui du moineau; ils distinguent, à la manière du Discriminateur, le vrai du faux, le haut du bas; car il a été dit : « Le vrai croyant est intelligent, avisé, il sait distinguer, car il voit par la lumière de Dieu. »

« Celui qui voit par la lumière de Dieu, est informé du commencement et de la fin.

« Dieu ayant appelé les marques du visage ce qui fait connaître [l'homme], l'œil du mystique reste dirigé vers ces marques. »

En effet, Dieu a dit : « Les marques qu'ils ont sur leurs visages proviennent de leurs prosternations [2] ». Puis le maître dit : « Viens, ô émir Tàdj-ed-dîn, flaire et sens; car s'il n'en vient pas d'odeur, coupe-le et jette-le. »

« Cherche l'odeur de Dieu dans la bouche du derviche [3] ; quand tu la chercheras sérieusement, tu deviendras certainement un confident. »

« Les animaux de la campagne, poursuivit le maître, prennent la couleur des plantes, du fourrage qu'ils mangent; les uns prennent la couleur verte, les autres deviennent bleus, noirs ou jaunes. De même, les serviteurs dignes de Dieu sont ceux qui paissent toujours dans la plaine exprimée par ces mots : « La terre de Dieu est vaste [4] », et boivent de ces sources qui donnent des yeux au cœur ; ils sont tellement repus de la nourriture de lumière qu'ils deviennent totalement lumière de Dieu. » C'est ainsi qu'il a dit :

1. *Puchk*, allitération avec *muchk*.
2. *Qor.*, XLVIII, 29.
3. *Qalender*.
4. *Qor.*, XXXIX, 13.

« Celui qui mange de la paille et de l'orge sera sacrifié : celui qui se nourrit de la lumière de Dieu deviendra le Qorân lui-même.

« Si tu manges une seule fois de cette lumière comestible, tu pourras lancer de la poussière à la tête du pain et du four ! »

« C'est ainsi qu'est devenu notre sultan [le prophète] (bénédictions sur lui !). » Cependant l'émir Tâdj-ed-dîn, ayant posé sa tête sur les pieds bénis de notre maître, vit sa sincérité croître au multiple ; il demanda instamment qu'un couvent de derviches [1] fût bâti pour les amis. Le maître lui dit :

« Nous autres, sur ce sol périssable, nous n'élevons pas de pavillons ni de tonnelles, nous ne construisons pas des palais ornés de peintures [2] comme 'Ad et comme Thémoûd.

« Comme Noé et comme Abraham, nous ne fondons, dans cet espace de félicité éternelle, que le château de l'amour mystique. »

« C'est un devoir, pour tous les penseurs, d'imiter l'envoyé de Dieu, car il a juré en ces termes : Par Dieu, je n'ai jamais construit un empan ni amassé de l'or. » Quand l'émir, sorti hors de la présence du maître, se rendit à son palais, il mit dans des bourses la somme de trois mille dinars provenant des recettes de la capitation et les envoya par ses lieutenants, pour que les amis les donnent au bain public. Le maître n'accepta pas cet argent et s'en montra excessivement dépité : « Quelle distance, s'écria-t-il, entre nous et les préoccupations [3] du monde ! »

« Moi, je désire quelqu'un comme moi, je veux une beauté au corps d'argent, je suis dégoûté de cette laideur qui possède de l'argent et des dirhems ».

On prit cette somme et on alla la reporter. En fin de

1. *Dâr el'ochchâq*.

2. *Moqarnas*. Sur ce mot, voir Quatremère, *Notices et extraits*, t. XIV, p. 496, 498, et le *Ferheng-i Cho'oûrî* dans Meninski.

3. *Chanqaça*.

compte, on eut recours à l'intercession de Sulṭân Wéled ; il demanda que le maître consentît et permît qu'à côté du collège on bâtît quelques pauvres maisons sans apparat à l'usage des serviteurs; avec l'autorisation et l'indication de Sulṭân Wéled, on construisit ces maisons.

265. Des amis particuliers, qui avaient une position d'élection et de spécialisation, et étaient illuminés par les lumières de la sincérité, ont raconté qu'un jour notre maître dit dans son collège : Chems-ed-dîn Mârdinî est un homme saint, mais il ne le sait pas lui-même ; faisons-lui connaître sa propre personnalité, car il y a des saints qui ne connaissent pas leur sainteté, tandis que d'autres en ont la certitude, sans connaître celle d'autrui ; il y a aussi quelques hommes parfaits et nobles qui savent de source certaine la leur et celle des autres ; ceux-ci sont les échansons parfaits, ils boivent à la source du Kauther de Moḥammed. Ce même Chems-ed-dîn a été un jour l'objet des regards favorables jetés par un des hommes de Dieu, et par l'effet de ce regard béni il est devenu un savant incomparable et un saint ». Lorsque les amis portèrent à la connaissance de ce personnage le bien que le maître avait dit de lui, en ces termes : « Aujourd'hui notre maître, dans le collège, au milieu de tant de grands savants, a porté un tel témoignage en votre faveur », immédiatement Chems-ed-dîn s'inclina, et plein de joie, s'écria : « C'est en effet comme l'a dit le sultan [Djélâl-ed-dîn] », et il raconta l'anecdote suivante :

« Un jour, j'atteignis l'âge de raison, alors que j'étais occupé à étudier dans le collège d'Alep. Je vis tout à coup un derviche entrer et demander de l'eau. Sans attendre ni chercher de faux-fuyants, je me levai et je lui donnai la cruche de nuit [1] : je plaçai devant ce pauvre homme, au cœur blessé, un peu de nourriture prête que j'avais ; à la suite de cette démarche bien pensante [2] je vis que le derviche se

1. Littéralement : « la cruche du sommeil », celle que l'on tient à portée de sa main pendant les nuits chaudes.

2. *Mauzoûn*, bien équilibrée.

sentit bien et jeta sur moi un regard étrange; aussitôt, à la suite du plaisir causé par ce doux regard, je fus tellement rempli de jouissance que je sentis une pollution. Jusqu'à ce que je reprisse mes sens, je vis que cet homme était parti et avait disparu; le plaisir de ce regard était encore durable dans le palais de l'âme; mais, quand j'arrivai auprès de notre maître, que je vis cette grandeur, et que je fus l'objet de ses regards favorables, il me parut que la douceur de ce premier regard, en comparaison du second, était moindre qu'une goutte d'eau dans l'Océan Atlantique, qu'un atome de poussière en présence du grand Luminaire [le Soleil]. Grâces soient rendues à Dieu que, par sa faveur et sa direction, je sois devenu un sultan connaisseur de saints ».

266. Les grands compagnons (que Dieu leur donne pour séjour la maison du salut!) nous ont fait savoir que le chéïkh Bedr-ed-dîn Tébrîzî était un homme plein de science, et que pour l'alchimie et la géomancie il était un second Avicenne [1], et pour la sagesse, un autre Socrate et le Platon des Grecs. Quand il arriva à Qonya, la capitale [des Seldjouqides de Roûm], le fondateur du mausolée saint, Mîr 'Alam-ed-dîn Qaïçar (que Dieu rafraîchisse son âme!) le conduisit auprès de Sulṭân Wéled, et expliqua à celui-ci les mérites de son protégé : il lui montra qu'il émettait la prétention de dépenser, au bénéfice des amis, la somme quotidienne de mille dînars *solṭânî*; car les compagnons sont plus nombreux, et d'un autre côté, les moyens de vivre moindres. Sulṭân Wéled, qui était l'éducateur de tous les compagnons, des émirs et des gens de lettres, alla raconter cette proposition à son père, qui ne dit rien. Quand Bedr-ed-dîn Tébrizî entra avec une politesse parfaite, il s'inclina et devint un disciple en toute sincérité de cœur. Cependant la sainte de Dieu sur la terre, Fâṭima-Khâtoûn, mère du chéïkh, sultan des mystiques, Tchélébi Djélâl-ed-dîn Emir 'Arif, fille du chéïkh Çalâḥ-ed-dîn, qui était une seconde Marie et une très

1. *Bou 'Alî-i sânî.*

véridique théologienne [1], nous a raconté ceci : « Je regardais par la fente de la porte, pour voir ce que ferait le maître à cette occasion ; il dit : Dieu soit exalté ! c'est une chose étonnante ; nous autres, nous nous efforçons de rendre l'or aussi méprisable que la terre, afin de faire tomber la poussière soulevée par les troubles qu'il cause ; voici venir un individu qui nous dit : Je transmute la terre en or, de manière à soulever des désordres ; sans doute il ignore qu'on a dit : « La discorde est endormie ; que Dieu maudisse celui qui la réveillera ! » Ce serait une augmentation de gains, et il ne sait pas que je n'aime pas qu'on recherche le trop ; il est bien vrai que Dieu a des serviteurs qui, par un seul regard jeté sur une pierre ou une brique cuite, la transforment en or et en corindon sans l'intermédiaire de l'alchimie. » Il se leva et posa sa main bénie sur une colonne de marbre ; immédiatement je vis que cette colonne de marbre était devenue brillante et dorée comme le soleil, de manière que l'éclat en blessait les yeux. Les compagnons et Bedr-ed-dîn Tébrizî, poussant un rugissement, tombèrent tous évanouis. Ma raison avait disparu ; quand je revins à moi, le maître dit : O Béhâ-ed-dîn, mène Bedr-ed-dîn au service de Tchélébî Ḥosâm-ed-dîn, qui est le Djonéïd de l'époque et le vicaire de Dieu, pour qu'il soit assidu auprès de lui ». Et il ajouta :

« Afin qu'il sache que nous n'avons pas la cupidité de l'or, nous en avons apporté du Créateur de ce métal.

« Si celui-ci le veut, tout le sol de la terre deviendra de l'or et des perles précieuses.

« Nous n'en avons pas besoin, car nous sommes bien bourrés de science ; nous changerons en or tous les habitants de la terre.

« Comment pourrais-je implorer de vous de l'or ? Moi, je vous transformerai tous en alchimistes.

« Le pouvoir et la fortune n'accompagneront pas ton âme ; donne ton or, et mets un collyre contre le mauvais œil. »

1. *Çiddîqa* est l'épithète de Marie, mère de Jésus, dans le Qorân, ch. V, v. 79.

A partir de ce jour, Bedr-ed-dîn vouait aux amis tous les arts qu'il pratiquait, toutes les industries qu'il mettait en œuvre. Finalement, 'Alam-ed-dîn Qaïçar, après la mort de notre maître, le chargea de construire son mausolée béni.

267. On rapporte, d'après les intimes du maître, qu'un jour le sultan Rokn-ed-dîn lui avait envoyé cinq bourses d'argent *solṭâni*. Le Khâdjé Medjd-ed-dîn les prit et les porta devant notre maître, qui lui cria : « Jette-les dehors, les prendra qui voudra ; une étoffe qui ne t'appartient pas, jette-la hors de la maison ; pourquoi y aurait-il un chien crevé à l'intérieur du Temple [1] ? » On jeta donc les bourses au dehors : personne ne les ramassa. Le maître dit : « Si réellement tu m'aimes de grand cœur [2], prends tout cela et va le jeter dans le fossé des murailles, afin que ton âme soit délivrée du souci d'avoir à le compter ». On prit ces bourses et on alla les jeter dans le fossé de la citadelle.

Ce fossé était plein d'eau et d'une vase noire ; de nombreux individus, ne craignant pas d'y noircir leur visage à la recherche de cet argent blanc, jouèrent leur vie pour s'en emparer. « Les biens de ce monde, dit le maître, sont un poison mortel ; tous les hommes sont en lutte pour les accaparer ; cet argent attire et détruit les créatures, à tel point qu'il rend amère même la bouche des hommes divins. Grand Dieu ! il faut être sur ses gardes pour être protégé contre toutes les calamités qu'amène l'argent, et ne pas en être victime. »

« Le monde n'est point ma fête, car j'ai vu sa laideur ; c'est une courtisane pâle qui se met du rose sur les joues ».

L'homme célèbre et méritant, Akhî Emîr Aḥmed de Baïbourt, l'un des chefs de ces contrées, était un personnage

1. *El-Mesdjid el-aqçâ*, dans le Qorân, XVII, 1, désigne le Temple de Jérusalem ; plus tard, on a donné ce nom à une mosquée bâtie au sud de celle dite d''Omar.
2. *Bi-taqlîd*, sans esprit d'imitation.

riche et bienfaisant ; il avait atteint un certain stade, et avait subi les épreuves du temps ; il avait été admis dans la société des grands saints. Lorsque le sultan des mystiques, le Tchélébî Djélâl-ed-dîn ʿÂrif, arriva dans ce pays, et que tous les habitants de Baïbourt, hommes et femmes, devinrent ses serviteurs et ses disciples, Emîr Aḥmed lui raconta ce qui suit : « Dans l'ardeur de ma jeunesse, quand la renommée de votre grand-père, volant de bouche en bouche, arriva jusqu'ici et que les voyageurs parlèrent de la grandeur de sa situation et de la hauteur de ses discours, je conçus le projet, après en avoir obtenu l'autorisation de mon père, de me rendre à Qonya et d'avoir l'honneur d'y baiser la main du maître ; mais ma mère ni mon père n'y consentirent, et je passais le temps à gémir. Une nuit, plein de désir, je me levai et j'accomplis plusieurs *rakʿa* de la prière que l'on fait en cas de besoin, et dans la même intention je lus quarante fois de suite le chapitre *el-Anʿâm* du Qorân, dans l'espérance que la grâce divine me favorisant, je pourrais accomplir la visite que je projetais. Le matin était proche lorsque je me recouchai. Je vis en songe le maître tel que les amis et les voyageurs l'avaient décrit, revêtu de son *férédjé* et portant sur la tête un turban couleur de fumée ; il entrait dans notre maison, et moi je me précipitais à sa rencontre et je le saluais ; je me prosternais et je me plaignais. Quant à lui, il demanda à un ami une paire de ciseaux, me coupa les cheveux et m'embrassa sur les joues en disant à plusieurs reprises : Dieu te bénisse ! C'est le chéïkh du Methnéwî ! Dans l'excès de mon contentement, je m'éveillai et trouvai, à la tête de mon oreiller, mes cheveux coupés. Profondément stupéfait, je circulai dans les rues, comme un fou, pendant plusieurs jours. Finalement, je donnai une grande séance d'intronisation, je revêtis le *férédjé* et je commençai à instituer le concert, les réunions et la récitation du Methnéwî. Ensuite, ayant préparé un beau cadeau composé de différents objets, je l'expédiai au Maître en l'informant de ma situation. Il m'envoya l'arbre généa-

logique constituant le diplôme [1] et m'accepta comme disciple. Le signe de son acceptation, ce fut votre arrivée dans cette contrée ; la science de la certitude me fit devenir la certitude même, et je connus Dieu de science certaine. » Sulṭân Wéled appelait toujours cet Emîr Aḥmed du nom de frère et d'ami ; de nouveau, en toute sincérité, il devint le disciple du Tchélébî 'Arif, et fit admettre en la même qualité tous ses fils, ses compagnons et ses descendants, auxquels on peut appliquer le passage du Qorân : « Ils ont auprès de nous proximité et belle demeure [2] ».

268. Un pauvre, ayant vu notre maître en songe, rêva qui l'admettait pour disciple et qu'il lui coupait les cheveux. Au matin, il raconta son rêve aux nobles compagnons, qui voulurent le conduire auprès du maître, pour qu'il devînt novice et lui dît : « Ceci est l'explication du rêve que j'ai fait auparavant; mon Seigneur en a fait une réalité [3] ». Quand celui-ci vit le pauvre, il s'écria : « Enfin, c'est lui à qui j'ai enlevé les cheveux hier, et que j'ai agréé; cela suffit ».

269. Un jour, dit-on, le chéïkh Çadr-ed-dîn [Qonyèwî] était occupé à enseigner les traditions islamiques ; tous les gens de mérite étaient présents à cette séance ; tout à coup notre maître (que Dieu magnifie son souvenir!) entra par la porte ; le chéïkh lui demanda de vouloir bien se charger de la leçon de ce jour ; immédiatement il cita, pour l'explication de chaque tradition, tant de *ḥadîth* merveilleux, il exposa des idées extraordinaires, il dit la cause de la production de ces *ḥadîth* et en assura l'authenticité, tellement que les assistants en restèrent stupéfaits. Toutefois il vint à l'esprit du chéïkh cette idée que peut-être le sens de tel *ḥadîth* n'était pas celui que donnait le maître, mais tel autre. « Nous n'avons pas entendu, se dit-il, ces pensées exprimées par aucun grand professeur, et nous ne savons rien de cette méthode. » Cette même nuit, il vit le prophète en songe,

1. *Chédjérè-ï-khilâfet.*
2. *Qor.*, XXXVIII, 24, 39.
3. *Qor.*, XII, 101.

assis sur le *sofa* de la place d'honneur du monastère; le chéïkh s'avança plus près et baisa la main de l'Envoyé de Dieu, qui lui dit : « La signification de ce *ḥadîth* et l'objet que j'avais en vue sont tels que l'a dit le maître ; il n'y a rien à y ajouter ». Le chéïkh, tout joyeux, s'éveilla, et avant de raconter ce rêve aux derviches, il vit notre maître entrer par la porte du monastère, s'asseoir à la place d'honneur du sofa et dire : « Nous t'avons envoyé comme témoin et porteur de la bonne nouvelle [1] », c'est-à-dire par la vérité de notre mystère, et en t'annonçant la bonne nouvelle dans la vision; ce qui signifie qu'il faut que le témoignage d'un pareil témoin juste à l'égard des serviteurs soit agréé, soit accepté, s'il plaît au Dieu très haut! » Immédiatement la confiance s'accrut chez le chéïkh, et sa croyance devint mille fois plus grande.

270. Un jour, notre maître était entré au bain public ; au même instant, il en sortit, vêtu de ses vêtements. Les amis lui demandèrent : « Combien vite le maître est sorti ! » Il répondit : « Le masseur éloignait un individu du bassin pour m'y faire place ; de honte, j'en ai été couvert de sueur et je suis sorti vite. »

Les amis dirent une fois d'un individu : « C'est un homme sans foi. » — « La fidélité est-elle une chose louable ? » leur demanda le maître. « Certes », répondirent-ils. « Alors, reprit-il, tenez-y vous ferme ». Il disait fréquemment : « Par la fidélité des hommes! » ou : « Par la fidélité! » Et il récitait ces vers :

« Dieu a fait un titre de gloire de la fidélité; il a dit : « Qui est plus fidèle que nous à ses engagements? »

« Du moment que la qualité dominante des chiens est la fidélité, va, ne les couvre pas d'opprobre et de déshonneur.

« Pour les chiens, c'est une honte d'être sans foi : comment pourriez-vous admettre de ne pas être fidèles ?

« Si un esclave indien fait montre de fidélité, la fortune lui réserve une longue vie. »

1 *Qor.*, XXXIII, 44 ; XLVIII, 8.

Parfois il arrivait que les récitants. par suite de la longueur du concert, étaient fatigués ; le lundi ou le jeudi ils se présentaient un peu tard au collège. « Comme nous n'avons pas pu faire la prière des mystiques, disait en ce cas le maître, accomplissons au moins la prière de l'aurore [1]. » Il faisait alors plusieurs *rak'a* jusqu'à ce que les récitants arrivassent ; on commençait ensuite le concert.

On jouait une fois du violon, et le maître en éprouvait du plaisir. Un ami entra : « On annonce la prière de l'après-midi [2], s'écria-t-il ; tais-toi un instant. » Non pas dit le maître, ceci est aussi une prière de l'après-midi ; toutes deux s'adressent à Dieu ; il veut l'une extérieurement pour son service et l'autre intérieurement pour son amour et sa connaissance mystique.

Un des compagnons se maria : « S'il plaît à Dieu, dit le maître, que ce soit une amie religieuse. »

Un derviche se plaignit des méchancetés de quelqu'un, et dit que c'était une chose blâmable. « On peut conquérir le monde, dit le maître, mais on ne peut pas tenir la langue [des autres]. »

271. On rapporte qu'un jour il était également entré au bain public, et, se regardant avec un œil de pitié, il s'aperçut que son corps était devenu maigre et aminci ; il dit : « De toute ma vie, je n'ai conçu de honte pour personne ; mais aujourd'hui, j'ai été extrêmement confus de voir mon corps amaigri, et de comprendre ce qu'il disait avec le langage exprimé par sa situation, ce qu'il cachait, et comment il se plaignait, en disant : Tu ne me tiens pas en repos un seul jour, moins d'un jour ou d'une nuit, pour que je reprenne un peu de forces et que j'ose supporter le fardeau. Mais que faire, puisque mon repos dépend de la fatigue que je lui impose ? » C'est ainsi qu'il a dit :

« Si même je me repose un instant, mon âme ne se repose pas ;

1. *Namâz-i ichrâq.*
2. *Namâz-i dîgèr.*

je me repose un clin d'œil quand je ne me repose pas même un clin d'œil.

« Il y a des tiraillements dans ma vie, et je sais qui me tire ainsi ; je voudrais me reposer un instant, mais je n'en ai pas la possibilité. »

Le fait est que le repos des amoureux mystiques est dans la fatigue ; pour eux le trésor est dans la peine, la joie dans la recherche, et la pitié de Dieu, dans la politesse.

272. Un jour, Kirâ-Khâtoûn (que Dieu soit satisfait d'elle!) demanda quel était le mystère enfermé dans ce *ḥadîth* : « La plupart des habitants du paradis est composée d'imbéciles », et quelle signification cela avait. Il répondit : S'ils n'avaient pas été sots, comment auraient-ils été satisfaits du paradis et des ruisseaux? Là où on a la vue de la bien aimée, c'est là le paradis et les ruisseaux. Le prophète a dit : La plupart des habitants du paradis sont des imbéciles, et l'empyrée est pour les maîtres du cœur ». Il récita alors ces vers :

« Si, dans l'enfer, je mets la main sur tes boucles de cheveux, je serai honteux de l'état des élus du paradis.

« Tandis que si l'on m'appelle sans toi à la campagne paradisiaque, ce vaste espace sera étroit pour mon cœur.

« Donc tout individu aux basses pensées qui se restreint à contempler le jardin reste privé de la vue du jardinier ». Et il ajouta ce noble vers :

« Pour moi, le paradis sans la voir est à la fois l'enfer et l'ennemi; cette splendeur m'a brûlé, qui est la gloire des lumières de l'éternité.

« Un jour, une compagnie de mystiques virent Râbi'a 'Adawiyya prendre dans une main un brandon allumé, et de l'autre une cruche d'eau, et courir avec rapidité. On l'interrogea : « O dame du monde futur, où vas-tu, et qu'as-tu à faire? » Elle répondit : Je vais mettre le feu au paradis

et éteindre l'enfer, afin de faire disparaître ces deux voiles qui nous coupent la route [vers Dieu]; afin que le but soit désigné, et que les serviteurs de Dieu le servent sans motifs d'espérance ou de crainte, car s'il n'y avait pas l'espoir du paradis et la crainte de l'enfer personne n'adorerait Dieu et ne se montrerait obéissant [à ses lois] ». Il ajouta :

« Comment courberais-tu, dans la salutation, le dos de cette poignée de limon imitée [qu'est ton corps] s'il n'y avait pas dans le paradis l'espoir de la friture et du *ḥalwâ* ? »

« Mais le but recherché par les amants mystiques sincères est la réunion avec l'objet aimé ; les deux mondes [celui d'ici-bas et la vie future] dépendent de cette réunion.

« Tout ce qui est beau, en dehors de l'amour de Dieu, c'est d'arracher cette âme, si elle est amateur de sucre.

« Demander une divinité en dehors de Dieu, c'est, par trop de présomption, perdre le tout.

On dit au chéïkh Mâtourîdî : « Demande ce que tu veux ». Il répondit : « Je veux ne pas vouloir ».

Le maître s'était échauffé un jour en exprimant des pensées en présence d'une réunion où toutes les classes étaient représentées. Il raconta ceci : « Un Turc, s'étant rendu à la ville, arriva à la porte d'un collège ; il vit qu'on l'avait balayé et arrosé ; des jurisconsultes étaient assis avec leurs grands turbans et leurs vêtements somptueux. Au bout d'un instant il aperçut le portier du collège qui s'avança et distribua à chacun la ration de pain, de viande et autres choses qui lui était attribuée [sur les revenus de la fondation pieuse]. Cela plut extrêmement au Turc : le lendemain, il quitta sa famille et son village, s'attifa d'un turban et d'un manteau, entra dans le collège et après avoir salué le professeur, s'assit à côté de lui. Ce professeur, qui était un pauvre jurisconsulte, s'aperçut, par la physionomie de l'individu, qu'il n'était pas un savant et qu'il était venu le trouver dans quelque intention. « Mon ami, lui dit-il, personne ne devient savant et

jurisconsulte par l'ornement extérieur, le manteau et le turban; sans efforts, personne ne peut atteindre à la contemplation. Il faut se fatiguer pendant des années, répéter les mêmes choses, se changer en lampe fumeuse, pour qu'un gueux devienne quelqu'un par la grâce de Dieu et la faveur des hommes, et que par son exemple initiés et profanes apprennent à être un homme ». Maintenant, une société qui se compose d'adorateurs des qualités extérieures, attirés par les apparences et se contentant d'une organisation extérieure, qui ont revêtu le *férédjé* simplement pour l'intérieur et ne savent pas, ne voient pas et ne tirent pas l'idée [qui est cachée sous les apparences], est pareille à ce Turc; on a dit, en effet : Il faut se donner de la peine pendant des années pour qu'un homme devienne un instant cet être plein de sang.

« Il faut des années pour que, par l'effet du soleil, le rubis obtienne sa couleur, son brillant, son éclat.

« Pour qu'un sac de peau devienne du musc, ô mon élève ! il faut que [le bouquetin] paisse des années dans cette prairie.

« Dans le monde visuel, mon cœur et mon âme sont devenus comme un fil, pour que l'extrémité de ce fil se manifeste à ma vue.

« Dans l'ascétisme du corps, quand il se produit une imagination, c'est pour balayer les fantômes hors du cœur. »

L'agréé des gens libres et parfaits, le chéïkh Maḥmoûd le charpentier, nous a raconté qu'il y eut une fois un immense concert dans le collège béni; le chéïkh Fakhr-ed-dîn 'Irâqî, un des mystiques de cette époque, fut alors pris d'une extase; il se promenait après avoir laissé tomber son froc et ses vêtements de dessous [1], et en poussant des cris. Cependant notre maître, dans un autre coin, se livrait à la danse rituelle, tandis que le médecin Akmal-ed-dîn, tous les savants et les émirs les observaient. Le concert achevé, Akmal-ed-dîn dit : Le véritable seigneur, le chéïkh Fakhr-ed-dîn 'Irâqî, verra dorénavant des songes agréables. —

1. *Taḥfîfè.*

S'il tourne la tête de ce côté-ci, dit le maître, et s'endort. Finalement, regardé avec faveur par celui-ci, et sur son autorisation, le Perwânè Mo'în-ed-dîn invita Fakhr-ed-dîn à se rendre à Toqat; il y construisit pour lui un haut monastère, dont il fut le prieur. Ce chéïkh était toujours présent à la danse rituelle du collège, et parlait constamment, en soupirant, de la grandeur de notre maître. « Personne, disait-il, ne l'a compris comme il fallait ; il est venu comme un étranger dans ce monde, et s'en est allé de même.

« Il est venu dans ce monde et nous a montré sa face un ou deux jours ; il en est sorti si vite que je n'ai pas su qui il était ».

Le maître dit une fois, au cours de ses instructions mystiques : « L'eau de ce ruisseau, où séjournent les poissons, ceux-ci ne mettront pas la tête au dehors tant que tu ne leur auras pas jeté de miettes de pain, et ils ne tourneront pas autour de ces fragments. Le ruisseau de notre sagesse, qui coule dans le canal de notre âme, tant que tu n'y verseras pas la pureté de la recherche, la croyance droite et la sincérité sans hypocrisie, nos pensées seront comme les poissons : elles ne mettront pas la tête hors du ruisseau, à la portée de l'intelligence des auditeurs et des élèves : elles ne se prendront à l'hameçon d'aucun pêcheur. Il faut s'humilier et pratiquer la pauvreté; c'est l'inquiétude et le besoin qui produisent le mérite : « Quel est celui qui répond au besoigneux quand il l'invoque[1]? »

« Si Dieu a créé les cieux, c'est pour remédier aux besoins qu'il l'a fait.

« Tout ce qui croît, c'est pour le nécessiteux qu'il pousse, pour que le chercheur trouve l'objet de sa recherche.

« Pour que le petit enfant à la gorge délicate ne pleure pas, le lait coule à flots des mamelles ».

Un des amis était triste. Le maître lui dit : Toutes les tristesses de ce monde viennent de ce qu'on s'est attaché à

1. *Qor.*, XXVII, 63.

lui ; à chaque moment où tu es libre de ce monde, où tu te considères comme un étranger, dans toute couleur que tu regardes, dans tout goût que tu apprécies, tu sais que tu ne resteras pas dans ce monde et que tu iras ailleurs ; tu ne seras pas triste : « Bonne chance à celui qui est en la compagnie des jurisconsultes et des sages, et fréquente les pauvres et les honteux [1] ! » L'homme libre, ajouta-t-il, est celui qui ne se fâche pas du mal que lui fait autrui ; l'homme généreux est celui qui ne maltraite pas qui mérite de l'être ». Il a dit dans le même sens :

« Tant que nous sommes revêtus de ce froc, nous ne nous fâchons de personne d'entre nous, et nous ne les molestons pas ».

273. Il est raconté qu'un jour l'un des compagnons se plaignait de la modicité de ses moyens, et faisait part de ses gémissements à notre maître, afin qu'il lui accordât quelque chose des biens de ce monde. « Va, dit le maître, considère-moi comme un ennemi, et ne m'aime plus ; le monde te prendra pour ami, et Dieu le très Haut te donnera le monde ». — « Je ne le puis », répondit le derviche. — « Donc, dit le maître, va, et patiente dans la misère et la pauvreté, jusqu'à ce que tu atteignes l'abondance et que tu prêtes l'oreille à une mélodie [2] ; car la religion et le monde ne sauraient se réunir en un seul lieu, excepté pour les hommes de Dieu ». Et il récita :

« O toi qui recherches le monde, tu n'es qu'un ouvrier à gages ; ô amant de la félicité éternelle, tu es loin de cette vérité.

« O toi qui es plein de joie pour les deux mondes, à cause de ton ignorance, tu n'en as éprouvé ni la joie, ni le chagrin ; tu es excusable ! »

Un individu avait perdu une bourse pleine d'or ; il cou-

1. *Hadîth* du prophète, dont plusieurs commencent par l'expression coranique *Toûbà*.

2. Jeu de mots dans le texte, entre *navâ* « provision de bouche » et *navâ* « mélodie ».

rait hors de lui et interrogeait tout le monde ; tout à coup il rencontra notre maître : « Ne dis pas : j'ai perdu ; mais, au contraire, dis : j'ai trouvé ! j'ai trouvé ! » [Telles furent les paroles qu'il entendit].

274. Un jour, un personnage se trouva face à face avec notre maître ; il s'inclina et dit : Je suis bien dégoûté et fatigué de ce monde vil ; plût à Dieu que je fusse allé dans l'autre monde ; au moins je m'y reposerais, car le Créateur est là ». — « Qu'en sais-tu, dit le maître, qu'il s'y trouve ? » Et il ajouta :

« Tout ce qui est dans le monde n'est pas en dehors de toi : tout ce que tu désires, cherche-le en toi même, car c'est toi [qui es le microcosme] [1] ».

Un des amis se trouva un jour dans une grande assemblée, où chacun lisait des chapitres sur différents sujets et cherchait à se faire valoir ; le derviche ne disait rien. Le maître l'interpella : « Mon ami, pourquoi ne parles-tu pas à ton tour ? » Il répondit : « C'est une assemblée de grands personnages ; je me suis pris à douter [de moi-même]. Il fallait ouvrir la bouche, dit le maître, puisque moi-même je parlais ».

Le modèle des compagnons, le Tchélébì Djélâl-ed-dìn connu sous le surnom d'Ibn-Isfèhsâlâr, fils d'un des émirs de la ville, a raconté ceci : Le maître m'envoya un jour à Césarée, en qualité de messager auprès du Perwânè, et accompagné de quelques amis ; il dicta une lettre que le Tchélébì Ḥosâm-ed-dìn écrivit ; dans le texte de cette lettre, il dit ce qu'il fallait dire, et y enfila les perles des idées. Après avoir placé cette lettre à l'extrémité de mon turban, je saluai, baisai ses pieds bénis et dis : « Si l'on m'interroge

1. On sent très bien ici la tendance à chercher le monde, et Dieu même dans le corps de l'homme : de là ce passage si curieux du *Livre de la Création et de l'histoire*, t. II, p. 86, où Abou-Yézid Bastâmì confesse qu'il est Dieu lui-même ; comparer la doctrine des Ḥoroûfis et le fameux *Ana'l-ḥaqq* de Ḥoséïn ben Mançoûr el-Ḥallâdj.

au sujet de ce message, que répondrai-je? » Le maître me dit alors : « Quand tu ouvriras la bouche là-bas, je te dirai ce qu'il faudra répondre. » Arrivé auprès du sultan et des émirs, je leur transmis les salutations du maître ; tous, se levant, me firent beaucoup d'honneur; le Perwânè lut debout la lettre avec une expression douce, en approuvant les différents passages. Il acquiesça à notre demande, et me posa des questions au sujet du maître : « Que fait-il, et comment est sa santé bénie? » Je lui dis tant de vérités mystiques et de minuties que j'en fus hors de moi. Le Perwânè et les émirs pleurèrent et gémirent, se demandant pourquoi ils étaient loin du maître et privés de sa société et de sa vue. Enfin le Perwânè me dit : « Vous nous avez déjà fait l'honneur de votre visite à plusieurs reprises, mais je ne vous ai jamais vu, comme cette fois-ci, plein de connaissances et d'idées mystiques. » Je leur racontai ce que m'avait dit le maître ; tous d'un commun accord s'inclinèrent, applaudirent et envoyèrent de nombreux présents.

275. On rapporte que le Platon de l'époque, le Khâdjè Akmal-ed-dîn (que Dieu lui donne une bonne récompense!) était venu un jour rendre visite à notre maître, qui se trouvait ce jour-là dans la maison du Tchélébî Ḥosâm-ed-dîn. Cet Akmal-ed-dîn avait revêtu des vêtements somptueux ; il portait du drap d'écarlate rouge et avait mis sur ses épaules une pelisse de zibeline. Au bout d'un instant, le maître dit un secret à son oreille; immédiatement il s'inclina, donna ses vêtements aux récitants et s'en alla. Le Tchélébî Ḥosâm-ed-dîn lui demanda : « Qu'est-ce que le maître vous avait dit, et quel était le motif de votre prosternation et de cet incident? » Il répondit : « Il m'était venu à la pensée de voir comment je paraîtrais, avec ces vêtements riches et dignes des femmes, aux regards des hommes de Dieu, et comment ils me trouveraient ; cette démarche n'était pas à propos ; je me vis honteux et confus à l'extrême, et mon état devint tout autre. A ce même moment le maître me dit à l'oreille : Sois tranquille, et ne t'en préoccupes pas :

ne sois pas honteux, car le vêtement de notre âme, qui est le corps, n'a pas de valeur pour nous; comment un vêtement de pluie, qui est une chose extérieure, pourrait-il en avoir? » Certes, Dieu ne regarde pas votre extérieur et vos actions; il ne considère que vos cœurs et vos intentions[1]. Fais des efforts, car c'est toi qui mets en valeur[2] ton vêtement, et non le vêtement qui te fait connaître ». A la suite du plaisir que me causa la faveur qu'il venait de me faire, je distribuai mes vêtements aux récitants en guise de remerciement ». Tant que Akmal-ed-dìn fut en vie, il ne porta plus de vêtements somptueux.

276. Les assidus à sa compagnie et les serviteurs de son service ont raconté que notre maître aimait l'ail, à la façon de Ḥaïdar [le Lion de Dieu, 'Ali]. Après dix à quinze jours, et même vingt à trente jours qu'il n'avait pris aucune nourriture, il mangeait crues des gousses d'ail et disait : « L'Élu de Dieu disait à chaque instant au commandeur des croyants, 'Ali (que Dieu soit satisfait de lui!) : « O 'Ali, mange l'ail cru! » à cause d'une raison mystérieuse qu'il était seul à connaître.

277. Kirâgâ, mère du Tchélébi 'Arif (que Dieu soit satisfait de lui!) a rapporté ceci : « Pendant près d'un mois, je ne vis pas notre maître rompre le jeûne avec quoi que ce soit; j'étais alors nouvelle mariée, et c'est lui qui était mon professeur. Un jour, il me dit : O Fâṭima-Khâtoûn, y a-t-il du lait caillé aigre chez nous? — Oui, il y en a, lui répondis-je, mais il est très aigre ». Il m'ordonna d'en mettre dans un grand bol et de le placer devant lui. « Pile, me dit-il, vingt gousses d'ail, et place-les dans ce lait caillé, afin qu'il en prenne le goût ». Au milieu de la nuit, je le vis revenir; il demanda le lait caillé aigre, prit du pain rassis et moisi qu'il émietta dans ce bol, et mangea la totalité de ce que celui-ci contenait. Quant à moi, je mis dans ma bouche un peu de ce

1. En arabe dans le texte; peut-être *ḥadith* du prophète.
2. Littéralement : Tu fais connaître, *mo'arrif*.

lait caillé; immédiatement ma langue se couvrit de pustules, tellement il était acide. Cependant, après avoir léché le bol, le maître me le rendit, et commença des prières surérogatoires, jusqu'au lever de l'aurore. Lorsque les amis se réunirent, il s'occupa du concert et ne se reposa pas pendant sept jours et sept nuits; le huitième jour, il se rendit au bain, et il y resta la semaine suivante. Les mortels restèrent stupéfaits de cette force et de cette puissance; beaucoup d'hypocrites coupèrent leur cordelière, se sentirent en conformité avec lui et demandèrent pardon de l'opposition qu'ils lui avaient faite.

Le maître dit un jour : Nous autres, nous avons choisi trois choses dans ce monde, la musique, le *foqqâʿ* [1] et le bain public.

278. On rapporte, d'après le Tchélébî Chems-ed-dîn, fils du professeur de collège, qu'il a raconté ceci : Un jour, la fille du maître, Mélékè-Khâtoûn (que Dieu ait pitié d'elle !), avait tourmenté sa servante ; notre maître entra subitement et lui cria : Pourquoi la bats-tu ? et pourquoi la tourmentes-tu ? Si c'était elle la dame et toi la servante, que ferais-tu ? Veux-tu que je rende une décision juridique établissant que dans le monde entier l'esclave et la servante ne sont rien, si ce n'est pour Dieu? En réalité, ils sont tous nos frères et nos sœurs, car il a été dit : « Il ne vous a créés et ne vous ressuscitera que comme une seule âme [2]. » Immédiatement sa fille vint à résipiscence et affranchit son esclave; elle lui donna tous les vêtements qu'elle avait sur elle ; et tant qu'elle vécut, elle ne causa plus de peine à ses serviteurs et servantes; agissant conformément à la coutume du prophète, elle disait :

« J'ai honte devant le prophète, homme plein de sciences, qui a dit : Vêtez-les de ce que vous revêtez vous-mêmes.

1. Sorte de bière ou de boisson rafraîchissante que l'on buvait pour se désaltérer après le bain. Firdausî donne à un marchand de *foqqâʿ* la somme misérable que lui envoyait le sultan Maḥmoûd de Ghazna pour avoir composé le Châh-nâmè.

2. *Qor.*, XXXI, 27.

« L'Élu de Dieu a fait cette recommandation à ses fils [spirituels] : Nourrissez les pauvres de ce que vous mangez.

« Du moment que je porte des vêtements de bourre de soie et de satin, j'en revêtirai ma maison, et non d'étoffes grossières ».

280. Notre Maître, un jour, en plein hiver, s'était enrhumé à force de danser et à cause de son tempérament délicat : « Le rhume, a-t-on dit, est un préservatif contre le délire ; il coupe la veine de l'éléphantiasis ». Au début, il faut se saigner, et à la fin, prendre un bain chaud à l'étuve. Immédiatement il se mit en mesure de procéder à la saignée et fit cadeau de sa chemise à l'opérateur; le lendemain il se rendit au bain.

281. Un grand personnage posa un jour la question suivante : « Réciter le verset du Trône [1] à la suite de chaque prière prescrite, quelle signification cela a-t-il ? » Il répondit : « Le prophète [que Dieu le bénisse et le salue !] a dit : Celui qui lira le verset du Trône à la suite de chaque prière prescrite, Dieu très haut lui prendra son âme avec ses propres mains. » Que peut-il y avoir de plus gigantesque, que Dieu saisisse ton âme avec ses mains, et verse sur toi la miséricorde? Certainement l'Élu de Dieu (que le salut soit sur lui !) le lisait constamment, et excitait son peuple également à le lire. Les mérites du verset du Trône sont plus grands que le trône de Dieu ; on ne le trouve dans aucun autre livre; il est spécial à l'Élu de Dieu, ainsi qu'à son peuple pardonné.

Les anciens amis, marchant dans la voie qui mène à la recherche de la vérité, ivres du vin vieux [de l'amour mystique], ont raconté que le maître dit un jour : « Que nos amis élèvent haut notre mausolée, pour qu'on l'aperçoive de loin ; quiconque le verra et croira en notre sainteté, Dieu l'accueillera au nombre des pardonnés. En particulier, si une personne, dans un amour parfait, une sincérité sans hypocrisie, une vérité sans métaphore, une certitude sans doute,

1. *Qor*. II, 256.

(§281) vient le visiter et y accomplit la prière, si elle demande l'accomplissement de tout besoin qu'elle ressent, le Créateur réalisera tous ses désirs; elle atteindra son but, et obtiendra l'objet de ses espérances, soit religieuses, soit mondaines.

« Les nombreuses prières que j'ai faites m'ont amené à l'existence; quiconque verra mon visage, se souviendra de la prière ».

Il a dit encore : « La prière est comme une flèche, et les *amen* des amis sont les barbes de cette flèche.

« Demande, ô mon cœur! ce que tu veux ; le don est en monnaie, et le roi est présent. Cette beauté au visage de lune ne te demandera pas de partir avant l'année prochaine ».

C'est une tradition authentique que le maître a dit : « Que l'on construise mon mausolée à sept reprises; la dernière fois, il se présentera un riche Turc qui le bâtira de briques alternées, l'une d'or et l'autre d'argent natif; le territoire avoisinant ce monument deviendra une très grande ville, au milieu de laquelle il restera; à cette époque-là, c'est notre Methnéwî qui servira de directeur spirituel. »

Un jour, on parlait en présence de notre maître de la façon dont les sept manières de lire le Qorân étaient pratiquées par Çâ'în-ed-dîn le lecteur du Livre sacré, qui était l'Abou-Ḥafç [1] de son temps et le Qâloûn [2] de son époque ; chaque nuit il fallait qu'il eût achevé la lecture du Qorân en entier, puis il se reposait. « Oui, dit le maître, il compte bien les coquilles des noix, mais il ne participe pas à la noix qui y est renfermée ». Puis il ajouta : « Le livre de Dieu repose sur quatre bases : l'expression, l'allusion, les plaisanteries, les vérités. L'expression est pour le peuple, l'allusion pour les gens distingués, les plaisanteries pour les saints, les vérités pour les

1. Lire Abou 'Amr Ḥafç, et cf. *Fihrist*, t. I, p. 29; t. II, p. 19, n. 6.

2. Surnom grec d'Abou-Moûsa 'Isâ ben Lînâ (Mînâ), affranchi d'origine grecque, célèbre lecteur de Médine, sur lequel on peut voir l'extrait de Tach-Kieupru-Zâdè cité dans les notes du *Fihrist*, t. II, p. 17, *ad imum*. Cf. la traduction turque des *Mauḍoû'ât el-'Oloûm*, t. I, p. 470.

prophètes. Ce cher ami est constamment occupé à la construction de l'expression ; les mystères lui restent voilés ».

282. Un jour, Çâ'în-ed-dîn lui dit avec emphase : « Cette nuit, j'ai lu le Qorân tout entier pour l'amour de notre maître. » Il répondit : « Comment n'en as-tu pas crevé ? » Sur le champ, le lecteur baissa la tête et se mit à pleurer. Alors le maître récita ces nobles vers :

« Si tu as brillé sur son cœur, sa lèvre a dit : « Atome par atome, tu serais devenu son moule.

« Car, si nous avions révélé un livre à la montagne, elle se serait fendue, puis brisée, et elle aurait disparu.

« Certes, tu la verrais terrorisée, brisée par la crainte de Dieu [1] ». Que de pensées il exprima sur ce sujet ! « L'imam Abou-Ḥanîfa, dit-il, se livrait un soir à la prière de la nuit tombée ; il récita le chapitre du Qorân qui commence par ces mots : « Lorsque la terre trembla..... [2] ». Quand il parvint au verset où il est dit : « Celui qui fait le bien pour le poids d'une tête de fourmi rouge, il le verra [3] », il poussa un sanglot et s'évanouit. On dit qu'il resta sept jours et sept nuits inanimé sur le tapis de prière par suite de la crainte révérentielle que lui avaient causée les mystères de la lecture coranique. Quand tu liras le Qorân, lis-en autant qu'on t'en lit, non pas tant qu'on te repousse à raison de l'insouciance que tu auras mise à le lire. Tel est le mystère contenu dans ces mots : « Que de fois on récite le Qorân, et le Qorân vous maudit !

« Le Qorân est comme une mariée dont on enlève le voile quand elle voit le palais de la foi vide de la foule tumultueuse ».

283. Les compagnons parfaits ont rapporté que le qâḍi Sirâdj-ed-dîn Ormawî (que Dieu ait pitié de lui !), qui était un second Imâm Châfi'î dans toutes les sciences rationnelles

1. *Qor.* LIX, 21.
2. *Qor.* XCIX, 1.
3. Même sourate, v. 7.

et traditionnelles, avait puisé, dans bien des branches considérées de ces sciences, des questions difficiles et des minuties brillantes; se sentant sûr de sa mémoire [1], il fit comprendre son idée à ses élèves de la façon suivante : « A un moment où, dans une réunion de chefs militaires et d'hommes de mérite, j'aurai l'occasion de rencontrer notre maître, je veux lui montrer mes mérites et mon habileté, afin qu'il sache ce qu'est un savant ; au moment où je me serai échauffé dans la discussion et qu'une minutie m'échappera, vous m'aiderez de côtés différents. » Cependant, un matin, le maître entra à l'improviste dans la chambre du qâḍi, le salua, et le regarda avec un air terrible ; puis il sortit très vite. Le qâḍi Sirâdj-ed-dîn courut sur ses traces ; ne voyant plus personne, il interrogea les gens du tribunal ; personne ne put lui donner de signe. Au bout d'un instant, il aperçut notre maître qui descendait de l'étage supérieur de la maison du qâḍi et s'en alla. La stupéfaction de cette rencontre devint mille fois plus grande. Le qâḍi monte à l'étage supérieur pour y accomplir la prière du matin ; il voit que sur les vitres du mur de la chambre haute, toutes les questions et les minuties avaient été écrites une à une; les réponses étaient placées au-dessous de chaque question ; les minuties étaient inscrites, et pour leur examen tant de subtilités de l'au-delà et du monde visible avaient été exposées qu'on ne saurait les expliquer. Immédiatement le qâḍi pousse un rugissement, déchire ses vêtements, demande pardon d'avoir pensé à soumettre le maître à une épreuve inconvenante ; en courant, pieds nus, il arrive au collège et présente ses excuses à notre maître ; il devient un ami sincère et va raconter cette aventure en présence de tous les chéïks et des grands.

Cette histoire lui arriva au commencement de sa situation ; c'était pour ce motif que, après la mort de notre maître, un groupe de gens faisaient des efforts pour interdire l'emploi du violon et proclamer illicite le concert ; on lui demanda

1. *Mostaḥẓar*.

son appui; il ne rendit pas la chose possible, et n'y consentit pas.

Le Tchélébî Ḥosâm-ed-dîn dit un jour au maître : « Notre compatriote le qâḍi Sirâdj-ed-dîn, quelle espèce d'homme est-ce? » — « C'est un brave homme, dit le maître, il tourne autour des feuilles de palmier; il est à la merci d'une ruade; espérons qu'il ne désespérera pas, mais qu'au contraire il concevra de nouveaux espoirs. »

284. Le Tchélébi Chems-ed-dîn, fils du Muderris (miséricorde de Dieu sur lui!), a rapporté que le Maître disait, à la réception des disciples : « Que le Seigneur très haut vous protège contre le mal que font les vieux loups! » Les amis lui demandèrent : « Quelle espèce de gens est-ce? » Il répondit : « Les brigands qui coupent la route de Dieu, les gens de passion et d'innovations, les négateurs ignorants ».

Lorsque, dit-on, le maître était enivré du concert, il prenait [par le bras] les récitants, et tout en continuant la danse et en frappant du pied, il prononçait les bénédictions sur le prophète et sa famille, et recommençait.

285. Un jour, le barbier [1] lui taillait la moustache et la barbe et lui dit : « Qu'ordonne le maître? comment dois-je faire? » Il répondit : « Cette quantité suffisante pour qu'il y ait une différence entre l'homme et la femme ». Le lendemain il dit : « Je suis jaloux des qalendèrs qui n'ont pas de barbe ». Il récita alors le *ḥadîth* suivant : « Un des bonheurs de l'homme, c'est d'avoir la barbe clairsemée, car la barbe est l'ornement de l'homme; quand elle est trop abondante, cela produit de la présomption chez lui; tel est le danger [2] ».

Il ajouta : « L'abondance de la barbe chez le çoûfi est agréable; mais, jusqu'à ce que le çoûfi l'ait peignée, le [véritable] mystiqne a le temps d'atteindre Dieu. »

1. *Ayinè-dâr*.

2. Ce *hadîth* est cité, au moins dans sa première partie, dans le *Konoûz-ed-daqâïq* d' 'Abd-el-Ra'oûf el-Minâwî, p. 134, l. 5.

286. Un jour, il se tenait debout à la porte du collège ; les amis étaient tous réunis ; il tourna vers eux son visage béni et dit : « Oui, par Dieu, il n'y a qu'une seule personne dans le monde; cette personne est avec vous, elle est pour vous, elle travaille pour vous, elle vous désire. » C'est ainsi qu'il a dit :

« Je suis resté, dans la prison de ce monde, pour un avantage ; quel rapport y a-t-il entre une prison et moi ? Qui ai-je donc volé ?

Les amis exprimèrent des remerciements, s'inclinèrent et furent joyeux.

Le fils du Muderris nous a également conservé ces paroles du maître : Khâdjè Faqîh Aḥmed disait continuellement : Pendant quarante ans nuit et jour, j'ai livré des combats infinis, j'ai supporté de nombreuses mortifications, pour que la maladie du pédantisme sorte de moi, et que j'échappe à ce voile [qui me cache la vérité mystique] ; je vois qu'il en reste encore des traces ; plus la surface du cœur est lisse, plus est grande la proximité [de Dieu]. La table des décrets divins est certainement supérieure à la tablette de celui qui sait le Qorân par cœur.

Mon père, le Sultan des savants, Béhâ-ed-dîn Wéled, a dit le maître, exprimait continuellement cette pensée : Si je ne possédais pas ces sciences qui montrent mes études, l'idée serait plus forte que la science. Et il ajouta :

« J'ai purifié mon cœur de toute science, et j'ai trouvé un ami; il m'est resté les ténèbres de l'existence, mais j'ai trouvé une clarté ».

Maintenant, il faut une personne rare qui, sortant de l'école de jurisprudence pour entrer au collège de la pauvreté, rencontre Dieu.

« De même que l'école de jurisprudence a des diplômes de fin d'études [1], sache que le collège de l'amour mystique a aussi ses règlements ».

1. *Bîroûn-chau-hâ*.

287. On rapporte qu'un jour notre maître dit au mystique connaisseur de l'Éternel, 'Alâ-ed-dîn Thériyânos (miséricorde de Dieu sur lui !) : « Si on te demande qui est notre maître, réponds que tu ne le vois pas, que tu ne l'as pas entendu et que tu ne l'entends pas ; c'est-à-dire que tu ne peux pas voir sa grandeur, et tu ne peux pas entendre ses mystères. » Ensuite il ajouta : « Mordre dix *mann* de pain et les verser dans le pli de la robe, c'est énormément plus facile ; mais il est extrêmement difficile de manger un seul *mann* de pain ; car ces savants exotériques mâchent les sciences des gens du monde connu, et les versent ; si, une seule fois, il les avaient mangées comme il faut sans les lire, ils auraient été délivrés de la peine de les mâcher et ils auraient adopté pour métier le silence.

« Fuis la parole à soixante parasanges de distance, car par le piège du discours, tu es pris à cet hameçon ».

Il dit encore : A la fin de sa vie, Hékîm Sénâ'î murmurait quelque chose entre les dents ; ses amis mirent l'oreille devant sa bouche ; il disait ce vers :

« Je suis revenu de ce que j'ai dit, car la parole n'a pas de sens, et l'idée ne peut s'exprimer par des paroles ».

Mo'în-ed-dîn Perwanè, nous ont raconté les nobles compagnons, voulait nommer le fils du ministre Tâdj [ed-dîn] au poste de qâḍi de Qonya ; c'était un homme plein de mérite et lettré, mais impoli et infatué de lui-même ; il était loin du monde des saints. J'accepte, dit-il, cette dignité de qâdî à trois conditions : la première, c'est que vous ferez disparaître, du milieu du peuple, l'usage du violon ; la seconde, que vous chasserez les vieux huissiers [du tribunal], qui sont les bourreaux du prétoire ; la troisième, que vous donnerez une pension aux nouveaux huissiers, afin qu'ils n'enlèvent rien aux justiciables. Les deux dernières conditions, répondit le Perwânè, je les adopte, et je puis les mettre à exécution ; mais quant au violon, je ne puis en

faire disparaître l'emploi, parce qu'il a été institué par un bien grand souverain. Sur cette réponse, le fils du ministre refusa la place. Quand on informa le maître de cette aventure, il s'écria ! « Bravo ! violon béni ! Louange à Dieu, parce que le violon a pris la main de ce personnage et l'a délivré de la griffe de la judicature ! » En fin de compte, tous les enfants de ce qâdi devinrent disciples de la famille du maître.

288. Les nobles amis ont raconté qu'un jour Sulṭân Wéled raconta à son père ce qui suit : « Ces çoûfis, comme ils s'entendent bien les uns avec les autres ! Comme ils conversent ! Ils ne médisent pas les uns des autres ; tandis que nos amis sont en lutte les uns avec les autres, sans motif et sans cause ; ils ne s'accordent pas entre eux. » — « Oui, ô Béhâ-ed-dîn, répondit son père, si mille poules sont dans une basse-cour, elles s'accordent très bien ; mais deux coqs ne peuvent s'entendre dans une localité. Maintenant, nos amis sont comme des coqs, c'est pour cela qu'ils font du tapage [1]. »

289. Le chéïkh Maḥmoûd Çâḥib-Qirân a rapporté qu'un jour une personne se plaignait, devant notre maître, que les amis fussent toujours en lutte les uns avec les autres. Il répondit : Quaud même le frère lutterait avec son frère, le père est pureté avec les deux.

290. Un jour, les amis parlaient, en présence de notre maître, de l'accord régnant entre les çoûfis : « Comme ils réussissent agréablement les uns avec les autres ! » — Non pas, dit-il, comme ils s'enfoncent merveilleusement ! Le signe de la réussite d'un homme, c'est qu'il converse avec les hommes de Dieu et les saints élevés ; sinon, réussir, pour les gens du monde, c'est exactement s'enfoncer ; c'est comme un ver dans le fumier et les excréments : quand même il s'efforcerait de s'élever, il redescend aussitôt.

Ensuite il ajouta : Le chéïkh Maḥmoûd est un soleil ; saisissez le pan de la robe de ce soleil et livrez-vous entière-

1. Jeux de mots entre *khoroûs* « coq » et *khoroûch* » tapage ».

ment à lui ; s'il s'élève, vous vous élèverez en même temps ; s'il s'abaisse sur l'horizon, vous disparaîtrez en même temps que lui ; de cette sorte, ce sera de votre part un abandon complet, l'obéissance due au directeur spirituel, une soumission constante.

Il parlait une fois des vérités mystiques avec un homme de haut parage : Dans cet état, lui dit-il, tu es au degré de l'or ; il faut que tu deviennes encore plus de l'or ; il faut en arriver à un temps où tu entreras dans la forge, où tu te mettras à bouillonner, où tu seras frappé, sur l'enclume de la mortification, par les coups du monnayeur, afin de devenir un anneau digne de Salomon ou un pendant d'oreilles méritant d'orner la joue d'un sultan. Maintenant, tous ces hommes sont des mortels, et des musulmans imitateurs ; ils deviendront des chercheurs de vérité quand ils entreront dans le foyer de l'amour [divin], quand ils supporteront, sur l'enclume de la patience, les coups du malheur et souffriront des situations impossibles, quand ils seront victimes des injustices du vulgaire, jusqu'à ce que, ayant trouvé la pureté, ils deviennent le miroir de Dieu. Cela suffit !

Moʿîn-ed-dîn Perwânè s'était, disent les compagnons chercheurs de vérité, rendu auprès du chéïkh Çadr-ed-dîn ; celui-ci, après avoir proféré de nombreuses maximes utiles, dit : « La nuit dernière, j'ai eu l'occasion de faire l'ascension du monde supérieur [1] et de nombreux voiles se sont levés devant moi. Je vis notre maître au haut du Trône glorieux ; aucun saint n'a joui de la proximité qui lui a été accordée ». Le lendemain, le Perwânè, plein de croyance, vint rendre visite au maître, accompagné des grands de la ville ; il s'assit avec une politesse parfaite. Avant qu'il eût ouvert la bouche pour parler de ce récit, le maître l'apostropha : « O Emîr Moʿîn-ed-dîn, lui dit-il, cette idée est vraie ; c'est juste comme l'a vu le chéïkh ; mais nous, nous ne l'avons pas vu dans cet endroit-là ». Alors le concert commença, et le maître se mit à réciter ce *ghazèl* :

1. *ʿAlam-i malakoût.*

« Si tu es mon compagnon, dis ce qui s'est passé hier, ce qui est arrivé entre ce cœur et cette amie enivrante.

« Si hier tu avais vu aussi notre beauté de tes propres yeux, dis-moi ce qui s'est produit du milieu de ces pendants d'oreille.

« Si tu as le même froc et le même secret que moi, dis-moi quelle était l'apparence de ce chéïkh vêtu de bure. » Etc.

Le Perwânè ne sut rien dire en constatant cette situation; il s'inclina et se leva promptement.

Le modèle des *abdâl*, le Khâdjè Faqîh Aḥmed était un des élèves du sultan des savants, Béhâ-ed-dîn Wéled, et il enseignait les matières du *Hidâyet*. Un de ces jours-là, le sultan des savants dit et manifesta tant de pensées mystiques, que les âmes saintes en restèrent stupéfaites. Le Faqîh se leva comme troublé, jeta ses livres dans le feu et partit du côté de la montagne. Tant que son chéïkh fut en vie, il ne rentra pas à Qonya, mais après sa mort il revint à la ville et se retira dans [le bâtiment de] la porte d'Aḥmed, y fit des miracles et y devint célèbre ; il parlait des mystères de l'au-delà, mais il ne suivait pas [la règle de l'ordre]. Lorsque. parfois, dans sa jeunesse, notre maître passait près de lui, il poussait des cris et faisait du tumulte : il disait : Faites place, car le trésor ambulant arrive. Il se prosternait de loin. Les créatures qui l'entouraient en foule ont, nombre de fois, entendu ce témoignage de sa bouche, mais elles ne savaient pas ce que signifiait cette situation, ni le mystère contenu dans ses paroles.

Notre maître, dit-on, toutes les fois qu'il voyait le Faqîh, le fixait de son regard jusqu'à ce qu'il fût passé et disait : « Ce n'est pas un bon directeur ; le vrai directeur est celui qui, de toute manière, se laisse guider, par voie d'observance, par son propre directeur ; cet homme est un cavalier isolé qui a sauvé son tapis du tourbillon, et a obtenu le salut ; ces gens-là, dans le monde de l'au-delà, on les appelle les gens faibles ; voyons ce que dira la volonté divine, et comment elle le traitera. »

La grande Kirâï, mère de la femme de notre maître, dont

le caractère de sainteté ne saurait être contenu sur la surface des pages, a raconté qu'une nuit, près de l'aurore, un grand tumulte venu du fond du monde mystérieux parvint à son oreille. Elle en demanda la signification au maître : « J'entends successivement, dit-elle, le bruit des esprits et le tumulte des anges ; qu'est-ce que c'est ? » Il répondit : « Les anges nobles portent au ciel l'esprit pur du Faqìh ». Voilà pourquoi, dans la matinée, ce tapage se produisit, en 618 (1221). On l'enterra, en effet, après que notre maître eut prononcé les dernières prières sur son corps.

De même, le saint de Dieu sur la terre, Ḥabìb Faqìh d'Aq-Chéhir, qui fut le maître de Zakariyâ de Toqât, fut un des élèves agréés du sultan des savants.

Un derviche, qui était un des chéïkhs de l'époque, mourut au commencement du printemps. Le peuple croyait qu'il était un saint de Dieu ; on informa le maître de sa mort en ces termes : « Un tel, qui était un saint, est mort. » Il s'écria : Tous les êtres, toutes les parties constituantes de l'univers sont tournés vers la vie ; comment est-il mort ? Et comment peut-il être un homme de Dieu ? Tant que l'homme de Dieu n'y consent point, la mort n'a pas de prise sur lui ; il faut que la plupart des prophètes et des grands saints trépassent à l'automne ou dans le cœur de l'hiver ». En effet, le maître mourut pendant un hiver terrible, où la terre était aussi dure que le fer. C'est encore un des indices de sa sainteté.

Le modèle des professeurs, le destructeur des innovateurs, Chems ed-dìn Malaṭì, a raconté qu'un jour le maître dit : Rien ne proviendra de nos amis ; ils n'ont pas pu faire [assez] d'efforts ; il n'y a rien de mieux à faire pour nous que d'aller le plus tôt possible dans l'autre monde et d'y préparer des degrés à leur usage, afin que les difficultés des châtiments deviennent faciles [à résoudre].

« La fortune toujours jeune m'a dit : Ne te mets pas en route et ne te fatigue pas, car, dans ma grâce et ma générosité, j'irai te trouver ».

291. De grands compagnons nous ont raconté qu'un jour, dans une assemblée tenue par Moʿîn ed-dîn Perwânè, le chéïkh Medjd-ed-dîn Djondî, qui était distingué dans la science de [la divination par les] lettres de l'alphabet éleva des prétentions en présence du chéïkh Çadr-ed-dîn [Qonyèwî] et des autres savants et chéïkhs, et prit un engagement en ces termes : « Aujourd'hui, dans cette réunion, à tout ce que dira notre maître, je n'acquiescerai pas et je me défendrai jusqu'à ce qu'il soit convaincu ». Le chéïkh fit observer à plusieurs reprises que, dans la voie mystique, il est blâmable de soumettre les grands à des épreuves; mais Medjd-ed-dîn ne voulut rien entendre. Cependant, lorsque notre maître entra par la porte de la maison, il s'écria : « Il n'y a de divinité que Dieu, et Mahomet est son envoyé. » Tous ensemble poussèrent un cri : le pauvre chéïkh Medjd-ed-dîn baissa immédiatement la tête et demanda pardon; il s'excusa fort.

292. Ce même jour-là, en donnant l'instruction mystique, le maître dit : De même que dans le canon de la loi du prophète il est dit : « Sous tout poil de l'homme se cache une pollution [1] », tant qu'un seul poil du corps n'est pas humecté, l'homme ne peut être purifié de sa pollution extérieure; de même, auprès des investigateurs soigneux, tant qu'il reste dans l'homme un seul cheveu de sa personnalité, jamais il ne sera purifié de la pollution de sa vilenie intérieure ». C'est ainsi qu'il a dit :

« Un homme, qui avait les qualités du saint parfait, parcourait la route de l'anéantissement; tout à coup il passa au-delà de la mer de l'existence.

« Un seul cheveu de sa personnalité était resté sur lui ; ce cheveu, à l'œil de la pauvreté [absolue], parut une cordelière [2].

« En effet, ce que Dieu le très haut a dit en parlant des

1. *Hadith* cité par ʿAbd-er-Ra'oûf el-Minâwî, *Konoûz ed-daqâïq*, p. 55.
2, Attribut du chrétien, qui faisait suspecter son orthodoxie.

polythéistes, qu'ils étaient souillés, dans ce passage : « Les polythéistes sont une souillure [1] », le sens qu'il a eu en vue par l'expression *souillure*, c'est leur fausseté intérieure, non l'impureté extérieure ; cette personnalité bavarde et gênante, c'est la passion tyrannique et sotte ; se montrer rebelle aux appels des prophètes et des saints, c'est renoncer à suivre la règle de l'observance.

293. Un jour, dit-on, notre maître avait mis par écrit une décision juridique, que l'on porta au qâḍi 'Izz-ed-dîn de Sîwâs. Lorsqu'il en eut pris connaissance, par idée de supériorité, de vanité et d'arrogance, il ne l'accepta pas. Immédiatement l'image de notre maître se présenta à ce juge et lui dit : Cette question que tu as posée sur le papier du *fetwâ*, se trouve controversée dans tel livre. » Le juge poussa un cri, et s'évanouit. Quant il revint à lui, il trouva la question résolue là où on la lui avait indiquée. Il devint alors sincèrement serviteur et disciple.

294. Les illustres compagnons nous ont raconté que le roi des instituteurs, le sultan des qâḍis, notre maître Qoṭb-ed-dîn de Chirâz (miséricorde de Dieu sur lui !) a rapporté qu'un jour, dans une assemblée de gens de mérite de Tébrîz, il a tenu le propos suivant : Lorsque j'arrivai à Qonya, au temps de ma jeunesse, et que je devins l'ami et le compagnon des grands personnages de ce pays, nous étions douze amis extrêmement capables ; chacun était versé dans les différentes branches des sciences. Finalement, avec le concours de mes amis, je choisis parmi tant de livres merveilleux, des questions et des minuties étonnantes, et je m'en aidai tellement que personne ne pouvait y répondre sur ce chapitre. Lorsque je vis le visage béni de ce sultan, il n'en resta pas une seule dans mon esprit ; malgré mes efforts pour exprimer une pensée délicate et interroger sur une question, je vis que tout avait été effacé sur la planche de mon esprit et que ni la mémoire conservatrice, ni la mémoire

3. *Qor.*, XI, 28.

agissante ne m'aidaient en rien. Des choses merveilleuses me furent connues touchant le mystère contenu dans ce verset : « Dieu efface ce qu'il veut ou le confirme ; c'est auprès de lui qu'est le prototype du livre[1] » et je m'aperçus que le maître s'était emparé de moi par la perfection de sa puissance, et avait entièrement enlevé de mon cœur la totalité des sciences, en le laissant vide. » C'est ainsi qu'il dit lui-même :

« Lorsque, par l'oubli, il a fermé le chemin de la réflexion, on ne peut rien faire, quel que soit le mérite.

« Comme ils sont puissants pour la mémoire et l'oubli, ils peuvent contraindre tous les cœurs des créatures.

« Lis le verset où il est dit : Ils vous ont fait oublier mon souvenir[2] ; sache qu'ils ont le pouvoir de faire oublier ».

« Quant à moi, je me perdis dans l'océan de la stupéfaction. Tout à coup notre maître commença à expliquer des pensées ; au nombre de celles-ci, il nous enseigna la totalité des questions et des idées délicates que nous avions préparées, et il nous les cita une à une ; il nous montra les endroits où nous avions pris les citations des minuties ; il mena chacune à un tel point que les raisons des sages du monde restèrent stupéfaites dans leur compréhension. Je me levai, et je devins un disciple et un serviteur en parfaite sincérité, avec mes amis. En vérité, à partir de ce jour-là, je me vis moi-même une mer de science sans limites.

295. On tient, des savants compagnons, que Chems-ed-dîn de Mârdîn était resté court dans la réponse à une question, et impuissant à donner une décision juridique sur le point soumis. Une nuit, il vit en songe notre maître qui lui dit : « Cette question est mentionnée dans le *Hidâyet*[3], dans tel chapitre ; compte le trente-troisième feuillet, et regarde

1. *Qor.*, XIII, 39.
2. *Qor.*, XXIII, 112.
3. Guide de la loi musulmane, ouvrage célèbre de Borhân-ed-dîn 'Alî el-Marghînânî, qui a été traduit en anglais par Charles Hamilton.

au verso [1], septième ligne. Appuie-toi sur ce qui est écrit, rédige la consultation juridique, et ne te préoccupe pas des fanatiques de ton école. ». Au matin, il se leva, prit devant lui le *Hidâyet*, et trouva, sous l'impulsion de ce sultan directeur, la chose même qu'il avait dite. Après avoir écrit le *fetwâ*, il rapporta l'aventure telle quelle aux savants du collège. On dit que ce jour-là, vingt savants opiniâtres, coupant la cordelière de la négation, furent sauvés par l'éclat de cet acte et devinrent disciples sincères. Salut sur ceux qui suivent la bonne direction !

« Moi, j'ai vu l'amour, la coupe en main ; il apportait aux amoureux un salut de notre banquet. »

296. On rapporte que les amis honorés, les rapprochés de l'enceinte interdite joyeuse (que Dieu magnifie leur mention !) racontent que la reine de l'époque, la dame du siècle, l'épouse du sultan, Gurdji-Khâtoûn (que Dieu l'ait en sa miséricorde !), qui était une des amies sincères et disciple de la famille, et qui brûlait constamment du feu du désir de voir notre maître, par un concours de circonstances, voulut se rendre à Qaïçariyyé. Comme le sultan ne pouvait rien lui refuser, parce qu'elle était distinguée et d'une grande fermeté d'opinion, et que d'un autre côté elle ne pouvait pas supporter la brûlure que lui causait l'absence du maître, le sultan fit appeler un peintre qui était un second Manès pour la peinture et le tracé des figures, et qui aurait pu dire à Manès lui-même, à propos de son art : « Tu restes impuissant devant mon talent [2] ». On l'appelait 'Aïn-ed-daula Roûmi. Il lui donna des robes d'honneur [3], et lui ordonna de fixer sur un carton le portrait de notre maître, et comme il le disait, il fallait qu'il le peignît avec une extrême beauté, afin qu'il fût le compagnon de l'âme dans les voyages de la dame. Donc

1. *Çafḥè-ï-râst*. Dans les livres en écriture arabe, qui commencent à droite, la page de droite est le verso de chaque feuillet.
2. Jeu de mots sur le nom de Manès, *Mânî*, et le verbe *foroû mânî*.
3. *Techrîf* est synonyme de *khil'at*.

ʿAïn-ed-daula se rendit auprès de notre maître avec quelques personnes sûres, afin de l'informer de cette histoire. Il s'inclina et se tint debout, éloigné. Avant qu'il prononçât un mot, le maître lui dit : « C'est avantageux, si tu le peux ». Cependant ʿAïn-ed-daula ayant pris ses pinceaux à la main, s'avança ; notre maître se tenait debout ; le peintre jeta un coup d'œil et s'occupa de tracer la figure; il dessina sur un carton un portrait extrêmement délicat ; il vit alors que ce n'était pas ce qu'il avait d'abord vu ; il jeta un autre dessin sur un autre carton; quand le portrait fut terminé, il parut une tout autre figure ; ainsi de suite sur vingt cartons diversement coloriés, il traça des figures ; plus il en peignait, et plus il les considérait, plus il voyait la figure de tout autre façon. L'infortuné peintre resta stupéfait; il poussa un cri et s'évanouit; il brisa ses pinceaux, et reconnaissant son impuissance, se prosterna. Cependant notre maître avait commencé à réciter ce même *ghazel* où il dit :

« Hélas ! Quel est cet être sans couleur et sans signe que je suis ? Comment me verrais-tu tel que je suis ?

« Tu m'as dit : Apporte les mystères au milieu [de nous] ; où est le milieu, dans ce milieu qui est moi-même ?

« Comment mon âme pourrait-elle être tranquille, chez un être à l'âme reposée que je suis ?

« La mer que je suis, s'est noyée également en elle-même ; étonnante mer sans limites que je suis !

Tout en pleurant, ʿAïn-ed-daula sortit et porta les cartons à Gurdji-Khâtoûn. Celle-ci les déposa dans un coffret qu'elle conservait avec elle, soit en voyage, soit à la maison. Lorsque le désir de voir le maître l'emportait, immédiatement elle réalisait son image, jusqu'à ce qu'elle trouvât le repos.

L'ami divin, le saint dissimulé, Ḥosâm-ed-dîn Debbâgh (le corroyeur), est l'auteur du récit suivant : Dans ma jeunesse, dit-il, j'eus un mal d'yeux qui ne s'améliora pas par le traitement médical et aboutit à une fistule lacrymale. Un jour, un derviche, disciple de notre maître, conseilla à

mon père de me mener auprès de celui-ci et de lui demander son secours pour la guérison des yeux de son fils. Mon père, en effet, me prit et m'amena auprès du Maître, qui souffrait également d'une douleur à l'œil. Il me passa dans l'esprit cette réflexion : Du moment qu'il ne peut pas guérir son mal, quel remède trouvera-t-il pour les maux des autres? A cet instant même il me dit : O Hosâm-ed-dîn, approche plus près, pour que je voie tes yeux. Je m'avançai rapidement et m'inclinai. Avec deux de ses doigts il saisit la partie pendante de sa bouche et la frotta sur mes yeux, puis il dit : « Mon enfant, le couteau ne coupe pas ta poignée, mais dans un autre stade il jouera le rôle de Dhoû'l-Faqâr. La règle posée par Dieu, c'est que ses serviteurs aient besoin les uns des autres, et en réalité tous les besoins aboutissent à Dieu ». Le lendemain, par la permission de Dieu et la faveur de notre maître, mes deux yeux redevinrent clairs. Mon père prépara un concert, y invita les grands personnages; tous les membres de la famille devinrent disciples et serviteurs; chaque jour nous vîmes des miracles étonnants et innombrables de ce genre. Actuellement j'ai quatre-vingts ans; je n'ai plus eu de peine ni de douleurs; louange à Dieu, seigneur des mondes!

297. Le chéïkh Kémâl-ed-dîn Tébrîzî, surnommé Khâdim [le serviteur] (miséricorde de Dieu sur lui!) qui était le chef des serviteurs du mausolée sacré, a raconté ceci : Je me trouvais en compagnie de notre maître dans la ville d'Alep; nous y séjournâmes quelques jours. J'allai une fois au marché, et j'achetai quelque chose chez un épicier; tout à coup celui-ci m'injuria et me bouscula. Je revins et racontai à notre maître l'inimitié que j'avais rencontrée chez ce peuple. Il en fut extrêmement fâché et me dit : « Il nous faut quitter cette ville, car l'armée mongole arrive et détruit Alep. » C'est alors que nous partîmes pour Damas. Plus tard, l'armée mongole arriva, détruisit Alep et mit en pièces l'infortuné épicier.

Entre autres miracles dont je fus témoin sur la route de

Syrie et où je vis clairement sa bravoure cachée, il y eut ceci que le chamelier qui conduisait notre caravane insista pour nous faire camper dans un endroit; le maître n'y consentit pas; le chamelier, cherchant querelle, s'avança en proférant ces mots : « Je ne m'en irai pas d'ici. » Alors le Maître lui envoya un coup de poing à la hauteur du lobe de l'oreille ; immédiatement il se trouva la tête en bas; le Maître lui lia solidement les deux mains, le prit sur son épaule et se mit en marche. Après avoir parcouru environ une parasange, il descendit dans une prairie couverte d'une herbe agréable, et dit au chamelier : « Sot que tu es! A supposer que tu n'aies pas de pitié et de compassion pour nous, tu ne te soucies guère de tes chameaux ; cet autre endroit était un terrain sec où l'armée mongole campera cette nuit; celle-ci mettra sens dessus dessous tous ces environs. » Il arriva en effet que les Mongols, d'étapes en étapes, arrivèrent sur nos traces et dévastèrent la province d'Alep.

298. On raconte, d'après le chéïkh Kémâl-ed-dîn, qu'une nuit le chéïkh Çadr-ed-dîn vit en songe l'Élu de Dieu (que Dieu le bénisse et le salue !) ; il lui demanda l'explication de questions difficiles qui lui paraissaient insolubles ; ces questions lui furent expliquées ; il voyait que notre maître était assis vis-à-vis du prophète, confirmait et approuvait ses paroles. Le chéïkh, s'étant éveillé, fut tellement joyeux que le monde devint trop étroit pour lui, et il s'était enfoncé dans cette réflexion, lorsque notre maître entra tout à coup et s'assit à la même place où il s'était trouvé [dans le songe], en face du prophète ; il se mit à répéter au chéïkh ces mêmes difficultés, de manière à bien les fixer. Le chéïkh poussa des cris et manifesta des extases ; il adressa [à Dieu] avec sincérité des actions de grâces d'avoir vécu à l'époque d'un tel souverain du temps.

299. On rapporte également, d'après les grands libres (*aḥrâr*) (que Dieu soit satisfait d'eux !) qu'un jour le maître passait devant la boutique du chéïkh Çalâḥ-ed-dîn Zerkoûb [le batteur d'or] (que Dieu sanctifie son illustre mystère !) ;

le tictac des batteurs étant parvenu à son oreille bénie, il se mit à danser en cercle ; une foule considérable s'assembla ; on informa le chéïkh Çalâḥ-ed-dîn que le maître avait commencé à danser rituellement ; il fit signe à ses apprentis de ne pas s'arrêter de battre, en faisant remarquer que si une feuille d'or était perdue, il n'y aurait pas de mal. La danse eut lieu depuis le milieu de la matinée jusqu'à tout près de la prière de l'après-midi. Ensuite il ordonna que l'on s'arrêtât ; c'est alors que les récitants arrivèrent. Ayant commencé sérieusement le concert, il récita le ghazel dont voici le premier vers :

« Un trésor s'est montré dans cette boutique de batteur d'or ; ô forme, ô esprit, ô caractère, ô beauté ! etc. ».

Le chéïkh, étant rentré dans sa boutique, vit que celle-ci était entièrement pleine de feuilles d'or, et que tous les instruments qui s'y trouvaient était changés en or ; poussant des cris, il sortit et se roula aux pieds bénis de notre maître. En même temps il ordonna que l'on pillât la boutique ; il renonça à tout travail et devint, dans le cercle des oisifs, le chaton de leur affaire. C'est là une faveur qui l'a rendu célèbre dans le monde. On dit que les apprentis du chéïkh cachèrent l'enclume d'or, la vendirent, et employèrent le produit de la vente aux dépenses de la danse ; ils en firent présent aux amis.

300. Le Tchélébî Djélâl-ed-dîn, connu sous le surnom d'Ibn-Isfehsâlâr (miséricorde de Dieu sur lui !) a raconté ceci : Des songes énormes m'avaient oppressé, à l'époque de ma jeunesse, et j'avais toujours la tête lourde. Je m'en plaignis à notre maître ; il ordonna d'apporter beaucoup de pavots ; on en prit le lait (suc), et il me le fit avaler à jeun. Immédiatement toute trace de cette lourdeur disparut ; par sa grâce, cette vapeur cessa dans mon cerveau, et je devins la tête légère. Continuellement il écrivait les mystères du maître ; il se passait des sept jours et nuits que le sommeil ne le prenait pas.

301. Le même raconte qu'un jour le maître se trouvait dans le jardin du Khalife de Dieu parmi ses créatures, le Tchélébî Ḥosâm-ed-dîn (que Dieu sanctifie son puissant mystère !). Ce jour-là, il y eut un grand concert, depuis le commencement du jour jusqu'au moment de la prière de l'après-midi. Cependant, s'étant arrêté, le maître éleva ses deux mains bénies et s'écria :

« Venez, venez, dénouez votre ceinture ».

Puis il ajouta : « Une troupe arrive d'un voyage lointain; ils nous demandent du *ḥalwâ* chaud ; peut-être l'esprit de ces voyageurs a-t-il été frappé de l'image du *ḥalwâ*. » Tout à coup une compagnie d'hommes de mérite arriva du Turkestan et de Bokhârâ à Qonya : s'étant informés de notre maître, on leur répondit qu'il se trouvait dans le jardin du Tchélébî Ḥosâm-ed-dîn; couverts de poussière, tels qu'ils étaient, ils arrivèrent aussitôt pour entourer le roi. Quand ils eurent été honorés par l'admission en présence de notre maître, et qu'ils eurent le bonheur de le contempler, au même moment la reine des Dames, *Fakhr-en-Nisâ*, gloire des femmes dans l'Univers (que Dieu soit satisfait d'elle !), plaça devant les voyageurs un plateau plein de *ḥalwâ* fait à la maison. Le maître leur fit signe en disant : « Mangez de ce que Dieu vous a accordé comme mets licites et bons [1] », car, si c'est la table garnie de Jésus [2] qui a été demandée, elle est descendue dans ce logis ; qu'importe le *ḥalwâ*? O Dieu ! ne demandez pas de sucreries aux hommes de Dieu, mais demandez que vos difficultés soient résolues et que la force de l'âme devienne votre nourriture ». Tous ces quatre amis devinrent ses serviteurs et ses disciples.

302. On rapporte également qu'un groupe de chéïkhs posa la question suivante au maître : « Le jour de la fête, pourquoi bat-on de la grosse caisse et des timbales, et quel

1. *Qor.*, XVI, 115.
2. *Mâ'ida*, qui a donné son nom à la cinquième sourate du Qorân, et qui y est mentionnée au verset 112.

est le mystère de ce rite? » « Il répondit : « On joue du tambour et du hautbois à l'usage de l'oreille des sourds, afin que leur esprit soit éveillé à cette occasion, et que les insouciants s'éveillent de leur torpeur, et s'apprêtent à célébrer le jour de la fête de toute manière. On a emprunté cette idée au bruit que fera la trompette du jugement dernier et à la timbale qui résonnera dans le lieu d'assemblée des défunts [1]. Pour certains, c'est une fête, et pour d'autres c'est une menace, qui leur rappelle ce tapage que fera la trompette du jugement dernier, de manière qu'ils se rendent compte de ce murmure de la trompette et du tapage des timbales, et soient informés de ce que sera la résurrection des corps et le rendez-vous [à la vallée de Josaphat] ». Puis il récita :

« Les plaintes du hautbois et les menaces du tambour ressemblent en quelque sorte à cet appel général de la trompette ».

Tous approuvèrent et s'inclinèrent.

On raconte que la femme d'un individu lui avait fait jurer par la formule des trois divorces qu'il ferait tout ce qu'elle lui dirait : « Si tu ne le fais pas, je serai divorcée », dit-elle. Son mari y consentit. « Il faut, lui dit-elle, que tu manges un *mann* de viande de porc. » Ce musulman se sentit la tête troublée dans cette circonstance ; la difficulté ne fut résolue par aucun savant ; il vint trouver le maître et en gémissant l'informa de son état. « Prends un *mann* de pain au tribunal du qâḍi et mange-le, lui dit le maître, tu éviteras ainsi le divorce [2]. »

Gurdjî-Khâtoûn s'était fâchée contre Mo'în-ed-dîn Perwânè ; tous les grands et les officiers de l'administration s'entremirent pour qu'elle pardonnât la faute du ministre, et qu'on fît la paix. Elle s'y refusa. Je ne ferai la paix, dit-elle, qu'à

1. *'Araçât*.
2. Ce qui veut dire sans doute que le pain mangé par le qâḍi, comme provenant d'une source illicite, était aussi immonde pour un musulman que la chair du porc.

la condition que le Perwânè jurera par les trois divorces de me donner tout ce que je lui demanderai. » Le Perwânè y consentit et se chargea de le mettre à exécution. « Je veux qu'il me donne le divorce », dit la dame. Le Perwânè, éperdu devant cette difficulté, alla demander au maître un moyen de sortir d'embarras. Celui-ci lui fit dire : « Qu'il suspende l'exécution de ce désir, et réponde à chaque minute : Je vais le faire, et cela à l'infini. »

Un des amis aimait sa femme ; celle-ci, un jour, par idée de coquetterie, lui dit : Seigneur, venez, et jurez-moi par les trois divorces que vous me donnerez ce que je vous demanderai, si non je réclame le divorce. » Son époux accepta. « Je veux, dit-elle, que tu apportes devant moi tous les bienfaits, toutes les merveilles que Dieu a créées dans le monde. » L'infortuné mari, se trouvant impuissant à réaliser ce désir, vint en fin de compte trouver notre maître et lui raconta cette aventure. « Va, lui dit le maître, procure-toi le Livre de Dieu, mets-le dans un mouchoir et place-le sur le pan de la robe de cette dame ; tu auras ainsi mis en sa présence tout ce qu'il y a d'humide et de sec dans les biens de ce monde et tu lui auras présenté les merveilles de l'univers; car il a été dit : « Il n'y a rien d'humide ni de sec sans que ce soit écrit dans un livre évident [1]. » De cette manière, tu éviteras le divorce et la séparation.

303. On demanda à notre maître : « Que signifie cette parole : Dieu bénisse son samedi et son jeudi ? » C'est, dit-il, parce que ces deux jours sont voisins du vendredi ; à cause de l'honneur et de la bénédiction qui s'attachent au vendredi, le samedi et le jeudi s'en sont trouvés honorés, excepté pour ce qui est de verser le sang. De même, toute raison, toute passion qui sont voisines de l'amour [mystique] et le placent dans le milieu de leur directeur spirituel, forcément tout ce qu'elles diront et feront sera béni et attirera la bénédiction ». Puis il ajouta :

1. *Qor.*, VI, 59.

« La compagnie des élus est comme la pierre philosophale ; et même, où est la pierre philosophale qui puisse être comparée à leur regard »?

304. Un jour, notre maître entra dans la cellule du Tchélébî Bedr-ed-dîn, fils du professeur ; il le vit endormi, il avait placé l'*Allahi-nâmè* [1] derrière son dos. Il dit : Le maître Ḥakîm [Sénâ'î] est présent, tandis que tu es plongé dans le sommeil ! Cependant l'observation de la politesse extérieure est préférable à tous les actes de dévotion ; observe donc la politesse, afin de ne pas devenir une occasion de colère et un but pour l'emportement ». Il ajouta :

« Nous cherchons auprès de Dieu le concours de la politesse : l'homme impoli reste privé de la grâce divine.

« Ce n'est pas seulement que l'impoli se tienne mal lui-même, c'est qu'il met le feu à tous les horizons ».

« O âme heureuse de celui qui est un intelligent parfait dans la politesse extérieure et intérieure! Cependant, dans toute maison où la parole de Dieu est présente, Dieu le très Haut sera présent ; partout où il y aura les *ḥadîth* du prophète, l'envoyé de Dieu sera présent ; partout où l'on lira la parole des saints, les âmes de ceux-ci seront présentes ! » Cela suffit.

305. Un jour, Chems-ed-dîn, fils du professeur, s'était endormi dans sa cellule ; par négligence ou oubli, il avait placé le Methnéwî derrière son dos. Tout à coup, le maître étant entré, vit le livre dans cette position. « Notre parole, dit-il, est-elle venue pour tomber derrière le dos? Oui, par Dieu, depuis le lieu où le soleil lève la tête jusqu'à celui où il s'enfonce, cette pensée prendra et ira dans les contrées ; il n'y aura ni réunion ni assemblée où cette parole ne soit lue, à tel point qu'on la lira dans les oratoires et les *maçtabba* ; toutes les nations se revêtiront des vêtements de ces discours et en jouiront ».

1. Ouvrage de Ḥakîm Sénâ'î.

306. Sulṭân Wéled, un jour, aurait dit : « Il faudrait un Bayézîd [Bestâmî] pour comprendre vos paroles ». — « Non pas, ô Béhâ-ed-dîn [répliqua son père], nos amis ne l'admettraient pas. »

307. Le même Sultan Wéled l'interrogea en ces termes : « Certaines gens, de temps à autre, ont confiance dans nos amis, et puis ils deviennent hésitants et changés ? » — « Ces gens, répondit le maître, sont semblables à certains moments des fous, où ils disent des paroles raisonnables, tandis que la plupart du temps ils s'occupent de leurs fadaises et de leurs inepties ; mais la fortune droite appartiendra à cet homme qui ne posera d'aucune manière le pied en dehors de la voie de la confiance et de la sincérité, et qui marchera droit dans son chemin : « Certes, ceux qui ont dit : Allah est notre Seigneur, et puis ont suivi le droit chemin, [les Anges descendront sur eux] [1] », car la droiture est le siège du très sincère ».

308. Un derviche raconta en présence de notre maître : « Un tel est un terrible buveur de vin, mais il ne s'enivre jamais ». — « Peut-être, dit le maître, le verse-t-il dans le collet de sa robe ; car le propre du vin est d'enivrer ; du moment qu'il ne produit pas cet effet, ce n'est que du vinaigre. C'est absolument pareil aux imitateurs de la loi religieuse et de la voie mystique ; ils lisent la parole de Dieu et répètent les discours des saints, mais ils n'en éprouvent ni plaisir, ni désir ; ils n'y trouvent aucune jouissance ; ils ne profitent pas de ce qu'ils lisent et de ce qu'ils mâchent. Cependant la connaissance de Dieu est préférable à la lecture de [la parole de] Dieu, et le but de la formule « Pour qu'ils m'adorent » [2] est cette explication : « Pour qu'ils me connaissent ». Ce qu'il fallait démontrer !

209. Le maître un jour exprimait des pensées au sujet de l'amour. Il dit : L'amour augmente par la musique et diminue

1. *Qor.*, XLI, 30. Cf. XLVI, 12.
2. *Qor.*, LI, 56.

par les rapports sexuels; car, celui qui s'adonne davantage à cet acte, c'est comme s'il se coupait plume et aile avec des ciseaux, comme s'il lacérait les cordes de sa vie, comme s'il brisait les marches de l'escalier qui conduit au ciel.

Il dit une fois : Il est extrêmement difficile d'élever les hommes en haut, mais ils tombent très vite en bas.

Il expliqua un jour le vers suivant :

« Lorsque tu le veux ainsi. Dieu le veut ainsi, car il accorde, à ceux qui le craignent, l'objet de leur désir. »

« C'est-à-dire que Dieu (qu'il soit exalté!) fait sentir leur désir à ses serviteurs particuliers, sans délai et sans négligence, avant et après la mort. C'est ainsi qu'un grand incendie éclata dans une ville, et qu'il ne put être éteint. Un Pôle fit une enquête sur cette situation; il vit qu'un pauvre avait eu envie de faire rôtir de la viande à la brochette, et qu'il n'avait pas trouvé de feu : quand il eut fini, il souffla, et l'incendie s'éteignit.

318. Le chéïkh Maḥmoûd Nedjdjâr (le charpentier) a raconté que continuellement le maître demandait au chéïkh Moḥammed le serviteur s'il y avait ce jour-là quelque chose à la maison. S'il répondait : « Il n'y a rien », le maître était joyeux et disait des actions de grâce : « Louanges et remerciements à Dieu de ce que notre maison aujourd'hui ressemble à celle de notre prophète ». S'il lui disait : « La cuisine est prête, et les choses abondantes », il était plein de confusion : « L'odeur de Pharaon sort de cette maison », disait-il. On prétend qu'à son service jamais on n'allumait de bougie, et qu'il n'y avait d'autre lumière que celle des lampes [1], car, disait-il, celle-là est pour les rois et celle-ci pour le pauvre.

311. Notre maître Ikhtiyâr-ed-dîn, un des grands compagnons, a raconté qu'un jour il était assis en présence de

1. La lampe antique primitive, un godet dans lequel on met de l'huile, et un bec ouvert sur lequel on appuie la mèche.

notre maître ; tout à coup celui-ci se leva, dit : « Et sur toi le salut ! » puis se rassit ; quant à nous, dit le narrateur, nous ne vîmes personne. Ensuite il reprit : « Avance-toi ; fais ce dont tu as reçu l'ordre ; tu me trouveras, s'il plaît à Dieu, parmi les patients [1] ». Le Tchélébî Ḥosâm-ed-dîn s'inclina et l'interrogea au sujet de cette situation. « J'ai vu, dit-il, une personne aux yeux bleus, pleine de colère, d'apparence jaune, qui s'est approchée de moi et m'a salué en ajoutant : « Je suis la fièvre, on m'appelle [en arabe] *ḥomma* » ; je lui ai donné l'autorisation de rester chez moi en qualité d'hôte pendant trois jours [2]. » Immédiatement il se mit à trembler ; au bout du troisième jour, la fièvre cessa, et il n'eut plus à l'endurer. En conformité avec lui, tous les amis prirent la fièvre pendant trois jours.

312. On tient de Tchélébi Ḥosâm-ed-dîn (Dieu soit satisfait de lui !), le sultan des lieutenants, qu'il a dit : « Dans le voyage de Syrie, j'accompagnais notre Maître. Nous entrâmes, à Damas, dans un collège où il vit une réunion de jurisconsultes occupés à couvrir d'opprobre, à la façon des juristes, l'honneur pur de Béhâ-ed-dîn Wéled, en se demandant comment il était convenable de lui attribuer le titre de sultan des savants, comment il avait séduit les humains, comment il prétendait à la proximité de Dieu, et s'appelait lui-même un Allahiste ; ils s'échauffaient à dire des méchancetés. Notre maître s'était uni à eux et ne disait rien ; cependant l'un de cette assemblée l'ayant reconnu, ils se turent. Lorsque nous sortîmes du collège, cet individu ayant fait part de la situation aux jurisconsultes, leur dit que cet homme [qu'ils avaient eu au milieu d'eux] était le fils de Béhâ-ed-dîn Wéled. Tous se découvrirent [3] et présentèrent des excuses ; ils pratiquèrent l'équité à la façon des derviches, et préparèrent une

1. *Qor.*, XXXVII, 102.

2. Chez les Arabes du désert, la durée de l'hospitalité est de trois jours au bout desquels le voyageur doit, ou continuer sa route, ou expliquer d'où il vient et quels sont les motifs de sa venue.

3. *Sèr bâz kerdè.*

large hospitalité. Le maître dit : « Notre intention est de vous être agréables ; nous sommes toujours à la recherche de cet agrément ».

Le Perwâné Mo'în-ed-dîn était venu rendre visite au chéïkh Çadr-ed-dîn ; au milieu de la conversation, on en vint à parler des pensions [affectées aux derviches] ; à cette époque, on donnait aux compagnons, chaque jour, un émolument d'un demi-dinar. Notre maître, dit le chéïkh, ne se soucie pas des pensions de ce monde et de celui de la vie future ; il lui faut donner aux derviches nécessiteux ce qui leur revient. Ce même jour, le Perwâné ayant également rendu visite à notre maître, celui-ci lui dit : O Mo'în-ed-dîn, le chéïkh a beaucoup de dépenses ; il mène une vie royale ; il ne faut pas cela pour nos amis ; ce dinar pour les dépenses de la cuisine est préférable pour lui. Le Perwânè s'inclina, pleura beaucoup, et rendit des services aux amis.

Au rapport du chéïkh Maḥmoûd Nedjdjâr, les amis couvraient une fois d'opprobres le même chéïkh Çadr-ed-dîn : Il a tant de pensions, disaient-ils, et de biens dédiés, tandis que notre maître n'a qu'un demi-dinar. Le chéïkh, reprit celui-ci, a plus de dépenses, et la protection des voyageurs lui incombe ; moi, je n'ai rien ; il faut aussi lui concéder cela.

313. On rapporte, d'après les compagnons parfaits, qu'un jour on racontait, en présence de notre maître, l'histoire du chéïkh Auḥad-ed-dîn Kirmânî [1] (miséricorde de Dieu sur lui !), qui aimait à jouer avec les belles [2], mais en tout honneur, et ne faisait rien. « Plût à Dieu, s'écria le maître, qu'il l'eût fait et eût passé au-delà ! » C'est ainsi qu'il a dit :

« O mon frère, il y a une cour royale infinie ; sur tout ce à quoi tu parviens, allons ! ne reste pas en place. »

1. Poète, auteur de quatrains. Élève de Chihâb-ed-dîn Sohrawerdî, il mourut en 536 (1141) : voir Daulat-Châh, *Tedhkiret-ech-Cho'arâ*, éd. Browne, p. 210 (c'est lui qui fournit son *takhalloç* au poète Auḥadi de Marâgha) ; Rizâ-Qouli-Khân, *Medjma' el-Fuṣaḥâ*, t. I, p. 89 (quatrains cités et extraits du *Miçbâh el-arwâh*).

2. *Châhid-bâz*. La même anecdote à l'endroit cité du *Medjma' el-Fusahâ*.

« Un derviche vint se mettre au service de Bayézîd (miséricorde de Dieu sur lui!), pour devenir son disciple. Le directeur spirituel lui dit : As-tu commis un de ces péchés bien connus dont parlent les bouches des hommes et des femmes? » — Non, répondit-il. — Va, dit-il, vois-les tous et passe ; alors reviens et sois mon disciple ; afin qu'il n'arrive pas que, dans les retraites, ton ascétisme pur te coupe la route, qu'une présomption naisse dans ton cœur, que tu deviennes totalement avili par le démon, et que tu sois privé de voir Dieu par trop de suffisance ; car la contemplation des actes de dévotion produit l'admiration de soi-même, tandis que la vue des péchés amène de la tranquillité et de l'abattement. Donc l'homme courageux est celui qui de jour en jour progresse davantage, et d'instant en instant se transporte des paroles à la réalité de l'extase. S'attacher à cette voie et s'y arrêter, c'est un motif de perdition. »

314. Notre maître dit un jour : « Le chéikh Auḥad-ed-dîn a laissé un mauvais héritage dans le monde, nous lui en laissons la charge, ainsi que celle de ceux qui auront agi d'après ses préceptes ».

« Quiconque a institué une coutume désagréable, la malédiction court vers lui à chaque instant.

« Les bons ont pour héritage de la boisson édulcorée : ce qui est le [véritable] héritage, c'est que nous avons hérité du Qorân ».

Quelqu'un posa cette question : « Dans les ermitages et les couvents, on place toujours des cruches en face de la *qibla*[1] ; qu'est-ce que cela signifie ? » Lorsqu'un hôte étranger, répondit le maître, vient de contrées éloignées, il doit ne rien dire ; en voyant les cruches, il en infère la direction de la *qibla*, et fait une prière de deux *rak'a* ; ensuite il salue les assistants et parle. Cependant quelques-uns admettent qu'il salue d'abord, puis fasse la prière, et ensuite s'occupe de converser.

1. Direction de la Mecque, adoptée pour la prière.

315. Les amis rapprochés, les frères éduqués (Dieu les ait en sa miséricorde !) ont rapporté qu'à certains moments, les amis et les croyants apportaient des pièces d'argent et d'or et les jetaient en secret sous le feutre où il s'asseyait. Notre Maître les acceptait par égard pour les amis, et ne disait rien. Une nuit, vers minuit, lorsqu'il se levait pour la prière, il prit l'ensemble de cette monnaie et la jeta dans le puits. Les meilleurs compagnons, à raison de leur pauvreté, lui demandèrent pourquoi il ne distribuait pas cet argent aux amis, et pourquoi il le jetait dans le puits. Il répondit : « Le signe de la perfection de l'amitié et de l'amour est de donner à ses amis les choses que l'on aime le plus et les meilleures, et non de leur distribuer des choses désagréables et empoisonnées. Cependant tous les moyens et les accidents du monde sont un poison mortel, et un bien médiocre et sans profit ; je regretterais de donner à mes amis quelque chose qui me ferait du mal et me causerait de la peine ; il est préférable que je ne le donne pas non plus à vous, et que je vous le refuse. » Il rappela alors ce *hadith* : « Place ta main sur ta poitrine, et ce que tu voudrais faire pour toi-même, fais-le pour ton frère ».

« N'approuve pour personne ce que tu n'approuves pas pour toi-même ».

316. L'épouse du maître parlait un jour de la gêne où elle se trouvait. Il lui répondit : « Je ne vous refuse pas les biens de ce monde, mais au contraire, c'est vous que je refuse au monde. »

317. On rapporte qu'un jour notre maître entra au bain et resta assis pendant sept jours et sept nuits dans la *khaziné* du hammam. Après que les amis eurent poussé de nombreux gémissements et des plaintes sans nombre, il en sortit et se mit en route vers le collège. On l'interrogea sur le mystère contenu dans l'idée qu'il avait eue ; il répondit : « Pendant un instant, j'avais causé avec des gens du monde, et mon corps avait pris froid ; je voulais être délivré de ce refroidissement ;

jugez de ce qui peut arriver aux autres qui sont plongés dans le vent glacial du monde ; comment pourraient-ils être délivrés de ces glacières mondaines ? Oui, par Dieu, tant qu'ils ne rechercheront pas le soleil de juillet spirituel, ils n'échapperont pas au gel de leurs corps, et leur âme ne trouvera pas de cours ni de justification. En vérité, ce soleil, c'est la société des hommes de Dieu, et l'accoutumance à contempler leur visage béni. » De même, il a dit, en parlant des gens de ce monde :

« Ils sont comme des pierres, gelés, le corps gros ; leur souffle s'échappe d'une colline de neige.

« Lorsque la terre se revêt de ce linceul de neige, frappe, ô Ḥosâm-ed-dîn, avec le sabre de ton soleil !

« Si même le monde est entièrement couvert de neige, la chaleur du soleil, d'un seul regard, la fait fondre ».

318. L'imam du mausolée respecté et honoré, Béhâ-ed-dîn Baḥrî (miséricorde de Dieu sur lui) a raconté ceci : Nous étions allés aux eaux thermales en compagnie de notre maître, qui s'installa dans l'eau chaude pendant dix jours entiers, sans prendre de nourriture. Un Turc apporta un grand plein bol de lait caillé aigri; le maître y fit mettre beaucoup d'ail et s'en servit pour rompre le jeûne. Après cela, il resta occupé pendant quarante jours au plaisir du concert spirituel, sans rien manger ; car ce souverain du genre humain, la plupart du temps, passait ses journées suivant cette méthode. Un jour le maître enseignait au milieu des amis et disait : « Un derviche qui est continuellement à la recherche de Dieu et s'est séparé totalement de ses créatures, suit les voies de l'amour. Il faut pour notre part quarante bourgeois riches, amis bienfaisants, pour le servir, pourvoir à tous ses besoins de toute manière, ne le laisser manquer de rien, de sorte que, prenant son essor en toute tranquillité d'esprit, il puisse s'occuper de ses paroles et de ses extases, se plonger dans la jonction avec Dieu, se procurer une proximité pour la révolution du temps; pour la

plupart des prophètes et des saints, tant qu'un instrument de ce genre ne s'est pas produit, cette situation ne s'est pas réalisée. Cela suffit pour les maîtres de la bonne direction ! »

319. La quintessence des compagnons, le lieu de la manifestation de la lumière d' 'Omar, le chéïkh Djémâl-ed-dîn Qamarî (miséricorde de Dieu sur lui !), a rapporté qu'un jour le sultan 'Izz-ed-dîn Kaï-Kâoûs (que Dieu illumine sa preuve !) était venu rendre visite à notre maître ; celui-ci ne fit pas au sultan l'attention qu'il aurait fallu lui réserver : il s'occupait d'exprimer des idées et de donner des conseils. Le sultan de l'islamisme, s'humiliant comme un esclave, dit : « Notre maître ne voudrait-il pas me donner un conseil? » Djélâl-ed-dîn Roûmî répondit : « Quel conseil pourrais-je te donner ? On a fait de toi un berger, et tu exerces le métier de loup ; on t'a appelé gardien, et tu fais le voleur ; le Miséricordieux t'a choisi pour sultan, et tu agis selon la parole du démon. » Cependant le sultan, fondant en larmes, sortit : à la porte du collège, il se découvrit la tête, fit acte de résipiscence et dit : « O Seigneur, bien que notre maître m'ait adressé de dures paroles, c'est pour toi qu'il les a prononcées. Moi, pauvre esclave, c'est aussi pour ta souveraineté que je m'humilie et que je supplie ; par la considération due à ces deux sincérités sans hypocrisie, tu me feras miséricorde ! » Et il récita ce quatrain :

« Aie pitié de mes yeux humides et pleins de larmes, aie pitié de ma poitrine brûlante de chagrin ;

« O toi dont la miséricorde est plus haute que toute augmentation, aie pitié de moi, qui suis moindre que toute diminution ! »

Cependant notre maître sortit en s'avançant pompeusement, et lui fit de grandes caresses ; il lui dit : « Va, car le Dieu très haut a eu pitié de toi et t'a pardonné. »

On racontait une fois, en présence du maître, que l'Atabek Arslan-Doghmouch, après avoir élevé un grand collège, avait, dans l'acte de constitution du bien dédié [1], inscrit la

1. *Waqfiyyè.*

condition que le professeur de ce collège appartiendrait au rite hanéfite, et serait un çoûfî ; qu'il y donnerait des leçons de jurisprudence, et que les chafé'ïtes n'y auraient aucun pouvoir. D'après le texte rapporté par Ibn Mas'oûd [1], dit le maître, un bien soumis à des conditions n'est pas chose louable dans la voie de Dieu, car ce qu'on fait pour rechercher la satisfaction divine, il faut que ce soit sans entrave ni condition, afin que ce soit fait uniquement pour l'amour de Dieu, et que la récompense en soit double. Le bien conditionnel fait par cet homme ressemble à l'histoire que voici :

320. Un derviche indien se trouvait en compagnie d'un bourgeois de Nichâpour ; ce derviche marchait pieds nus en toute tranquillité d'esprit, sans prendre garde aux dommages que pouvaient lui causer les épines et les pierres dures. Le bourgeois de Nichâpour eut pitié de lui et lui donna ses propres souliers. L'Indien fit des vœux pour lui et marcha avec une hâte entière. A chaque instant l'homme de Nichâpour lui donnait des ordres : « Va de telle façon, fais ceci et cela ; pose ton pied doucement sur les espaces pierreux ; fais attention aux égratignures des épines. » L'Indien en fut ennuyé ; il se déchaussa et posa les souliers devant le bourgeois, en ajoutant : « Reprends-les ; il ne me faut pas de bien enchaîné [à des conditions] ; il y a trente ans que je marche pieds nus, sans aucune entrave ; maintenant, pour une paire de souliers, je ne puis être entravé et dirigé par personne, ni tenu par la reconnaissance. Donc, si tu veux être délivré de tous les liens, fais continuellement un bien absolu [détaché de toute contrainte]. « Ne fais pas de largesses pour augmenter ton bien ; sois patient pour ton Seigneur [2]. »

Quatrain. « Tant que ma coupe pleine de petit lait sera devant moi, je ne me soucierai ni de la bourse, ni de la coupe des autres [3].

1. 'Abdallah ben Mas'oûd, compagnon du prophète, ancien exégète du Qorân, qui possédait un exemplaire du livre sacré dont la recension était différente de l'exemplaire unique établi par l'ordre du khalife 'Othman.

2. *Qor.*, LXXIV, 6 et 7.

3. Jeux de mots sur *kâsè* « coupe » et *kîsè* « bourse ».

« Même si la misère me tirait les oreilles en me menaçant de la mort, je ne vendrais pas ma liberté pour la servitude. »

Le Perwânè Mo'în-ed-dîn était une fois venu rendre visite à notre maître, accompagné des enfants de Chéref-ed-dîn et de Ḍiyâ-ed-dîn Nékîdi ; il demanda à entendre une homélie : « O émir Mo'în-ed-dîn, lui dit le maître, autant qu'il t'est possible, sers quatre *qibla* [1], et sache qu'il t'est nécessaire de le faire ». — « Nous ne connaissons qu'une *qibla* [2], répliqua le Perwânè en s'inclinant ; quelles sont les trois autres? » — « La première, dit le maître, c'est celle de la prière canonique, cinq fois par jour ; la seconde est le ciel, direction que prennent les vœux ; quand c'est nécessaire, tu tournes le visage dans cette direction, et tu demandes humblement et en gémissant l'objet de tes désirs ; la troisième, ce sont les souverains, direction que prend l'expression des besoins des nécessiteux, refuge des opprimés ; lorsqu'une victime de la tyrannie se tourne vers toi, tu satisfais sa demande, et le Dieu très haut accomplira ses besoins religieux et mondains.

« Autant que tu le peux, n'égratigne le cœur de personne, car il y a des épines sur cette route.

« Termine l'affaire du pauvre nécessiteux, car tu auras aussi des affaires à régler [3] ».

« La quatrième, c'est l'homme de Dieu, qui est la direction que prennent les regards de la Vérité suprême, et qui est plus haut que les choses cachées, et leur est supérieur.

« Ce cœur qui est plus haut que les cieux, c'est celui des *abdâl* ou des prophètes.

« L'oratoire qui est dans le cœur des saints, c'est là que tous se prosternent, c'est là qu'est Dieu.

« Attention ! Prends garde de ne pas jeter dans ces cœurs

1. Direction vers laquelle on se tourne pour la prière.
2. La direction de la Ka'ba, à la Mecque.
3. Vers de Sa'dî, *Gulistân*, livre I, historiette 35.

la pierre du libertinage, et de ne pas t'occuper d'un autre. De même, lorsque tu auras conservé le parti de Dieu avec une sincérité parfaite et un soin méticuleux, le Roi suprême te conservera l'empire de la religion et de la fortune dans ce monde et dans l'autre vie ». Puis il se leva en disant : « Salut et miséricorde de Dieu sur vous ! » Le Perwânè sortit aussi après s'être prosterné et envoya de nombreux présents aux amis.

321. Notre maître, un jour, exprimait des pensées au sujet de la signification de ce noble vers :

« Ne t'en va pas répéter à personne le secret du sultan, ne va pas répandre du sucre devant la mouche. »

Il raconta ceci : « Un individu était parti pour une certaine ville, pour commettre le brigandage chez ces gens-là, et s'y livrer à l'imposture. Tout à coup il arriva à un quartier où il vit un jeune garçon qui tenait en main une galette et la mangeait. Cet imposteur lui en demanda un morceau ; le garçon lui dit : « Je ne la donne pas. » Il insista. « Beugle comme une vache, lui dit l'enfant, pour que je t'en donne. » Le vagabond regarda de tous les côtés ; il ne vit personne ; poussé par la boulimie, il poussa un beuglement à la façon des vaches, puis il dit à l'enfant : « Donne-le-moi ». — « Je ne te le donnerai pas, dit le garçon, parce que ma mère et mon père me l'ont confié en me disant : Ne le donne pas à la vache, car c'est de la paille qui lui convient. »

« Si le sucre pouvait exciter de la joie chez l'âne, c'est par quintaux que tu en verserais devant lui. »

« De même il ne convient pas de dire à tout le monde les paroles de sagesse et les secrets des gens libres ; c'est un devoir, au contraire, de leur en interdire l'accès et de les voiler ; car il a été dit : Ne donnez la sagesse qu'à ceux qui en sont dignes, car [autrement] vous seriez injustes envers elle. Tant que quelqu'un n'est pas devenu le séjour de ces mystères et n'est pas capable de voir ce spectacle, il ne

convient pas de le lui montrer et de rendre audacieux un non-initié.

321. SECTION RELATIVE A CERTAINES PLAISANTERIES. Sulṭân Wéled avait un jour perdu quelques pièces d'or; on mit sens dessus dessous toutes les maisons, mais on ne trouva pas cet argent. Finalement on le retrouva au milieu des livres du frère d'ʿAlâ-ed-dîn de Qir-Chéhir. Sulṭân Wéled commença à le blâmer et à le réprimander; il le grondait et lui disait de gros mots. « O Béhâ-ed-dîn, dit le maître, ʿAlâ n'est pas [la préposition arabe] *ʿAlà*, qui régit le génitif; que ferait *ʿAlà*, s'il ne régissait rien [1]? » Tous les deux furent plongés dans la joie.

On avait donné en mariage à un grand personnage une femme nommée Maḥmoûdè-Khâtoûn : elle n'était pas du goût de son époux; il n'entra pas auprès d'elle; tous deux restèrent froids et glacés dans la chambre nuptiale; une gêne considérable les avait pris. Le maître entra subitement dans la chambre, leur adressa ses félicitations et lança sur eux quelques dinârs [2]. Non, s'écria-t-il, Mahmoûdè ne se refusera pas; que signifie l'astringence appliquée à la *Maḥmoûdè* (scammonée) [3]? » Immédiatement une satisfaction se produisit chez tous les deux : délivrés de cette gêne, finalement ils goûtèrent à ce miel; l'époux et l'épouse, s'inclinant, sentirent la joie se répandre dans leur âme.

Notre maître était présent à la noce d'un ami; quelqu'un se mit à crier : « Il n'y a pas de sucreries aux amandes; qu'on en apporte! » — « Il y a des sucreries, dit le maître, mais elles sont pleines de pièges [4]! »

322. Tchobân le masseur rasait un jour la tête de notre maître, et manifestait de l'exagération en rasant. « Cela

1. La plaisanterie roule sur le mot arabe *djarr*, « enlever, emporter » et « marque du génitif ».

2. *Nithâr*, coutume du mariage musulman, où l'on jette, en guise de bénédiction, des pièces d'or sur les mariés.

3. Jeu de mots sur *qabz* « restriction » et « astringence ».

4. Jeux de mots sur « *bâdâm* « amande » et *bâ-dâm* « avec piège ».

suffit comme cela, dit le maître, puisque tout cela va repousser. »

323. D'après de chastes femmes voilées on rapporte qu'un jour il passa dans l'esprit éclairé de Kirâ-Khâtoûn (que Dieu soit satisfait d'elle !) qu'il y avait bien longtemps que notre maître s'occupait de diminuer la quantité de nourriture et la durée de son sommeil, ainsi que de multiplier ses danses et ses jeûnes, ses explications mystiques et scolastiques ; il y montre une exagération énorme ; il se livre à des mortifications sévères. « Pour cette raison, se disait-elle, il ne fait nullement attention à nous, et ne s'occupe pas des jeux de l'amour. Est-il seulement resté chez lui une trace de qualités viriles et de devoir conjugal ? Serait-il possible que toute envie ait disparu chez lui, et qu'il ait renoncé au plaisir ? » Cette même nuit, le maître lui fit l'honneur de lui rendre visite, et à soixante-dix reprises lui fit sentir ses transports amoureux, comme un lion furieux, à telles enseignes qu'elle dut s'enfuir et se réfugier sur la terrasse du collège, en demandant pardon ; mais le maître insista en disant : Ce n'est pas encore terminé. Ensuite il dit : Les hommes de Dieu ont le pouvoir de faire ce qu'ils veulent, ils inspectent les pensées cachées des hommes ; partout où on les cherche, ils sont présents, et Dieu les protège et les aide ; qu'il nous garde qu'ils soient négligents par rapport aux petites choses ! Cependant, si nous avons cessé de nous livrer au plaisir, c'est par suite de notre plongée dans l'au-delà et de nos occupations auprès de Dieu, et cela aussi est pour vous. Je veux qu'à partir de ce jour tu te prépares pour l'autre monde, car les plaisirs et les délices y sont éternels ; ils y sont durables sans changement. »

Puis il ajouta : Cette même aventure est déjà arrivée exactement entre la très sincère [ʿAïcha] et l'Élu de Dieu. ʿAïcha souffrait de la rareté de sa compagnie, et elle demandait parfois à jouir des plaisirs charnels. Un jour, par hasard, elle était assise à la vue du prophète ; un moineau en cochait

avec exagération un autre. 'Aïcha fit remarquer cette scène par plaisanterie au prophète, qui, cette nuit-là, lui rendit visite quatre-vingt-dix fois. Il lui dit : O 'Aïcha, ne t'imagine pas que nous soyons impuissant, ou qu'une fissure se soit établie dans notre force, mais c'est pour le désir du cœur que nous avons abandonné cet autre désir, car nous sommes devenus ceux qui cherchent le désir éternel. » 'Aïcha se mit à pleurer et se repentit.

« Abandonner les passions et les plaisirs, c'est de la générosité ; celui qui s'enfonce dans la concupiscence ne s'en relève plus. »

324. Les nobles compagnons ont raconté qu'un jour le maître lisait les paroles de Férîd-ed-dîn 'Aṭṭâr (miséricorde de Dieu !). Un plaisantin aurait dit : « Oh ! ce sont les paroles d'un droguiste ! » — « Imbécile ! s'écria-t-il, moi, qui suis-je donc ? »

335. Un ami lui demanda : « Ce qu'on appelle *lâ-mèkân* [1], quel lieu est-ce, et où est-il situé ? » Il répondit : « *Lâ-mèkân*, c'est l'âme et le cœur des hommes. »

Un çoûfi lui posa la même question. « C'est la générosité, répondit-il, qui se lève, sur la voie de Dieu, de l'idée de l'âme et du cœur ».

« L'âme, le cœur, c'est la générosité du derviche ; tels sont les principes de toute générosité ».

Un derviche a raconté ceci : Le maître me demanda un jour un roseau taillé (*qalèm*) pour écrire, et traça sur un mur les lignes suivantes : « O homme, si tu as la force de dix hommes, ne montre que la force d'un seul homme, car si deux ou trois hommes se trouvent en face de toi, tu pourras les vaincre ; maintenant, tu n'es pas un demi-homme, montre-toi comme ayant la force de cent ; si, ce qu'à Dieu ne

1. En arabe, « non-lieu » : c'est la conception métaphysique d'une situation où l'acception de lieu ne se pose plus.

plaise, deux cents hommes venaient en face de toi, comment serait ta situation ? »

326. Les bons investigateurs, les examinateurs des traditions ont rapporté que quelqu'un avait constitué une réunion énorme, où tous les grands personnages étaient présents. Un fils de bourgeois, délicat, faisant montre de bonne volonté, devint disciple. Un envieux aurait dit : « Probablement cet homme a atteint Dieu ; celui-ci lui a-t-il pardonné ou non ? » Le maître dit : « Tout d'abord il lui a pardonné et s'est montré à lui ; ensuite il l'a poussé vers nous et nous l'a envoyé ; car la coutume divine est que Dieu accepte tout d'abord le serviteur, et ensuite lui montre la route vers les autres serviteurs, afin que, par la bénédiction qui s'attache à leur société et à leur éducation, il reçoive l'éducation [appropriée], se sente renforcé, et se rapproche du Maître de la gloire. » C'est ainsi qu'il a dit : « S'il n'y avait pas d'éducateur, je n'aurais pas connu mon Seigneur ; le directeur spirituel, au milieu de son monde, est comme le prophète dans sa communauté ». Si j'étais resté sans directeur spirituel, je serais resté [en arrière] ; « celui qui n'en a pas n'a pas de religion. »

327. On rapporte qu'un jour la servante du harem se plaignait du peu de ressources et d'argent. « Si l'on te donnait mille dinars, dit le maître, et qu'on séparât de ton corps tes oreilles, ton nez et d'autres membres, y consentirais-tu ? » — « Non, répondit la servante. — « Donc, pourquoi prétends-tu être sans ressources, et pourquoi n'estimes-tu pas à leur juste valeur les dons précieux que tu possèdes ? Pourquoi ne rends-tu pas grâces de les avoir ? pourquoi ne fais-tu pas ton capital de la patience des pauvres ? « Soyez reconnaissants de la faveur de Dieu, si c'est lui que vous adorez » [1].

« En effet, de nombreuses promesses ont été faites à celui qui est reconnaissant, en ceci que la proximité de Dieu est la récompense de l'adoration ».

1. *Qor.*, XVI, 115.

328. Un jour deux grands personnages se disputaient et employaient de gros mots et des injures. L'un dit : « Que Dieu te prenne, si tu dis un mensonge! » et l'autre disait : « Non pas, c'est toi que Dieu prendra, parce que tu dis un mensonge! » Notre maître, étant tout à coup arrivé à leur chambre, leur dit : « Non pas! Dieu ne prendra ni toi, ni lui; c'est moi qu'il prendra, car c'est nous qui sommes dignes de sa prise, et nous méritons d'être ses prisonniers ». Tous deux s'inclinèrent et firent la paix ; ils devinrent de sincères disciples.

329. Le Tchélébì Djélâl-ed-dîn Isfehsalârì (miséricorde de Dieu sur lui!) a rapporté qu'un jour notre maître, sortant de la maison du Tchélébi Ḥosâm-ed-dîn, se rendit au bain de Zîrwâ [1] et resta assis pendant sept jours et sept nuits dans la *khaziné* de ce bain. Tous les amis et les amants [mystiques] se lamentaient : « Quelle sorte de mortification est-ce, et quelle manière de vivre? » disaient-ils. Au bout de sept jours, le maître sortit la tête par un trou de la *khazîné* et se mit à dire des mystères et des pensées provenant du trésor de son cœur et à réciter plusieurs *ghazèls*. Quant à moi, ajoute le narrateur, placé à l'intérieur du bain, j'écrivais cahier par cahier, et ces écrits ne devenaient pas humides dans mes mains, les orifices de la sueur étant bouchés, à tel point que j'en suspendis plusieurs; ma main ne transpira nullement, et mon manteau ne devint pas humide; cependant je n'étais pas fatigué de transcrire et de me tenir debout. Je vis entrer Sulṭân Wéled, s'incliner, pousser des plaintes et emmener son père au collège, où il y eut concert de jour et de nuit pendant sept autres jours. Cela ne peut venir que d'une force surnaturelle et d'une puissance divine.

330. On rapporte que Kémâl le récitant, qui était le compositeur [2] de la ville et le maître de son temps, conçut cette pensée au milieu du concert donné par un ami et se dit :

1. Sur ce mot, qui signifie « potage au cumin », voir le glossaire du *Dîwân-i aṭ'imè* de Boshaq Chîrâzî.

2. *Moçannif*, compositeur de musique; *laçnîf* est un morceau de musique.

Dans ce concert, quelle belle récitation je ferais ! Cependant notre maître, ramassant une poignée de terre sur le sol, la versa dans son tambour de basque en disant : « Prends ceci et place-le sur tes yeux ». Immédiatement il s'aperçut que son tambour était devenu plein d'or ; et il commença à réciter ce *ghazèl* :

« O amants, ô amants, je transforme la terre en joyaux ; ô musiciens, ô musiciens, je remplis d'or vos tambours de basque ». Etc.

En fin de compte, l'infortuné Kémâl devint aveugle ; il se plaignait, et attribuait ce malheur à son impolitesse.

Le Perwânè Moʿîn-ed-dîn vint un jour rendre visite à notre maître, qui, par une grâce infinie, dit un grand nombre de choses plaisantes ; il raconta, entre autres, l'anecdote suivante. Le prophète Moḥammed l'élu suivait une route ; ayant trouvé un os, il le prit dans sa main, l'enterra et passa. Cependant, ayant rencontré un autre os, il vit qu'un scorpion s'était installé sur lui et le châtiait ; après l'avoir considéré, il ne le recouvrit pas de terre et continua sa route. Un de ses compagnons l'interrogea à ce sujet : « Le premier os, répondit le prophète, appartenait à cet opprimé qui supportait constamment l'injustice ; j'en ai eu pitié et je l'ai recouvert de terre ; l'autre os appartenait à ce tyran qui n'avait pas d'égards pour ses sujets et transgressait [les lois] ; Dieu a fabriqué une forme de scorpion avec les ténèbres de son injustice pour le punir au jour de la résurrection, mais il n'avait pas donné l'ordre de l'enterrer ; je l'ai laissé et ai continué. [Je dis cela] pour que les gens de réflexion prennent exemple de ce spectacle, demandent pardon de leurs péchés, et craignent la vengeance divine annoncée par ce passage : « Dieu est puissant et vengeur[1] ».

« Donc ne mords pas avec les dents les innocents ; réfléchis à ce coup qu'on ne saurait éviter.

1. *Qor.*, 122, 3 ; V, 96, XIV, 48 ; cf. XXXIX, 38.

« Si tu le mords, tu le rendras plein de sang ; lorsque tu le feras, le mal de dents te saisira ».

Le Perwânè sortit en gémissant; ce jour-là, en remerciement de la direction donnée par le maître, il distribua des dons aux savants, aux pauvres et aux compagnons.

Le maître, s'étant échauffé dans ses explications mystiques, dit : « Malheur à celui qui nous a connu ! Malheur à celui qui ne nous a pas connu, et qui s'apercevra que le but de la création est de connaître le Créateur, car il a été dit : « Sauf pour qu'ils connaissent ». C'est à dire, malheur à celui qui n'a pas connu Dieu et en a négligé l'occasion ; malheur à celui qui a connu Dieu, mais n'a pas reconnu sa toute puissance et ne s'est pas montré reconnaissant.

« Que de bien-aimées restent inconnues d'un infortuné qui ignore les joies de l'amour !

« En effet, la plus cruelle des séparations, c'est celle qui a lieu après la vue de l'objet aimé et l'obtention de ses faveurs. Dieu nous en garde ! »

Le copiste des livres mystérieux, Béhâ ed-dîn Baḥrî, nageur dans la mer de la pensée, a raconté ceci : « Nous nous étions réunis, tous les compagnons et moi, auprès de notre maître, dans la maison du gendre du Khâdjè Chîhâb-ed-dîn ; les amis étaient plongés dans la lumière de sa présence. Le maître se leva subitement : « Sois la bienvenue, ô lampe de Dieu ! » s'écria-t-il, puis il se rassit ; nous n'avions vu personne. Ensuite le Tchélébi Ḥosâm-ed-dîn et Sulṭân Wéled l'interrogèrent : « Continuellement, dit-il, les âmes des êtres spirituels et des hommes généreux viennent visiter les hommes de Dieu ; l'une d'elle est la lampe de Dieu d'où toutes les lampes des cieux tirent leur lumière ».

Un jour, ont raconté les fils du professeur, il y eut une grande réunion dans la maison du Perwânè ; le maître était plongé dans le concert, lorsque Kémâl-ed-dîn le nomenclateur, qu'on appelait communément Kull Kémâl (« perfection entière ») bien qu'il n'eût pas encore réussi à atteindre

la perfection, lui tourna le dos et se livra à de regrettables moqueries, en compagnie de négateurs. Les amis le saisirent et le jetèrent en bas de l'estrade; les autres s'enfuirent par peur des amis. Quand il rentra au collège, le maître lui dit : O Kémâl-ed-dîn [1], si tu n'étais pas amer, on t'aurait mangé; si tu n'étais pas un loup, on ne t'aurait pas déchiré ; avec les forts tu est fort; avec les bons tu es bon [2] ».

« Sois méchant avec les méchants, bon avec les bons ; là où est la rose, sois rose, et épine là où sont les épines.

« Il faut un compagnon plein de pensées, surtout dans l'amitié; autant que tu le peux, entretiens l'amitié avec un penseur ».

Les écrivains de la parole, les nobles gardiens du texte dirent un jour au maître : Y a t-il lieu de préférer les uns aux autres les [six] volumes du Methnéwî ? Il répondit : Le mérite du second livre, de préférence au premier, est comme le rapport du second ciel au premier; de même le troisième par rapport au second, et de même le sixième par rapport au cinquième ; c'est ainsi que le *malakoût* est supérieur au monde du *molk*, le *djabaroût* au *malakoût* [3], etc., à l'infini. Pareillement, de ce texte du livre sacré : « Nous avons donné la prééminence à certains prophètes sur les autres [4] », on peut inférer que certains hommes, certains êtres, certains mystères sont préférés à d'autres; ce mérite, cette supériorité se retrouvent dans tous les êtres existants ».

« La parole humaine, a-t-il dit, est l'odeur de l'homme ; par l'odeur de la respiration, on peut connaître son âme, à moins que le sens olfactif ne soit bouché par le catarrhe.

« L'odeur de la sincérité, celle du mensonge trompeur sont sensibles dans la respiration, comme celle du musc et de l'ail.

« Si tu ne sais pas reconnaître un ami de celui qui a dix cœurs, plains-toi de ton odorat corrompu ».

« Du Qorân vient l'odeur de Dieu, des *ḥadîth* celle du

1. Ms. 114, f° 132, r° : Tchélébi Chems-ed-dîn.
2. *Bâ gabzân gabzî, bâ naghzân naghzî.*
3. Divers noms des sept cieux.
4. *Qor.*, XVII, 57 ; cf. II, 254.

prophète, et de notre parole, la nôtre. Qu'on lise attentivement, a-t-il dit encore, les paroles de [Férìd-ed-dìn] 'Attâr, que l'on comprenne les mystères de Sénâ'î. Celui qui lira les discours de Sénâ'î avec croyance, atteindra notre parole et en jouira ».

331. Le roi des instituteurs, Chems-ed-dîn Malaṭî (miséricorde de Dieu sur lui !) a rapporté que dans la ville d'Aq-Séraï [1], un prédicateur, du haut de la chaire, mentionna les vers de notre maître et en parlait avec chaleur. Par hasard, un savant contradicteur se mit en opposition, le traita d'incrédule et le couvrit d'opprobre. Ce prédicateur au cœur éclairé, qui était un homme courageux et un Maulawî, descendit de la chaire, donna un coup de poing à son contradicteur, et le renversa. Le coup avait porté sur une partie vitale; cet homme rendit l'âme incontinent. Le prédicateur s'enfuit et arriva jusqu'à Qonya en toute hâte [2] ; cependant les parents du savant avaient suivit ses traces ; il se réfugia dans la maison de notre maître. L'ensemble des poursuivants se mit à pousser des cris excessifs et à l'invectiver. Cependant notre maître écrivit un billet qu'il envoya à 'Alam-ed-dîn Qaïçar [3], le priant de délivrer le prédicateur de cette foule, car on demandait quarante mille dirhems pour le prix du sang de la victime. Le porteur du billet rencontra 'Alam-ed-dîn au milieu des orfèvres. Lorsque celui-ci eut lu le billet, immédiatement il descendit de cheval, vendit ses armes, ses ustensiles [4], ses monnaies, ses meubles et se procura ainsi cinquante mille pièces [d'argent]; il en donna quarante mille aux adversaires, et il envoya les dix mille restants, en guise de remerciements, aux amis; il gratifia le

1. Ville d'Asie-Mineure, comprise aujourd'hui dans la province de Qonya, *liwa* de Nigdé; après la prise de Constantinople, sa population fut transportée pour combler les vides, et s'installa dans un quartier du versant de la Propontide appelé Aq-Séraï.

2. *Bè-qalâriq-î témâm.*

3. Surnommé Khâdim, un des généraux du sultan Ghiyâth-ed-dîn Kaï-Khosrau III, fils de Rokn-ed-dîn Qylydj-Arslan IV; cf. Ibn-Bibî, t. IV, p. 333, l. 3 et suiv.

4. *Sakb.*

prédicateur d'un beau vêtement d'honneur et d'une mule marchant l'amble. Toutefois, Gurdji-Khâtoûn blâma ʿAlam-ed-dîn en ces termes : « Pourquoi n'es-tu pas venu à la maison, et t'es-tu dépouillé au milieu du marché ? » — « Je craignais, répondit-il, que l'indication de cette faveur n'en fût retardée, et que cette miséricorde ne fût perdue, car jamais notre maître n'a rien demandé à personne, et n'a distingué personne par l'indication d'une faveur; or, il m'a distingué de cette façon; grâces soient rendues de ce qu'il a tenu compte de moi et a fait attention à ma personne! » Gurdji-Khâtoûn jugea digne d'approbation cette politesse et cette situation; elle lui fit donner un cadeau de cent mille pièces [d'argent], et l'attacha à sa cour en qualité de lieutenant.

332. Dans la ville de Qonya il y avait, dit-on, un bourgeois notable et croyant qui s'appelait Amîrè ; il était un des amis et des amoureux mystiques de notre maître. Il forma la résolution de visiter la Kaʿba vénérée, en demanda la permission et la faveur au maître, et se mit en route. C'est lui-même qui raconte ce qui suit : « Dans toute station, à tout relais, dans toute ville où j'arrivais, j'apercevais l'image de notre maître, et j'en restais tout stupéfait. Arrivé à Damas, je l'aperçus qui se promenait sur le toit de la mosquée cathédrale et me montrait du doigt. Moi, par suite de l'effroi causé par cette apparition, je m'évanouis, et je restai endormi jusque près de la prière de l'après-midi. Quand je revins à moi, je ne vis plus personne. Troublé et stupéfait, je me mis en route pour la Kaʿba vénérée. Lorsque j'eus l'honneur de procéder aux tournées rituelles autour du temple sacré, je vis notre maître qui accomplissait les mêmes rites; je le vis encore prononcer des oraisons jaculatoires sur le haut du mont ʿArafât. De retour dans la ville de Qonya, sans attendre davantage et tout couvert de la poussière de la route, je me rendis à la réception du maître. Je vis une réunion d'amis qui étaient assis; il me dit : « Oui, ô Ḥâdji Amîrè, sache que les hommes de Dieu sont des

voyageurs, dans l'océan de la toute-puissance, comme des poissons ; toujours, partout où ils le désirent, ils mettent la tête dehors et montrent leur visage ; les amis les trouvent partout où ils le veulent ». Cependant je m'inclinai, baisai ses pieds bénis, et racontai ce qui s'était passé à mes compagnons d'extase. « Tout disciple, ajouta le maître, qui a une croyance pure et une sincérité considérable, arrivera au but de ses désirs, sans aucune espèce de doute, dans les deux mondes [1] ». Sur ce terrain il nous conta l'agréable anecdote que voici :

« Au temps passé, il y avait un jeune homme de mœurs pures et d'une croyance encore plus pure ; il possédait une statue de marbre que l'on avait taillée sous forme humaine, extrêmement belle ; il devint amoureux de cette statue ; il l'adorait ; tout ce qu'il lui demandait était accordé immédiatement. Par suite de l'agrément que cela lui causait, il avait organisé un coin et préparé des provisions ; il se disposa à recevoir des hôtes. Un groupe de jeunes gens de son âge lui portèrent envie et dirent : Ce jeune homme n'a de moyens d'aucune espèce, et il fait pourtant des dépenses hors de toute limite ; il entretient agréablement les allants et venants ; il les flatte tous ; les hommes sont contents de lui ; d'où lui vient cette amitié? Ils s'entendirent pour que chacun fît séparément une réunion et un concert, de manière à le mettre à l'épreuve. Lorsque le tour de l'invitation arriva à ce jeune homme, il s'inclina en toute sincérité devant cette pierre qu'il aimait et lui dit : O mon frère, ô mon souverain, un groupe d'individus veut m'éprouver en acceptant mon hospitalité ; c'est le moment de me réserver ton concours et tes faveurs ». Cependant, par suite de la perfection de la croyance et du désir de ce jeune homme, la pierre se fendit immédiatement, et versa autant d'or que l'on peut dire. Il fit un énorme festin. Cette société l'interrogea sur ce qui s'était passé ; il raconta son histoire ; tous lui rendirent justice, et le nom-

1. Le monde d'ici-bas et celui de la vie future.

mèrent leur prince et leur frère. Maintenant, du moment que, par la bénédiction de la croyance et de la sincérité, du fait d'une pierre, d'un minéral, d'une idole, on aboutit au but, que sera-ce à côté de ce que pourront produire la même sincérité et la même croyance pures et droites de la part d'un homme de Dieu? Tous les buts poursuivis seront réalisés par sa bénédiction ». Et il ajouta :

« Mais il tirera sa nourriture d'une idole de pierre ; considère cela comme une véritable dévotion, bien qu'il soit infidèle ».

333. On dit qu'un jour on se plaignit, en présence du maître, qu'un groupe de personnes s'entretenait dans la mosquée de discours mondains. « Celui, dit-il, qui s'occupe de paroles du monde dans six situations données, trente ans de dévotion pieuse et agréée seront rejetés et vains : 1° dans la mosquée ; 2° dans les séances de science ; 3° dans les enterrements ; 4° dans les cimetières ; 5° au moment de l'appel à la prière ; 6° pendant la lecture du Qorân. Il y a des commentaires donnant des explications détaillées sur ces six situations.

334. La sainte de Dieu sur la terre, Fâṭima-Khâtoûn, fille du chéïkh Çalâḥ-ed-dîn (que Dieu soit satisfait de lui !) a raconté ceci : Du temps de mon père, une nuit, ses amis sincères invitèrent notre maître à un concert dans quarante endroits différents ; il répondit affirmativement à toutes les invitations : « Nous viendrons, dit-il. » En effet il se leva, et étant entré dans le lieu de la retraite, ils furent occupés jusqu'à l'aurore avec mon père, à faire la prière et à se livrer à des actes d'adoration. Lorsque le jour vint, on apporta, des quarante maisons où le maître avait été invité, les quarante souliers qu'il y avait laissés ; [c'étaient des paires complètes], un soulier pour le pied droit et un soulier pour le pied gauche. Chaque individu racontait l'histoire de cette nuit et les stupéfactions qu'il y avait éprouvées, en disant : « Cette nuit notre Maître a fait telle et telle chose dans notre maison. » C'est ainsi qu'il se tint des conversations entre eux ;

cela fit du bruit, et le peuple resta stupéfait de cette aventure. Pourtant le Maître et mon père le chéïkh Çalâḥ-ed-dîn n'avaient pas bougé de leur place. Le Maître, par suite de sa générosité parfaite, s'était montré à chacun de ses amis et avait répondu à leurs besoins [en les accomplissant]. Tous les chéïkhs et les grands de Qonya furent stupéfaits de nouveau ; l'effroi augmenta, et ils se déclarèrent affranchis de leur expérience et rendirent justice. Ils distribuèrent tous ces souliers aux grands personnages de l'époque et aux gens de foi ; un de ces souliers parvint au chéïkh Çalâḥ-ed-dîn : c'est ce soulier que Tchélébî 'Arif (que Dieu sanctifie son puissant mystère !) porta en cadeau à Suléïman-pacha de Qastamouni, et qui rendit des services sans limites. Quand on donnait aux malades de l'eau dans laquelle avait trempé un de ces souliers, il guérissait par la permission de Dieu ; les femmes enceintes accouchaient aisément par la bénédiction des reliques de ce grand saint.

335. L'ami théologien, 'Alâ-ed-dîn Thériyânos, était un homme puissant, un débauché de grande envergure. A une époque, il était encore Grec et n'avait pas encore marché dans les voies de l'islamisme ; on n'avait pas encore inscrit sa libération de l'esclavage [1]. Une nuit, il vit en songe les pieds bénis de notre maître, qui le massaient et le frottaient beaucoup ; mais il ne savait pas quelle personne était cette apparition. Au matin, ayant lavé ses mains et son visage, et stupéfait de ce songe, il quitta son village et se mit en route pour la ville ; arrivé au milieu du chemin, il rencontra notre maître qui lui dit : « Holà ! Thériyânos, comment te trouves-tu de la peine que tu as éprouvée hier ? » Cet infortuné poussa un cri et s'évanouit. Quand il revint à lui il ne vit personne dans cet endroit, il comprit que cette apparition était l'homme vu en songe ; il s'inclina et continua son chemin en proie à un trouble extrême. Quelques jours après, on

1. De l'état de *dhimmi* ou tributaire. *Taḥrir raqaba* est une expression du Qorân, IV, 94 ; V, 91 ; LVIII, 4.

le condamna à mort pour un délateur qu'il avait tué [1]. Le Maître jeta sur lui son manteau béni et le délivra de la main des bourreaux. Il se convertit aussitôt à la religion musulmane et parvint, grâce à la faveur du Maître, à un tel rang que tous les qâḍis et professeurs de la ville, tels que Sirâdj-ed-dîn et Façîḥ-ed-dîn, devenaient muets en présence de sa science, et restaient stupéfaits de sa manière de rapporter les vérités.

336. Les amis confidents nous ont conté qu'un jour le sultan des mystiques exprimait des pensées, et se livrait à l'exagération en leur montrant la confiance en Dieu et le contentement de peu. Il donnait aux amis la force et le pouvoir de supporter cette situation, et les y incitait ; au milieu de son discours, il cita l'anecdote suivante : « Lorsque l'Élu de Dieu était fâché contre un ami, il disait la prière suivante : « O grand Dieu ! augmente sa fortune et le nombre de ses enfants ! » Et cela, afin qu'il fût occupé de ces choses et fût privé de la société du prophète (Dieu nous garde d'une pareille situation !). Quand il était satisfait d'un ami, il l'accompagnait de sa sollicitude universelle et disait : « O grand Dieu ! diminue sa fortune et le nombre de ses enfants ! » afin qu'il fût dépouillé de tout cela, et devînt plus léger et plus apte à recevoir cette pensée ».

337. Entre deux amis, raconte-t-on, une discussion et une fâcherie s'étaient produits ; ils ne consentaient en aucune manière à faire la paix. Un jour, le Maître, au milieu de son enseignement, dit ceci : « Le Dieu très Haut a créé l'homme de deux espèces ; l'une ressemble à la terre, compacte et sans mouvement, à raison de sa densité et de sa pesanteur ; l'autre est pareille à l'eau, et court toujours comme elle. Or, lorsque cette eau courante vient à couler sur cette terre, cent mille plantations de fleurs se mettent à pousser par la bénédiction de leur voisinage commun ; des arbres, des fleurs, des fruits se mettent en mouvement et

1. Voir ci-dessus, p. 245.

servent à la nourriture du corps et à la force de l'esprit. Maintenant, ces amis qui se font la guerre les uns aux autres et interrompent toutes relations, il faut assurément que les uns aient la valeur de la terre et que les autres soient au degré de l'eau, et prennent le caractère aqueux par suite de leur extrême humilité. S'ils se mélangeaient les uns aux autres, et s'ils pratiquaient l'union, Dieu, grâce à la bénédiction qui s'attacherait à cette union et à cette concorde, produirait cent mille herbes odoriférantes de paix et de joie et des buissons de roses de fidélité et de pureté, il ferait croître les plantes du repos et du bonheur. » Puis il ajouta : « Maintenant, ô Noûr-ed-dîn, du moment que ton frère a pris le caractère de la terre, il ne bouge pas de sa place et ne s'empresse pas de faire la paix avec toi ; toi, qui as le caractère de l'eau, échauffe-toi ; donne-toi la peine d'aller à lui, afin que l'âme des amis soit en repos, et qu'il nous donne des gratifications de remerciement en louant Dieu. « Celui qui pardonne et améliore, sa récompense est à la charge de Dieu [1] ». Et il récita ce noble vers :

« Puisque Dieu a dit : La paix vaut mieux [2], mets en liberté le passé, ô unique !

Immédiatement ils s'inclinèrent et firent honnêtement la paix.

Il dit encore : « Deux amis qui vivaient d'accord reçurent l'hospitalité chez Abou-Yézîd Bastâmî (miséricorde de Dieu sur lui !), qui leur dit : « Depuis quand êtes-vous devenus l'ami l'un de l'autre ? » Ils répondirent : « Il y a trente ans que nous sommes en compagnie l'un de l'autre, et que nous voyageons sur terre et sur mer. » — « Est-ce que, reprit-il, comme c'est l'habitude, il n'y a pas eu entre vous d'histoires et de disputes ? » — « Non, répondirent-ils. » — « Il y a donc trente ans que vous passez le temps dans l'hypocrisie ; votre

1. *Qor.*, XLII, 38.
2. *Qor.*, IV, 127.

entente, votre concorde reposent sur l'hypocrisie ; en effet, l'extrême amitié et le goût de l'entente consistent en ceci qu'il se trouve, au milieu de la paix, de la guerre et du blâme; qu'on fasse de nouveau la paix et retrouve ainsi un nouveau terrain, afin que la maladie de l'hypocrisie ne rentre pas dans votre cœur, et que vous soyez à l'abri du mal que peut causer ce défaut. » C'est ainsi qu'il a dit :

« Ainsi que l'a proclamé le sage, et en cela il a raison : L'amour dure autant que durent les reproches. »

338. On rapporte que Sulṭân Wéled (que Dieu sanctifie son mystère puissant !) louait le temps présent en ces termes : « Cette époque est vraiment un bon temps où tous les hommes sont croyants et pleins de sincérité; bien qu'il y ait encore des négateurs, ils n'ont pas de force. » Notre Maître répliqua : « O Béhâ-ed-dîn, comment peux-tu dire cela? » — Parce que, répondit Sultan Wéled, autrefois on a conduit au gibet [Ḥoséïn ben] Mançoûr [el-Ḥallâdj] pour avoir dit : « Je suis la vérité » ; on a attenté à plusieurs reprises à la vie d'Abou-Yézîd [Basṭâmî], on a mis à mort tant de nobles chéïkhs des temps passés. Dieu a dit : « Ils mettent à mort les prophètes, en dehors de tout droit[1] ». Cela est arrivé dans les siècles écoulés ; mais, louange à Dieu ! à notre époque, dans chaque vers composé par le Maître, il y a des milliers de fois l'expression de : « Je suis la vérité » et de « Que je sois exalté ! ». Personne n'a l'audace de souffler mot et de s'y opposer. » — « A eux, dit le Maître en souriant, est le stade d'amour, et les amoureux souffrent de la peine :

« Il est bon que l'ami souffre de la peine, de même il est bon que le bois d'aloès soit mis dans le feu [2] ».

« Nous autres, nous sommes au stade de l'être aimé; celui-ci est constamment autoritaire et obéi ; il est le sultan des

1. *Qor.*, II, 58.
2. Pour que le parfum qui y est contenu à l'état latent en soit exhalé.

esprits, le prince des âmes, le gouverneur des intelligences. » C'est ainsi qu'il a dit :

« Chems-i Tébrizi, dont le pas était posé sur la tête des esprits, ne pose pas, toi, ton pied, mais bien ta tête sur l'endroit où il a posé ses pas.

Et dans un autre endroit, il a dit encore :

« L'amour est fou, et nous sommes les fous d'un fou ; notre âme est concupiscente, et nous sommes les passionnés d'une passion ».

L'ascète craignant Dieu, Ḥâdji Mobârek Ḥaïdarî, l'un des descendants de Qoṭb-ed-dîn Ḥaïdar, allait, en se promenant avec ses disciples, du côté de la mosquée de Mérâm, lorsqu'il rencontra le maître ; il se mit sur la tête, à la manière du voile dont s'enveloppent les femmes, une écharpe du Yémen [1], et s'assit sur le bord de la route. Ses élèves le blâmèrent vivement : Quelle est cette attitude efféminée que vous prenez ? » lui dirent-ils. « Étant donné, répondit le chéïkh, l'existence de cet homme [vraiment] viril qui vient, il faut que tout le monde revête les vêtements et le voile des femmes, et s'asseoie, derrière la porte de la maison, à faire tourner le rouet ; il faut être moins qu'une femme. » Lorsque le maître se fut approché, ils le saluèrent tous et lui firent part de leurs plaintes. « Dieu m'en garde ! s'écria-t-il, vous êtes des derviches. » Ḥâdji Mobârek, en souriant, prit sur sa poitrine les pieds du maître et les embrassait en pleurant. « Ne t'inquiète pas, lui dit le maître ; pourquoi agis-tu et trembles-tu ainsi ? Dorénavant il n'y a plus de raison d'être pour le souci ; sois heureux, et vis tranquille. » En effet, à partir de ce jour-là, le maître lui accorda ses faveurs et sa compassion.

Lorsque son fils Ḥâdji Moḥammed vint au monde, il donna un grand festin, auquel il convia les grands personnages de

1. *Mi'zar-i yéménî*. Sur le mot *mi'zar*, voir R. Dozy, *Dictionnaire des noms des vêtements*, p. 38 et suiv. ; *Supplément*, s. h. v°.

Qonya ; il vint trouver le Maître pour l'inviter ; celui-ci lui dit : Nous viendrons sur la tête, sur la face, sur la nuque, sur le côté, nous viendrons tout en roulant et nous vous servirons. Pendant ce temps le chéïkh poussait des cris et se prosternait.

Le Maître avait envoyé en mission à Césarée un groupe d'amis ; quand ils revinrent, certains de ces compagnons lui firent la description des tables servies sur l'ordre du Perwâné, des diverses sortes de mets et des victuailles. Le maître se fâcha : Honte aux amis, s'écria-t-il, qui exagèrent les louanges de la boisson, et se glorifient de pouvoir dire : Nous avons mangé ceci, nous avons emporté cela.

« Toi qui as vu de grasses victuailles, lève-toi et va voir aux latrines ce qu'il en reste.

Immédiatement ils demandèrent pardon et se repentirent.

Lorsque le chéïkh Chéref-ed-dîn Hérîwè, l'un des grands maîtres de ce temps et le prince des chéïkhs, passa de vie à trépas, un des amis était présent à ses funérailles ; le maître lui demanda : « Comment cela s'est-il passé ? Il y avait à son enterrement, répondit-il, quelques milliers d'hommes, la tête découverte et gémissant. Sa tête était couverte, dit le maître, et il ne connaissait pas le mystère caché ; dès lors à quoi bon ?

« Il faut être viril et avoir l'apparence d'homme, sinon il faut accepter mille hontes.

On doit espérer qu'il ne sera pas désespéré. »

Les nobles amis, un jour, parlaient et se plaignaient de l'avarice des ignobles riches de Qonya : « Ils ne payent pas la dîme aumônière, disaient-ils, ils ont bouché totalement la porte des aumônes ; les pauvres se plaignent d'eux ; avec toute cette dureté et cette avarice, ils ouvrent la bouche pour médire ; ils aboient après les amis, et disent des sottises sur leur compte. » — Cela ne fait rien, répondit le

Maître; du moment que, de bonne volonté, ils ne donnent rien aux êtres sacrés, forcément des [hommes] armés de massues viendront les prendre. » Il en fut comme il l'avait dit.

339. D'après les compagnons mystiques, on raconte que certains savants d'entre eux disaient, au sujet du livre des *Révélations mecquoises* [1] : « C'est un livre étrange dont le but est absolument incompréhensible, et le mystère de la sagesse de l'auteur, inintelligible. » Tout à coup Zékî le récitant entra par la porte et exécuta un prélude. « Actuellement, dit le Maître, les révélations de Zékî sont supérieures à celles de la Mecque », et il commença la danse rituelle.

Le roi des lettrés, notre maître Fakhr-ed-dîn Dîv-dest, un des savants compagnons, est l'auteur du récit suivant. Notre maître dit un jour : Tous les discours qui ont été agréés par nous, se rattachent à nous. C'est ainsi que Dieu, dans le Livre sacré, a dit : « Je suis votre Seigneur très haut [2] ». Bien que cette formule soit mise dans la bouche de Pharaon, et que la parole d'une créature vicie la prière, cependant, du moment que c'est Dieu qui la mentionne et l'a insérée dans le Qorân, elle ne peut vicier la prière, puisqu'elle se rapporte à lui. Donc, il paraît clairement, d'après cette explication, que tout ce que la majesté divine a approuvé, agréé et admis, se rapporte à elle. De même, les paroles d'une créature rapportées par Dieu, ne vicient pas la prière ; une formule, qui est la parole divine et qu'un être humain, prophète ou saint, rapporte, n'est-elle pas articulée par Dieu même ? » C'est ainsi qu'il a dit :

« Bien que le Qorân ait été articulé par la bouche du prophète, quiconque le récite, Dieu n'a pas dit qu'il fût infidèle.

« Particulièrement, cette voix vient du Roi suprême, quand même elle sortirait du gosier d'un de ses serviteurs ».

1. *El-Futoûḥât el-Mekkiyyé*, ouvrage célèbre sur la mystique, de Moḥyi'd-din Ibn-'Arabî, qui était alors dans toute sa nouveauté, l'auteur étant mort en 638 (1240).

2. *Qor.*, LXXIX, 24.

340. Le sultan des lieutenants, source de sincérité et de pureté, le Tchélébî Ḥosâm-ed-dîn (que Dieu magnifie sa mention !) a rapporté, dans un cercle de chers compagnons, ce qui suit : Une nuit, il y eut un grand concert; ensuite je palpai la poitrine bénie du chéïkh ; je lui demandai : « Le grand maître accorde-t-il sérieusement ses faveurs au chéïkh Çadr-ed-dîn le traditionniste, et a-t-il des égards pour lui? Le chéïkh est-il un chercheur de vérités ou un imitateur ? » Il répondit : « J'en jure par ma poitrine sans haine, qui est le miroir où se reflète le mystère de Dieu, il est un imitateur; par Dieu, il est un imitateur par rapport à votre recherche de la vérité. » Et il ajouta : « Il y a deux grands signes pour l'homme ; le premier, connaître, le second, jouer ; certains ont la connaissance, non le jeu; d'autres ont le jeu, non la connaissance ; heureuse l'âme de celui qui possède les deux qualités ! »

741. Un jour, un disciple demanda à Ibrâhîm ben Edhem (miséricorde de Dieu sur lui!) de lui enseigner le nom ineffable de Dieu; le chéïkh ordonna de le jeter dans le Tigre; à mesure que petit à petit il se noyait dans l'eau, il poussait des cris ; finalement lorsque l'agitation et la nécessité furent à leur comble, il s'écria : *Allah! allah!* Immédiatement l'eau le rejeta sur la rive ; il fut sauvé. Le nom ineffable de Dieu, dit le chéïkh, est particulier à celui qui, dans la plus urgente nécessité, prend par la main son serviteur impuissant : « Est-ce que celui qui répond affirmativement à l'homme dans la détresse qui l'invoque..... [1] ». Car la nécessité est le témoin du mérite. C'est ainsi que le poète a dit :

« Cette supplication, cette douleur étaient celles de Marie, lorsqu'un pareil enfant se mit à parler [dans le berceau]. »

342. Sulṭân Wéled (que Dieu sanctifie son mystère unique!) a raconté ceci : Nous étions assis dans le collège de mon

1. *Qor.*, XXVII, 63.

père, en compagnie du médecin Akmal-ed-dîn, et occupés à échanger des pensées, lorsque tout à coup mon père entra par la porte; il posa sa tête bénie sur mes genoux, et regarda chaudement mon visage; il me dit : « O Béhâ-ed-dîn, considère-moi longtemps. » Je lui dis : « Peut-être, au lendemain de la résurrection, verrai-je pareillement votre visage béni. » — « Par Dieu, s'écria Akmal-ed-dîn, j'ai la croyance que quiconque aura vu dans ce monde, une seule fois, le visage béni de notre maître, sera, au jour de la résurrection, l'intercesseur auguste de tout son clan et de toute sa tribu. » Mon père se leva alors et dit avec un plaisir parfait : « Dieu pardonnera à cause de toi à tous les médecins du monde, demain, et quiconque nous aura vu ne verra pas le visage de l'enfer. » Il ajouta : « Il viendra un temps où ce collège sera totalement détruit, sur le passage du chemin, mais ceux qui passeront par là n'entreront vraiment pas dans l'enfer. » C'est ainsi qu'il a dit, dans ce beau passage :

« Tu es bien belle ! Que le mauvais œil soit loin de toi ! Heureux l'œil qui a vu ton visage !

« Voir ton visage, c'est bien rare; heureuse l'oreille qui a entendu prononcer ton nom ! »

De même Sulṭân Wéled (que Dieu sanctifie son mystère unique !) a dit, au sujet de son père :

« Le feu de l'enfer ne brûlera pas cette personne qui a jeté un regard sur sa face, un jour, ou a entendu une explication donnée par lui. »

333. On rapporte, d'après de grands compagnons, que le qâḍi Kurd Qonéwî, qui était un des grands personnages de Qonya et occupait les fonctions de gardien du mausolée des sultans défunts (Dieu ait pitié d'eux !), raconta un jour, dans une réunion de notables de cette ville, l'anecdote suivante : « Au temps de ma jeunesse, j'avais fait un voyage du côté d'Alexandrie; mes compagnons de route étaient des négo-

ciants notables. Tout à coup notre navire tomba dans un tourbillon, et ce fut une grande tempête. Tout le monde se mit à crier; chacun appelait à son secours les chéïkhs et les directeurs spirituels de son ordre, se lamentait et cherchait un appui. Moi aussi, dans une sincérité parfaite et une confiance droite, je m'écriai : O notre Maître! et je lui demandai son secours et son aide. A la distance d'une portée de flèche, je vis notre Maître debout sur la surface de l'eau, étendant la main; il tira le navire hors de ce tourbillon et le mit en marche ; il le poussait par la poupe. Tous les voyageurs du navire aperçurent telle qu'elle était la forme extérieure de ce souverain, de leurs propres yeux et avec certitude; ils poussèrent des appels. Sauvé par la grâce de Dieu et la pensée des hommes, je descendis à Adalia[1] le soir, et je distribuai de nombreuses aumônes aux nécessiteux. Quelques jours après, quand je fus arrivé à Qonya en toute bénédiction, nous nous rendîmes, tous les négociants et moi-même, auprès de notre Maître pour lui faire visite en tout désir cordial et en lui apportant de nombreux cadeaux ; nous posâmes devant lui quelques pièces d'étoffes d'Alexandrie, du tabis, des vêtements d'Égypte et du drap, et nous nous inclinâmes. « Excusez-moi, dit-il, nous sommes venu un peu en retard; comment vous trouvez-vous de vos peines ? Ce monde n'est que peine. Louange à Dieu ! Le résultat du voyage de nos amis a été bon. » Il accepta une partie de ces vêtements, les envoya au Tchélébî Ḥosâm-ed-dîn; Sulṭân Wéled distribua le reste aux amis.

Lorsque cette compagnie sortit, Sulṭân Wéled interrogea le qâḍî Kurd sur les excuses du maître, et il lui raconta ce qui s'était passé. Sulṭân Wéled, comme hors de lui, revint sur ses pas, entra et salua : « O Seigneur de vérité, dit-il, de ta place, sans bouger, tu sauves un navire au milieu des mers, et sur la terre ferme tu secours les hommes! Au moins

1. Ms. Antakiyyé (Antioche). Cette confusion est fréquente, les noms de ces deux villes ne différant l'un de l'autre que par un trait supérieur oblique.

ne vas pas nous dire comment sera le lendemain du jour de la résurrection, et comment le navire de l'existence de chacun restera dans le tourbillon des comptes à rendre! Comment sera notre situation? » — « Ô Béhâ-ed-dîn, répondit le Maître, du moment que le sabre, à l'intérieur de sa gaîne, coupe ainsi, que ne coupera-t-il pas quand il sera dégaîné? Quelle œuvre fera-t-il? » Les amis manifestèrent de la joie et donnèrent des concerts.

NOTES ADDITIONNELLES

Le collège Halâwiyya a Alep.

Page 62. Ce collège est voisin de la grande mosquée ; c'est probablement une transformation de l'ancienne cathédrale. On consultera avec fruit la monographie que lui a consacrée le Dr S. Guyer dans le *Bulletin* de l'Institut français d'archéologie orientale du Caire, t. XI, 1914, p. 217 et suivantes. Les inscriptions qui le décorent ont été relevées dès 1895 par M. Max van Berchem (communication verbale) ; MM. Sobernheim, Herzfeld et Strzygowski ont eu également l'occasion d'étudier ce monument.

Métiers manuels exercés par les prophètes.

Page 109. « L'alchimie pour Moïse, la teinturerie pour Jésus la fabrication des cottes de mailles pour David. » En ce qui concerne David, la légende qui lui attribue la fabrication des cottes de mailles repose sur le texte du Qorân, ch. xxi, v. 80 : « Nous lui avons enseigné le métier du vêtement », étant donné que ce vêtement est l'arme défensive du guerrier ; comparer ch. xxxiv, v. 10 : « Nous avons amolli pour lui le fer, en lui disant : « Fabrique de longues [cuirasses] et dispose bien les mailles. » De là vient que la cotte de mailles est appelée *nasdj Dâoud* « tissu de David » (Schwarzlose, *Waffen der Araber*, p. 332). S. Frænkel, *Aram. Fremdwörter*, p. 242, a émis l'idée ridicule que ce nom de David désignerait quelque armurier juif ou yéménite, les Arabes anté-islamiques ne pouvant avoir eu connaissance de l'existence du roi David ; cette explication est inadmissible maintenant que

nous savons par quelle voie les légendes bibliques ont pénétré en Arabie. Voir note de R. Basset, *La Bânat So'âd*, p. 162, n. 2; *Loqmân berbère*, p. XLII; Béïḍâwî, *Anwâr-et-Tanzîl*, éd. Fleischer, t. I, p. 621, t. II, p. 139; Ibn 'Abd-Rabbihi, *'Iqd*, t. I, p. 212; Tha'labî, *'Arâïs en-nafâïs*, p. 243; Wellhausen, *Reste arabischen Heidentums*, p. 232; Ṭabarî, *Annales*, I, p. 562, l. 18; *Tafsîr*, t. XXI, p. 80.

L'alchimie, que personne ne connaissait auparavant, fut une des sciences enseignées par Moïse à Qâroûn; de là provenaient les richesses de ce dernier. Cf. Mîrkhond, *Rauzat eç-Çafâ*, t. I, p. 88, l. 23; Tha'labî, *'Arâïs*, p. 202, l. 17 et suivantes.

Quant au métier de teinturier attribué à Jésus, c'est une allusion à une légende que l'on trouve dans Mîrkhond, *id. op.* t. I, p. 131, l. 30 et suivantes : « Une secte croit que les apôtres étaient des teinturiers; lorsque Jésus invita ce groupe à le suivre et à obéir aux ordres divins, ils lui demandèrent un miracle. Alors Jésus introduisit les vêtements dans un bassin, puis les en fit sortir chacun d'eux d'une couleur différente. Tous alors crurent en lui; ils étaient au nombre de douze. » Cette légende découle elle-même du double sens de *ḥawârî* « apôtre » (emprunté à l'éthiopien, Dillmann 115) et « blanchisseur » (arabe *ḥâr* « laver »). Cf. Ṭabarî, *Tafsîr*, t. III, p. 181, l. 15 et suiv.; Béïḍâwî, *op. cit.*, t. I, p. 157, l. 24; Tha'lâbî, *'Arâïs*, p. 372, l. 26; Ibn-el-Athîr, *Chronicon*, éd. Tornberg, t. I, p. 223.

Page 221. Salomon vannier. Cf. Mîrkhond, *id. op.* t. I, p. 111, l. 10 : « Salomon se reposait dans la salle d'audience de justice, chaque jour, depuis le lever du soleil, jusqu'au moment de son déclin [une demi-heure après midi], puis il rentrait dans son palais et employait une partie de son temps à des travaux de vannerie. Il cessait d'y travailler dès qu'il s'était assuré par ce labeur les moyens de vivre ».

Le cercle de Houd.

Page 195. Pendant la destruction du peuple de 'Ad, le prophète Hoûd et ses compagnons s'étaient retirés dans un enclos (*ḥazhîra*, devenu *djazîra* « île » dans le texte lithographié de Mîrkhond) où le vent ne les atteignait que pour amollir leur peau

et réjouir leur âme. Tha'labi, *'Arâïs*, p. 58 ; ce récit provient de Moḥammed ben Isḥaq et se trouve dans Ṭabarî, *Annales*, I, p. 239 ; Ibn el-Athîr, t. I, p. 62. Hoûd tira, autour de ses compagnons, une ligne telle qu'une forteresse solide, sur la terre, du bout de son doigt, et donna l'ordre que personne ne posât le pied en dehors, afin d'être en sécurité contre le vent. Mirkhond, *op. laud.* t. I, p. 23, l. 26 et suivantes.

INDEX ALPHABÉTIQUE

TABLE DES CHAPITRES

LE PUY-EN-VELAY. — IMPRIMERIE PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON